



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

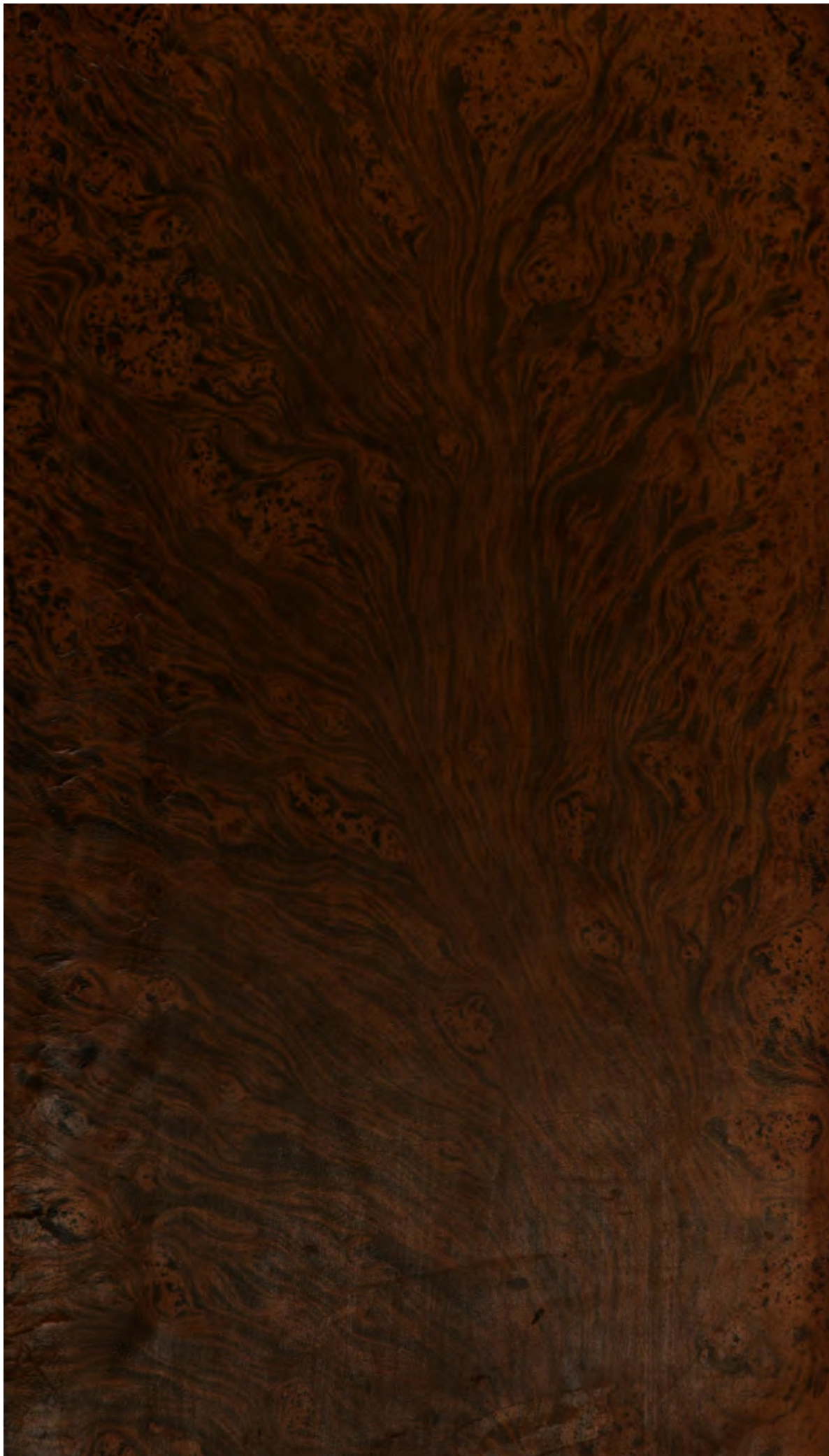
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

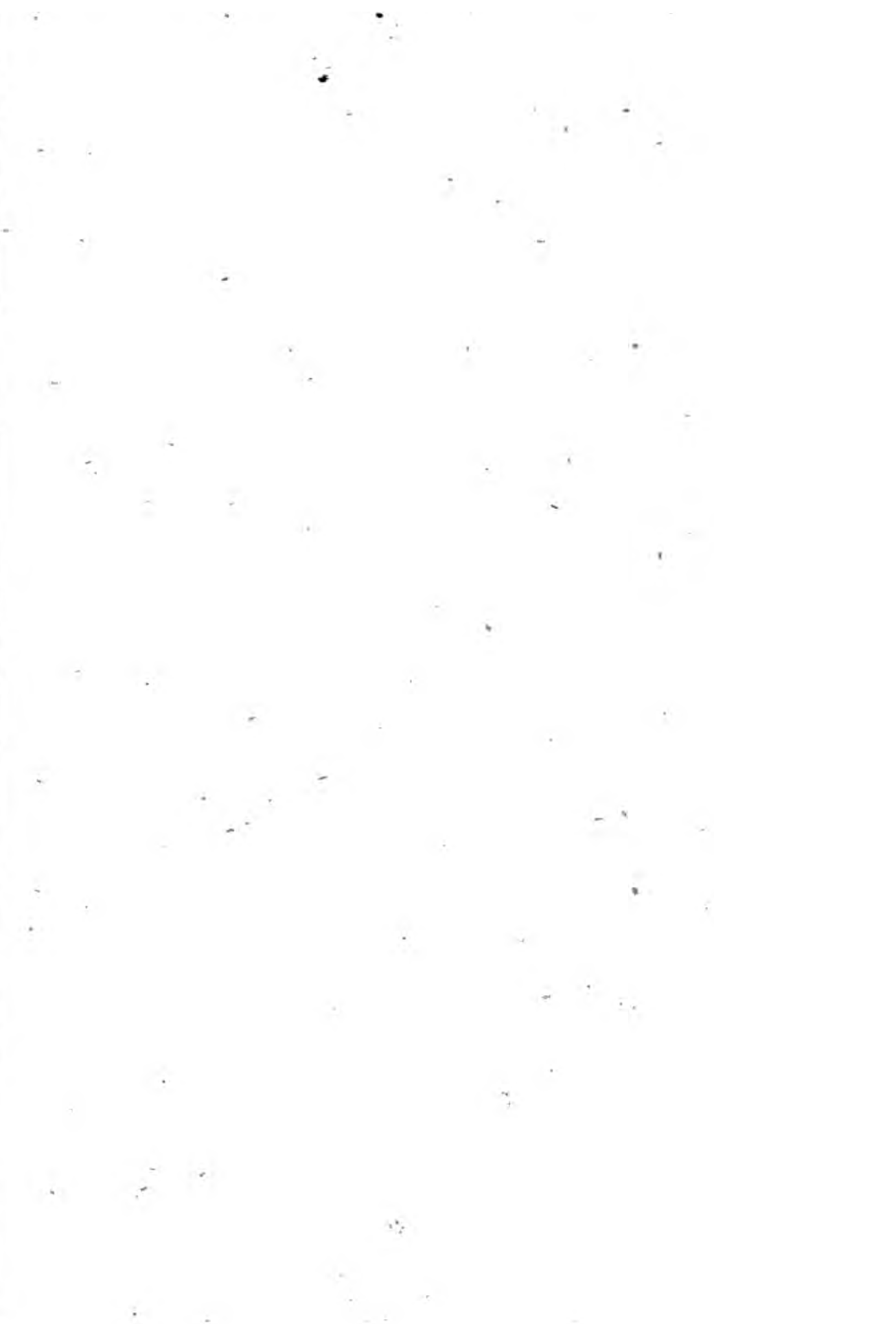


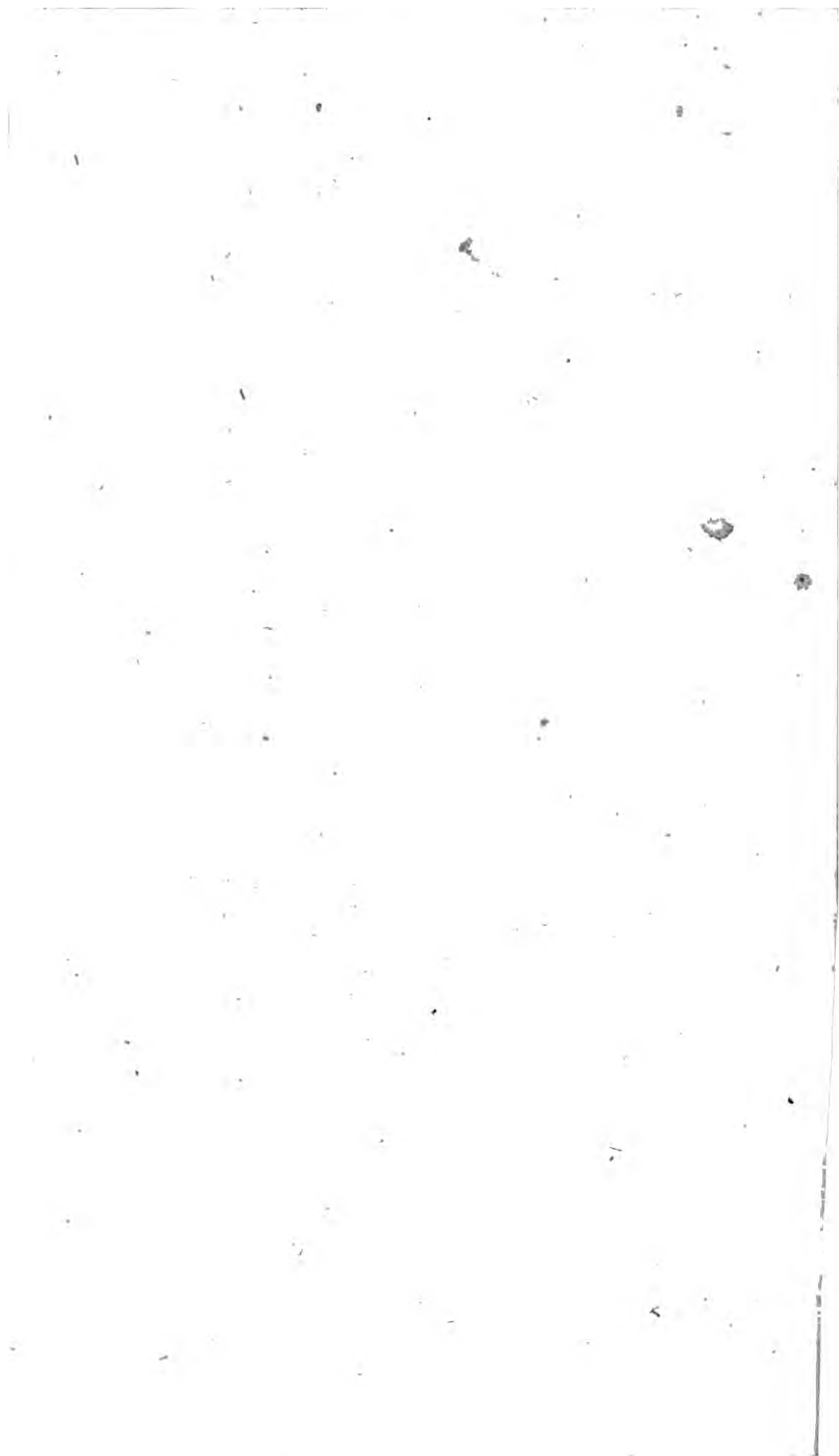
VI. 1785/1 (80)



~~S. 122~~







O E U V R E S

C O M P L E T E S .

D E

V O L T A I R E .





O E U V R E S

C O M P L E T E S

D E

V O L T A I R E.

TOME QUATRE-VINGTIÈME.

80

---

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-  
TYPOGRAPHIQUE.

1785



RECUEIL  
DES LETTRES  
DE M. DE VOLTAIRE.

1769-1770.

*Corresp. générale.* Tome XIII. \* A



# R E C U E I L

D E S L E T T R E S

D E M. D E V O L T A I R E.

L E T T R E P R E M I E R E.

A M. LE COMTE DE ROCHEFORT.

Premier de janvier.

J E présente mes tendres et sincères respects au couple aimable qui a honoré de sa présence, pendant quelques jours, l'hermitage d'un vieux solitaire malingre. Je ne leur souhaite point la bonne année, parce que je fais qu'ils font les beaux jours l'un de l'autre. On ne souhaite point le bonheur à qui le possède et à qui le donne. 1769.

Je me flatte qu'un jour *Dixhuitans* (\*) fera le meilleur comme le plus bel appui de la bonne cause. La raison et l'esprit introduiront leur empire dans le Gévaudan, et on fera

(\*) Madame de Rochefort avait dix-huit ans.

— 1769. bien étonné. La bonne cause commence à se faire connaître sourdement par-tout, et c'est de quoi je bénis DIEU dans ma retraite. J'achève ma vie en travaillant à la vigne du Seigneur, dans l'espérance qu'il viendra de meilleurs apôtres, plus puissans en œuvres et en paroles.

Quoiqu'on dise à Paris que la fête de la Présentation de *Notre-Dame* doit se célébrer au commencement de janvier, je n'en crois encore rien; car à qui présenter? à des vierges? cela ne ferait pas dans l'ordre.

On parle de grandes tracasseries. Je ne connais que celles de Corse. Elles ne réussissent pas plus dans l'Europe que le *Tacite de la Bletterie* en France. Mais le mal est médiocre; et, après la guerre de 1756, on ne peut marcher que sur des roses. Pour le parlement, il fait naître le plus d'épines qu'il peut.

## L E T T R E I I.

1769.

## A MADAME DE SAUVIGNI.

A Ferney, 3 de janvier.

MADAME,

**I**L y a dans la lettre dont vous m'honorez , du 27 de décembre , un mot qui m'étonne et qui m'afflige. Vous dites que *monfrere votre frere vous menace , et que vous ne devez plus rien faire pour empêcher ses menaces d'être effectuées.*

Je ferais inconsolable si , ayant voulu l'engager à se confier à vos bontés , j'avais pu laisser échapper , dans ma dernière lettre , quelque expression qui pût faire soupçonner qu'il vous menaçât , et qui pût jeter l'amertume dans le cœur d'un frère et d'une sœur.

Je vous ai obéi avec la plus grande exactitude. Vous m'avez pressé , par deux lettres consécutives , de l'attirer chez moi , et de savoir de lui ce qu'il voulait.

Je vous ai instruite de toutes ses prétentions ; je vous ai dit que , dans le pays qu'il habite , il ne manquait pas de prétendus amis qui lui conseillaient d'éclater et de se pourvoir en justice ; je vous ai dit que je craignais



— qu'il ne prît enfin ce parti ; je vous ai offert  
 1769. mes services ; je n'ai eu et je n'ai pu avoir en  
 vue que votre repos et le sien. Non-seulement  
 je n'ai point cru qu'il vous menaçât , mais il  
 ne m'a pas dit un seul mot qui pût le faire  
 entendre.

Je vous avoue , Madame , que j'ai été tou-  
 ché de voir le frère de madame l'intendante  
 de Paris arriver chez moi , à pied , sans  
 domestique , et vêtu d'une manière indigne  
 de sa condition.

Je lui ai prêté cinq cents francs ; et , s'il  
 m'en avait demandé deux mille , je les lui  
 aurais donnés.

Je vous ai mandé qu'il a de l'esprit , et  
 qu'il est considéré dans le malheureux pays  
 qu'il habite. Ces deux choses sont très-con-  
 ciliables avec une mauvaise conduite en  
 affaires.

Si le récit qu'il m'a fait de ses fautes et de  
 ses disgrâces est vrai , il est , sans contredit , un  
 des plus malheureux hommes qui soient au  
 monde.

Mais que voulez-vous que je fasse ? S'il n'a  
 point d'argent , et s'il m'en demande encore  
 dans l'occasion , faudra-t-il que je refuse le  
 frère de madame l'intendante de Paris ? fau-  
 dra-t-il que je lui dise : Votre sœur m'a ordonné  
 de ne vous point secourir ; après que je lui ai

dit, pour montrer votre générosité, que vous m'aviez permis de lui prêter de l'argent dans l'occasion, lorsque vous étiez à Genève? Ceux que nous avons obligés une fois semblent avoir des droits sur nous; et, lorsque nous nous retirons d'eux, ils se croient offensés. 1769.

Vous savez, Madame, que depuis quatorze ans il a auprès de lui une nièce de l'abbé N... Ils se sont séparés, et il ne faut pas qu'il la laisse sans pain. Toute cette situation est critique et embarrassante. Cette N... est venue chez moi fondre en larmes. Ne pourrait-on pas, en fixant ce que monsieur votre frère peut toucher par an, fixer aussi quelque chose pour cette fille infortunée?

Je ne suis environné que de malheureux. Ce n'est point à moi de solliciter la noblesse de votre cœur, ni de faire des représentations à votre prudence. Monsieur votre frère prétend qu'il doit lui revenir quarante-deux mille livres de rente, et qu'il n'en a que six; je crois, en rassemblant tout ce qu'il m'a dit, qu'il se trompe beaucoup. Il vous serait aisé de m'envoyer un simple relevé de ce qu'il peut prétendre; cela fixerait ses idées, et fermerait la bouche à ceux qui lui donnent des conseils dangereux.

Il me paraît convenable que ses plaintes

ne se fassent point entendre dans les pays  
1769. étrangers.

Au reste , Madame , je vous supplie d'observer que je n'ai jamais rien fait dans cette malheureuse affaire que ce que vous m'avez expressément ordonné. Soyez très-perfuadée que je ne manquerai jamais à votre confiance , que j'en fens tout le prix , et que je vous suis entièrement dévoué.

### LETTRE III.

A M. L'ABBÉ AUDRA, à *Toulouse*.

Ferney, le 3 de janvier.

IL s'agit , Monsieur , de faire une bonne œuvre , je m'adresse donc à vous. Vous m'avez mandé que le parlement de Toulouse commence à ouvrir les yeux , que la plus grande partie de ce corps se repent de l'absurde barbarie exercée contre les *Calas*. Il peut réparer cette barbarie , et montrer sa foi par ses œuvres.

Les *Sirven* sont à peu-près dans le cas des *Calas*. Le père et la mère *Sirven* furent condamnés à la mort par le juge de Mazamet , dans le temps qu'on dressait à Toulouse la roue sur laquelle le vertueux *Calas* expira.

Cette famille infortunée est encore dans mon canton ; elle a voulu se pourvoir au conseil privé du roi ; elle a été plainte et déboutée. La loi qui ordonne de purger son décret , et qui renvoie le jugement au parlement , est trop précise pour qu'on puisse l'enfreindre. La mère est morte de douleur , le père reste avec ses filles condamnées comme lui. Il a toujours craint de comparaître devant le parlement de Toulouse , et de mourir sur le même échafaud que *Calas* ; il a même manifesté cette crainte aux yeux du conseil. 1769.

Il s'agit maintenant de voir s'il pourrait se présenter à Toulouse avec sûreté. Il est bien clair qu'il n'a pas plus noyé sa fille que *Calas* n'avait pendu son fils. Les gens sensés du parlement de Toulouse seront-ils assez hardis pour prendre le parti de la raison et de l'innocence contre le fanatisme le plus abominable et le plus fou ? se trouvera-t-il quelque magistrat qui veuille se charger de protéger le malheureux *Sirven* , et acquérir par-là de la véritable gloire ? En ce cas , je déterminerai *Sirven* à venir purger son décret , et à voir , sans mourir de peur , la place où *Calas* est mort.

La sentence rendue contre lui , par contumace , lui a ôté son bien dont on s'est emparé. Cette malheureuse famille vous devra sa fortune , son honneur et la vie ; et le parlement

— de Toulouse vous devra la réhabilitation de  
1769. son honneur flétri dans l'Europe.

Vous devez avoir vu , Monsieur , le factum des dix-sept avocats du parlement de Paris en faveur des *Sirven*. Il est très-bien fait ; mais *Sirven* vous devra beaucoup plus qu'aux dix-sept avocats , et vous ferez une action digne de la philosophie et de vous.

Pouvez-vous me nommer un conseiller à qui j'adresserai *Sirven* ?

Permettez-moi de vous embrasser avec la tendresse d'un frère. V.

## LETTRE IV.

A M. LE COMTE DE LA TOURAILLE.

A Ferney , 5 de janvier.

**V**ous êtes bien bon , Monsieur , de parler de microscopes à un pauvre vieillard qui a presque perdu la vue. Il y a long-temps que je suis accoutumé à voir grossir des objets fort minces. La sottise , la calomnie , et la renommée , leur très-humble servante , grossissent tout. On avait fort grossi les fautes du comte de *Lalli* et les indécences du chevalier de *la Barre* ; il leur en a coûté la vie. On a grossi

les panégyriques de gens qui ne méritaient pas qu'on parlât d'eux. On voit tout avec des verres qui diminuent ou qui augmentent les objets, et presque rien avec les lunettes de la vérité. — 1769.

Il n'en fera pas ainsi sans doute du livre de M. l'abbé *Régley*, que vous estimez. Je me flatte qu'il n'aura pas vu du jus de mouton produire des anguilles qui accouchent sur le champ d'autres anguilles.

J'attends son livre avec d'autant plus d'impatience que je viens d'en lire un à peu-près sur le même sujet. En me le donnant, ayez la bonté, Monsieur, de me faire avoir *les Découvertes microscopiques*, et je vous enverrai *les Singularités de la nature*.

Cette nature est bien plus singulière dans nos Alpes qu'ailleurs; c'est tout un autre monde. Le vôtre est plus brillant. Je remercie le digne petit-fils du grand *Condé* de daigner se souvenir de moi, du sein de sa gloire. Je me mets à ses pieds avec la plus respectueuse reconnaissance, et je vous demande instamment la continuation de vos bontés. V.

1769.

## L E T T R E V.

A MONSIEUR LE MARQUIS  
DE BELESTAT DE GARDUCH.

Du 5 de janvier.

VOTRE lettre du 20 de décembre, Monsieur, n'est point du style de vos autres lettres, et votre critique de *Bury* est encore moins du style de l'éloge de *Clémence Isaure*. C'est une énigme que vous m'expliquerez quand vous aurez en moi plus de confiance.

Le libraire de Genève qui imprima votre dissertation, étant le même qui avait imprimé les mémoires de *la Beaumelle*, on crut que ce petit ouvrage était de lui, et ce nom le rendit suspect. Le public ne regarda l'intitulé, *par M. le marquis de B....* que comme un masque sous lequel *la Beaumelle* se cachait. L'article du petit-fils de *Sha-Abas* parut à tout le monde un portrait trop ressemblant. Le libraire de Genève envoya à Paris six cents exemplaires que M. de *Sartine* fit mettre au pilon, et il en informa M. de *Saint-Florentin*.

Ce n'est pas tout, Monsieur; comme le livre venait de Genève, on me l'attribua, et

cette calomnie en impoſa d'autant plus que dans ce temps-là même je feſais imprimer publiquement à Genève une nouvelle édition du Siècle de *Louis XIV.* 1769.

Le préſident *Hénault*, ſi durement traité dans votre brochure, eſt mon ami depuis plus de quarante ans ; je lui ai toujours donné des marques publiques de mon attachement et de mon eſtime. Ses nombreux amis m'ont regardé comme un traître qui avoit flatté publiquement le préſident *Hénault* pour le déchirer avec plus de cruauté, en prenant un nom ſuppoſé.

Si vous m'aviez fait l'honneur de répondre plutôt à mes lettres, vous m'auriez épargné des chagrins que je ne méritais pas. Lorsque je vous écrivis, j'étais perſuadé, avec toute la ville de Genève, que *la Beaumelle* était l'auteur de cet écrit, et tout Paris croyait qu'il était de moi. Voilà, Monsieur, l'exacte vérité.

Vous pouvez me rendre plus de ſervices que vous ne m'avez fait de peines ; il s'agit d'une affaire plus importante.

J'ai auprès de moi la famille des *Sirven* ; vous n'ignorez peut-être pas que cette famille entière a été condamnée à la mort dans le temps même qu'on feſait expirer *Calas* ſur la roue. La ſentence qui condamne les *Sirven* eſt



— plus absurde encore que l'abominable arrêt  
 1769. contre les *Calas*. J'ai fait présenter, au nom des *Sirven*, une requête au conseil privé du roi ; cette famille malheureuse, jugée par contumace, et dont le bien est confisqué, demandait au roi d'autres juges, et ne voulait point purger son décret au parlement de Toulouse qu'elle regardait comme trop prévenu, et trop irrité même de la justification des *Calas* ; le conseil privé, en plaignant les *Sirven*, a décidé qu'ils ne pouvaient purger le décret qu'à Toulouse.

Un homme très-instruit me mande de cette ville même que le parlement commence à ouvrir les yeux, que plusieurs jeunes conseillers embrassent le parti de la tolérance, qu'on va jusqu'à se reprocher l'arrêt contre *M. Rochette* et les trois gentilshommes. Ces circonstances m'encourageraient, Monsieur, à envoyer les *Sirven* dans votre pays, si je pouvais compter sur quelque conseiller au parlement qui voulût se faire un honneur de protéger et de conduire cette famille aussi innocente que malheureuse. Je serais bien sûr alors qu'elle serait réhabilitée, et qu'elle rentrerait dans ses biens. Voyez, Monsieur, si vous connaissez quelque magistrat qui soit capable de cette belle action, et qui, ayant vu les pièces, puisse prendre sur lui de confondre la fanatique ignorance

des premiers juges , et de tirer l'innocence de la plus injuste oppression. 1769.

*Combien que le parlement ne soit qu'une forme des trois états raccourcis au petit pied (\*) , ce sera à vous seul , Monsieur , qu'on sera redevable d'une action si généreuse et si juste ; le parlement même vous en devra de la reconnaissance ; vous lui aurez fourni une occasion de montrer sa justice , et d'expier le sang des Calas.*

Pour moi , je n'oublierai jamais ce service que vous aurez rendu à l'humanité , et j'aurai l'honneur d'être avec la plus vive reconnaissance , avec l'estime que je dois à vos talens , et toute l'amitié d'un confrère , votre très-humble , &c.

## L E T T R E V I.

A M. DE LA HARPE.

Le 5 de janvier.

OUI , mon cher enfant , le *Mercur*e est devenu un très-bon livre , grâce à vous et à M. *Lacombe*. Je vous en fais mon compliment à tous deux. Je lui ai envoyé un *Siècle* et

(\*) Ce sont les termes des premiers états de Blois , page 445.

— même deux ; ainsi qu'à vous ; le grand siècle  
 1769. et le petit, celui du bon goût et celui du  
 dégoût. Vous aurez vu dans celui-ci la mort  
 du comte de *Lalli* dont le seul crime a été  
 d'être brutal. Quelqu'autre main y ajoutera la  
 mort d'un enfant innocent, dont l'arrêt porte  
 qu'on lui arrachera la langue, qu'on lui coupera  
 la main, et qu'on brûlera son corps, pour  
 avoir chanté une ancienne chanson de corps  
 de garde : cela se passa chez les Hottentots,  
 il y a environ trois ans.

J'attends votre *Henri IV* avec la même  
 ardeur qu'il attendait *Gabrielle*.

Puisque vous avez une *Vestris*, donnez-lui  
 donc de beaux vers à réciter. Les polissons  
 qui ne savent que mettre des tours de passe-  
 passe sur le théâtre, ignorent que, quand on  
 fait une tragédie en vers, il faut que les vers  
 soient bons ; mais savent-ils ce que c'est qu'un  
 vers ? Ah, quels Velches !

L'A, B, C est réellement un ouvrage anglais,  
 traduit par l'avocat *la Bastide de Chiniac*, et ce  
*Chiniac* est un homme à qui je ne prends nul  
 intérêt.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE

A M A D A M E

## LA MARQUISE DU DEFFANT.

6 de janvier.

**M**ADAME, voilà encore un thème; j'écris donc. Par une lettre d'un mercredi, c'est-à-dire il y a huit jours, vous me demandez le commencement de l'Alphabet; mais savez-vous bien qu'il fera brûlé, et peut-être l'auteur aussi? Le traducteur est un *la Bastide de Chiniac*, avocat de son métier. Il sera brûlé, vous dis-je, comme *Chausson*.

C'est avec une peine extrême que je fais venir ces abominations d'Hollande. Vous voulez que je fasse un gros paquet à votre petite-mère ou grand'mère; vous ne dites point si elle paye des ports de lettres, et s'il faut adresser le paquet sous l'enveloppe de son mari qui ne sera point du tout content de l'ouvrage.

L'A, B, C est trop l'éloge du gouvernement anglais. On fait combien je hais la liberté, et que je suis incapable d'en avoir fait le fondement des droits des hommes; mais, si j'envoie

— cet ouvrage, on pourra m'en croire l'auteur ;  
1769. il ne faut qu'un mot pour me perdre.

Voyez , Madame , si on peut s'adresser directement à votre petite-mère ; et si elle répond qu'il n'y a nul danger, alors on vous en dépêchera tant que vous voudrez.

Je puis vous faire tenir directement , par la poste de Lyon , à très-peu de frais , les Droits des uns et les usurpations des autres, l'Épître aux Romains.

Si vous n'avez pas l'Examen important de milord *Bolingbroke* , on vous le fera tenir par votre grand'mère.

On n'a pas un seul exemplaire du Supplément ; elle le demande comme vous. Il faut qu'elle fasse écrire par *Corbie* à *Marc-Michel Rey*, libraire d'Amsterdam, et qu'il lui ordonne d'en envoyer deux par la poste.

Vous me parlez d'un buste , Madame ; comment avez-vous pu penser que je fusse assez impertinent pour me faire dresser un buste ? cela est bon pour *Jean-Jacques* qui imprime ingénument que l'Europe lui doit une statue.

Pour les deux Siècles , dont l'un est celui du goût et l'autre celui du dégoût , le libraire a eu ordre de vous les présenter, et doit s'être acquitté de son devoir. Madame de *Luxembourg* y verra une belle réponse du maréchal de *Luxembourg* , quand on l'interrogea à la bas-

tille. C'est une anecdote dont elle est sans  
doute instruite. 1769.

Le procès de cet infortuné *Lalli* est quelque chose de bien extraordinaire ; mais vous n'aimez l'histoire que très-médiocrement. Vous ne vous souciez pas de *la Bourdonnaie* enfermée trois ans à la bastille pour avoir pris Madras ; mais vous souciez-vous des cabales affreuses qu'on fait contre le mari de votre grand'mère ? Je l'aimerai , je le respecterai , je le vanterai , fût il traité comme *la Bourdonnaie*. Il a une grande ame avec beaucoup d'esprit. S'il lui arrive le moindre malheur , je le mettrai aux nues. Je n'y mets pas tout le monde , il s'en faut beaucoup.

Adieu , Madame ; quand vous me donnerez des thèmes , je vous dirai toujours ce que j'ai sur le cœur. Comptez que ce cœur est plein de vous. V.

1769.

## L E T T R E V I I I .

A M. D E B O R D E S , à *Lyon*.

A Ferney , 10 de janvier.

J'E trouve , mon cher ami , beaucoup de philosophie dans le discours de M. l'abbé de *Condillac*. On dira peut-être que ce mérite n'est pas à sa place , dans une compagnie consacrée uniquement à l'éloquence et à la poésie ; mais je ne vois pas pourquoi on exclurait d'un discours de réception des idées vraies et profondes , qui sont elles-mêmes la source cachée de l'éloquence.

Il y a , dans le discours de M. *le Batteux* , des anecdotes sur mon ancien préfet l'abbé d'*Olivet* , dont je connais parfaitement la fausseté ; mais la satire ment sur les gens de lettres pendant leur vie , et l'éloge ment après leur mort.

Il ferait à désirer que les lettres concernant *Nonotte* fussent réimprimées à Lyon , puisque les injures de ce maraud y ont été audacieusement imprimées ; c'est d'ailleurs un *factum* dans une espèce de procès criminel. Il n'y a point de petit ennemi , quand il s'agit de superstition. Les fanatiques lisent *Nonotte* , et

pensent qu'il a raison. Je crois que les pères de l'Oratoire en feraient très-aises, et qu'il y a bien d'honnêtes gens qui seraient charmés de voir l'insolente absurdité d'un ex-jésuite confondue. Voyez ce que vous pouvez faire pour la bonne cause. L'ouvrage d'ailleurs est très-respectueux pour la religion, en écrasant le fanatisme. — 1769.

Bonsoir, mon très-cher confrère. J'attends de Bâle un petit livre sur l'histoire naturelle, où il y a, dit-on, des choses curieuses; je ne manquerai pas de vous l'envoyer.

## L E T T R E I X.

A M. T A B A R E A U, à *Lyon*.

12 de janvier.

**J**E suis très-sensiblement touché, Monsieur, de tout ce qui vous arrive. Voilà une aventure bien étrange que celle de ce dévot caissier qui vous emporte votre argent! On dit qu'il portait un cilice, ou du moins qu'il le faisait porter par son laquais. Je suis bien sûr que, si vous en aviez été informé, vous ne lui auriez pas confié un fou; mais enfin, il faudra bien que l'argent se retrouve, puisqu'on



— a sa personne. Je vous prie d'avoir la bonté  
1769. de m'instruire de votre bonne ou mauvaise fortune dans cette singulière affaire.

Est-il bien vrai qu'il y a cinq banqueroutiers qui se sont tués dans Paris ? comment peut-on avoir la lâcheté de voler, et le courage de se donner la mort ? voilà de plaisans *Catons* d'Utique que ces drôles-là !

La banqueroute est-elle aussi considérable qu'on le dit ? M. *Janel* exerce-t-il toujours son emploi ? Voilà bien des questions que je vous fais. J'y ajouterai encore une importunité sur le roi de Portugal. On m'avait mandé que son aventure n'était qu'une galanterie, qu'un cocu lui avait donné quelques coups de bâton, et que cela n'était rien.

En voilà trop pour un homme accablé d'affaires, comme vous l'êtes. Ne me répondez point.

Mais vous, M. *Vasselier*, si vous avez un moment à vous, répondez-moi sur toutes mes demandes.

Votre bibliothécaire ne pourra augmenter votre cabinet de livres qu'au printemps ; en attendant, conservez - moi tous deux une amitié qui fait ma consolation dans ma très-infirmes vieillesse.

## L E T T R E X.

1769.

A M. DE POMARET, à Ganges.

15 de janvier.

**J**E vois, Monsieur, que vous pensez en homme de bien et en sage: vous servez DIEU sans superstition, et les hommes sans les tromper. Il n'en est pas ainsi de l'adverfaire que vous daignez combattre. S'il y avait dans vos cantons plusieurs têtes aussi chaudes que la sienne, et des cœurs aussi injustes, ils seraient bien capables de détruire tout le bien que l'on cherche à faire depuis plus de quinze ans. On a obtenu enfin qu'on bâtirait, sur les frontières, une ville dans laquelle seule tous les protestans pourront se marier légitimement (\*).

Il y aura certainement en France autant de tolérance que la politique et la circonspection pourront le permettre. Je ne jouirai pas de ces beaux jours, mais vous aurez la consolation de les voir naître. Il faudra bien qu'il vienne enfin un temps où la religion ne puisse faire que du bien. La raison, qui doit toujours

(\* ) Verfoy; ce projet ne fut point exécuté.

— 1769. paraître sans éclat, fait fourdement des progrès immenses. Je vous prie de lire avec attention ce que m'écrit de Toulouse un homme constitué en dignité et très-instruit.

» Vous ne sauriez croire combien augmente  
 » dans cette ville le zèle des gens de bien,  
 » et leur amour et leur respect pour (\*).....  
 » Quant au parlement et à l'ordre des avocats,  
 » presque tous ceux qui sont au-dessous de  
 » trente-cinq ans sont pleins de zèle et de  
 » lumière, et il ne manque pas de gens inf-  
 » truits parmi les personnes de condition. Il  
 » est vrai qu'il s'y trouve plus qu'ailleurs des  
 » hommes durs et opiniâtres, incapables de  
 » se prêter un seul moment à la raison; mais  
 » leur nombre diminue chaque jour, et non-  
 » seulement toute la jeunesse du parlement,  
 » mais une grande partie du centre et plu-  
 » sieurs hommes de la tête vous sont entière-  
 » ment dévoués. Vous ne sauriez croire  
 » combien tout a changé depuis la malheu-  
 » reuse aventure de l'innocent *Calas*. On va  
 » jusqu'à se reprocher l'arrêt contre *M. Rochette*  
 » et les trois gentilshommes: on regarde le

(\*) *M. de Voltaire* supprime ici le mot *vous*, qui se trouve dans la lettre de *M. l'abbé Audra*, baron de Saint-Just, chanoine de la métropole, et professeur royal d'histoire, à Toulouse. Il a été depuis si violemment persécuté par les dévots, qu'il en est mort de chagrin.

» premier

» premier comme injuste, et le second comme  
 » trop sévère, &c. » 1769.

Vous voyez, Monsieur, qu'il n'était pas possible d'introduire la raison autrement que sur les ruines du fanatisme. Le sang coulera tant que les hommes auront la folie atroce de penser que nous devons détester ceux qui ne croient pas ce que nous croyons. Plût à Dieu que l'évêque de Soissons, *Fitz-James*, vécût encore, lui qui a dit dans son mandement que nous devons regarder les Turcs mêmes comme nos frères ! Quiconque dit : Tu n'as pas ma foi, donc je dois te haïr, dira bientôt : Donc je dois t'égorger. Proscrivons, Monsieur, ces maximes infernales ; si le diable faisait une religion, voilà celle qu'il ferait.

Je vous dois de tendres remerciemens des sentimens que vous avez bien voulu me témoigner ; comptez qu'ils sont dans le fond de mon cœur. J'ai l'honneur d'être, &c.

1769.

## L E T T R E X I.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

20 de janvier.

**J**E vous avais bien dit, Madame, que j'écrivais quand j'avais des thèmes. J'ai hasardé d'envoyer à votre grand'maman ce que vous demandiez : cela lui a été adressé par la poste de Lyon, sous l'enveloppe de son mari. Vous n'avez jamais voulu me dire si messieurs de la poste se faisaient à votre grand'maman la galanterie d'affranchir ses ports de lettres. Il y a long-temps que je fais que les femmes ne sont pas infiniment exactes en affaires.

Vous ne me paraissez pas profonde en théologie, quoique vous soyez sœur d'un trésorier de la Sainte-Chapelle. Vous me dites que vous ne voulez pas être aimée par charité : vous ne savez donc pas, Madame, que ce grand mot signifie originairement *amour* en latin et en grec ; c'est de-là que vient mon *cher*, ma *chère*. Les barbares Velches ont avili cette expression divine ; et, de *charitas*, ils ont fait le terme infame qui, parmi nous, signifie l'aumône.

Vous n'avez point pour les philosophes cette charité qui veut dire le tendre amour ; mais , en vérité , il y en a qui méritent qu'on les aime. La mort vient de me priver d'un vrai philosophe (\*) dans le goût de M. de *Formont* ; je vous réponds que vous l'auriez aimé de tout votre cœur. 1769.

Il est plaisant que vous vous donniez le droit de haïr tous ces messieurs , et que vous ne vouliez pas que j'aye la même passion pour *la Bletterie*. Vous voulez donc avoir le privilège exclusif de la haine ? Eh bien , Madame , je vous avertis que je ne hais plus *la Bletterie* , que je lui pardonne , et que vous aurez le plaisir de haïr toute seule.

Vous ne m'avez rien répondu sur l'étrange lettre du marquis de *Bélestat*. Je lui fais gré de m'avoir justifié ; sans cela , tous ceux qui lisent ces petits ouvrages m'auraient imputé le compliment fait au président *Hénault*. Vous voyez comme on est juste.

Je m'applaudis tous les jours de m'être retiré à la campagne depuis quinze ans. Si j'étais à Paris , les tracasseries me poursuivraient deux fois par jour. Heureux qui jouit agréablement du monde ! plus heureux qui s'en moque et qui le fuit ! Il y a , je l'avoue , un grand mal dans cette privation ; c'est qu'en

(\*) M. *Damilaville*.

— 1769. quittant le monde je vous ai quittée ; je ne peux m'en consoler que par vos bontés et par vos lettres. Dès que vous me donnerez des thèmes , foyez sûre que vous entendrez parler de moi , que je suis à vos ordres , et que je vous enverrai tous les rogatons qui me tomberont sous la main. Mille tendres respects. V.

## L E T T R E X I I .

A M. G A I L L A R D .

A Ferney , 23 de janvier.

**V**ous me demandez pardon bien mal à propos , mon grand historien , et moi je vous remercie très à propos. Je suis étonné qu'il n'y ait pas encore plus de fautes grossières dans l'édition du *Siècle de Louis XIV.* Je suis enterré depuis trois ans dans mon tombeau de Ferney , sans en être sorti. *Cramer* qui a imprimé l'ouvrage , court toujours et n'a point relu les feuilles. Vous verrez , dans la petite plaisanterie que je vous envoie , que *Cramer* est homme de bonne compagnie et point du tout libraire. Son compositeur est un gros suisse qui fait très-bien l'allemand , et fort peu de français. Jugez ce que j'ai pu faire ,

étant aveugle trois ou quatre mois de l'année, —  
dès qu'il y a de la neige sur la terre. 1769.

Vous avez donc connu *Lalli*? Non-seulement je l'ai connu, mais j'ai travaillé avec lui chez M. d'*Argenson*, lorsqu'on voulait faire sur les côtes d'Angleterre une descente que cet irlandais proposa, et qui manqua très-heureusement pour nous. Il est très-certain que sa mauvaise humeur l'a conduit à l'échafaud. C'est le seul homme à qui on ait coupé la tête pour avoir été brutal. Il se promène probablement dans les Champs Elysées avec les ombres de *Langlade*, de la femme *Sirven*, de *Calas*, de la maréchale d'*Ancre*, du maréchal de *Marillac*, de *Vanini*, d'*Urbain-Grandier*, et, si vous le voulez encore, de *Montecuculli* ou *Montecucullo*, à qui les commissaires persuadèrent qu'il avait donné la pleurésie à son maître le dauphin *François*. On dit que le chevalier de *la Barre* est dans cette troupe : je n'en fais rien ; mais, si on lui a coupé la main et arraché la langue, si on a jeté son corps dans le feu pour avoir chanté deux chansons de corps de garde, et si *Rabelais* a eu les bonnes grâces d'un cardinal pour avoir fait les litanies du c....., il faut avouer que la justice humaine est une étrange chose.

*Vittorio Siri*, dont vous me parlez, jeta en fonte la statue d'*Henri IV*, qu'il composa



— d'or , de plomb et d'ordures. Nous avons ôté  
 1769. les ordures et le plomb , l'or est resté. Nous  
 avons fait comme ceux qui canonisent les  
 saints , on attend que tous les témoins de leurs  
 sottises soient morts.

Le bon Dieu bénisse cet avocat général de  
 Bordeaux (\*), qui a fait frapper la médaille  
 d'*Henri IV*. On dit qu'il est aussi éloquent que  
 généreux. Les parquets de provinces se sont  
 mis , depuis quelque temps , à écrire beau-  
 coup mieux que le parquet de Paris. Il n'en  
 est pas ainsi des académies de provinces , il  
 faut toujours que ce soit des parisiens qui  
 remportent leurs prix ; tantôt c'est M. de *la*  
*Harpe* , tantôt c'est vous. Vous marchez tous  
 deux sur les talons l'un de l'autre , quand  
 vous courez. Je suis charmé que vous ayez  
 eu le prix , et qu'il ait eu l'accessit. Quicon-  
 que vous suit de près est un très-bon coureur.

Vous sentez quelle est mon impatience de  
 voir un *Henri IV* de votre façon. Vous aurez  
 embelli son menton et sa bouche , il sera beau  
 comme le jour.

Si je vous aime ! Oui , sans doute , je vous  
 aime , et autant que je vous estime ; car vous  
 êtes un très-bel esprit et une très-belle ame.  
 Je vous fais encore une fois mes remerciemens  
 du fond de mon cœur. V.

(\*) M. Dupaty.

A M. LE PRINCE GALLITZIN.

25 de janvier.

MONSIEUR LE PRINCE,

L'INOCULATION dont l'impératrice a tâté en bonne fortune, et sa générosité envers son médecin, ont retenti dans toute l'Europe. Il y a long-temps que j'admire son courage et son mépris pour les préjugés. Je ne crois pas que *Moustapha* soit un génie à lui résister; jamais philosophe ne s'est appelé *Moustapha*. On me dira peut-être qu'avant ce siècle il n'y avait point de philosophe nommée *Catherine*; mais aussi je veux qu'elle s'appelle *Thomyris*, et qu'elle donne bien fort sur les oreilles à celui qui possède aujourd'hui une partie des Etats de *Cyrus*. J'ai eu l'honneur de lui marquer que, si elle prend Constantinople, j'irai avec sa permission m'établir sur la Propontide; car il n'y a pas moyen qu'à soixante et quinze ans j'aie à affronter les glaces de la mer Baltique.

Je crois qu'il y a un prince de votre nom

— 1769. qui commandera une armée contre les Mufulmans. Le nom de *Gallitzin* est d'un bon augure pour la gloire de la Ruffie.

Je ne crois point ce que j'ai lu dans des gazettes, que des canonniers français font allés servir dans l'armée ottomane. Les Français ont tiré leur poudre aux moineaux dans la dernière guerre, oferont-ils tirer contre l'aigle de *Catherine-Thomyris* ?

J'ai l'honneur d'être, &c.

#### LETTRE XIV.

A M. THIRIOT.

A Ferney, le 27 de janvier.

**V**OUS m'avez la mine, mon ancien ami, d'avoir bientôt vos soixante et dix ans, et j'en ai soixante et quinze; ainsi vous m'excuserez de n'avoir pas répondu sur le champ à votre lettre.

Je vous assure que j'ai été bien consolé de recevoir de vos nouvelles, après deux ans d'un profond silence. Je vois que vous ne pouvez écrire qu'aux rois, quand vous vous portez bien.

J'ai perdu mon cher *Damilaville*, dont l'amitié ferme et courageuse avait été long-

temps ma consolation. Il ne sacrifia jamais son ami à la malice de ceux qui cherchent à en imposer dans le monde. Il fut intrépide, même avec les gens dont dépendait sa fortune. Je ne puis trop le regretter ; et ma seule espérance, dans mes derniers jours, est de le retrouver en vous. — 1769.

Je compte bien vous donner des preuves solides de mes sentimens, dès que j'aurai arrangé mes affaires. Je n'ai pas voulu immoler madame Denis au goût que j'ai pris pour la plus profonde retraite ; elle ferait morte d'ennui dans ma solitude. J'ai mieux aimé l'avoir à Paris pour ma correspondante, que de la tenir renfermée entre les Alpes et le mont Jura. Il m'a fallu lui faire à Paris un établissement considérable. Je me suis dépouillé d'une partie de mes rentes en faveur de mes neveux et de mes nièces. Je compte pour rien ce qu'on donne par son testament ; c'est seulement laisser ce qui ne nous appartient plus.

Dès que j'aurai arrangé mes affaires, vous pouvez compter sur moi. J'ai actuellement un chaos à débrouiller, et, dès qu'il y aura un peu de lumière, les rayons seront pour vous.

Je vous souhaite une santé meilleure que la mienne, et des amis qui vous soient attachés comme moi jusqu'au dernier moment de leur vie. V.

---

1769.

## L E T T R E X V.

A M A D A M E

LA DUCHESSE DE CHOISEUL.

De Lyon, ce 2 de février.

MADAME,

LE présent manuscrit étant parvenu en ma boutique, et cette chose étant très-vraie et très-drôle, j'ai cru en devoir faire prompt hommage à votre Excellence, avant de la mettre en lumière. J'ai pensé que cela vous amuserait plus que les assemblées de *messieurs* pour faire enchérir le pain, et que toutes les tracasseries modernes dont on dit que vous faites peu de cas.

Au surplus, Madame, je charge votre conscience, quand vous aurez lu la Canonisation de S' *Cucufin*, de la faire lire à madame votre petite-fille, laquelle a grand besoin d'amusement et de consolation, étant attaquée du mal de *Tobie*, et n'ayant point d'ange *Raphaël* pour lui rendre la vue avec le foie d'un brochet. Je me tue à l'amuser tant que je puis, ce qui est très-difficile, tant elle a d'esprit.

Dès que j'aurai mis sous presse la Canonisation de S<sup>t</sup> *Cucufin*, à qui je fais de présent une neuvaine, je ne manquerai pas de vous envoyer, Madame, deux exemplaires, l'un pour vous et l'autre pour votre petite-fille, comptant parfaitement sur votre dévotion envers les saints, et sur votre discrétion envers les profanes. J'espère même, sous un mois ou six semaines, garnir votre bibliothèque d'un autre ouvrage fort insolent; mais, si le délicat et ingénieux abbé de *la Bletterie* me défend de plus vous fournir, je ne vous fournirai rien et je vous laisserai au filet. 1769.

Toutefois j'ai l'honneur d'être avec un respect vraiment sincère, Madame, de votre Excellence le très-humble et très-obéissant serviteur,

*Guillemet.*

1769.

## L E T T R E X V I.

A M A D A M E

## LA MARQUISE DU DEFFANT.

3 de février.

VOICI le temps, Madame, où vous devez avoir pour moi plus de bontés que jamais. Vous savez que je suis aveugle comme vous, dès qu'il y a de la neige sur la terre; et j'ai par-dessus vous les souffrances. Le meilleur des mondes possibles est étrangement fait. Il est vrai qu'en été je suis plus heureux que vous, et je vous en demande pardon, car cela n'est pas juste.

Serait-il bien vrai, Madame, que le marquis de *Bélestat*, qui est très-estimé dans sa province, qui est riche, qui vient de faire un grand mariage, eût osé lire à l'académie de Toulouse un ouvrage qu'il aurait fait faire par un autre, et qu'il se déshonorât de gaieté de cœur pour avoir de la réputation? comment pourrait-on être à la fois si hardi, si lâche et si bête? Il est vrai que la rage du bel esprit va bien loin, et qu'il y a autant de friponnerie en ce genre qu'en fait de finance

et de politique. Presque tout le monde cherche à tromper , depuis le prédicateur jusqu'au feseur de madrigaux. — 1769.

Vous , Madame , vous ne trompez personne. Vous avez de l'esprit malgré vous ; vous dites ce que vous pensez avec sincérité. Vous haïssez trop les philosophes , mais vous avez plus d'imagination qu'eux. Tout cela fait que je vous pardonne votre crime contre la philosophie , et même votre tendresse pour le pincé *la Bletterie*.

Je songe toujours à vous amuser. J'ai découvert un manuscrit sur la canonisation que notre saint père le pape a faite , il y a deux ans , d'un capucin nommé *Cucufin*. Le procès verbal de la canonisation est rapporté fidèlement dans ce manuscrit : on croit être au quatorzième siècle. Il faut que le pape soit un grand imbécille de croire que tous les siècles se ressemblent , et qu'on puisse insulter aujourd'hui à la raison comme on faisait autrefois.

J'ai envoyé le manuscrit de la Canonisation de frère *Cucufin* à votre grand'maman , avec prière expresse de vous en faire part. Je ne désespère pas que ce monument d'impertinence ne soit bientôt imprimé en Hollande. Je vous l'enverrai dès que j'en aurai un exemplaire. Mais vous ne voulez jamais me



— dire si votre grand'maman a ses ports francs ,  
1769. et s'il faut lui adresser les paquets sous l'enveloppe de son mari.

Je vous prie instamment , Madame , de me mander des nouvelles de la santé du président ; je l'aimerai jusqu'au dernier moment de ma vie. Est-ce que son ame voudrait partir avant son corps ? Quand je dis ame , c'est pour me conformer à l'usage ; car nous ne sommes peut-être que des machines qui pensons avec la tête comme nous marchons avec les pieds. Nous ne marchons point quand nous avons la goutte , nous ne pensons point quand la moëlle du cerveau est malade.

Vous souchiez-vous , Madame , d'un petit ouvrage nouveau dans lequel on se moque , avec discrétion , de plusieurs systêmes de philosophie ? cela est intitulé les Singularités de la nature. Il n'y a d'un peu plaisant , à mon gré , qu'un chapitre sur un bateau de l'invention du maréchal de Saxe , et l'histoire d'une anglaise qui accouchait tous les huit jours d'un lapin. Les autres ridicules sont d'un ton plus sérieux. Vous êtes très-naturelle , mais je soupçonne que vous n'aimez pas trop l'histoire naturelle.

Cependant cette histoire-là vaut bien celle de France , et l'on nous a souvent trompés sur l'une et sur l'autre. Quoi qu'il en soit , si

vous voulez ce petit livre, j'en enverrai deux exemplaires à votre grand'maman, dès que vous me l'aurez ordonné. — 1769.

Adieu, Madame, je suis à vos pieds. Je vous prie de dire à M. le président *Hénault* combien je m'intéresse à sa santé.

## L E T T R E X V I I.

A M. DE SUDRE, *avocat à Toulouse.*

6 de février.

MONSIEUR,

**I**L se présente une occasion de signaler votre humanité et vos grands talens. Vous avez probablement entendu parler de la condamnation portée, il y a cinq ans, contre la famille *Sirven*, par le juge de Mazamet. Cette famille *Sirven* est aussi innocente que celle des *Calas*. J'envoyai le père à Paris présenter requête au conseil pour obtenir une évocation; mais ces infortunés n'étant condamnés que par contumace, le conseil ne put les soustraire à la juridiction de leurs juges naturels. Ils craignaient de comparaître devant le parlement de Toulouse, dans une ville qui fumait encore du sang de *Calas*. Je fis ce que

— 1769. je pus pour diffiper cette crainte. J'ai tâché toujours de leur perfuader que , plus le parlement de Touloufe avait été malheureusement trompé par les démarches précipitées du capitoul *David* dans le procès de *Calas* , plus l'équité de ce même parlement ferait en garde contre toutes les fédutions dans l'affaire des *Sirven*.

L'innocence des *Sirven* est fi palpable , la fentence du juge de Mazamet fi abfurde , qu'il fuffit de la lecture de la procédure et d'un feul interrogatoire , pour rendre aux accusés tous leurs droits de citoyens.

Le père et la mère , accusés d'avoir noyé leur fille , ont été condamnés à la potence. Les deux fœurs de la fille noyée , accusées du même crime , ont été condamnées au fimple banniffement du village de Mazamet.

Il y a plus de quatre ans que cette famille , auffi vertueufe que malheureufe , vit fous mes yeux. Je l'ai enfin déterminée à venir réclamer la juftice de votre parlement. J'ai vaincu la répugnance que le fupplice de *Calas* lui infpirait ; j'ai même regardé le fupplice de *Calas* comme un gage de l'équité compatiffante avec laquelle les *Sirven* feraient jugés.

Enfin , Monfieur , je les ferai partir dès que vous m'aurez honoré d'une réponfe. Vous verrez le grand-père , les deux filles et un  
malheureux

malheureux enfant qui imploreront votre secours. Ils n'ont besoin d'aucun argent, on y a pourvu; mais ils ont besoin d'être justifiés, et de rentrer dans leur bien qu'on a mis au pillage. Je les ferai partir avec d'autant plus de confiance que je suis informé du changement qui s'est fait dans l'esprit de plusieurs membres du parlement. La raison pénètre aujourd'hui par-tout, et doit établir son empire plus promptement à Toulouse qu'ailleurs.

Vous ferez, Monsieur, une action digne de vous, en honorant les *Sirven* de vos conseils, comme vous avez travaillé à la justification des *Calas*. Voici quelques petites questions préliminaires que je prends la liberté de vous adresser, pour faire partir cette famille avec plus de sûreté.

1769.

## L E T T R E X V I I I .

A M. P A N C K O U C K E .

13 de février.

L'ACADEMIE de Rouen, Monsieur, me fait l'honneur de m'écrire que vous êtes chargé, depuis un mois, de me faire parvenir deux exemplaires du discours qui a remporté le prix. Je ne crois pas que les commis de la douane des pensées trouvent rien de contraire à la théologie orthodoxe, dans l'*Eloge de Pierre Corneille*. Peut-être seront-ils plus difficiles pour le Siècle de *Louis XIV* et de *Louis XV*, attendu que, dans une histoire, il y a toujours plusieurs choses mal-sonnantes pour beaucoup d'oreilles. On dit que ceux qui ont les plus longues vous font quelques petites difficultés.

Notre ami *Gabriel* m'a averti que vous désiriez que je fisse une petite galanterie à monsieur le chancelier et à M. de *Sartine*. Je leur envoie quatre volumes en beau marroquin, à filets d'or; mais cela ne désarmera pas les ennemis du sens commun, et n'empêchera pas les dogues de Saint-Médard d'aboyer et de mordre. Vous aurez à combattre; car, vous et

moi, nous pouvons nous vanter d'avoir quelques rivaux.

---

 1769.

Des gredins du Parnasse ont dit que je vends mes ouvrages. Ces malheureux cherchent à penser pour vivre, et moi je n'ai vécu que pour penser. Non, Monsieur, je n'ai point trafiqué de mes idées; mais je vous avertis qu'elles vous porteront malheur, et que vous les vendrez à la livre très-bon marché, si on s'opiniâtre à faire un si prodigieux recueil de choses inutiles. Un auteur ne va point à la gloire, et un libraire à la fortune avec un si lourd bagage. Passe pour de gros dictionnaires, mais pour de gros livres de pur agrément, c'est se moquer du public; c'est se faire un magasin de coquilles et d'ailes de papillons.

Quant à votre entreprise de la nouvelle *Encyclopédie*, gardez-vous bien, encore une fois, de retrancher tous les articles de M. le chevalier de *Jaucourt*. Il y en a d'extrêmement utiles, et qui se ressentent de la noblesse d'ame d'un homme de qualité et d'un bon citoyen, tel que celui du *Labarum*. Gardez-vous des idées particulières et des paradoxes en fait de belles-lettres. Un dictionnaire doit être un monument de vérité et de goût, et non pas un magasin de fantaisies. Songez surtout qu'il faut plutôt retrancher qu'ajouter à cette *Encyclopédie*. Il y a des articles qui ne font qu'une

— 1769. déclamation insupportable. Ceux qui ont voulu se faire valoir en y insérant leurs puérités, ont absolument gâté cet ouvrage. La rage du bel esprit est absolument incompatible avec un bon dictionnaire. L'enthousiasme y nuit encore plus, et les exclamations à la *Jean-Jacques* sont d'un prodigieux ridicule.

Je vous embrasse sans cérémonie, mais de tout mon cœur. V.

## L E T T R E X I X.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

22 de février.

VOTRE grand'maman, Madame, doit vous avoir communiqué la Canonisation de frère *Cucufin*, par laquelle *Rezzonico* a signalé les dernières années de son sage pontificat. J'ai cru que cela vous amuserait, d'autant plus que cette histoire est dans la plus exacte vérité.

Je lui ai aussi adressé pour vous quatre volumes du Siècle de *Louis XIV*, pour mettre dans votre bibliothèque. Les faits de guerre ne sont pas trop amusans, et je dis hardiment qu'il n'y a rien de si ennuyeux qu'un récit de

batailles inutiles, qui n'ont servi qu'à répandre vainement le sang humain; mais il y a dans le reste de l'histoire des morceaux assez curieux, et vous y verrez assez souvent les noms des hommes avec qui vous avez vécu depuis la régence. 1769.

Je voudrais pouvoir fournir tous les jours quelques diversions à vos idées tristes; je sens bien qu'elles sont justes. La privation de la lumière et l'acquisition d'un certain âge ne sont pas des choses agréables. Ce n'est pas assez d'avoir du courage, il faut des distractions. L'amusement est un remède plus sûr que toute la fermeté d'esprit. J'ai le temps de songer à tout cela dans ma profonde solitude, avec des yeux éteints et ulcérés, couverts de blanc et de rouge.

Vous me demandez, Madame, si j'ai lu des *Lettres sur les animaux*, écrites de Nuremberg: oui, j'en ai lu deux ou trois, il y a plus d'un an. Vous jugez bien qu'elles m'ont fait plaisir, puisque l'auteur pense comme moi. Il faudrait qu'une montre à répétition fût bien insolente, pour croire qu'elle est d'une nature absolument différente de celle d'un tournebroche. S'il y a dans l'empyrée des êtres qui soient dans le secret, ils doivent bien se moquer de nous.

La montre du président *Henault* est donc détraquée? c'est le sort de presque tous ceux



— 1769. qui vivent long-temps. Mon timbre commence à être un peu fêlé, et fera bientôt cassé tout-à-fait. Il vaudrait mieux n'être pas né, dites-vous; d'accord, mais vous savez si la chose a dépendu de nous. Non-seulement la nature nous a fait naître sans nous consulter, mais elle nous fait aimer la vie malgré que nous en ayons. Nous sommes presque tous comme le bucheron d'*Esopé* et de *la Fontaine*. Il y a tous les ans deux ou trois personnes sur cent mille qui prennent congé; mais c'est dans de grands accès de mélancolie. Cela est un peu plus fréquent dans le pays que j'habite. Deux génevois de ma connaissance se sont jetés dans le Rhône, il y a quelques mois: l'un avait cinquante mille écus de rente, l'autre était un homme à bons mots. Je n'ai point encore été tenté d'imiter leur exemple; premièrement, parce que mes abominables fluxions sur les yeux ne me durent que l'hiver; en second lieu, parce que je me couche toujours dans l'espérance de me moquer du genre humain en me réveillant. Quand cette faculté me manquera, ce sera un signe certain qu'il faudra que je parte.

On m'a mandé, depuis peu, de Paris tant de choses ridicules, que cela me soutiendra gaiement encore quelques mois. A l'égard du ridicule de ce B....., il est à faire vomir.

Je me suis extrêmement intéressé à toutes les tracasseries qu'on a faites au mari de votre grand'maman. Vous ne m'en parlez jamais ; vous avez tort , car il n'y a personne qui lui soit plus attaché que moi ; et vous savez bien qu'on peut tout écrire sans se compromettre. — 1769.

Bonfoir , Madame ; je vous aimerai jusqu'à la dernière minute de ma montre. V.

## L E T T R E X X.

A M. DE SOMAROKOF , à Pétersbourg. (\*)

26 de février.

MONSIEUR ,

VOTRE lettre et vos ouvrages font une grande preuve que le génie et le goût sont de tout pays. Ceux qui ont dit que la poésie et la musique étaient bornées aux climats tempérés , se sont bien trompés. Si le climat avait tant de puissance , la Grèce porterait encore des *Platon* et des *Anacréon* , comme elle porte les mêmes fruits et les mêmes fleurs ; l'Italie aurait des *Horace* , des *Virgile* , des *Arioste* et des *Tasse* : mais il n'y a plus à Rome que des processions ,

(\*) Poète russe. Il a été le père de la tragédie en Russie , comme *Corneille* l'a été en France.

— et dans la Grèce que des coups de bâton. Il  
 1769. faut donc absolument des souverains qui  
 aiment les arts, qui s'y connaissent et qui les  
 encouragent. Ils changent le climat ; ils font  
 naître les roses au milieu des neiges.

C'est ce que fait votre incomparable souve-  
 raine. Je croirais que les lettres dont elle  
 m'honore me viennent de Versailles, et que la  
 vôtre est d'un de mes confrères de l'académie  
 française. M. le prince de *Kolouski*, qui m'a  
 rendu ses lettres et la vôtre, s'exprime comme  
 vous ; et c'est ce que j'ai admiré dans tous les  
 seigneurs russes qui me sont venus voir dans  
 ma retraite. Vous avez sur moi un prodigieux  
 avantage ; je ne fais pas un mot de votre lan-  
 gue, et vous possédez parfaitement la mienne.

Je vais répondre à toutes vos questions,  
 dans lesquelles on voit assez votre sentiment  
 sous l'apparence du doute. Je me vante à vous,  
 Monsieur, d'être de votre opinion en tout.

Oui, Monsieur, je regarde *Racine* comme  
 le meilleur de nos poètes tragiques, sans  
 contredit ; comme celui qui le seul a parlé au  
 cœur et à la raison, qui seul a été véritable-  
 ment sublime sans aucune enflure, et qui a  
 mis dans la diction un charme inconnu jus-  
 qu'à lui. Il est le seul encore qui ait traité  
 l'amour tragiquement ; car, avant lui, *Corneille*  
 n'avait fait bien parler cette passion que dans

le

le Cid, et le Cid n'est pas de lui. L'amour est ridicule ou insipide dans presque toutes ses autres pièces. — 1769.

Je pense encore comme vous sur *Quinault* ; c'est un grand-homme en son genre. Il n'aurait pas fait l'*Art poétique*, mais *Boileau* n'aurait pas fait *Armide*.

Je souscris entièrement à tout ce que vous dites de *Molière* et de la comédie larmoyante qui, à la honte de la nation, a succédé au seul vrai genre comique, porté à sa perfection par l'inimitable *Molière*.

Depuis *Regnard*, qui était né avec un génie vraiment comique, et qui a seul approché *Molière* de près, nous n'avons eu que des espèces de monstres. Des auteurs qui étaient incapables de faire seulement une bonne plaisanterie, ont voulu faire des comédies, uniquement pour gagner de l'argent. Ils n'avaient pas assez de force dans l'esprit pour faire des tragédies, ils n'avaient pas assez de gaieté pour écrire des comédies, ils ne savaient pas seulement faire parler un valet ; ils ont mis des aventures tragiques sous des noms bourgeois. On dit qu'il y a quelque intérêt dans ces pièces, et qu'elles attachent assez quand elles sont bien jouées ; cela peut être, je n'ai jamais pu les lire : mais on prétend que les comédiens font quelque illusion.

— Ces pièces bâtardes ne sont ni tragédies ni  
1769. comédies. Quand on n'a point de chevaux ,  
on est trop heureux de se faire traîner par des  
mulets.

Il y a vingt ans que je n'ai vu Paris. On  
m'a mandé qu'on n'y jouait plus les pièces  
de *Molière*. La raison, à mon avis, c'est que  
tout le monde les fait par cœur ; presque tous  
les traits en sont devenus proverbes. D'ail-  
leurs il y a des longueurs, les intrigues quel-  
quefois sont faibles, et les dénouemens sont  
rarement ingénieux. Il ne voulait que peindre  
la nature ; et il en a été, sans doute, le plus  
grand peintre.

Voilà, Monsieur, ma profession de foi que  
vous me demandez. Je suis fâché que vous  
me ressembliez par votre mauvaise santé ; heu-  
reusement, vous êtes plus jeune, et vous  
ferez plus long-temps honneur à votre nation.  
Pour moi, je suis déjà mort pour la mienne.

J'ai l'honneur d'être, &c.

## L E T T R E X X I.

1769.

A M. LE COMTE DE VORONZOF.

A Ferney, 26 de février.

M O N S I E U R ,

VOTRE lettre du 19 de décembre m'a été rendue par M. le prince *Kolouski*. Ce n'a pas été la moindre de mes consolations dans mes maladies qui me rendent presque aveugle. Toutes les bontés dont votre inimitable impératrice m'honore, et ce qu'elle fait pour la véritable gloire, me font souhaiter de vivre. Heureux ceux qui verront long-temps son beau règne ! La voilà, comme *Pierre le grand*, arrêtée quelque temps dans sa législation par des Turcs qui sont les ennemis des lois comme des beaux arts.

Il n'y avait rien de si admirable, à mon gré, que ce qu'elle faisait en Pologne. Après y avoir fait un roi et un très-bon roi, elle y établissait la tolérance ; elle y rendait aux hommes leurs droits naturels, et voilà de vilains turcs, excités je ne fais par qui (apparemment par leur *Alcoran* et par messieurs de l'*Evangile*), qui viennent déranger toutes mes

— 1769. — espérances de voir la Pologne délivrée du tribunal du nonce du pape. Le nom d'*Alla* et de *Jehova* soit béni ! mais les Turcs font là une méchante action.

Eh bien, Monsieur, si vous aviez été ministre à Constantinople, au lieu de l'être à la Haie, vous auriez donc été fourré aux sept tours par des capigi-bachi ? Je voudrais bien savoir quel plaisir prennent les puissances chrétiennes à recevoir tous les jours des nasar-des fut le nez de leurs ambassadeurs, dans le divan de Stamboul. Est-ce qu'on ne renverra jamais ces barbares au-delà du Bosphore ? je n'aime pas l'esclavage, il s'en faut beaucoup ; mais je ne serais pas fâché de voir des mains turques un peu enchaînées cultiver vos vastes plaines de Casan, et manœuvrer sur le lac Ladoga.

Tous les souverains font des images de la Divinité, sans doute ; on le leur dit tant dans les dédicaces des livres et dans les sermons qu'on prêche devant eux, qu'il faut bien qu'il en soit quelque chose ; mais il me semble que *Moustapha* ressemble à DIEU comme le bœuf *Apis* ressemblait à *Jupiter*. Les Turcs n'ont que ce qu'ils méritent en étant gouvernés par un si sot homme ; mais cet homme, tout sot qu'il est, fera couler des torrents de sang. Puisse-t-il y être noyé !

Ou je me trompe, ou voilà un beau moment pour la gloire de votre empire. Vos troupes ont vaincu les Prussiens, qui ont vaincu les Autrichiens, qui ont vaincu les Turcs. Vous avez des généraux habiles, et l'imbécille *Moustapha* prend le premier imbécille de son sérail pour être son grand-vifir. Ce grand-vifir donne des corps à commander à ses pousfes; si ces gens-là vous résistent, je ferai bien étonné. 1769.

Je ne le suis pas moins que la plupart des princes chrétiens entendent si mal leurs intérêts. Ce serait un beau moment à saisir par l'empereur d'Allemagne; et pourquoi les Vénitiens ne profiteraient-ils pas du succès de vos armes pour reprendre la Grèce dont je les ai vus en possession dans ma jeunesse? mais, pour de telles entreprises, il faut de l'argent, des flottes, de l'adresse, de la célérité, et tout cela manque quelquefois. Enfin j'espère que vous vous défendrez bien sans le secours de personne.

Je vois, avec autant de plaisir que de surprise, que cette secousse ne trouble point l'ame de ce grand-homme qu'on appelle *Catherine*. Elle daigne m'écrire des lettres charmantes, comme si elle n'avait pas autre chose à faire. Elle cultive les beaux arts dont les Ottomans n'ont pas seulement entendu



1769. parler , et elle fait marcher ses armées avec le même sang froid qu'elle s'est fait inoculer. Si elle n'est pas pleinement victorieuse , la Providence aura grand tort. Je veux que vous soyez grand effendi dans Stamboul , avant qu'il soit deux ans.

Agréez , Monsieur , les sincères assurances du tendre respect que vous a voué pour sa vie ,

Monsieur ,

votre , &c.

## LETTRE XXII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

27 de février.

**M**ON divin ange , j'aurais voulu vous écrire plutôt , mais les neiges m'ont englouti ; j'ai été extrêmement malade. Si le président *Hénault* est tombé en enfance , ma jeunesse se passe , et je tomberai bientôt dans le néant. *Molé* paraît me condamner à y entrer. Vous qui êtes beaucoup plus jeune que moi , et dont l'ame tranquille et ferme gouverne un corps plus robuste , vous vous tirerez de là bien mieux que moi , et vous prendrez votre temps pour

me rendre la vie. Je me mets entièrement entre vos mains. —————  
1769.

Je crois qu'il est fort à désirer que la chose dont il est question pût avoir son plein effet. Tout ce qui peut tendre à établir la tolérance chez les hommes, doit être protégé bien fortement par vous. (\*)

Ce n'est que sur les lettres réitérées de Toulouse que j'y envoie les *Sirven*; ce n'est que parce qu'on me mande qu'une grande partie du parlement, qui n'était qu'un séminaire de pédans ignorans, est devenue une académie de philosophes. Il faut par-tout laisser pourrir la grand'chambre, mais par-tout les enquêtes se forment. *Marc-Michel Rey* n'a pas nui à ce prodigieux changement. Il ne s'agissait pas de faire une révolution dans les Etats, comme du temps de *Luther* et de *Calvin*, mais d'en faire une dans l'esprit de ceux qui sont faits pour gouverner. Cet ouvrage est bien avancé d'un bout de l'Europe à l'autre; et l'Italie même, le centre de la superstition, secoue fortement la poussière dans laquelle elle a été ensevelie. Je bénis donc DIEU dans mes derniers jours, et je me recommande dans ma misère à mes anges gardiens, dans la grâce desquels je veux mourir. V.

(\*) Il s'agit ici de la représentation des *Guèbres*, tragédie.

1769.

## L E T T R E X X I I I .

A M A D A M E  
 LA MARQUISE DE FLORIAN, à Paris.

Premier de mars.

**M**A chère nièce, j'ai été bien charmé de voir de votre écriture ; car vous savez que j'aime votre style, et surtout votre souvenir. L'idée de n'être point oublié de vous me console dans ma solitude. Il y a aujourd'hui un an que je ne suis sorti de ma chambre et de mon jardin qu'une seule fois. Vous me paraîtez avoir pour Paris autant d'aversion qu'il m'inspire d'indifférence. Paris est fort bon pour ceux qui ont beaucoup d'ambition, de grandes passions et prodigieusement d'argent, avec des goûts toujours renaissans à satisfaire. Quand on ne veut être que tranquille, on fait fort bien de renoncer à ce grand tourbillon. Paris a toujours été à peu-près ce qu'il est, le centre du luxe et de la misère : c'est un grand jeu de pharaon où ceux qui taillent embourfent l'argent des pontes. Mais vous trouveriez Paris le pays de la félicité, si vous aviez vu comme moi le temps du *systeme*, où il était

défendu, comme un crime d'Etat, d'avoir  
chez soi pour cinq cents francs d'argent. Vous <sup>1769.</sup>  
n'étiez pas née lorsqu'on augmenta de cent  
francs la pension que l'on payait pour moi  
au collège, et que, moyennant cette augmen-  
tation, j'eus du pain bis pendant toute l'année  
1709. Les Parisiens sont aujourd'hui des siba-  
rites, et crient qu'ils sont couchés sur des  
noyaux de pêches, parce que leur lit de roses  
n'est pas assez bien fait. Laissez-les crier, et  
allez dormir en paix dans votre beau château  
d'Ornoi.

Je m'affaiblis tous les jours, ma chère nièce;  
je n'ai pas long-temps à vivre, et bientôt je  
vous dirai bonsoir. Si, en attendant, vous  
voulez vous amuser à Ornoi de quelques  
nouveautés, vous n'avez qu'à faire un marché  
avec la fermière générale qui se charge de vos  
paquets; on lui donnera la permission de les  
lire, pourvu qu'elle vous les envoie bien  
honnêtement. Je vous embrasse, vous et  
M. de Florian, de tout mon cœur.

1769.

## L E T T R E X X I V .

A M. THIRIOT.

A Ferney, le premier de mars.

**I**L y a non-seulement trois grandes années de différence entre vous et moi, mon cher ami; mais il y a trente ans pour la vigueur, et surtout pour la belle maladie qui vous rendait si fier il y a quelques années, et dont peut-être vous êtes encore honoré. Pour moi, je me sens au bout de ma carrière. Quand on a vécu soixante et quinze ans, on ne doit pas se plaindre; c'est avoir un lot assez honnête à la loterie de ce monde; tout le monde ne peut avoir le gros lot comme *Fontenelle*. Je suis bien étonné même d'être parvenu à mon âge avec tant de faiblesse et tant de maux. J'ai dansé jusqu'à la fin sur le bord de ma tombe.

Si vous n'avez point lu le *Lion* et le *Marseillois*, si vous ne connaissez pas les *Trois empereurs*, je pourrai vous envoyer ces rogatons qui pourront amuser votre royal correspondant à qui je n'écris plus depuis près d'une année.

Vous ignorez, sans doute, que le *Rezzonico* avait, avant sa mort, rendu à l'Eglise le service

important de canoniser un capucin nommé *Cucufin*, dont on a changé le nom en celui de *Séraphin*; c'est un monument de bêtise qui mérite d'entrer dans vos nouvelles. On imprime, je crois, à présent l'histoire de cette canonisation; elle est exacte et curieuse. Les capucins ont fait en Europe, à cette fête, une dépense qui va à plus de quatre cents mille écus. Vous savez que les capucins sont comme les rois, ils font payer leurs fêtes au peuple.

1769.

N'avez-vous jamais déterré une lettre qui a couru, et qui court encore, sur la mort de l'ivrogne *Pierre III*? si vous en aviez un précis, je vous prierais de me le communiquer. Ce n'est pas que je croye à ces anecdotes, mais il faut qu'un homme qui écrit l'histoire lise tout.

Avez-vous *les Moyens de réformer l'Italie*, ouvrage italien? Vous pourriez m'envoyer ce livre avec celui de milord *Gréenville*, par les guimbardes de Lyon, à mon adresse à Ferney.

Je n'ai pu vous répondre plutôt, parce que j'ai été très-malade au milieu de mes neiges.

1769.

## L E T T R E X X V.

A M. G A I L L A R D.

2 de mars.

Ombre adorée , ombre sans doute heureuse !

**P**ARBLEU, il faut que vous ayez lu la Canonisation de saint *Cucufin* faite il y a deux ans par le pape *Rezzonico*. L'auteur qui a écrit la relation de la fête de saint *Cucufin*, propose hardiment de fêter saint *Henri IV*. Pour moi, Monsieur, je vous avertis que je vous dénoncerai à la sorbonne. Comment, *Henri IV* sauvé ! lui qui était en péché mortel ! lui qui est mort amoureux de la princesse de *Condé* ! lui qui est mort sans sacremens ! Je vous réponds que *Ribaudier* et *Cogé pecus* vous laveront la tête, et *Christophe* vous savonnera. C'est *Ravaillac* qui est sauvé, entendez-vous ; car il a été bien confessé, et d'ailleurs la sorbonne, ayant fait un saint de *Jacques Clément*, pourrait-elle refuser une apothéose à *François Ravaillac*, fût-elle en mauvais latin ? J'espère que vous reviendrez de vos mauvais principes. Il ferait bien triste qu'un homme si éloquent errât dans la foi.

Vous me parlez de certaines petites folies : —  
 il est bon de n'être pas toujours sur le ton 1769.  
 sérieux , qui est fort ennuyeux à la longue  
 dans notre chère nation. Il faut des intermèdes.  
 Heureux les philosophes qui peuvent rire , et  
 même faire rire ! Si on n'avait pas ce palliatif  
 contre les misères , les sottises atroces , et  
 même les horreurs dont on est quelquefois  
 environné , où en ferait-on ? Les *Sirven* passent  
 encore leur vie sous mes yeux , dans mes  
 déserts , jusqu'à ce que je puisse les envoyer  
 à Toulouse , où les mœurs , grâces au ciel , se  
 sont un peu adoucies. Mais qui osera passer  
 par Abbeville ? Enfin que voulez-vous ? on  
 n'est pas assez fort pour combattre les tigres ,  
 il faut quelquefois danser avec les singes.

Le mari de mademoiselle *Corneille* est arrivé ;  
 mais les malles où sont les horreurs ecclésiastiques  
 de *François I* sont encore en arrière.  
 Dieu merci , je n'aime aucun de ces gens-là.  
 Il faut avouer qu'on vaut mieux aujourd'hui  
 qu'alors. Il s'est fait dans l'esprit humain une  
 étrange révolution depuis quinze ans. L'Eu-  
 rope a redemandé à grands cris le sang des  
*Sirven* et des *Galas* ; et tous les hommes d'Etat ,  
 depuis Archangel jusqu'à Cadix , foulent aux  
 pieds la superstition. Les jésuites sont abolis ,  
 les moines sont dans la fange. Encore quel-  
 ques années , et le grand jour viendra après



— un si beau matin. Quand les échafauds sont  
 1769. dressés à Toulouse et à Abbeville, je suis  
*Héraclite*; quand on se fait d'Avignon, je  
 suis *Démocrite*: voilà le mot de l'énigme. Je  
 vous embrasse, mon cher *Tite-Live*; je vous  
 répète que je vous aime autant que je vous  
 estime. V.

## L E T T R E X X V I.

A MADAME DE SAINT-JULIEN.

3 de mars.

*M*INERVE-PAPILLON, le hibou à qui vous  
 avez fait l'honneur d'écrire, a été enchanté  
 de votre souvenir; il en a secoué ses vieilles  
 ailes de joie, il est tout fier de vous avoir si  
 bien devinée: car, dès le premier jour qu'il  
 vous vit, il vous jugea solide plus que légère,  
 et aussi bonne que vous êtes aimable.

Soyez bien sûre, Madame, que mon cœur  
 est pénétré de tout ce que vous me dites;  
 mais il faut laisser les aigles, les rossignols et  
 les fauvettes dans Paris, et que les hiboux  
 restent dans leurs masures. J'ai soixante et  
 quinze ans; ma faible machine s'en va en  
 détail; le peu de jours que j'ai à respirer sur

ce tas de boue , doit être consacré à la plus  
profonde retraite. Les enfans qui font revenus  
font chez eux , et je reste chez moi ; ma maison  
n'est plus faite pour les amuser. Je l'ai fermée  
à tout le monde ; bienheureux encore de  
pouvoir vivre avec moi-même dans le triste  
état où je suis. Regardez-moi , Madame ,  
comme un homme enterré , et ma lettre  
comme un *De profundis*.

1769.

Il est vrai que mes *De profundis* font quel-  
quefois fort gais , et que je les change souvent  
en *Alleluia*. J'aime à danser autour de mon  
tombeau , mais je danse seul comme l'amant  
de ma mie *Babichon* , qui dansait tout seul  
dans sa grange.

J'estime trop l'homme principal dont vous  
me faites l'honneur de me parler , pour penser  
qu'il ait pris sérieusement l'ordre que m'a  
donné l'abbé de la *Bletterie* de me faire enterrer  
au plus vite , et les petites gaietés avec les-  
quelles je lui ai répondu. Il faudrait que la  
tête lui eût tourné pour voir gravement des  
bagatelles. S'il veut faire quelque attention  
sérieuse à moi , il ne doit considérer que ma  
passion pour son bonheur et pour sa gloire.  
Il serait très-ingrat s'il faisait la moindre fêlure  
à la trompette qui est embouchée pour lui.

Si quelque autre personne , fort au-dessous  
en tout sens du caractère de grandeur et du

— 1769. génie de votre ami , veut déplumer le hibou , il ira tout doucement mourir ailleurs. Je suis un être assez singulier , Madame ; né presque sans bien , j'ai trouvé le moyen d'être utile à ma famille , et de mettre cinq cents mille francs à peupler un désert. Si la moindre persécution y venait effrayer mon indépendance , il y a par-tout des sépulcres , rien ne se trouve plus aisément.

J'ai lu la petite esquisse que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Je pense qu'on en pourrait faire quelque chose de fort noble et de fort gai pour les noces de monseigneur le dauphin. Ce serait même une très-bonne leçon pour un jeune prince , et les personnes de votre espèce pourraient voir avec plaisir qu'elles sont faites pour rendre quelquefois de plus grands services que des hommes d'Etat. Ce ne serait point aux bateleurs de l'opéra comique qu'il faudrait abandonner cet ouvrage. Il faudrait faire exécuter une musique tantôt sublime , tantôt légère , par les meilleurs acteurs du véritable opéra. L'opéra comique n'est autre chose que la foire renforcée. Je fais que ce spectacle est aujourd'hui le favori de la nation ; mais je fais aussi à quel point la nation s'est dégradée. Le siècle présent n'est presque composé que des excréments du grand siècle de *Louis XIV.* Cette turpitude est

notre

notre lot presque dans tous les genres ; et si le grand-homme dont vous me parlez a des lubies , je donne le siècle à tous les diables sans exception , en vous exceptant pourtant vous , madame *Minerve-Papillon* , pour qui j'ai un vrai respect , et que je prends même la liberté d'aimer. V.

## L E T T R E X X V I I .

A M. T H I R I O T .

Le 4 de mars.

J'AI beaucoup rêvé , mon ancien ami , à votre lettre du 13 de janvier. Je vois que je ne pourrai pas suivre les mouvemens de mon cœur aussitôt qu'il le veut. Figurez-vous que je donne , moi chétif , trente-deux mille francs de pension , tant à mes neveux et nièces qu'à des étrangers qui sont dans le plus grand besoin ; et qu'en comptant à Ferney mes domestiques de campagne , j'en ai soixante à nourrir. Vous me direz que *Corneille* et *Racine* , *Danchet* et *Pellegrin* n'en faisaient pas tant : cela est rare au Parnasse ; et la chose est d'autant plus extraordinaire que je suis né avec les quatre mille livres de rente que vous possédez aujourd'hui.

Corresp. générale. Tome XIII. \* F

1769. L'idée m'est venue de vous procurer un petit bénéfice cette année. J'ai en main le manuscrit d'une comédie très-fingulière, dont l'auteur m'a laissé le maître absolu ; c'est un jeune homme d'une grande espérance, fils d'un président à mortier de province, qui ne veut pas être connu. Il a passé quelques jours dans le château de Ferney, et il m'a étonné. Le sujet de sa pièce est le dépôt dont *Gourville* mit la moitié entre les mains de *Ninon*, et l'autre moitié dans celles d'un dévot. *Ninon* rendit son dépôt, et le dévot viola le sien.

La pièce n'est pas dans le genre larmoyant ; ce jeune homme n'a pris que *Molière* pour son modèle ; cela pourra lui faire tort dans le beau siècle où nous vivons. Cependant, tous ses personnages étant caractérisés et prêtant beaucoup au jeu des acteurs, l'ouvrage pourrait avoir du succès.

Si on était devenu plus difficile et plus rigoureux à la police qu'on ne l'était du temps du *Tartufe*, il serait aisé de substituer les mots de *probité* à *piété*, et de *bigot* à *dévot* ; il n'y aurait pas alors la moindre difficulté.

Ce ferait, à mon avis, une chose fort plaisante de faire réussir sur le théâtre une p... estimable qui fait d'un sot dévot un honnête homme.

Je vous enverrai la pièce par le premier

courier : elle peut vous valoir beaucoup , elle peut vous valoir très-peu. Tout est coup de dé dans ce monde. 1769.

C'est à vous à bien conduire votre jeu , et surtout à ne pas laisser soupçonner que je suis dans la confiance ; ce ferait le sûr moyen de tout perdre.

Je suis bien aise que vous disiez *notre cher Damilaville* ; mais il y avait plus de deux ans que je croyais que vous n'étiez plus lié avec lui. La philosophie a fait en lui une grande perte ; c'était une ame ferme et vigoureuse. Il était intrépide dans l'amitié.

Je vous embrasse de tout mon cœur. V.

## LETTRE XXVIII.

A M. DE SAINT-LAMBERT.

A Ferney , 7 de mars.

JE reçus hier matin , Monsieur , le présent dont vous m'avez honoré , et vous vous doutez bien à quoi je passai ma journée. Il y a bien long-temps que je n'ai goûté un plaisir plus pur et plus vrai. J'avais quelques droits à vos bontés comme votre confrère dans un art très-difficile , comme votre ancien ami , et comme agriculteur. Vous aurez beaucoup

— d'admirateurs, mais je me flatte d'avoir senti  
 1769 le charme de vos vers et de vos peintures  
 plus que personne. Je crois me connaître un  
 peu en vers; les grands plaisirs, dans tous les  
 arts, ne sont que pour les connaisseurs.

J'ai éprouvé, en vous lisant, une autre  
 satisfaction encore plus rare, c'est que vous  
 avez peint précisément ce que j'ai fait.

Oh, que j'aime bien mieux ce modeste jardin  
 Où l'art en se cachant fécondait le terrain, &c. &c.

Voilà mon aventure. De longues allées où,  
 parmi quelques ormeaux et mille autres  
 arbres, on cueille des abricots et des prunes,  
 des troupeaux qui bondissent entre un par-  
 terre et des bosquets, un petit champ que je  
 sème moi-même, entouré d'allées agréables,  
 des vignes, au milieu desquelles sont des  
 promenades, au bout des vignes des pâtura-  
 ges, et au bout des pâturages une forêt.

C'est chez moi que mûrit *la figue à côté du  
 melon*, car je crois que vous n'avez guère de  
 figues en Lorraine. Je dois donc vous remer-  
 cier d'avoir dit si bien ce que j'aurais dû  
 dire.

Je vous assure que mon cœur a été bien  
 ému en lisant les petites leçons que vous  
 donnez aux seigneurs des terres, dans votre  
 troisième chant. Il est vrai que je n'habite pas

le donjon de mes ancêtres ; je n'aime en aucune façon les donjons ; mais du moins je n'ai pas fait le malheur de mes vassaux et de mes voisins. Les terres que j'ai défrichées et un peu embellies n'ont vu couler que les larmes des *Calas* et des *Sirven*, quand ils sont venus dans mon afile. J'ai quadruplé le nombre de mes paroissiens, et, Dieu merci, il n'y a pas un pauvre.

*Nec doluit miserans inopem aut invidit habenti.*

En vous remerciant, de tout mon cœur, du compliment fait à l'intendant qui exigeait si à propos des corvées, et qui servait si bien le roi que les enfans en mouraient sur le sein de leurs mères. Chaque chant a des tableaux qui parlent au cœur. Pourquoi citez-vous *Thompson* ? c'est le *Titien* qui loue un peintre flamand.

Votre quatrième qui paraît fournir le moins, est celui qui rend le plus. Je ne crains point d'être aveuglé par la reconnaissance extrême que je vous dois ; il m'a charmé très-indépendamment de la générosité courageuse avec laquelle vous parlez d'un homme si longtemps persécuté par ceux qui se disaient gens de lettres.

J'ai un remords ; c'est d'avoir insinué à la fin du siècle présent, qui termine le grand



—  
1769. siècle de *Louis XIV*, que les beaux arts dégénéraient. Je ne me ferais pas ainsi exprimé, si j'avais eu vos *Quatre saisons* un peu plutôt. Votre ouvrage est un chef-d'œuvre : les *Quatre saisons* et le quinzième chapitre de *Bélisaire*, font deux morceaux au-dessus du siècle. Ce n'est pas que je les mette à côté l'un de l'autre, je fais le profond respect que la prose doit à la poésie ; c'est ce que *Montesquieu* ne savait pas, ou voulait ne pas savoir. Écrit en prose qui veut, mais en vers qui peut. Il est plus difficile de faire cent beaux vers, que d'écrire toute l'histoire de France. Aussi, qui fait beaucoup de bons vers de suite ? presque personne. On a osé faire des tragédies depuis *Racine*, mais ce sont des tragédies en rimes, et non pas en vers. Nos velches du parterre et des loges, qu'on a eu tant de peine à débarbariser, se doutent rarement si une pièce est bien écrite. Le nombre des vrais poètes et des vrais connaisseurs sera toujours extrêmement petit ; mais il faut qu'il le soit, c'est le petit nombre des élus. Moins il y a d'initiés, plus les mystères sont sacrés.

Je suis fâché que vous ayez écrit français avec un *o*, c'est la seule chose que je vous reproche. Sans doute vous ferez des nôtres à la première place vacante. Si c'est la mienne, je m'applaudis de vous avoir pour successeur.

Nous avons besoin d'un homme comme vous ———  
 contre les ennemis du bon goût, et contre 1769.  
 ceux de la raison. Ces derniers commencent  
 à être dans la boue; mais ils y trépignent si  
 fort qu'ils excitent quelquefois de petits nua-  
 ges. Il faudrait se donner le mot de ne jamais  
 recevoir aucun de ces messieurs-là.

A propos, pourquoi votre livre dit-il qu'il  
 est imprimé à Amsterdam, est-ce que Paris  
 n'en est pas digne? n'y a-t-il que le *Journal*  
*chrétien*, et les décrets de la sorbonne qui  
 puissent être imprimés dans la capitale des  
 Velches?

Je finis en vous remerciant, en vous admi-  
 rant et en vous aimant. V.

## LETTRE XXIX.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

8 de mars.

QUE je vous plains, Madame! Vous avez  
 déjà perdu l'ame de votre ami le président  
*Hénault*, et bientôt son corps sera réduit en  
 poussière. Vous aviez deux amis, lui et M. de  
*Formont*; la mort vous les a enlevés: ce sont  
 des biens dont on ne retrouve pas même

— l'ombre. Je sens vivement votre situation.  
 1769. Vous devez avoir une consolation bien touchante dans le commerce de votre grand-maman ; mais elle ne peut vous voir que rarement. Elle est enchaînée dans un pays qu'elle doit détester, vu la manière dont elle pense. Je vous vois réduite à la dissipation de la société ; et, dans le fond du cœur, vous en sentez tout le frivole. L'adoucissement de cette malheureuse vie serait d'avoir auprès de soi un ami qui pensât comme nous, et qui parlât à notre cœur et à notre imagination le langage véritable de l'un et de l'autre.

Je crois bien (vanité à part) qu'il y a quelque ressemblance entre votre cervelle et la mienne. La dissipation ne m'est pas si nécessaire, à la vérité, qu'à vous ; mais, pour le tumulte des idées, pour la vérité dans les sentimens, pour l'éloignement de tout artifice, pour le mépris qu'en général notre siècle mérite, pour le tact de certains ridicules, je ferais assez votre homme, et mon cœur est assez fait pour le vôtre. Je voudrais être à la fois à Saint-Joseph et à Ferney ; mais je ne connais que l'eucharistie qui ait le privilège d'être en plusieurs lieux en même temps.

Voilà les neiges de nos montagnes qui commencent à fondre, et mes yeux qui commencent à voir. Il faut que je fasse tout ce que

*Saint-Lambert*

*Saint-Lambert* a si bien décrit. La campagne m'appelle ; deux cents bras travaillent sous mes yeux ; je bâtis , je plante , je sème , je fais vivre tout ce qui m'environne. Les *Saisons de Saint-Lambert* m'ont rendu la campagne encore plus précieuse. Je me fais lire à dîner et à souper de bons livres par des lecteurs très-intelligens , qui sont plutôt mes amis que mes domestiques. Si je ne craignais d'être un fat , je vous dirais que je mène une vie délicieuse. J'ai de l'horreur pour la vie de Paris , mais je voudrais au moins y passer un hiver avec vous. Ce qu'il y a de triste , c'est que la chose n'est pas aisée , attendu que j'ai l'ame un peu fière.

Je songe réellement à vous amuser , quand je reçois quelques bagatelles des pays étrangers. Vous avez peut-être pris l'histoire de saint *Cucufin* pour une plaisanterie ; il n'y a pas un mot qui ne soit dans la plus exacte vérité. Vous aurez dans un mois quelque chose qui ne fera qu'allégorique ; il faut varier vos petits divertissemens.

Vous ne m'avez point répondu sur les *Singularités de la nature* ; ainsi je ne vous les envoie pas , car c'est une affaire de pure physique qui ne pourrait que vous ennuyer.

Vous me faites grand plaisir , Madame , de me dire que vous ne craignez rien pour M. *Grand'maman*. J'ai un peu à me plaindre

— 1769. d'une personne qui lui veut du mal, et je m'en félicite. J'aime à voir des *Racine* qui ont des *Pradon* pour ennemis ; cela me fait penser à la queue du Siècle de *Louis XIV*, que j'ai eu l'honneur de vous envoyer. Votre exemplaire, fauf respect, est précieux, parce qu'il est corrigé en marge. Faites-vous lire la prison de *la Bourdonnaie* et la mort de *Lalli*, et vous verrez comme les hommes sont justes.

Quand je ferai plus vieux, j'y ajouterai la mort du chevalier de *la Barre* et celle de *Calas*, afin que l'on connaisse dans toute sa beauté le temps où j'ai vécu. Selon que les objets se présentent à moi, je suis *Héraclite* ou *Démocrite* ; tantôt je ris, tantôt les cheveux me dressent à la tête : et cela est très à sa place, car on a affaire tantôt à des tigres, tantôt à des finges.

Le seul homme presque de l'ame de qui je fasse cas est M. *Grand'maman*, mais je me garde bien de le lui dire. Pour vous, Madame, je vous dis très-naïvement que j'aime passionnément votre façon de penser, de sentir et de vous exprimer ; et que je me tiens malheureux, dans mon bonheur de campagne, de passer ma vieillesse loin de vous. Mille tendres respects. V.

Faites-moi savoir, je vous prie, comment vont l'ame et le corps de votre ami.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

12 de mars.

**M**ON cher ange, j'ai envoyé à ma nièce une espèce de testament moitié sérieux, moitié gai. C'est une épître à *Boileau*, dans laquelle je fais mes remerciemens à M. de *Saint-Lambert*. J'attends la décision de mes anges, pour savoir si mon testament est valable; j'y ajouterai tous les codicilles qu'ils voudront.

Mon ange ne me dit rien du tripot (je parle du tripot de la comédie), de la nouvelle pièce de *du Belloi*, des querelles des acteurs et des auteurs, des talens de mademoiselle *Vestris*, de sa réception. Pour moi, je n'ai d'autre nouvelle à mander, sinon qu'il neige autour de moi, et que la neige me tue.

Vous avez lu, sans doute, les *Saisons* de *Saint-Lambert*; je l'ai remercié dans mon testament adressé à *Nicolas*. Je ne fais si ma tête est jeune, mais mon corps est bien vieux. Si je ne m'amufais pas à faire des testamens, je serais bientôt mort d'ennui. Votre amitié me fait prendre la fin de ma vie en patience. Portez-vous bien, vous et madame d'*Argental*.

— On ne vit pas assez long-temps. Pourquoi les  
1769. carpes vivent-elles plus que les hommes ? cela  
est ridicule. V.

## L E T T R E X X X I.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Ferney, 15 de mars.

**V**ous me marquâtes, Madame, par votre dernière lettre, que vous aviez besoin quelquefois de consolation. Vous m'avez donné la charge de votre pourvoyeur en fait d'amusemens ; c'est un emploi dont le titulaire s'acquitte souvent fort mal. Il envoie des choses gaies et frivoles, quand on ne veut que des choses sérieuses ; et il envoie du sérieux, quand on voudrait de la gaieté : c'est le malheur de l'absence. On se met sans peine au ton de ceux à qui on parle, il n'en est pas de même quand on écrit : c'est un hasard si l'on rencontre juste.

J'ai pris le parti de vous envoyer des choses où il y eût à la fois du léger et du grave, afin du moins que tout ne fût pas perdu.

Voici un petit ouvrage contre l'athéisme,

dont une partie est édifiante et l'autre un peu badine ; et voici , en outre , mon testament que j'adresse à *Boileau*. J'ai fait ce testament étant malade , mais je l'ai égayé selon ma coutume ; on meurt comme on a vécu. 1769.

Si votre grand'maman est chez vous quand vous recevrez ce paquet , je voudrais que vous pussiez vous le faire lire ensemble ; c'est une de mes dernières volontés. J'ai beaucoup de foi à son goût par tout ce que vous m'avez dit d'elle , et je n'en ai pas moins à son esprit , par quelques-unes de ses lettres que j'ai vues , soit entre les mains de mon gendre *Dupuits* , soit dans celles de *Guillemet* , typographe en la ville de Lyon.

Il m'est revenu , de toutes parts , qu'elle a un cœur charmant. Tout cela , joint ensemble , fait une grand'maman fort rare. Malgré le penchant qu'ont les gens de mon âge à préférer toujours le passé au présent , j'avoue que de mon temps il n'y avait point de grand'maman de cette trempe. Je me souviens que son mari me mandait , il y a huit ans , qu'il avait une très-aimable femme , et que cela contribuait beaucoup à son bonheur. Ce sont de petites confidences dont je ne me vanterais pas à d'autres qu'à vous. Jugez si je ne dois pas prier DIEU pour son mari , dans mes codicilles. Il fera de grandes choses , si



— on lui laisse ses coudées franches ; mais je ne  
1769. les verrai pas , car je ne digère plus ; et , quand  
on manque par-là , il faut dire adieu.

On me mande que le président *Hénault*  
baïsse beaucoup. J'en suis très-fâché , mais il  
faut subir sa destinée.....

Je voudrais qu'à cet âge  
On fortît de la vie ainsi que d'un banquet ,  
Remerciant son hôte et faisant son paquet.

Le mien est fait il y a long-temps. Tout  
gai que je suis , il y a des choses qui me cho-  
quent si horriblement , que je prendrai congé  
sans regret. Vivez , Madame , avec des amis  
qui adoucissent le fardeau de la vie , qui occu-  
pent l'ame , et qui l'empêchent de tomber en  
langueur. Je vous ai déjà dit que j'avais  
trouvé un admirable secret , c'est de me faire  
lire et relire tous les bons livres à table , et  
d'en dire mon avis. Cette méthode rafraîchit  
la mémoire , et empêche le goût de se rouil-  
ler ; mais on ne peut user de cette recette à  
Paris ; on y est forcé de parler à souper de  
l'histoire du jour ; et , quand on a donné des  
ridicules à son prochain , on va se coucher.  
Dieu me préserve de passer ainsi le peu qui  
me reste à vivre !

Adieu , Madame ; je vivrai plus heureux ,

si vous pouvez être heureuse. Comptez que —  
mon cœur est à vous comme si je n'avais que 1769.  
cinquante ou soixante ans.

## L E T T R E X X X I I .

A M. L I N G U E T , *avocat.*

Ferney, le 15 de mars.

**V**ous êtes *aucunement* le maître, Monsieur, de demeurer dans un *cu de sac*, de dater vos lettres du mois d'*août*, quoique celui qui a donné son nom à ce mois se nommât *Augustus*, et d'appeler la ville de *Cadomum*, *Can*, quoiqu'on l'écrive *Caen*. Vous aurez pu voir des courtifans chez le roi, sans avoir jamais vu de courtifanes chez la reine. Vous avez vu dans votre *cu de sac* passer les coureurs du cardinal de *Rohan*, mais point de *coureuses*. Vous aurez vu chez lui de beaux garçons et point de *garces*; des architraves dans son palais, et aucune *trave*. Les gendarmes qui font la revue dans la cour de l'hôtel de *Soubise* sont si intrépides qu'il n'y en a pas un de *trépide*.

La langue d'ailleurs s'embellit tous les jours: on commence à *éduquer* les enfans au lieu de les élever; on *fixe* une femme au lieu

— de fixer les yeux sur elle. Le roi n'est plus  
 1769. endetté envers le public, mais *vis-à-vis* le public. Les maîtres d'hôtel servent à présent des *rost-bif* de mouton, tandis que le parlement *obtempère* ou n'*obtempère* pas aux édits.

Notre jargon deviendra ce qu'il pourra. Je suis moitié suisse et moitié savoyard, enseveli à soixante et quinze ans sous les neiges des Alpes et du mont Jura; je m'intéresse peu aux beautés anciennes et nouvelles de la langue française; mais je m'intéresse beaucoup à vos grands talens, à vos succès, au courage avec lequel vous avez dit quelques vérités. Vous en diriez de plus fortes, si ceux qui sont faits pour les redouter ne cherchaient point à les écraser; cependant elles percent malgré eux. Le temps amène tout, et la raison vient enfin consoler jusqu'aux misérables qui se sont déclarés contre elle. Le même imbécille, conseiller de grand'chambre, qui a donné sa voix contre l'inoculation, finira par inoculer son fils; et, quand la campagne aura besoin de pluie, on ne fera plus promener la châtelle de S<sup>te</sup> Geneviève sur le pont Notre-Dame.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XXXIII. 

---

1769.

A M. TRANTZSEHEN,

*Premier lieutenant de l'infanterie saxonne , à  
Ernstthal , près de Chemnitz , en Saxe.*

16 de mars.

MONSIEUR,

SI la vieillesse et la maladie l'avaient permis , j'aurais eu l'honneur de vous remercier plutôt de votre lettre et de votre dialogue. On dit que les Allemands sont fort curieux de généalogies ; je vous crois descendu de *Lucien* en droite ligne ; vous lui ressemblez par l'esprit ; il se moquait , comme vous , des prêtres de son temps : les choses n'ont guère changé que de nom. Il y a toujours eu des fripons et des fanatiques qui ont voulu s'attirer de la considération en trompant les hommes , et toujours un petit nombre de gens sensés qui s'est moqué de ces charlatans.

Il est vrai que les énergumènes de ce temps-ci sont plus dangereux que ceux du temps de *Lucien* , votre devancier. Ceux-là ne voulaient que faire bonne chère aux dépens des

— 1769. peuples , ceux-ci veulent s'engraïsser et dominer. Ils sont accoutumés à gouverner la canaille , ils sont furieux de voir que tous les gens bien élevés leur échappent. Leur décadence commence à être universelle dans l'Europe. Une certaine étrangère , nommée *la Raison* , a trouvé par-tout des apôtres depuis une quinzaine d'années. Son flambeau a éclairé beaucoup d'honnêtes gens , et a brûlé les yeux de quelques fanatiques qui crient comme des diables. Ils crieront bien davantage , s'ils voient votre joli dialogue.

• Pour moi , Monsieur , je n'élève la voix que pour vous témoigner mon estime et ma reconnaissance , et pour vous dire avec quels sentimens respectueux j'ai l'honneur d'être , Monsieur , votre , &c.

LETTRE XXXIV.

1769.

A M. DUPATY,

AVOCAT GENERAL DU PARLEMENT DE  
BORDEAUX.

A Ferney, 27 de mars.

MONSIEUR,

**V**ous me traitez comme un rochelais ; vous m'honorez de vos bontés et vous m'enchanterez. Je suis un peu votre compatriote, étant de l'académie de la Rochelle. Mon cœur aurait été bien ému, si je vous avais entendu prononcer ces paroles : *Ce n'est pas au milieu d'eux qu'Henri IV aurait dit à Sully : Mon ami, ils me tueront.*

Lorsque je lus le discours que vous prononçâtes à l'académie, je dis : Voilà la pièce qui aurait le prix, si l'auteur ne l'avait pas donné. Vous avez signalé à la fois, Monsieur, votre patriotisme, votre générosité et votre éloquence. Un beau siècle se prépare ; vous en ferez un des plus rares ornemens ; vous ferez servir vos grands talens à écraser le fanatisme qui a

— 1769. toujours voulu qu'on le prît pour la religion ; vous délivrerez la société des monstres qui l'ont si long-temps opprimée , en se vantant de la conduire. Il viendra un temps où l'on ne dira plus *les deux puissances* ; et ce sera vous , Monsieur , plus qu'à aucun de vos confrères , à qui on en aura l'obligation. Cette mauvaise et funeste plaisanterie n'a jamais été connue dans l'Eglise grecque ; pourquoi faut-il qu'elle subsiste dans le peu qui reste de l'Eglise latine , au mépris de toutes les lois ?

Un évêque russe a été déposé depuis peu par ses confrères , et mis en pénitence dans un monastère , pour avoir prononcé ces mots : *Les deux puissances* : c'est ce que je tiens de la main de l'impératrice elle-même. Plût à Dieu que la France manquât absolument de lois ! on en ferait de bonnes. Lorsqu'on bâtit une ville nouvelle , les rues sont au cordeau : tout ce qu'on peut faire dans les villes anciennes , c'est d'aligner petit à petit. On peut dire , parmi nous , en fait de lois : *Hodiè que manent vestigia ruris*.

*Henri IV* fut assez heureux pour regagner son royaume par sa valeur , par sa clémence et par la messe ; mais il ne le fut pas assez pour le réformer. Il est triste que ce héros ait reçu le fouet à Rome , comme on le dit , sur les fesses de deux prêtres français. Nous sommes

au temps où l'on fouette les papes; mais, en les fessant, on leur paye encore des annates. On leur prend Bénévent et Avignon, mais on les laisse nommer, dans nos provinces, des juges en dernier ressort, dans les causes ecclésiastiques. Nous sommes pétris de contradictions.

Travaillez, Monsieur, à nous débarbariser tout-à-fait; c'est une œuvre digne de vous et de ceux qui vous ressemblent. Je vais finir ma carrière; je vois, avec consolation, que vous en commencez une bien brillante.

Je vous remercie de la médaille dont vous daignez me favoriser; j'espère qu'un jour on en frappera une pour vous.

J'ai l'honneur d'être, &c.

## LETTRE XXXV.

A M. PANCKOUCKE.

A Ferney, mars.

EN vous remerciant, Monsieur, de votre lettre et de votre beau présent (\*), qui ornerait le cabinet d'un curieux. Vous vous êtes chargé d'un livre qui ne se débitera pas si

(\*) Les œuvres de M. de Buffon.



— 1769. bien (\*). Je vous en ai averti dans un petit prologue de la Guerre de Genève, qui n'est pas encore parvenu jusqu'à vous. Les goûts changent aisément en France. On peut aimer *Henri IV* sans aimer la *Henriade*. On peut vendre des ornemens à la grecque, sans débiter *Méropé* et *Oreste*, toutes grecques que sont ces tragédies.

Et Gombaud tant loué garde encor la boutique.

Si j'avais un conseil à vous donner, ce serait de modérer un peu l'ancien-prix établi à Genève, mais de ne point jeter à la tête une édition qu'alors on jette à ses pieds. Il faut que les chalans demandent, et non pas qu'on leur offre. Les filles qui viennent se présenter sont mal payées; celles qui sont difficiles sont fortune; c'est l'a, b, c, de la profession: imitez les filles; soyez modeste pour être riche. *Interim* je vous embrasse, et suis de tout mon cœur, Monsieur, votre, &c.

(\*) L'édition in-4° des œuvres de l'auteur, que monsieur *Panckoucke* venait d'acquérir de MM. *Cramer* de Genève.

## L E T T R E X X X V I.

1769.

A M. DE SAINT-LAMBERT

4 d'avril.

**D**E la coquetterie ! non , pardieu , mon cher confrère ou mon cher successeur , ma franchise suisse n'a ni rouge ni mouches.

Quand je vous dis que votre ouvrage est le meilleur qu'on ait fait depuis cinquante ans , je vous dis vrai. Quelques personnes vous reprochent un peu trop de *flots d'azur* , quelques répétitions , quelques longueurs , et souhaiteraient , dans les premiers chants , des épisodes plus frappans.

Je ne peux ici entrer dans aucun détail , parce que votre ouvrage court tout Genève , et qu'on ne le rend point ; mais soyez très-certain que c'est le seul de notre siècle qui passera à la postérité , parce que le fond en est utile , parce que tout y est vrai , parce qu'il brille presque par-tout d'une poésie charmante , parce qu'il y a une imagination toujours renaissante dans l'expression. Je déteste le fatras et le petit , et tout ce que je vois ailleurs est petit et fatras.

Qui diable vous a donné la Canonisation

— de S<sup>t</sup> *Cucufin* ? il faut que ce soit quelque  
 1769. capucin. On pourra bientôt me canoniser aussi,  
 car, depuis un mois, je ne vis que de jaunes  
 d'œufs, comme S<sup>t</sup> *Cucufin*. J'ai eu douze accès  
 de fièvre; j'ai reçu bravement le viatique, en  
 dépit de l'envie. J'ai déclaré expressément que  
 je mourais dans la religion du roi très-chré-  
 tien et de la France ma patrie, *as it is establish'd*  
*by act of parliament*. Cela est fier et honnête (\*).

(\*) M. de *Voltaire* étant malade, dans le temps de Pâques, fit avertir le curé de Ferney de lui apporter le viatique. Le curé répondit qu'il ne le pouvait qu'après que M. de *Voltaire* aurait rétracté les *mauvais* ouvrages qu'il avait faits.

M. de *Voltaire* impatienté lui écrivit cette lettre :

*Au curé de Ferney.*

Le jour des Rameaux.

IL n'y a que d'infames calomniateurs qui aient pu, Monsieur, vous dire les choses dont vous parlez. Je puis vous assurer qu'il n'y a pas un mot de vrai, et que rien ne doit s'opposer aux usages reçus. Vous êtes instruit, sans doute, des réglemens faits par les parlemens, et je ne doute pas que vous ne vous conformiez aux lois du royaume; vous êtes d'ailleurs bien persuadé de mon amitié. *Voltaire.*

Et le 31 de mars il fit la déclaration suivante, et communia.

*Déclaration par-devant notaire et procès verbal.*

Du 31 de mars.

AU château de Ferney, le 31 de mars 1769, par-devant le notaire *Raffoz*, et en présence des témoins ci-après nommés,

Ma

Ma maladie m'a empêché d'écrire à monsieur *Grimm*, mais je ne l'en aime pas moins, lui et ma philosophe madame d'*Epinai*. 1769.

Je vous ai la plus sensible et la plus tendre obligation de vouloir bien engager M. le

est comparu messire *François-Marie de Voltaire*, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, l'un des quarante de l'académie française, seigneur de Ferney, &c. demeurant en son château, lequel a déclaré que le nommé *Nonotte*, ci-devant soi-disant jésuite, et le nommé *Guyon*, soi-disant abbé, ayant fait contre lui des libelles aussi infipides que calomnieux, dans lesquels ils accusent ledit messire de *Voltaire* d'avoir manqué de respect à la religion catholique, il doit à la vérité, à son honneur et à sa piété, de déclarer que jamais il n'a cessé de respecter et de pratiquer la religion catholique professée dans le royaume, qu'il pardonne à ses calomnieux, que si jamais il lui était échappé quelque indiscretion préjudiciable à la religion de l'Etat, il en demanderait pardon à DIEU et à l'Etat, et qu'il a vécu et veut mourir dans l'observance de toutes les lois du royaume, et dans la religion catholique étroitement unie à ces lois.

Fait et prononcé audit château, lesdits jour, mois et an que dessus, en présence de R. P. sieur *Antoine Adam*, prêtre, ci-devant soi-disant jésuite, de, &c. &c., témoins requis et souffignés avec ledit M. de *Voltaire*, et moi dit notaire.

*Autre déclaration.*

Du 1 d'avril.

AU même château de Ferney, à neuf heures du matin, le 1 d'avril 1769, par-devant ledit notaire, et en présence des témoins ci-après nommés, est comparu messire *François-Marie Arouet de Voltaire*, gentilhomme ordinaire, &c, lequel,

*Corresp. générale.* Tome XIII. \* H

— 1769. prince de *Beauvau* à daigner folliciter de toutes les forces en faveur des *Sirven*. Votre cœur aurait été bien ému, si vous aviez vu cette déplorable famille, père, mère, filles, enfans : la mère rendant les derniers soupirs en me venant voir, les filles dans les convulsions du désespoir, le père, en cheveux blancs, baigné de larmes. Et qui a-t-on persécuté ainsi ? la plus pure innocence et la probité la plus respectable. La destinée m'a envoyé cette famille ; il y a six ans que je travaille pour elle. Enfin, la lumière est parvenue dans les têtes de quelques jeunes conseillers de *Toulouse*, qui ont juré de faire amende honorable. Cuiſtres fanatiques de *Paris*, misérables convulsionnaires, singes changés en tigres, assassins du chevalier de *la Barre*, apprenez que la philosophie est bonne à quelque chose !

immédiatement après avoir reçu, dans son lit où il est détenu malade, la sainte communion de monsieur le curé de *Ferney*, a prononcé ces propres paroles :

*Ayant mon DIEU dans ma bouche, je déclare que je pardonne sincèrement à ceux qui ont écrit au roi des calomnies contre moi, et qui n'ont pas réussi dans leurs mauvais desseins.*

De laquelle déclaration ledit messire de *Voltaire* a requis acte que je lui ai octroyé en présence de révérend<sup>m</sup> sieur *Pierre Gros*, curé de *Ferney* ; d'*Antoine Adam*, prêtre, ci-devant soi-disant jésuite, de, &c. &c., témoins souſſignés avec ledit *M. de Voltaire*, et moi dit notaire, audit château de *Ferney*, lesdits heure, jour, mois et an.

Je vous conjure , mon cher successeur , de  
 presser la bonne volonté de M. le prince de  
*Beauvau*. Voici le moment d'agir. *Sirven* ,  
 condamné à mort , est actuellement devant  
 ses juges ; ses filles sont auprès de moi ; je les  
 ferai partir , si ses juges veulent les interroger.  
 Je me recommande à vos bontés et à celles  
 de M. le prince de *Beauvau*.

—  
 1769.

Je vous embrasse , de tout mon cœur , sans  
 cérémonie ; mais c'est avec la plus profonde  
 estime et la plus sincère amitié.

## L E T T R E X X X V I I .

A M. SAURIN.

A Ferney , 5 d'avril.

J E vous remercie très - sincèrement , mon  
 cher confrère , de votre *Spartacus* ; il était  
 bon , et il est devenu meilleur. Les oreilles  
 d'âne de *Martin Fréron* doivent lui alonger  
 d'un demi-pied.

Je ne vous dirai pas fadement que cette  
 pièce fasse fondre en larmes ; mais je vous  
 dirai qu'elle intéresse quiconque pense , et  
 qu'à chaque page le lecteur est obligé de dire :  
 Voilà un esprit supérieur. J'aime mieux cent

— vers de cette pièce que tout ce qu'on a fait  
1769. depuis *Jean Racine*. Tout ce que j'ai vu depuis  
soixante ans est boursoufflé, ou plat, ou roma-  
nesque. Je ne vois point, dans votre pièce ;  
ce charlatanisme de théâtre qui en impose aux  
fots, et qui fait crier miracle au parterre vel-  
che ; *neque, te ut miretur turba, labores.*

Le rôle de *Spartacus* me paraît, en général,  
supérieur au *Sertorius* de *Corneille*.

Vous m'avez piqué : j'ai relu l'*Esprit des  
lois* ; je suis toujours de l'avis de madame  
*du Deffant*.

J'aime mieux l'instruction donnée par l'im-  
pératrice de *Ruffie*, pour la rédaction de son  
code ; cela est net, précis ; il n'y a point de  
contradictions ni de fausses citations. Si  
*Montesquieu* n'avait pas aiguilé son livre d'épi-  
grammes contre le pouvoir despotique, les  
prêtres et les financiers, il était perdu ; mais  
les épigrammes ne conviennent guère à un  
objet aussi sérieux. Toutefois je loue beaucoup  
son livre, parce qu'il faut louer la liberté de  
penfer. Cette liberté est un service rendu au  
genre-humain.

J'ai été sur le point de mourir, il y a quel-  
ques jours. J'ai rempli, à mon dixième accès  
de fièvre, tous les devoirs d'un officier de la  
chambre du roi très-chrétien, et d'un citoyen  
qui doit mourir dans la religion de sa patrie.

J'ai pris acte formel de ces deux points par-devant notaire , et j'enverrai l'acte à notre cher secrétaire , pour le déposer dans les archives de l'académie , afin que la prêtraille ne s'avise pas , après ma mort , de manquer de respect au corps dont j'ai l'honneur d'être. Je vous prie d'en raisonner avec M. d'Alembert. Vous savez que , pour avoir une place en Angleterre , quelle qu'elle puisse être , fût-ce celle de roi , il faut être de la religion du pays , *telle qu'elle est établie par acte du parlement.* Que tout le monde pense ainsi , et tout ira bien ; et , à fin de compte , il n'y aura plus de fots que parmi la canaille qui ne doit jamais être comptée.

Je vous embrasse très-philosophiquement et très-tendrement. V.

## L E T T R E X X X V I I I .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

9 d'avril.

**M**ON cher ange , je n'ai point entendu parler des remarques de l'aréopage ; je les attendrai très-patiemment. L'état où je suis ne me permettrait guère actuellement de



— m'occuper d'un travail qui demande qu'on ait  
1769. tout son esprit à soi.

J'ai toujours un peu de fièvre depuis six semaines, et j'en ai essuyé dix accès assez violents. On en rira tant qu'on voudra; mais j'ai été obligé de faire, au dixième accès, ce qu'on fait dans un diocèse ultramontain. Quand cette cérémonie passera de mode, je ne ferai pas assurément un des derniers à me déclarer contre elle; mais je ne vois pas qu'il faille se faire regarder comme un monstre par les barbares au milieu desquels je suis, pour un mince déjeûné: c'est d'ailleurs un devoir de citoyen; le mépris marqué de ce devoir aurait entraîné des fuites défagréables pour ma famille. Vous savez ce qui est arrivé à *Boindin*, pour n'avoir pas voulu faire comme les autres. Il faut être poli, et ne point refuser un dîner où l'on est prié, parce que la chère est mauvaise.

On m'assure que *Stopani* est pape. Il me doit assurément sa protection; car il y a deux mois que nous jouâmes, aux trois dés, la place vacante du saint-siège. Je tirai pour *Stopani*, et j'amenai rasle.

Vous avez eu la bonté de m'envoyer une lettre de M. *Bachelier*. Comme je ne fais point sa demeure, voulez-vous bien me permettre de vous adresser ma réponse.

Je me flatte que madame d'*Argental* est en ——— .  
bonne fanté. Conservez la vôtre , mon cher 1769.  
ange ; jouissez d'une vie agréable : quand je  
finirai la mienne , ce fera en vous aimant.

## L E T T R E X X X I X .

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 15 d'avril.

**A**PRÈS douze accès de fièvre dont je me  
fuis tiré tout seul , je remplis , en revenant  
pour quelque temps à la vie , un des devoirs  
les plus chers à mon cœur , en vous renou-  
velant , Monseigneur , un attachement qui ne  
peut finir qu'avec moi.

Je dois d'abord vous dire , comme au chef  
de l'académie , que j'ai fait à l'égard de la reli-  
gion tout ce que la bienséance exige d'un  
homme qui est d'un corps à qui le mépris de  
ces bienséances pourrait attirer une partie des  
reproches que l'on eût faits à ma mémoire.  
J'ai déclaré même que je voulais mourir dans  
la religion professée par le roi , et reçue dans  
l'Etat. Je crois avoir prévenu par-là toutes les  
interprétations malignes qu'on pourrait faire  
de cette action de citoyen , et je me flatte que  
vous m'approuvez. Je suis d'ailleurs dans un

1769. diocèse ultramontain , gouverné par un évêque fanatique qui est un très-méchant homme , et dont il fallait défarmer la superstition et la malice.

Si on vous parlait de cette aventure , par hasard , j'espère que vous me rendrez la justice que j'attends de la bonté de votre cœur. Si vous savez railler ceux qui vous sont attachés , vous savez encore plus leur rendre de bons offices , et je compte plus sur votre protection que sur vos plaisanteries , dans une occasion qui , après tout , ne laisse pas d'avoir quelque chose de sérieux.

Une chose non moins sérieuse pour moi , est la dernière lettre dont vous m'avez honoré. Vous m'y disiez que vous aviez daigné commencer un petit écrit dans lequel vous aviez la bonté de m'avertir des méprises où je pouvais être tombé sur quelques anecdotes du siècle de *Louis XIV*. Si vous aviez persisté dans cette bonne volonté , j'en aurais profité pour les nouvelles éditions qui se font à Genève , à Leipfick et dans Avignon.

Il y a , à la vérité , dans cette histoire , quelques anecdotes bien étonnantes. Celle de l'homme au masque de fer , dont vous connaissez toute la vérité ; celle du traité secret de *Louis XIV* avec *Léopold* , ou plutôt avec le prince *Lobkovitz* , pour ravir la Flandre à son

beau-frère,

beau-frère, encore enfant, traité singulier qui existe dans le dépôt des affaires étrangères, et dont j'ai eu la copie. La révélation de la confession de *Philippe V*, faite au duc d'Orléans régent, par le jésuite d'*Aubenton*, friponnerie plus ordinaire qu'on ne croit, et dont M. le comte de *Fuentes* et M. le duc de *Villa Hermosa* ont la preuve en main; la conduite et la condamnation de ce pauvre fou de *Lalli*, d'après deux journaux très-exacts: enfin, je n'ai écrit que les choses dont j'ai eu la preuve, ou dont j'ai été témoin moi-même. Je ne crois pas que jamais aucun historien ait fait l'histoire de son temps avec plus de vérité, et en même temps avec plus de circonspection; mais, de toutes les vérités que j'ai dites, les plus intéressantes pour moi sont celles qui célèbrent votre gloire. Si je me suis trompé dans quelques occasions, j'ai droit de m'adresser à vous pour être remis sur la voie. Vous savez que *Polybe* fut instruit plus d'une fois par *Scipion*.

Il y aura incessamment une nouvelle édition du *Siècle de Louis XIV*, in-4°. M. le comte de *Saint-Florentin* m'a mandé qu'il n'y aurait aucun inconvénient à la présenter au roi, mais je ne ferai rien sans votre approbation. Vous savez que je suis sans aucun empressement sur ces bagatelles. Je fais, il y a long-temps, avec quelle indifférence elles

— 1769. sont reçues, et qu'on ne doit guère attendre de complimens que de la postérité ; mais daignez songer que j'ai travaillé pour elle et pour vous. Je touche à cette postérité, et vos bontés me rendent le temps présent supportable.

Agréez, Monseigneur, mon très-tendre respect. V.

## L E T T R E X L.

A M. D E L A H A R P E.

17 d'avril.

*Nostra spes altera scenæ,*

J E suis très-fâché que vous enterriez votre génie dans une traduction de *Suétone*, auteur, à mon gré, assez aride, et anecdotier très-suspect. J'espère que vous ne direz pas, dans vos remarques, que vous renoncez à faire des vers, ainsi que l'a dit notre ami *la Bletterie*. Il est plaifant que *la Bletterie* s'imagine avoir fait des vers.

Voici un petit paquet pour votre *Mercur*. S'il me tombe quelque rogaton sous la main, je vous en ferai part ; mais j'aimerais bien

mieux que le *Mercur*e eût à parler d'une nouvelle tragédie de votre façon : nous avons besoin de beaux vers , beaucoup plus que de *Suétone*. 1769.

J'ai eu douze accès de fièvre. J'ai été sur le point de mourir , et je disais : Le théâtre français est mort de son côté , si M. de *la Harpe* n'y met la main. Il a fallu passer par les cérémonies ordinaires. Vous savez que je ne les crains pas , quoique je ne les aime point du tout ; mais il faut remplir ses devoirs de citoyen : ceux de l'amitié me sont bien plus chers. V.

## L E T T R E X L I.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Ferney , 24 d'avril.

**E**H bien , Madame , je suis plus honnête que vous ; vous ne voulez pas me dire avec qui vous soupez , et moi je vous avoue avec qui je déjeûne. Vous voilà bien ébaubis , messieurs les Parisiens ! la bonne compagnie chez vous ne déjeûne pas , parce qu'elle a trop soupé ; mais moi je suis dans un pays où les médecins

— 1769. font italiens, et où ils veulent absolument qu'on mange un crouton à certains jours. Il faut même que les apothicaires donnent des certificats en faveur des estomacs qu'on soupçonne d'être malades. Le médecin du canton que j'habite est un ignorant de très-mauvaise humeur, qui s'est imaginé que je faisais très-peu de cas de ses ordonnances.

Vous ignorez peut-être, Madame, qu'il écrivit contre moi au roi, l'année passée, et qu'il m'accusa de vouloir mourir comme *Molière*, en me moquant de la médecine; cela même amusa fort le conseil. Vous ne savez pas, sans doute, qu'un soi-disant ci-devant jésuite franc-comtois, nommé *Nonotte*, qui est encore plus mauvais médecin, me déféra, il y a quelques mois, à *Rezzonico*, premier médecin de Rome, tandis que l'autre me poursuivait auprès du roi, et que *Rezzonico* envoya à l'ex-jésuite, nommé *Nonotte*, résidant à Befançon, un bref dans lequel je suis déclaré, atteint et convaincu de plus d'une maladie incurable. Il est vrai que ce bref n'est pas tout-à-fait aussi violent que celui dont on a affublé le duc de *Parme*; mais enfin j'y suis menacé de mort subite.

Vous savez que je n'ai pas deux cents mille hommes à mon service, et que je suis quelquefois un peu goguenard. J'ai donc pris le

parti de rire de la médecine avec le plus profond respect, et de déjeûner comme les autres avec des attestations d'apothicaires. 1769.

Sérieusement parlant, il y a eu, à cette occasion, des friponneries de la faculté, si singulières que je ne peux vous les mander, pour ne pas perdre de pauvres diables qui, sans m'en rien dire, se sont saintement parjurés pour me rendre service (\*). Je suis un vieux malade dans une position très-délicate, et il n'y a point de lavement et de pilules que je ne prenne tous les mois, pour que la faculté me laisse vivre et mourir en paix.

N'avez-vous jamais entendu parler d'un nommé *le Bret*, trésorier de la marine, que j'ai fort connu, et qui, en voyageant, se faisait donner l'extrême-onction dans tous les cabarets; j'en ferai autant quand on voudra.

Oui, j'ai déclaré que je déjeûnais à la manière de mon pays: mais si vous étiez turc, m'a-t-on dit, vous déjeûneriez donc à la façon des Turcs? oui, Messieurs.

De quoi s'avise mon gendre d'envoyer ces quatre Homélies; elles ne sont faites que pour un certain ordre de gens. Il faut, comme disent les Italiens, donner *cibo per tutti*.

(\*) Ils avaient fabriqué chez le curé de Ferney, et certifié une profession de foi de M. de Voltaire.



— 1769. Vous saurez, Madame, qu'il y a une trentaine de cuifiniers répandus dans l'Europe, qui, depuis quelques années, font des petits pâtés dont tout le monde veut manger. On commence à les trouver fort bons, même en Espagne. Le comte d'*Aranda* en mange beaucoup avec ses amis. On en fait en Allemagne, en Italie même; et certainement, avant qu'il soit peu, il y aura une nouvelle cuisine.

Je suis bien fâché de n'avoir pas *la Princesse printannière* dans ma bibliothèque; mais j'ai *l'Oiseau bleu* et *Robert le diable*. Je parie que vous n'avez jamais lu *Clélie* ni *l'Astrée*; on ne les trouve plus à Paris. *Clélie* est un ouvrage plus curieux qu'on ne pense; on y trouve les portraits de tous les gens qui faisaient du bruit dans le monde du temps de mademoiselle *Scudéry*; tout Port-royal y est; le château de *Villars*, qui appartient aujourd'hui à M. le duc de *Praslin*, y est décrit avec la plus grande exactitude.

Mais, à propos de romans, pourquoi, Madame, n'avez-vous pas appris l'italien? Que vous êtes à plaindre de ne pouvoir pas lire, dans sa langue, *l'Arioste*, si détestablement traduit en français! Votre imagination était digne de cette lecture; c'est la plus grande louange que je puisse vous donner, et la plus juste. Soyez très-sûre qu'il écrit beaucoup

mieux que *la Fontaine*, et qu'il est cent fois plus peintre qu'*Homère*, plus varié, plus gai, plus comique, plus intéressant, plus savant dans la connaissance du cœur humain que tous les romanciers ensemble, à commencer par l'histoire de *Joseph* et de *la Putiphar*, et à finir par *Paméla*. Je suis tenté, toutes les années, d'aller à Ferrare, où il a un beau mausolée; mais, puisque je ne vais point vous voir, Madame, je n'irai pas à Ferrare.

1769.

Vous me faites un grand plaisir de me dire que votre ami se porte mieux. Mettez-moi aux pieds de votre grand'maman; mais si elle n'a pas le bonheur d'être folle de l'*Arioste*, je suis au désespoir de sa sagesse. Portez-vous bien, Madame; amusez-vous comme vous pourrez. J'ai encore la fièvre toutes les nuits, et je m'en moque.

Amusez-vous, encore une fois, fût-ce avec les *Quatre fils Aimon*; tout est bon, pourvu qu'on attrape le bout de la journée, qu'on soupe et qu'on dorme; le reste est vanité des vanités, comme dit l'autre; mais l'amitié est chose véritable.

1769.

## L E T T R E X L I I .

A M. G A I L L A R D .

A Ferney, 28 d'avril.

**J**E vous assure, Monsieur, qu'un vaisseau arrive plus vite de Moka à Marseille, que votre *Siècle de François I* n'est arrivé de Paris à Ferney. Mon gendre *Dupuits* l'avait laissé à Paris ; je ne l'ai eu que depuis huit jours. Grand merci de m'avoir fait passer une semaine si agréable. Vous m'avez instruit, et vous m'avez amusé : ce sont deux grands services que vous m'avez rendus.

Je n'aime guère *François I*, mais j'aime fort votre style, vos recherches, et surtout votre esprit de tolérance. Vous avez beau dire et beau faire, *Charles-quin* n'a jamais brûlé de luthériens à petit feu ; on ne les a pas guindés au haut d'une perche, en sa présence, pour les descendre, à plusieurs reprises, dans le bûcher, et pour leur faire savourer, pendant cinq ou six heures, les délices du martyre. *Charles-quin* n'a jamais dit que, si son fils ne croyait pas la transsubstantiation, il ne manquerait pas de le faire brûler, pour l'édification de son peuple. Je ne vois guère, dans *François I*,

que des actions ou injustes , ou honteuses , ou folles. Rien n'est plus injuste que le procès intenté au connétable qui s'en vengea si bien , et que le supplice de *Samblançai* qui ne fut vengé par personne. L'atrocité et la bêtise d'accuser un pauvre chimiste italien d'avoir empoisonné le dauphin son maître , à l'instigation de *Charles-quin* , doit couvrir *François I* d'une honte éternelle. Il ne fera jamais honorable d'avoir envoyé ses deux enfans en Espagne , pour avoir le loisir de violer sa parole en France.

Quelques pensions données et mal payées à des pédans du collège royal , ne compensent point tant d'actions odieuses ; toutes les guerres en Italie sont conduites avec démenche. Point d'argent , point de plan de campagne ; son royaume est toujours exposé à la destruction ; et , pour comble de honte , il se croit obligé de s'allier avec les Turcs , dans le temps que *Charles-quin* délivre dix-huit mille captifs chrétiens des mains de ces mêmes Turcs. En un mot , vous me paraissez meilleur historien que l'amant de la *Piffelleu* ne me paraît un grand roi. Ce n'est pas que je sois enthousiasmé de son prédécesseur *Louis XII* , encore moins de *Charles VIII*. J'ai la consolation d'abhorrer *Louis XI* , de ne faire nul cas de *Charles VII*. Il est triste que la nation n'ait pas mis *Charles VI*

— 1769. aux petites maisons. *Charles V* du moins était assez adroit , mais il y a un intervalle immense entre lui et un grand-homme. Enfin , depuis *S<sup>t</sup> Louis* jusqu'à *Henri IV* , je ne vois rien ; aussi les recueils de l'histoire de France ennui-ent-ils toutes les nations , ainsi que moi. *David Hume* a un très-grand avantage sur l'abbé *Vély* et consors ; c'est qu'il a écrit l'histoire des Anglais , et qu'en France on n'a jamais écrit l'histoire des Français. Il n'y a point de gros laboureur en Angleterre qui n'ait la grande chartre chez lui , et qui ne connaisse très-bien la constitution de l'État. Pour notre histoire , elle est composée de tracasseries de cour , de grandes batailles perdues , de petits combats gagnés , et de lettres de cachet. Sans cinq ou six assassinats célèbres , et surtout sans la Saint-Barthelemi , il n'y aurait rien de si insipide. Remarquez encore , s'il vous plaît , que nous sommes venus les derniers en tout ; que nous n'avons jamais rien inventé ; et qu'enfin , à dire la vérité , nous n'existons aux yeux de l'Europe que dans le siècle de *Louis XIV*. J'en suis fâché ; mais la chose est ainsi. Convenez-en de bonne foi , comme je conviens que vous faites honneur au siècle de *Louis XV* , et que vous êtes savant , exact , sage et éloquent. Croyez que mon estime pour vous est égale à mon mépris pour la plupart des choses ; c'était à vous à

faire le *Siècle de Louis XIV.* Une édition nouvelle de ce *Siècle* unique paraîtra bientôt. 1769.  
 J'ai eu soin de corriger les bévues de l'imprimeur et les miennes ; mais , comme je ne revois point les épreuves , il y aura toujours quelques fautes. Je me donne actuellement du bon temps , attendu que j'ai été à la mort , il y a quinze jours. Comptez que je vous estimerai , que je vous aimerai jusqu'à ce que j'aie embrasser *Quinault* et le *Tasse* , à la barbe de *Nicolas Boileau*.

## L E T T R E X L I I I.

A M. THIRIOT.

Le 28 d'avril.

J'AI peur que mon ancien ami ne connaisse pas le tripot auquel il a affaire. Je ne crois pas qu'il y ait aucun de ces animaux-là à qui DIEU ait daigné donner le goût et le sens commun ; ils aiment d'ailleurs passionnément leur intérêt , et ne l'entendent point du tout. Il n'y en a point qui n'ait la rage de vouloir mettre du sien dans les choses qu'on lui confie. Ils ne jugent jamais de l'ensemble que par la partie qui les regarde , et dans laquelle ils croient pouvoir réussir.

1769. De plus, le détestable goût d'un petit siècle qui a succédé à un grand siècle, égare encore leur pauvre jugement. Le vieux vin de Falerne et de Cécube ne se boit plus ; il faut la lie du vin plat de *la Chauffée*.

A propos de plat, rien ne ferait en effet plus plat et plus grossier que de dire en face à un homme : *En dusses-tu crever* ; mais le dire à un mort, me paraît fort plaisant.

Au reste, vous avez très-bien fait de jeter la vue sur *Préville*. Tâchez de tirer parti de la facétie du jeune magistrat. Je crois que l'aréopage histrionique n'est pas riche en comédies. Tous les jeunes gens qui ont la rage des vers font des tragédies dès qu'ils sortent du collège.

L'épître de M. de *Ruhlières* est pleine d'esprit, de vérité, de gaieté et de vers charmans ; elle mérite d'être parfaite. Je lui écris ce que j'en pense. (\*)

Bonsoir ; je suis bien malade, mais j'ai encore de la force. Il est défendu aux malades de trop causer, ainsi je vous embrasse sans bavarder davantage. Je vous envoie un de mes *Testamens* pour vous amuser.

(\*) Voyez le volume des Lettres en vers et en prose.

LETTRE XLIV.

1769.

A M. L'ABBÉ FOUCHER,

DE L'ACADÉMIE ROYALE DES BELLES-  
LETTRES.

(*Écrite sous le nom de l'abbé Bigex.*)

A Ferney, 30 d'avril.

MONSIEUR,

**J**E suis un homme de lettres, et je n'ai jamais rien publié; ainsi je suis aussi obscur que beaucoup de mes confrères qui ont écrit. Je suis à la campagne depuis quelques années, auprès d'un bon vieillard qui, en son temps, ne laissa pas d'écrire beaucoup, et qui cependant est fort connu. J'ai eu l'honneur de vivre familièrement avec le neveu de feu l'abbé *Bazin* qui répondit si poliment et si plaisamment à M. *Larcher*, ce superbe ennemi de l'abbé *Bazin*. Permettez que j'aye aussi l'honneur de vous répondre. Je n'entends rien à la raillerie; mais j'espère que vous serez content de ma politesse.

On m'a mandé, Monsieur, que vous aviez



1769. — bien maltraité le bon vieillard auprès de qui je cultive les lettres ; on dit que c'est dans le vingt-septième volume des *Mémoires de l'académie des belles-lettres*, page 331. Je n'ai point ce livre ; c'est à vous à voir, Monsieur, si les paroles qu'on m'a rapportées sont les vôtres ; les voici : „ M. de *Voltaire*, par une méprise „ assez singulière, transforme en homme le „ titre du livre intitulé *le Sadder. Zoroastre*, „ dit-il, dans les écrits conservés par *Sadder*, „ feint que DIEU lui fit voir l'enfer et les „ peines réservées aux méchans, &c. Je parie- „ rais bien que M. de *Voltaire* n'a pas lu le „ *Sadder*, &c.

Permettez, Monsieur, que je défende, devant vous et devant l'académie des belles-lettres, la cause d'un homme hors de combat, qui ne peut se défendre lui-même. J'ai consulté le livre que vous citez, et que vous censurez. Le titre n'est pas *Histoire universelle*, comme vous le dites, mais *Essai sur l'histoire générale et sur les mœurs et l'esprit des nations*. L'endroit que vous citez, et sur lequel vous offrez de parier, est à la page 63 de la nouvelle édition de 1761, tome I. Voici les propres paroles : „ C'est dans ces dogmes qu'on „ trouve, ainsi que dans l'Inde, l'immortalité „ de l'ame, et une autre vie heureuse ou mal- „ heureuse. C'est là qu'on voit expressément

„ un enfer. *Zoroastre*, dans les écrits que le  
 „ *Sadder* a rédigés, dit que DIEU lui fit voir cet 1769.  
 „ enfer, et les peines réservées aux méchans,  
 „ &c. „

Vous voyez bien, Monsieur, que l'auteur n'a point dit, *Zoroastre*, dans les écrits conservés par *Sadder*. Vous concevez bien que le *Sadder* ne peut pas être un homme, mais un écrit. C'est ainsi qu'on dit, les choses annoncées par l'Ancien testament, et prouvées par le Nouveau; la destruction de Troye négligée par *Homère*, et connue par l'*Enéide*; l'*Iliade* d'*Homère* abrégée par la traduction de *la Mothe*; les *Fables d'Esopé* embellies par les *Fables de la Fontaine*.

Vous voulez parier, Monsieur, que ce pauvre bon homme, que vous traitez un peu durement, n'a jamais lu le *Sadder*. Je lui ai montré aujourd'hui la petite correction que vous lui faites, et votre offre de lui gagner son argent. „ Hélas! m'a-t-il dit, qu'il se  
 „ garde bien de parier, il perdrait à coup sûr.  
 „ Je me souviens d'avoir lu autrefois dans le  
 „ *Sadder*, porte 32 : Si quelque homme docte  
 „ veut lire le livre de *Vesta*, il faut qu'il en  
 „ apprenne les propres paroles, afin qu'il puisse  
 „ citer juste. C'est un excellent conseil que le  
 „ *Sadder* donne aux critiques.

„ Le même *Sadder*, porte 46, dit, (autant

1769. „ qu'il m'en souvient) : *Il ne faut pas reprendre*  
 „ *injustement et tromper les lecteurs ; c'est le péché*  
 „ *d'Hamimâl : quand vous avez été coupable de*  
 „ *ce péché, il faut faire excuse à votre adversaire,*  
 „ *car, si votre adversaire n'est pas content de vous,*  
 „ *sachez que vous ne pourrez jamais passer, après*  
 „ *votre mort, sur le pont aigu. Allez donc trouver*  
 „ *votre adversaire que vous avez contristé mal à*  
 „ *propos ; dites-lui : J'ai tort, je m'en repens ;*  
 „ *sans quoi il n'y a point de salut pour vous.*

„ Il faut encore, m'a dit ce bon vieillard,  
 „ que M. l'abbé *Foucher* ait la bonté de lire  
 „ les portes 57 et 58 ; il y verra que DIEU  
 „ ordonne qu'on dise toujours la vérité. Je ne  
 „ doute pas que M. l'abbé *Foucher* n'aime  
 „ beaucoup la vérité. Il a bien dû concevoir  
 „ qu'il est impossible que le *Sadder* signifie  
 „ un homme, et non pas un livre. Les Italiens  
 „ sont le seul peuple de la terre chez qui on  
 „ accorde l'article *le* aux auteurs. Le *Dante*,  
 „ le *Pulci*, le *Boyardo*, l'*Arioste*, le *Tasse* ;  
 „ mais on n'a jamais dit chez les Latins, le  
 „ *Virgile*, ni chez les Grecs, l'*Homère* ; ni chez  
 „ les Asiatiques, l'*Esope* ; ni chez les Indiens,  
 „ le *Brama* ; ni chez les Persans, le *Zoroastre* ;  
 „ ni chez les Chinois, le *Confutzé*. Il était  
 „ donc impossible que le *Sadder* signifiât un  
 „ homme et non pas un livre. Il est donc  
 „ nécessaire et décent que cette petite bévue

de

” de M. l'abbé *Foucher* soit corrigée, et qu'il  
 ” ne tombe plus dans le péché d'*Hamimâl*. 1769.

” Quant au pari qu'il veut faire, il est vrai  
 ” que *Roquebrune*, dans le *Roman comique*,  
 ” offre toujours de parier cent pistoles; il est  
 ” vrai que *Montagne* dit : *Il faut parier, afin*  
 ” *que votre valet puisse vous dire au bout de*  
 ” *l'année : Monsieur, vous avez perdu cent écus*  
 ” *en vingt fois pour avoir été ignorant et opiniâtre.*  
 ” Je ne crois point M. l'abbé *Foucher* igno-  
 ” rant, au contraire; on m'a dit qu'il était  
 ” très-savant. Je ne crois point non plus qu'il  
 ” soit opiniâtre, et je ne veux lui gagner ni  
 ” cent pistoles ni cent écus. ”

Voilà, Monsieur, mot pour mot, tout ce  
 que m'a dit l'homme plus que septuagénaire,  
 et fort près d'être octogénaire, que vous avez  
 voulu contrifler au mépris des lois du *Sadder*.  
 Il n'est nullement fâché de votre méprise; il  
 vous estime beaucoup : j'en use de même, et  
 c'est avec ces sentimens que j'ai l'honneur  
 d'être, &c. *Bigen*.

1769.

## L E T T R E X L V.

A M. L E K A I N.

30 d'avril.

ON avait prévenu, il y a quinze jours, mon cher ami, le résultat que vous m'avez envoyé. Le jeune homme dont il est question donne de grandes espérances; car, ayant fait cet ouvrage avec une rapidité qui m'étonne, et n'ayant pas mis plus de douze jours à le composer, il s'est fait la loi de l'oublier pendant quatre ou cinq mois, et de le retoucher ensuite de sang froid avec autant de soin qu'il y avait mis d'abord de vivacité. Des raisons essentielles l'obligent à garder l'incognito. Je pense que plus il sera inconnu, plus il pourra vous être utile; que la pièce d'ailleurs me paraît sage, d'une morale très-pure, et remplie de maximes qui doivent plaire à tous les honnêtes gens.

On peut faire des applications malignes, mais il me semble qu'elles seraient bien forcées. Le Tartufe et Mahomet sont certainement susceptibles d'allusions plus dangereuses; cependant on les représente souvent sans que personne en murmure.

L'intérêt que je prends au jeune auteur, et mon amour pour la tolérance, qui est en effet le sujet de la pièce, me font désirer passionnément que cette tragédie paraisse, embellie par vos rares talens. 1769.

Si on s'obstinait à reconnaître l'inquisition dans le tribunal des prêtres païens, je n'y vois ni aucun mal, ni aucun danger. L'inquisition a toujours été abhorrée en France. On vient de couper les griffes de ce monstre en Espagne et en Portugal. Le duc de *Parme* a donné à tous les souverains l'exemple de la détruire. Si les mauvais prêtres sont peints dans la pièce avec les traits qui leur conviennent, l'éloge des bons prêtres se trouve en plusieurs endroits.

Enfin, le jugement de l'empereur, qui termine l'ouvrage, paraît dicté pour le bonheur du genre-humain.

J'ai prié M. d'*Argental*, de la part de l'auteur, de me renvoyer votre manuscrit, sur lequel on porterait incontinent soixante ou quatre-vingts vers nouveaux qui me semblent fortifier cet ouvrage, augmenter l'intérêt, et rendre encore plus pure la saine morale qu'il renferme. Je renverrais le manuscrit sur le champ; il n'y aurait pas un moment de perdu.

Je crois que, dans les circonstances présentes, il conviendrait que la pièce fût jouée sans

— 1769. délai , fût-ce dans le cœur de l'été. L'auteur ne demande point un grand nombre de représentations ; il ne veut point de rétribution ; il ne souhaite que le suffrage des connaisseurs et des gens de bien. Quand la pièce aura passé une fois à la police , elle restera à vos camarades ; et la singularité du sujet pourra attirer toujours un grand concours.

J'ai mandé , autant qu'il m'en souvient , à M. et à madame d'*Argental* , tout ce que je vous écris. Je m'en rapporte entièrement à eux. Ils honorent l'ouvrage de leur approbation ; ils peuvent le favoriser , non-seulement par eux-mêmes , mais par leurs amis. On attend tout de leur bonté , de leur zèle et de leur prudence.

Je vous embrasse de tout mon cœur , mon cher grand acteur , et je vous prie de seconder , de tout votre pouvoir , les bons offices de mes respectables amis. V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Mai.

VOICI, mon divin ange, ma réponse à *le Kain* et aux idées du tripot, dont quelques-unes sont bonnes et d'autres très-mauvaises. La vie est courte. J'attends, avec impatience, le manuscrit que je vous ai demandé.

Béni soit cependant le duc de *Parme*, béni soit le comte d'*Aranda*, béni soit le comte de *Carvalho* qui a fait incarcérer l'évêque de *Coimbre*, lequel évêque avait fourré mon nom, assez mal à propos, dans un mandement féditieux, s'en prenant à moi de ce que les yeux de l'Europe commençaient à s'ouvrir. Son mandement a été brûlé par monsieur le bourreau de *Lisbonne*; mais à *Paris* la grand'-chambre a fait brûler le poëme de la *Loi naturelle*, l'ouvrage le plus patriotique et le plus véritablement pieux qu'ait notre poésie française. Cette bêtise barbare est digne de ceux qui ont voulu proscrire l'inoculation. Les *Velches* seront long-temps velches. Le fond de la nation est fou et absurde; et, sans une vingtaine de grands-hommes, je la regarderais comme la dernière des nations.



— 1769. Je tremble beaucoup pour le mari d'une très-aimable femme que madame *du Deffant* appelle sa grand'maman, et que madame *Denis* alla voir en revenant à Paris. J'ai peur qu'il n'y ait des changemens qui vous seraient défagréables, et dont je serais extrêmement affligé. Cependant il faut s'attendre à tout, et être bien sûr de tout regarder avec des yeux philosophiques.

J'espère que mes anges seront toujours aussi heureux qu'ils méritent de l'être.

M. du *Tillot* n'est-il pas toujours premier ministre de *Parme*? mais n'a-t-il pas un autre nom et un autre titre?

## L E T T R E X L V I I.

A U M E M E.

3 de mai.

**I**L y a peut-être, mon cher ange, je ne fais quoi de fat à vous envoyer sa médaille; mais il faut que du moins je vous présente mes hommages en effigie, puisque je ne peux les apporter en personne.

L'ami *Marin* m'a appris qu'il y a un conseiller du châtelet qui n'est pas conseiller du Parnasse;

cela ne m'étonne ni ne m'épouvante. Ren-  
 voyez-moi toujours les Guèbres ; on y insérera 1769.  
 environ quatre-vingts vers nouveaux que l'au-  
 teur m'a envoyés ; on y mettra un petit mot  
 de préface , dans laquelle on dira que l'auteur  
 avait fait d'abord de cette pièce une tragédie  
 chrétienne ; que , sur les représentations de  
 ses amis , il avait cru le christianisme trop res-  
 pectable pour le mettre encore sur le théâtre ,  
 après tant de tragédies saintes que nous avons ;  
 qu'il a substitué les Guèbres aux chrétiens ,  
 avec d'autant plus de vraisemblance que les  
 Guèbres ou Parsis étaient alors persécutés.  
 On pourrait alors faire entendre raison à ce  
 maudit conseiller ; on pourrait s'adresser ,  
 par madame d'Egmont , à M. de Richelieu , si  
 vous approuvez cette tournure. Au pis aller ,  
 on ferait imprimer l'ouvrage bien corrigé et  
 un peu embelli , avec une préface honnête  
 pour l'édification du prochain.

On ne fera rien sans l'ordre de mes anges.

1769.

## LETTRE XLVIII.

A M. LE PRINCE DE LIGNE.

5 de mai.

**V**ous daignez quelquefois , monsieur le Prince, ranimer , par vos bontés , un vieillard malade. Quoique je sois mort au monde , votre souvenir ne m'en est pas moins précieux.

Vous jouissez à présent des plaisirs de Paris, et vous les faites ; mais je suis persuadé qu'au milieu de ces plaisirs , vous goûtez la noble satisfaction de voir le règne de la raison qui s'avance par-tout à grands pas. *Ferdinand II* n'aurait jamais osé proscrire la bulle *In cœna domini*. Il y aura enfin des philosophes à Vienne , et même à Bruxelles. Les hommes apprendront à penser , et vous ne contribuerez pas peu à cette bonne œuvre.

On substitue déjà , presque par-tout , la religion au fanatisme. Les bûchers de l'inquisition sont éteints en Espagne et en Portugal. Les prêtres apprennent enfin qu'ils doivent prier DIEU pour les laïques , et non les tyranniser. On n'aurait jamais osé imaginer cette révolution, il y a cinquante ans ; elle console ma vieillesse que vous égayez par votre très-aimable lettre.

Agréez ,

Agréez , monsieur le Prince , avec votre \_\_\_\_\_  
 bonté ordinaire , le respect et l'attachement 1769.  
 du folitaire V.

## L E T T R E X L I X.

A M. L' A B B É A U D R A ,

*Baron de Saint-Just , chanoine de Toulouse ,  
 professeur royal d'histoire en la même ville.*

Le 5 de mai.

**V**ous voilà donc , Monsieur , professeur en incertitudes : vous ne le ferez jamais en mensonges. Si j'étais plus jeune , si j'avais de la santé , je travaillerais de bon cœur à ce que vous me proposez ; mais je vois que je serai obligé de m'en tenir à la Philosophie de l'histoire. Si vous n'avez point ce petit livre , j'aurai l'honneur de vous l'envoyer par la voie que vous m'indiquerez.

*Sirven* sera sans doute allé consulter secrètement ses parens et ses amis vers Mazamet. Je me repose , de la justice qu'on lui doit , sur vos bontés et sur celles des magistrats à qui vous avez inspiré tant de bienveillance pour lui. Sa cause d'ailleurs est si bonne et

*Corresp. générale.* Tome XIII. • L

— si claire , qu'il faudrait être également aveugle  
1769. et méchant pour le condamner.

Je voudrais être caché dans un coin à Toulouse , le jour que son innocence sera reconnue. S'il faut faire partir ses filles , je les enverrai à Toulouse au premier ordre que vous me donnerez. Je ne trouverai rien dans l'histoire moderne qui me plaise davantage que la justification des *Calas* et des *Sirven*.

Adieu , Monsieur ; on ne peut vous estimer et vous aimer plus que vous l'êtes du solitaire *V.*

## L E T T R E L.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

8 de mai.

ON renvoie aux divins anges , les Deux frères , avec les quatre-vingts vers nouveaux qu'on avait promis. On y ajoute la préface honnête qui doit faire passer l'ouvrage , si on a encore le sens commun à Paris. Il me paraît juste que *Marin* et le *Kain* partagent le profit de l'édition.

Mes chers anges sont tout ébouriffés d'un déjeûné par-devant notaire ; mais s'ils savaient que tout cela s'est fait par le conseil d'un avocat

qui connaît la province ; s'ils savaient à quel fanatique fripon j'ai affaire, et dans quel extrême embarras je me suis trouvé, ils avoueraient que j'ai très-bien fait. On ne peut donner une plus grande marque de mépris pour ces facéties que de les jouer soi-même. Ceux qui s'en abstiennent paraissent les craindre ; c'est le cas de qui vous savez : on dit que laquelle vous savez affiche aussi la dévotion : mais vraiment c'est très-bien fait ; car je suis très-dévoit aussi, et si dévoit que j'ai reçu des lettres datées du conclave. 1769.

Je ne manquerai pas, mon cher ange, de prendre le parti que vous me proposez, si on me rembourse. J'aime à être à l'ombre de vos ailes dans le temporel comme dans le spirituel.

N'avez-vous pas perdu un peu à Cadix avec les *Gilli*? J'en ai été pour quarante mille écus. J'ai perdu, en ma vie, cinq ou six fois plus que je n'ai eu de patrimoine ; aussi ma vie est-elle un peu singulière. DIEU a tout fait pour le mieux.

Portez-vous bien tous deux, mes anges, c'est-là le point capital. V.

1769.

## L E T T R E L I.

A M. LE CARDINAL DE BERNIS.

Du 8 de mai.

P U I S Q U E vous êtes encore , Monseigneur , dans votre caisse de planches , en attendant le Saint-Esprit , il est bien juste de tâcher d'amuser votre éminence.

Vous avez lu , sans doute , actuellement les *Quatre saisons* de M. de *Saint-Lambert*. Cet ouvrage est d'autant plus précieux qu'on le compare à un poëme qui a le même titre , et qui est rempli d'images riantes , tracées du pinceau le plus léger et le plus facile. Je les ai lus tous deux avec un plaisir égal. Ce sont deux jolis pendans pour le cabinet d'un agriculteur tel que j'ai l'honneur de l'être. Je ne fais de qui sont ces *Quatre saisons* , à côté desquelles nous osons placer le poëme de M. de *Saint-Lambert*. Le titre porte par M. le c. de *B...* ; c'est apparemment M. le cardinal de *Bembo*. On dit que ce cardinal était l'homme du monde le plus aimable , qu'il aimait la littérature toute sa vie , qu'elle augmenta ses plaisirs ainsi que sa considération , et qu'elle adoucit ses chagrins , s'il en eut. On prétend qu'il n'y

a actuellement , dans le sacré collège qu'un —  
 seul homme qui ressemble à ce *Bembo* , et moi 1769.  
 je tiens qu'il vaut beaucoup mieux.

Il y a un mois que quelques étrangers étant  
 venus voir ma cellule , nous nous mîmes à  
 jouer le pape aux trois dés : je jouai pour le  
 cardinal *Stopani* , et j'amenai raffle ; mais le  
 Saint-Esprit n'était pas dans mon cornet ; ce  
 qui est sûr , c'est que l'un de ceux pour qui  
 nous avons joué sera pape. Si c'est vous , je  
 me recommande à votre sainteté. Conservez,  
 sous quelque titre que ce puisse être, vos bon-  
 tés pour le vieux laboureur *V.*

*Fortunatus et ille deos qui novit agrestes.*

## LETTRE LII.

A MADAME

LA DUCHESSE DE CHOISEUL.

A Lyon , le 20 de mai.

MADAME ,

**R**APPORT que votre Excellence m'a or-  
 donné de lui envoyer les livrets facétieux qui  
 pourraient m'arriver d'Hollande , je vous  
 dépêche celui-ci dans lequel il me paraît qu'il



— 1769. — y a force choses concernant la cour de Rome , dans le temps qu'on s'y réjouissait , et que le Saint-Esprit créait des papes de trente-cinq ans. Ce livret vient à propos dans un temps de conclave.

Je me doute bien que monseigneur votre époux n'a pas trop le temps de lire les aventures d'*Amabed* et d'*Adaté*, et d'examiner si les premiers livres indiens ont environ cinq mille ans d'antiquité. Des couriers qui ont passé dans ma boutique m'ont dit que madame était à Chanteloup , et que , dans son loisir , elle recevrait bénévolement ces feuilles des Indes.

Pendant que je faisais le paquet , il a passé trois capitaines du régiment des gardes-suiſſes , qui disaient bien des choses de monseigneur votre époux. J'écoutai bien attentivement. Voici leurs paroles : *Jarnidié* , *si jamais il lui arrivait de se séparer de nous , nous ne servirions plus personne , et tous nos camarades pensent de même*. Ces juremens me firent plaisir , car je suis une espèce de suiſſe , et je lui suis attaché tout comme eux , quoique je ne monte pas la garde.

Ces suiſſes qui revenaient de Versailles , dirent après cela tant de bagatelles , tant de pauvretés , par rapport au pays dont ils venaient , que je levai les épaules , et je me remis à mon ouvrage. Oh , voyez-vous ,

Madame , je laisse aller le monde comme il va ; mais je ne change jamais mon opinion , tant je suis têtue. Il y a soixante ans que je suis passionné pour *Henri IV* , pour *Maximilien de Rosni* , pour le cardinal d'*Amboise* et quelques personnes de cette trempe ; je n'ai pas changé un moment : aussi tout le monde me dit : *M. Guillemet* , vous êtes un bon cœur , il y a plaisir avec vous à bien faire ; il est vrai que vous prenez la chèvre quand on vous dit qu'il faut vous enterrer , mais aussi vous entendez raillerie. Tâchez d'envoyer des rogatons à madame la grand'maman , car en son genre madame vaut monsieur. La journée n'a que vingt-quatre heures , *M. Guillemet* , heureux qui peut l'amuser une heure dans les vingt-quatre ! c'est beaucoup. N'écrivez jamais de longues lettres à madame la grand'maman , de peur de l'ennuyer , et n'écrivez point du tout à son époux ; contentez-vous de lui souhaiter , du fond du cœur , prospérité , hilarité , succès en tout , et jamais de gravelle. Sachez qu'il lui passe tant de sottises , de misères , de bêtises devant les yeux , que vous ne devez pas en augmenter le nombre. Ainsi donc , pour couper court , je demeure avec un très-grand respect , Madame , de votre Excellence , le très-soumis et humble serviteur ,

*Guillemet , typographe.*

1769.

## L E T T R E L I I I .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

23 de mai.

MES chers anges , je réponds à tous les articles de votre lettre du 15 de mai. Parlons d'abord des Guèbres , *Zoroastre* m'intéresse plus que *Luchet*.

Le jeune homme regarde cet ouvrage comme une chose assez essentielle , parce qu'au fond quatre ou cinq cents mille personnes sentiront bien qu'on a parlé en leur nom , et que quatre ou cinq mille philosophes sentiront encore mieux que c'est leur sentiment qu'on a exprimé. Il a donc , depuis sa dernière lettre , passé huit jours à tout réformer ; il a corrigé toutes les fautes qui se glissent nécessairement dans les ouvrages de ce genre , avant qu'ils aient été polis avec le dernier soin ; termes impropres , mots répétés , contradictions apparentes rectifiées , entrées et sorties mieux ménagées , additions nécessaires , rien n'a été oublié. Il faudrait donc encore faire une nouvelle copie. On prend le parti de faire imprimer la pièce à Genève. L'auteur et l'éditeur me la dédient. Ce qu'on me dit dans la dédicace était d'une

nécessité absolue dans la situation où je me  
trouve. Cette édition sera pour les pays étrangers et pour quelques provinces méridionales de France. L'édition de Paris sera pour Paris, et doit valoir honnêtement à M. *Marin* et à *le Kain*. Je vous enverrai, dans huit ou dix jours, la préface, l'épître dont on m'honore, et la pièce. — 1769.

Vous me parlez d'un nommé *Jofferand*; je ne savais pas qu'il existât, encore moins les obligations qu'il vous avait. On ne me mande rien dans mon tombeau. Ce *Jofferand* m'écrivit, il y a près d'un mois, de lui envoyer un billet sur *Laleu*; j'en donnai un autre à la nommée *Suisse*, son associée.

A l'égard des Scythes, je baise le bout de vos ailes avec la plus tendre reconnaissance. Si mademoiselle *Vestris* joue bien, je ne désespère pas du succès.

A l'égard du déjeûné, je vous répète qu'il était indispensable. Vous ne savez pas avec quelle fureur la calomnie sacerdotale m'a attaqué. Il me fallait un bouclier pour repousser les traits mortels qu'on me lançait. Voulez-vous toujours oublier que je suis dans un diocèse italien, et que j'ai dans mon portefeuille la copie d'un bref de *Rezzonico* contre moi? voulez-vous oublier que j'allais être excommunié comme le duc de Parme et vous?

— 1769. voulez-vous oublier enfin que , lorsqu'on mit un bâillon à *Lalli* , et qu'on lui eut coupé la tête pour avoir été malheureux et brutal , le roi demanda s'il s'était confessé ? voulez-vous oublier que mon évêque favoyard , le plus fanatique et le plus fourbe des hommes , écrivit , contre moi au roi , il y a un an , les plus absurdes impostures ; qu'il m'accusa d'avoir prêché dans l'église où son grand-père le maçon a travaillé ? Il est très-faux que le roi lui ait fait répondre , par M. de *Saint-Florentin* , qu'il ne voulait pas lui accorder la grâce qu'il demandait. Cette grâce était de me chasser du diocèse , de m'arracher aux terres que j'ai défrichées , à l'église que j'ai rebâtie , aux pauvres que je loge et que je nourris. Le roi lui fit écrire qu'il me ferait ordonner de me conformer à ses sages avis ; c'est ainsi que cette lettre fut conçue. L'évêque maçon a eu l'indiscrétion inconcevable de faire imprimer la lettre de M. de *Saint-Florentin*. Ce poliffon de favoyard a été autrefois porte-Dieu à Paris , et repris de justice pour les billets de confession. Il s'est joint avec un misérable ex-jésuite , nommé *Nonotte* , excrément franc-comtois , pour obtenir ce bref dont je vous ai parlé. Ils m'ont imputé les livres les plus abominables : ils auront beau faire , je suis meilleur chrétien qu'eux ; je leur pardonne comme à *la Bletterie*.

J'édifie tous les habitans de mes terres , et tous les voisins , en communiant. Ceux que leurs engagemens empêchent d'approcher de ce sacrement auguste ont une raison valable de s'en abstenir ; un homme de mon âge n'en a point après douze accès de fièvre. Le roi veut qu'on remplisse ses devoirs de chrétien : non-seulement je m'acquitte de mes devoirs , mais j'envoie mes domestiques catholiques régulièrement à l'église , et mes domestiques protestans régulièrement au temple ; je pensionne un maître d'école pour enseigner le catéchisme aux enfans. Je me fais lire publiquement *l'Histoire de l'Eglise* et les *Sermons de Massillon* à mes repas. Je mets l'imposteur d'Annecy hors de toute mesure , et je le traduirai hautement au parlement de Dijon , s'il a l'audace de faire un pas contre les lois de l'Etat. Je n'ai rien fait et je ne ferai rien que par le conseil de deux avocats , et ce monstre fera couvert de tout l'opprobre qu'il mérite. Si par malheur j'étais persécuté , ce qui est assez le partage des gens de lettres qui ont bien mérité de leur patrie , plusieurs souverains , à commencer par le pôle , et à finir par le quarante-deuxième degré , m'offrent des asiles. Je n'en fais point de meilleur que ma maison et mon innocence ; mais enfin tout peut arriver. On a pendu et brûlé le conseiller *Anne Dubourg*.

1769.

— 1769. L'envie et la calomnie peuvent au moins me chasser de chez moi ; et , à tout hafard , il faut avoir de quoi faire une retraite honnête.

C'est dans cette vue que je dois garder le seul bien libre qui me reste ; il faut que j'en puisse disposer d'un moment à l'autre : ainsi , mes chers anges , il m'est impossible d'entrer dans l'entreprise *luchette*.

Je fais ce qu'ont dit certains barbares ; et quoique je n'aye donné aucune prise , je fais ce que peut leur méchanceté. Ce n'est pas la première fois que j'ai été tenté d'aller chercher une mort paisible à quelques pas des frontières où je suis ; et je l'aurais fait , si la bonté et la justice du roi ne m'avaient rassuré.

Je n'ai pas long-temps à vivre , mais je mourrai en remplissant tous mes devoirs , en rendant les fanatiques exécrables , et en vous chérissant autant que je les abhorre. V.

A MADAME

LA DUCHESSE DE CHOISEUL.

Lyon, 24 de mai, en ma boutique.

MADAME,

AUJOURD'HUI il est venu vingt personnes dans ma boutique, qui, en parlant toutes ensemble, selon la coutume, criaient : Nous sommes à *Corte*, et il triomphera de tout. Je leur dis : Je ne fais pas ce que c'est que *Corte*.

Ma benche fossi guardian de gli orti,  
Vidi e connovi pur l'inique corti.

Je vous dis, me répliquèrent-ils, qu'il fera appelé *Corficus*, en dépit de l'envie. Je n'entends rien à tout cela, Madame ; mais j'ai cru devoir vous en donner avis, à cause de la grande joie dont j'ai été témoin, et à cause que j'ai l'honneur d'être par hasard votre typographe, me signant avec un profond respect, Madame, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

*Guillemet.*



1769.

## L E T T R E L V.

A M. T H I R I O T.

Le 29 de mai.

Vous faurez, mon ancien ami, que le jeune magistrat attendait le livre de l'abbé de *Châteauneuf*, pour faire une préface dans laquelle il voulait faire connaître le caractère de la célèbre *Ninon* que *Prévile* ne connaît point du tout. Je l'avais flatté que ce petit livre pourrait venir par la poste; mais, comme vous l'avez envoyé par les voitures publiques, il n'arrivera que dans trois semaines. Je n'en suis pas fâché; l'auteur aura tout le temps de limer son ouvrage qu'il veut intituler le *Dépositaire*, et non pas *Ninon*, parce qu'en effet le dépôt fait par *Gourville* à un dévot, est le principal sujet de sa pièce, et tout le reste paraît accessoire.

Il est vrai que l'ouvrage n'est pas dans le goût moderne, et je craindrais même que la passion de boire, qui était autrefois un goût du bel air, et qui est aujourd'hui hors de mode, ne parût insipide. J'ai pris la liberté de dire à l'auteur qu'un tel rôle ne peut réussir que quand il est supérieurement joué, et je l'ai

engagé à livrer sa pièce à l'impression plutôt qu'au théâtre. Il vous l'enverra donc dès qu'il y aura mis la dernière main, et vous en ferez tout ce qu'il vous plaira. Quoique l'on soit aujourd'hui très-sévère, et qu'on s'effarouche de tout ce qui aurait passé sans difficulté du temps de *Molière*, je crois que vous obtiendrez aisément une permission. Il est plus aisé à présent d'être imprimé que d'être joué. 1769.

S'il y a quelques nouvelles dans la littérature, je me flatte que vous m'en donnerez. Je ne crois pas que vous soyiez au fait de ce qu'on imprime en Hollande. *Marc-Michel Rey* a donné une Histoire du parlement de Paris, que les connaisseurs jugent fidelle et impartiale. Connaissez-vous le Cri des nations? avez-vous entendu parler des aventures d'un indien et d'une indienne mis à l'inquisition à Goa, du temps de *Léon X*, et conduits à Rome pour être jugés? Il y a, dans cet ouvrage, une comparaison continuelle de la religion et des mœurs des brames avec celles de Rome. L'ouvrage m'a paru un peu libre, mais curieux, naïf et intéressant. Il est écrit en forme de lettres, dans le goût de *Paméla*. Le titre est : *Lettres d'Amabed et d'Adaté*. Mais dans les six tomes de *Paméla* il n'y a rien : ce n'est qu'une petite fille qui ne veut pas coucher avec son maître, à moins qu'il

— ne l'épouse ; et les Lettres d'*Amabed* sont le  
1769. tableau du monde entier , depuis les rives du  
Gange jusqu'au vatican.

Adieu , mon ancien ami , qui êtes mon  
cadet de plusieurs années ; votre vieil ami vous  
embrasse.

## L E T T R E L V I.

A M. LE CARDINAL DE BERNIS.

A Ferney , 12 de juin.

*Viva il cardinale Bembo e la poësia.*

J'AI lu , je ne fais où , que le cardinal *Bembo*  
était d'une très-ancienne maison , et que de  
plus il était fort aimable ; mais que c'était  
la *poësia* qui avait commencé à le faire con-  
naître , et que , sans les belles-lettres , il n'aurait  
pas fait une grande fortune. Il était véritable-  
ment très-bon poëte , car

*Sapere est principium et fons.*

Votre éminence fait-elle que votre corres-  
pondant , M. le duc de *Choiseul* , est aussi notre  
confrère ? Il y a quelques années qu'étant  
piqué au jeu sur une affaire fort extraordinaire,

il

il m'envoya une vingtaine de stances de sa façon, qu'il fit en moins de deux jours. Elles étaient nobles, elles étaient fières, il y en avait de très-agréables, l'ouvrage en tout était fort singulier. Je vous confie cela comme à un archevêque, sous le secret de la confession. 1769.

Je ne crois pas que *Clément XIV* soit un *Bembo*; mais, puisque vous l'avez choisi, il mérite sûrement la petite place que vous lui avez donnée. Or, Monseigneur, comme dans les petites places on peut faire de petites grâces, il peut m'en faire une, et je vous demande votre protection; elle ne coûtera rien ni à sa sainteté, ni à votre éminence, ni à moi; il ne s'agit que de la permission de porter la perruque. Ce n'est pas pour mon vieux cerveau brûlé que je demande cette grâce, c'est pour un autre vieillard (ci-devant soi-disant jésuite, ne vous en déplaise,) lequel me sert d'aumônier.

Ferney est comme Albi, auprès des montagnes; mais notre hiver est incomparablement plus rude que celui d'Albi. Je vois de ma fenêtre quarante lieues de la partie des Alpes qui est couverte d'une neige éternelle. Les russes qui sont venus chez moi m'ont avoué que la Sibérie est un climat plus doux que le mien, au mois de décembre et de janvier. Nos curés qui sont nés dans le pays, peuvent

— 1769. supporter l'horreur de nos frimats ; et quoi-  
qu'ils soient tous des têtes à perruque, ils n'en  
portent cependant pas ; ils ont même fait vœu  
d'être chauves en disant la messe. Mon aumô-  
nier est lorrain , il a été élevé en Bourgogne,  
il n'a point fait le vœu de s'enrhumer ; il est  
malade , et sujet à de violens rhumatismes ;  
il priera DIEU de tout son cœur pour votre  
éminence , si vous voulez bien avoir la bonté  
d'employer l'autorité du vicaire de JESUS-  
CHRIST pour couvrir le crâne de ce pauvre  
diable.

Je ne vous cacherai point que notre évêque  
d'Annecy est un fanatique, un homme à billets  
de confession , à refus de sacremens. Il a été  
vicaire de paroisse à Paris , et s'y est fait des  
affaires pour ces belles équipées : en un mot,  
j'ai besoin de toute la plénitude du pouvoir  
apostolique pour coiffer celui qui me dit la  
messe. Je ne puis avoir d'autre aumônier que  
lui ; il est à moi depuis près de dix ans ; il me  
ferait impossible d'en trouver un autre qui me  
convînt autant. Je vous aurai une très-grande  
obligation , Monseigneur , si vous daignez  
m'envoyer , le plutôt qu'il sera possible , un  
beau bref à perruque.

Je ne fais si vous avez continué monsieur  
l'archevêque de Calcédoine dans son poste de  
secrétaire des brefs ; je me doute que non ;

mais, qui que ce soit qui ait cette place, j'imagine qu'il est votre secrétaire. 1769.

Votre éminence gouverne Rome et la barque de saint *Pierre*, ou je me trompe fort. Si je n'obtiens pas ce que je demande, je m'en prendrai à vous.

Ma lettre n'a rien d'un bref, elle est trop longue. Je vous supplie de me pardonner et de conserver pour ma vieille tête et pour mon jeune cœur des bontés dont je fais plus de cas que de toutes les perruques possibles. *V.*

*N. B.* Voici un petit mémoire du suppliant; c'est trop abuser de votre charité que de vous supplier d'ordonner que la supplique soit rédigée selon la forme usitée.

*N. B. M.* le duc de *Choiseul* me fit avoir, haut la main, de la part de *Clément XIII*, des reliques pour l'autel de ma paroisse; *M.* le cardinal *Bembo* n'aura-t-il pas le pouvoir de me faire avoir une teignasse de *Clément XIV*?

Agréez les tendres respects du radoteur. *V.*

1769.

## L E T T R E L V I I.

A M. T H I R I O T.

A Ferney , 14 de juin.

**J**E n'ai pas été assez heureux, mon ancien ami, pour que l'ouvrage de M. de *Mairan*, sur le feu central, parvint jusque dans l'enceinte de mes montagnes de neige. Tout ce que je fais, c'est que le feu qui anime sa respectable vieilleffe m'a toujours paru brillant et égal. Il me semble que M. de *Mairan* possède en profondeur ce que M. de *Fontenelle* avait en superficie. Faites-moi l'amitié de me chercher son feu central, et d'ajouter ce petit déboursé à ceux que vous avez déjà bien voulu faire pour moi.

Il y a long-temps que je suis très-certain que le feu est par-tout ; mais je pense qu'il serait difficile de prouver qu'il y eût un foyer ardent tout au beau milieu de notre globe ; il faudrait pour cela creuser ce grand trou que proposait ce fou de *Maupertuis*.

A propos, puisque vous dînez avec madame *du Pin* et M. de *Mairan*, dites-leur, je vous prie, que je voudrais bien en faire autant.

Vous avez raison sur le cardinal de *Bernis* ;

c'est lui qui a fait le pape : il fait ce qu'il veut dans Rome ; il y est adoré.

---

 1769.

Le petit magistrat m'est venu voir encore ; c'est un être fort singulier ; il ne lâche point prise , il se retourne de tous les sens : je vous ferai savoir de ses nouvelles dans quinze jours.

On a frappé en Angleterre une médaille de l'amiral *Anson* ; c'est un chef-d'œuvre digne du temps d'*Auguste*. Le revers est une *Victoire* posée sur un cheval marin , tenant une couronne de lauriers. Les noms des principaux officiers qui firent avec lui le tour du monde , sont gravés autour de la *Victoire* , dans de petits cartouches entourés de lauriers. Cela est patriotique , brillant et neuf : la famille me l'a envoyée en or ; elle m'a fait cet honneur en qualité de citoyen du globe dont l'amiral *Anson* avait fait le tour.

Bonsoir , mon ancien ami , qui me ferez toujours cher tant que je végéterai sur ce malheureux globe.



1769.

## L E T T R E L V I I I .

A. M. L'ABBÉ AUDRA, à *Toulouse.*

Le 14 de juin.

VOTRE zèle, mon cher philosophe, contre les fables décorées du nom d'histoire, est très-digne de vous. Mais comment faire avec des nations chez lesquelles il n'y a d'autre éducation que celle de l'erreur? où tous les livres nous trompent, depuis l'Almanach jusqu'à la Gazette? Il y aurait bien quelques petits chapitres à faire sur cet amas inconcevable de bêtises dont on nous berce. Un temps viendra où l'on jettera au feu toutes nos chronologies dans lesquelles on prend pour époque des aventures entièrement fausses, et des personnages qui n'ont jamais existé.

Mais une époque bien vraie, bien agréable, fera celle où le parlement de Toulouse vengera l'innocence opprimée par ce misérable juge de village qui a outragé également les lois, la nature et la raison, en osant condamner les *Sirven*. Ce sera vous à qui nous aurons l'obligation de la justice qu'on nous rendra. J'espère que cette affaire, que j'ai tant à cœur, finira au moins cette année. Si je pouvais aller à Toulouse, je viendrais vous embrasser.

## L E T T R E L I X.

1769.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

19 de juin.

MES divins anges sauront que j'ai envoyé quatre exemplaires des *Guébres* à M. *Marin*, l'un pour vous, le second pour lui, le troisième pour l'impression, le quatrième pour madame *Denis*.

Je ne suis pas à présent en état d'en juger, parce que je suis assez malade; mais, autant qu'il peut m'en souvenir, cet ouvrage me paraissait fort honnête et fort utile, il y a quelques jours, dans le temps que je souffrais un peu moins. Il en fera tout ce qu'il plaira à DIEU et à la barbarie dans laquelle nous sommes actuellement plongés.

Eh bien, mon cher ange, nous n'avons donc vécu que pour voir anéantir la scène française qui faisait vos délices et ma passion. Je ne m'attendais pas que le théâtre de Paris mourrait avant moi. Il faut se soumettre à sa destinée. Je suis né quand *Racine* vivait encore, et je finis mes jours dans le temps du Siège de Calais, et dans le triomphe de l'opéra comique. Un peu de philosophie consolait

— 1769. notre malheureux siècle de sa décadence ; mais comme on traite la philosophie , et comme elle est écrasée par la superstition tyrannique ! Les Guèbres me paraissaient faits pour soutenir un peu la philosophie et le bon goût ; mais voilà qu'un pédant du châtelet s'oppose à l'un et à l'autre , et on ne fait à qui s'adresser contre ce barbare. Je m'en remets à vous. Nous n'avons contre les Goths et les Vandales que la voix des honnêtes gens. Vous les ameuterez ; les honnêtes gens l'emportent à la longue.

Celui qui a imprimé les Guèbres dans mon pays sauvage , ne sachant pas de qui était cette tragédie , me l'a dédiée. Il a cru cette dédicace nécessaire pour recommander la pièce , et la faire vendre dans les pays étrangers où l'on ne juge que sur parole. J'ai soigneusement retranché cette dédicace qui serait aussi mal reçue à Paris qu'elle est bien accueillie ailleurs.

On a supprimé aussi le titre de la Tolérance dont le nom effarouche plus d'une oreille dans votre pays. Cette tragédie est imprimée chez l'étranger sous ce titre de Tolérance. C'est un nom devenu respectable et sacré dans les trois quarts de l'Europe , mais il est encore en horreur chez les misérables dévots de la contrée des Velches. Trémouffez-vous , mes  
chers

chers anges , pour écrier habilement le monstre du fanatisme. Comptez que vous lui porterez un rude coup , en donnant aux Guébres quelque accès dans le monde. Vous me direz peut-être que ce fanatisme triomphe d'une certaine cérémonie qu'un certain ennemi des coquins a faite , il y a quelques mois ; mais cette cérémonie servira un jour à mieux manifester la turpitude de ce monstre infernal : il y a des choses qu'on ne peut pas dire à présent. Le public juge de tout à tort et à travers ; laissez faire , tout viendra en son temps.

Je me mets à l'ombre de vos ailes.

1769.

## L E T T R E L X.

A M. L'ABBÉ FOUCHER.

A Genève , ce 25 de juin.

J'AI reçu , Monsieur , la lettre dont vous m'honorez , en date du 17 de juin. Je vous prie de permettre que ma réponse figure avec votre lettre dans le *Mercur de France* , qui devient de jour en jour plus agréable , attendu qu'il est rédigé par deux hommes qui ont beaucoup d'esprit , ce qui n'est pas rare , et beaucoup de goût , ce qui est assez rare.

Corresp. générale. Tome XIII. \* N

— 1769. Je n'ai point encore montré votre lettre au bon vieillard contre lequel vous voulez toujours avoir raison. Son nom, dites-vous, s'est trouvé au bout de votre plume, quand vous écriviez sur *Zoroastre* : mais, Monsieur, il n'a rien de commun avec *Zoroastre* que d'adorer DIEU du fond de son cœur, et d'aimer passionnément le soleil et le feu ; son âge de soixante et seize ans et ses maladies lui ayant fait perdre toute chaleur naturelle, jusqu'à celle du style.

Je suis très-aïse, pour votre bourse, que vous ayez perdu l'envie de parier ; je vous aurais fait voir que, dans son dernier voyage en Perse avec feu l'abbé *Bazin*, il composa une tragédie persane, intitulée *Olimpie*. Il dit, dans les remarques sur cette pièce : „ Quant à la confession... elle est expressément ordonnée par les lois de *Zoroastre* „ qu'on trouve dans le *Sadder*. „

Je vous aurais prié de lire, dans d'autres remarques de sa façon sur l'*Histoire générale*, page 26 : „ Les mages n'avaient jamais adoré „ ce que nous appelons le mauvais principe... „ ce qui se voit expressément dans le *Sadder*, „ ancien commentaire du livre du *Zend*. „

Je vous montrerais, à la page 36 du même ouvrage, ces propres mots : „ Puisqu'on a „ parlé de l'*Alcoran*, on aurait dû parler du

„ *Zenda-Vesta* dont nous avons l'extrait dans  
 „ le *Sadder*. „ 1769.

Vous voyez bien , Monsieur , qu'il ne pre-  
 nait point le livre du *Sadder* pour un capitaine  
 persan , et que vous ne pouvez en conscience  
 dire de lui :

Notre magot prit pour le coup  
 Le nom d'un port pour un nom d'homme ;  
 De telles gens il est beaucoup  
 Qui prendraient Vaugirard pour Rome ,  
 Et qui , caquetant au plus dru ,  
 Parlent de tout et n'ont rien vu.

Je ne demande pas qu'en vous rétractant  
 vous apportiez un sac plein d'or pour payer  
 votre pari , avec une épée pour en être percé  
 à discrétion par l'offensé. Je connais ce bon  
 homme ; il ne veut assurément ni vous ruiner,  
 ni vous tuer ; et , d'ailleurs , on fait que ,  
 dans les dernières cérémonies persanes , il a  
 pardonné publiquement à ceux qui l'avaient  
 calomnié auprès du sofi.

Je suis très-étonné, Monsieur , que vous  
 prétendiez l'avoir fâché ; car c'est le vieillard  
 le moins fâché et le moins fâcheux que j'aye  
 jamais connu. Je vous félicite très-sincèrement  
 de n'être point du nombre des critiques  
 qui , après avoir voulu décrier un homme ,

— s'emportent avec toutes les fureurs de la  
 1769. pédanterie et de la calomnie contre ceux qui  
 prennent modestement la défense de l'homme  
 vexé. Je renvoie ces gens-là à la noble et  
 judicieuse lettre de M. le comte de *la Touraille*,  
 qui a si généreusement combattu depuis peu  
 en faveur du neveu de l'abbé *Bazin*. Vous  
 semblez être d'un caractère tout différent ;  
 vous entendez raillerie , vous paraîsez aimer  
 la vérité.

Adieu , Monsieur ; vivons en honnêtes  
 parfis , ne tuons jamais le coq , récitons  
 souvent la prière de l'*Ashim Vuhu* ; elle est  
 d'une grande efficacité , et elle apaise toutes  
 les querelles des savans , comme le dit la  
 porte 39.

Lorsque nous mangeons , donnons tou-  
 jours trois morceaux à notre chien , parce  
 qu'il faut toujours nourrir les pauvres , et que  
 rien n'est plus pauvre qu'un chien , selon la  
 porte 35.

Ne dites plus , je vous en prie , que le  
*Sadder* est un plat livre. Hélas ! Monsieur , il  
 n'est pas plus plat qu'un autre. Je vous salue  
 en *Zoroastre* , et j'ai l'honneur d'être en bon  
 français , Monsieur , &c. *Bigex*.

## L E T T R E L X I.

1769

A M. L'ABBÉ ROUBAUD,

AUTEUR DES REPRESENTATIONS, &c.  
AUX MAGISTRATS.

Ferney, le premier de juillet.

VOTRE livre, Monsieur, me paraît éloquent, profond et utile. Je suis bien persuadé avec vous que le pays où le commerce est le plus libre, sera toujours le plus riche et le plus florissant, proportion gardée. Le premier commerce est, sans contredit, celui des blés. La méthode anglaise, adoptée enfin par notre sage gouvernement, est la meilleure; mais ce n'est pas assez de favoriser l'exportation, si on n'encourage pas l'agriculture. Je parle en laboureur qui a défriché des terres ingrates.

Je ne fais comment il se peut faire que la France étant, après l'Allemagne, le pays le plus peuplé de l'Europe, il nous manque pourtant des bras pour cultiver nos terres. Il me paraît évident que le ministère en est instruit, et qu'il fait tout ce qu'il peut pour y remédier. On diminue un peu le nombre des moines, et par-là on rend les hommes à



— 1769. la terre. On a donné des édits pour extirper l'infame profession de mendiants, profession si réelle, et qui se soutient malgré les lois, au point que l'on compte deux cents mille mendiants vagabonds dans le royaume. Ils échappent tous aux châtimens décernés par les lois; et il faut pourtant les nourrir, parce qu'ils sont hommes. Peut-être, si on donnait aux seigneurs et aux communautés le droit de les arrêter et de les faire travailler, on viendrait à bout de rendre utiles des malheureux qui surchargent la terre.

J'oserais vous supplier, Monsieur, vous et vos associés, de consacrer quelques-uns de vos ouvrages à ces objets très-importans. Le ministère, et surtout les officiers des cours supérieures, ne peuvent guère s'instruire à fond sur l'économie de la campagne, que par ceux qui en ont fait une étude particulière. Presque tous vos magistrats sont nés dans la capitale que nos travaux nourrissent, et où ces travaux sont ignorés. Le torrent des affaires les entraîne nécessairement; ils ne peuvent juger que sur les rapports et sur les vœux unanimes des cultivateurs éclairés.

Il n'y a pas certainement un seul agriculteur dont le vœu n'ait été le libre commerce des blés, et ce vœu unanime est très-bien démontré par vous.

Je fais bien que deux grands-hommes se font opposés à la liberté entière de l'exportation. Le premier est le chancelier de l'*Hôpital*, l'un des meilleurs citoyens que la France ait jamais eus ; l'autre, le célèbre ministre des finances *Colbert*, à qui nous devons nos manufactures et notre commerce. On s'est prévalu de leur nom et des réglemens qu'on leur attribue, mais on n'a pas peut-être assez considéré la situation où ils se trouvaient. Le chancelier de l'*Hôpital* vivait au milieu des horreurs des guerres civiles, le ministre *Colbert* avait vu le temps de la fronde, temps où la livre de pain se vendit dix sous et davantage dans Paris et dans d'autres villes ; il travaillait déjà aux finances, sans avoir le titre de contrôleur général, lorsqu'il y eut une disette effrayante dans le royaume, en 1662.

Il ne faut pas croire qu'il fut dans le conseil le maître de toutes les grandes opérations. Tout se conclut à la pluralité des voix, et cette pluralité ne fut que trop souvent pour les préjugés. Je puis assurer que plusieurs édits furent rendus malgré lui ; et je crois très-fermement que, si ce ministre avait vécu de nos jours, il aurait été le premier à presser la liberté du commerce.

Il ne m'appartient pas, Monsieur, de vous en dire davantage sur des choses dont vous

— êtes si bien instruit. Je dois me borner à vous  
1769. remercier et vous assurer que j'ai pour vous  
une estime aussi illimitée que doit l'être, selon  
vous, la liberté du commerce.

## L E T T R E L X I I .

A M A D A M E

LA DUCHESSE DE CHOISEUL.

Lyon, 3 de juillet.

**G**UILLEMET ignore si madame la duchesse est dans son palais de Paris, ou dans son palais de Chanteloup, ou dans sa chambre de Versailles. Quelque part où elle soit, elle dit et elle fait des choses très-agréables.

*Guillemet* prend la liberté de lui en dépêcher qui ne sont pas peut-être de ce genre; mais, comme elle est très-tolérante, il s'est imaginé qu'elle pourrait jeter un coup d'œil sur une tragédie où l'on dit que la tolérance est prêchée.

Monseigneur son époux le corsique aurait-il le temps de s'amuser un moment de cette bagatelle? *Guillemet* en doute. Monseigneur a un nouveau royaume et un nouveau pape à

gouverner, et force petits menus soins qui prennent vingt-quatre heures au moins dans la journée. Les détails me pilent, disait *Montagne*, à ce qu'on m'a rapporté : voilà pourquoi *Guillemet* se garde bien d'écrire à monseigneur. Mais, quand nous entendons parler de ses succès dans nos climats sauvages, notre cœur danse de joie. 1769.

Je vais bientôt, Madame, quitter la typographie avant que je quitte la vie, selon le conseil de *la Bletterie*. Je suis comme l'apothicaire *Arnoud* qui se plaignait que l'on contrefit toujours ses fachets. Cela dégoûte à la fin du métier les typographes comme les apothicaires. Ainsi, Madame, vous vous pourvoirez, s'il vous plaît, ailleurs. Il faut bien que tout finisse; il faut surtout finir cette lettre, de peur de vous ennuyer.

Daignez donc, Madame, agréer le profond respect qui ne finira qu'avec la vie de *Guillemet*.

P. S. Je ne fais comment je suis avec madame votre petite-fille, depuis un certain déjeuner; je ne fais si elle aime encore les vers; je ne fais rien d'elle.

1769.

## L E T T R E L X I I I .

A M. M A R I N ,

S E C R E T A I R E D E L A L I B R A I R I E .

A Ferney, ce 5 de juillet.

**V**OUS savez, Monsieur, que, vers la fin de l'année passée, il parut une brochure intitulée *Examen de la nouvelle histoire d'Henri IV, par M. le marquis de B\*\*\*.*

On est inondé de brochures en tout genre; mais celle-ci se distinguait par un style brillant, quoiqu'un peu inégal. Le titre porte qu'elle avait été lue dans une séance d'académie, et cela était vrai. De plus, tout ce qui regarde l'histoire de France intéresse tous ceux qui veulent s'instruire, et ce qui concerne *Henri IV* est très-précieux. On traitait, dans cet écrit, plusieurs points d'histoire qui avaient été jusqu'ici assez inconnus.

1°. On y assurait que le pape *Grégoire XIII* n'avait pas reconnu la légitimité du mariage de *Jeanne d'Albret* et d'*Antoine de Bourbon* père d'*Henri IV*.

2°. Que cette même *Jeanne d'Albret* avait pris la qualité de *majesté fidélissime*.

3°. On affirmait que *Marguerite de Valois* eut en dot les sénéchaussées de Quercy et de l'Agénois, avec le pouvoir de nommer aux évêchés et aux abbayes de ces provinces. 1769.

Il y avait beaucoup d'anecdotes très-curieuses ; mais dont la plupart se sont trouvées fausses par l'examen que M. l'abbé *Boudot* en a bien voulu faire.

Ce qui me choqua le plus dans cette critique, fut l'extrême injustice avec laquelle on y censure l'ouvrage très-utile et très-estimable de M. le président *Hénault*. Ce fut pour moi, vous le savez, Monsieur, une affliction bien sensible quand vous m'apprîtes que plusieurs personnes me faisaient une injustice encore plus absurde, en m'attribuant cette même critique dans laquelle il y a des traits contre moi-même. Je demandai la permission à M. le président *Hénault* de réfuter cet ouvrage, et je priai M. l'abbé *Boudot*, par votre entremise, de consulter les manuscrits de la bibliothèque du roi sur plusieurs articles. Il eut la complaisance de me faire parvenir quelques instructions ; mais le nombre des choses qu'il fallait éclaircir, était si considérable, et cette critique fut bientôt tellement confondue dans la foule des ouvrages de peu d'étendue qui n'ont qu'un temps ; enfin je tombai si malade que cette affaire s'évanouit dans les délais.

— Elle me semble aujourd'hui se renouveler  
1769. par une nouvelle Histoire du parlement qu'on m'attribue. Je n'en connais d'autre que celle de M. le Page, avocat à Paris, divisée en plusieurs lettres, et imprimée sous le nom d'*Amsterdam*, en 1754.

Pour composer un livre utile sur cet objet, il faut avoir fouillé, pendant une année entière au moins, dans les registres; et, quand on aura percé dans cet abyme, il sera bien difficile de se faire lire. Un tel ouvrage est plutôt un long procès verbal qu'une histoire.

Si quelque libraire veut faire passer cet ouvrage sous mon nom, je lui déclare qu'il n'y gagnera rien; et que, loin que mon nom lui fasse vendre un exemplaire de plus, il ne servirait qu'à décréditer son livre. Il y aurait de la folie à prétendre que j'ai pu m'instruire des formes judiciaires de France, et rassembler un fatras énorme de dates, moi qui suis absent de France depuis plus de vingt années, et qui ai presque toujours vécu avant ce temps loin de Paris, à la campagne, uniquement occupé d'autres objets.

Au reste, Monsieur, si on voulait recueillir tous les ouvrages qu'on m'impute, et les mettre avec ceux que l'on a écrits contre moi, cela formerait cinq à six cents volumes dont aucun ne pourrait être lu, Dieu merci.

Il est très-inutile encore de se plaindre de cet abus ; car les plaintes tombent dans le gouffre éternel de l'oubli, avec les livres dont on se plaint. La multitude des ouvrages inutiles est si immense, que la vie d'un homme ne pourrait suffire à en faire le catalogue. 1769.

Je vous prie, Monsieur, de vouloir bien permettre que ma lettre soit publique pour le moment présent ; car le moment d'après on ne s'en souviendra plus ; et il en est ainsi de presque toutes les choses de ce monde.

J'ai l'honneur d'être, &c.

## LETTRE LXIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

7 de juillet.

**R**IEN n'est plus sûr, mon cher ange, que les lettres de Lyon ; vous pouvez d'ailleurs les adresser à M. *Lavergne*, banquier ; ou à M. *Scherer*, aussi banquier, tantôt l'un, tantôt l'autre. Cela est inviolable et inviolé, et je vous en répons sur ma vieille petite tête.

Permettez-moi de réfuter quelques petits paragraphes de votre exhortation du 29 de juin, en me soumettant à beaucoup de points. Les sermons du père *Massillon* sont un des plus



— agréables ouvrages que nous ayons dans notre  
 1769. langue. J'aime à me faire lire à table; les  
 anciens en ufaient ainfi, et je fuis très-ancien.  
 Je fuis d'ailleurs un adorateur très-zélé de la  
 divinité; j'ai toujours été oppofé à l'athéisme;  
 j'aime les livres qui exhortent à la vertu,  
 depuis *Confucius* jufqu'à *Massillon*; et fur cela  
 on n'a rien à me dire qu'à m'imiter. Si tous  
 les confeils des rois de l'Europe étaient affem-  
 blés pour me juger fur cet article, je leur  
 tiendrais le même langage, et je leur confeil-  
 lerais la lecture à dîner, parce qu'il en refte  
 toujours quelque chofe, et qu'il ne refte rien  
 du tout des propos frivoles qu'on tient dans  
 ces repas, tant à Rome qu'à Paris.

Quant à l'histoire dont vous me parlez,  
 mon cher ange, il eft impoffible que j'en fois  
 l'auteur; elle ne peut être que d'un homme  
 qui a fouillé deux ans de fuite dans des archives  
 poudreufes. J'ai écrit fur cette petite calomnie  
 qui eft environ la trois centième, une lettre  
 à M. *Marin*, pour être mife dans le *Mercur*  
 qui commence à prendre beaucoup de faveur.  
 Je fais, à n'en pouvoir douter, que cet ouvrage  
 n'a pas été imprimé à Genève, mais à Amfter-  
 dam, et qu'il a été envoyé de Paris. Je fais  
 encore qu'on en fait deux éditions nouvelles  
 avec additions et corrections, car je fuis fort  
 au fait de la librairie étrangère.

Il est bon, mon cher ange, que l'on fasse imprimer, sans délai, jour et nuit, sans perdre un moment, ces Guèbres sur lesquels je pense précisément comme vous. On me les a dédiés dans le pays étranger, et on me loue dans l'épître d'aimer passionnément la tolérance, et de respecter beaucoup la religion; cela fait toujours plaisir. — 1769.

On a fait deux nouvelles éditions du *Siècle de Louis XIV* et de *Louis XV*. On m'a envoyé d'Angleterre une belle médaille d'or de l'amiral *Anson*, en signe de reconnaissance du bien que j'ai dit de ce grand-homme avec la vérité dont je suis assez partisan.

On dit que nous allons avoir une petite histoire de la guerre de Corse. Je suis bien fâché que M. de *Chauvelin* n'ait pas été à la place de M. de *Vaux*. Vous ne sauriez croire quelle considération le ministère de France a chez l'étranger, ou plutôt vous le savez mieux que moi. Faire un pape, gouverner Rome, prendre un royaume en vingt jours, ce ne sont pas là des bagatelles.

Tout languissant et tout mourant que je suis, je pourrais bien ajouter un chapitre au *Siècle de Louis XV*.

Je prends la plume, mon cher ange, pour vous dire que j'ai su que vous cherchiez quelque argent. Je n'ai actuellement que dix mille

— 1769. francs dont je puisse disposer à Paris ; les voilà. Agréez le denier de la veuve. Je suis très-affligé du dérangement de la santé de madame d'Argental. Dites-moi de ses nouvelles, je vous en conjure.

N'admirez-vous pas comme j'écris lisiblement, quand j'ai une bonne plume ?

A l'ombre de vos ailes, mes anges. V.

## L E T T R E L X V.

A U M E M E.

7 de juillet.

**E**H bien, mon cher ange, il faut vous dire le fait. Vous saviez déjà que j'ai affaire à un fanatique qui a été vicaire de paroisse à Paris, et qui a donné à plein collier dans les billets de confession. C'est un des méchants hommes qui respirent. Il a ôté les pouvoirs à mon aumônier, et il me ménageait une excommunication formelle qui aurait fait un bruit diabolique. Il se fait plus, il prenait des mesures pour me faire accuser au parlement de Dijon d'avoir fait des ouvrages très-impies. Je fais bien que j'aurais confondu l'accusateur devant DIEU et devant les hommes ; mais il

en

en est de ces procès comme de ceux des \_\_\_\_\_  
 dames qui plaident en séparation, elles sont 1769.<sup>1</sup>  
 toujours soupçonnées. Je n'ai fait aucune  
 démarche dans toute cette affaire que par le  
 conseil de deux avocats. J'ai toujours mis  
 mon curé et ma paroisse dans mes intérêts.  
 J'ai d'ailleurs agi en tout conformément aux  
 lois du royaume.

A l'égard du *Maffillon*, j'ai pris juste le temps  
 qu'un président du parlement de Dijon est  
 venu dîner chez moi, et c'était une bonne  
 réponse aux discours licencieux et punissables  
 que le scélérat m'accusait d'avoir tenus à table.  
 En un mot, il m'a fallu combattre cet homme  
 avec ses propres armes. Quand il a vu que  
 j'entendais parfaitement cette sorte de guerre,  
 et que j'étais inattaquable dans mon poste, le  
 croquant s'y est pris d'une autre façon ; il a  
 eu la bêtise de faire imprimer les lettres qu'il  
 m'avait écrites, et mes réponses.

Il a poussé même l'indiscrétion jusqu'à met-  
 tre dans ce recueil une lettre de M. de *Saint-*  
*Florentin*, sans lui en demander la permission.  
 Il a eu encore la sottise d'intituler cette lettre  
 de façon à choquer le ministre. Je me suis  
 contenté d'envoyer le tout à M. le comte de  
*Saint-Florentin*, sans faire la moindre réponse.  
 Le ministre m'en a su très-bon gré, et a fort  
 approuvé ma conduite.

— 1769. Vous n'êtes pas au bout. L'énergumène voyant que je ne répondais pas, et que j'étais bien loin de tomber dans le piège qu'il m'avait tendu si grossièrement, a pris un autre tour beaucoup plus hardi et presque incroyable. Il a fait imprimer une prétendue profession de foi qu'il suppose que j'ai faite par-devant notaire, en présence de témoins; et voici comme il raisonnait :

„ Je fais bien que cet acte peut être aisément convaincu de faux, et que, si on  
 „ voulait procéder juridiquement, ceux qui  
 „ l'ont forgé seraient condamnés; mais mon  
 „ diocésain n'osera jamais faire une telle  
 „ démarche, et dire qu'il n'a pas fait une  
 „ profession de foi catholique. „

Il se trompe en cela comme en tout le reste, car je pourrais bien dire aux témoins qu'on a fait signer : Je souscris à la profession de foi, je suis bon catholique comme vous, mais je ne souscris pas aux sottises que vous me faites dire dans cette profession de foi faite en style de savoyard. Votre acte est un crime de faux, et j'en ai la preuve; l'objet en est respectable, mais le faux est toujours punissable. Qui est coupable d'une fraude pieuse pourrait l'être également d'une fraude à faire pendre son homme.

Mais je me garderai bien de relever cette turpitude ; le temps n'est pas propre ; il suffit , 1769.  
pour le présent , que mes amis en soient instruits ; un temps viendra où cette imposture sacerdotale sera mise dans tout son jour.

Je vous épargne , mon cher ange , des détails qui demanderaient un petit volume , et qui vous feraient connaître l'esprit de la prêtraille , si vous ne le connaissiez pas déjà parfaitement. Je suis dans une position aussi embarrassante que celle de *Rezzonico* et de *Ganganelli*. Tout ce que je puis vous dire , c'est que j'ai de bonnes protections à Rome. Tout cela m'amuse beaucoup , et je suis de ce côté dans la sécurité la plus grande.

Je me tirerai de même de l'Histoire du parlement à laquelle je n'ai ni ne puis avoir la moindre part. C'est un ouvrage écrit , il est vrai , d'un style rapide et vigoureux en quelques endroits ; mais il y a vingt personnes qui affectent ce style ; et les prétendus connaisseurs en écrits , en écriture et en peinture , se trompent , comme vous savez , tous les jours dans leurs jugemens. Je crois vous avoir mandé que j'ai écrit sur cet objet une lettre à monsieur *Marin* , pour être mise dans le *Mercur*.

Un point plus important à mon gré que tout cela , c'est que M. *Marin* ne perde pas un moment à faire imprimer les *Guèbres* ; c'est

— 1769. une manière sûre de prouver l'alibi. Il est physiquement impossible que j'aye fait à la fois l'Histoire du Siècle de *Louis XV*, les *Guèbres*, l'Histoire du parlement, et une autre œuvre dramatique que vous verrez incessamment. Je n'ai qu'un corps et une ame ; l'un et l'autre sont très-chétifs ; il faudrait que j'en eusse trois pour avoir pu faire tout ce qu'on m'attribue.

Encore une fois, il ne faut pas que monsieur *Marin* perde un seul moment. Je passerai pour être l'auteur des *Guèbres*, je m'y attends bien, et voilà surtout pourquoi il faut se presser. On a déjà envoyé à Paris des exemplaires de l'édition de Genève. La pièce a beau m'être dédiée, on soupçonnera toujours que le jeune homme qui l'a composée est un vieillard. Je n'ai pu m'empêcher d'en envoyer un exemplaire à madame la duchesse de *Choiseul*, parce que je savais qu'un autre prenait les devans, et que je suis en possession de lui faire tenir tout ce qu'il y a de nouveau dans le pays étranger. On se prépare à faire une nouvelle édition des *Guèbres* à Lyon ; il faut donc se hâter prodigieusement à Paris.

Voilà, mon cher ange, un détail bien exact de toutes mes bagatelles littéraires et dévotes. Je vous prie de faire part de cette lettre à madame *Denis*. Je ne puis lui écrire par cet

ordinaire ; je suis malade , la tête me tourne ,  
la poste part. 1769.

A l'ombre de vos ailes. V.

Mais surtout comment se porte madame  
d'Argental ?

LETTRE LXVI.

A M. LACOMBE,

*Auteur du Mercure de France.*

A Ferney , 9 de juillet.

TOUTES les réflexions , Monsieur , toutes  
les critiques que j'ai lues sur les ouvrages  
nouveaux , dans votre *Mercur* , m'ont paru  
des leçons de sagesse et de goût. Ce mérite  
assez rare m'a fait regarder votre ouvrage péri-  
odique comme très-utile à la littérature.

Vous ne répondez pas des pièces qu'on vous  
envoie. Il y en a une sous mon nom , page 53  
du *Mercur* de juillet ( 1769 ) ; c'est une lettre  
qu'on prétend que j'ai écrite à mon cher B....  
On me fait dire en vers un peu singuliers à  
mon cher B.... *que le feu est l'ame du monde ,  
que sa clarté l'inonde , que le feu maintient les*



— 1769. *ressorts de la machine ronde, et que sa plus belle production est la lumière éthérée, dont Newton le premier par sa main inspirée, sépara les couleurs par la réfraction.*

Je vous avoue que je ne me souviens pas d'avoir jamais écrit ces vers à mon cher B... que je n'ai pas l'honneur de connaître. Je vous ai déjà mandé qu'on m'attribuait trois ou quatre cents pièces de vers et de prose que je n'ai jamais lues. On a imprimé sous mon nom *les Amours de Moustapha et d'Elmire, les Aventures du chevalier Ker*, et j'espère que bientôt on m'attribuera *le Parfait teinturier et l'Histoire des conciles en général.*

Je vous ai déjà parlé de l'Histoire du parlement. Cet ouvrage m'est enfin tombé entre les mains. Il est, à la vérité, mieux écrit que *les Amours de Moustapha*; mais le commencement m'en paraît un peu superficiel et la fin indécente. Quelque peu instruit que je sois dans ces matières, je conseille à l'auteur de s'en instruire plus à fond, et de ne point laisser courir sous mon nom un ouvrage aussi informe, dont le sujet méritait d'être approfondi par une très-longue étude et avec une grande sagesse. On est accoutumé d'ailleurs à cet acharnement avec lequel on m'impute tant d'ouvrages nouveaux. Je suis le contraire du geai de la fable qui se parait des plumes du paon.

Beaucoup d'oiseaux, qui n'ont peut-être du paon que la voix, prennent plaisir à me couvrir de leurs propres plumes ; je ne puis que les secouer, et faire mes protestations que je consigne dans votre greffe de littérature. 1769.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, avec toute l'estime que je vous dois, votre, &c.

LETTRE LXVII.

A M. THIRIOT.

Le 12 de juillet.

MON petit magistrat m'a enfin renvoyé son œuvre dramatique ; je vous la dépêche, mon ancien ami. C'est actuellement la mode de faire imprimer les pièces de théâtre sans les donner aux comédiens ; mais, de tous ces drames, il n'y a que l'Ecoffaïse qu'on ait jouée.

Pourriez-vous, mon cher ami, me faire avoir les *Mélanges historiques relatifs à l'Histoire de France* ? ouvrage qui a brouillé le parlement avec la chambre des comptes.

La liste des livres nouveaux devient immense ; celle des livres qu'on m'attribue n'est pas petite. Il y a une Histoire du parlement qui fait beaucoup de bruit ; je viens de la lire.

— 1769. Il y a quelques anecdotes assez curieuses qui ne peuvent être tirées que du greffe du parlement même : il n'y a certainement qu'un homme du métier qui puisse être auteur de cet ouvrage. Il faut être enragé pour le mettre sur mon compte. Il est bien sûr que, depuis vingt ans que je suis absent de Paris, je n'ai pas fouillé dans les registres de la cour.

*Scribendi non est finis.* La multitude des livres effraie ; mais, après tout, on en use avec eux comme avec les hommes, on choisit dans la foule.

J'ai reçu la *Piété filiale* ; l'auteur (\*) me l'a envoyée ; je vais la lire : c'est encore une de ces pièces qu'on ne jouera pas, si j'en crois la préface que j'ai parcourue. Il en pourra bien arriver autant à notre petit magistrat de province ; j'apprends d'ailleurs qu'on ne joue plus à Paris que des opéra comiques.

Je suis si malade qu'il ne me vient pas même dans la tête de regretter les plaisirs de votre ville. Quand on souffre, on ne regrette que la santé et quelques amis qui pourraient apporter un peu de consolation. Je vous mets au premier rang, et je vous embrasse de tout mon cœur.

(\*) M. Courtial.

## LETTRE LXVIII.

1769.

A M. L'ABBÉ MORELLET.

A Ferney, 14 de juillet.

J'AI reçu ces jours-ci, Monsieur, le plan du *Dictionnaire du commerce*; je vous en remercie. Il y aura, grâce à vous, des commerçans philosophes. Je ne verrai certainement pas l'édition des cinq volumes, je suis trop vieux et trop malade; mais je souscris du meilleur de mon cœur: c'est ma dernière volonté. J'ai deux titres essentiels pour souscrire; je suis votre ami et je suis commerçant; j'étais même très-fier quand je recevais des nouvelles de Porto-Bello et de Buénos-Aires. J'y ai perdu quarante mille écus. La philosophie n'a jamais fait faire de bons marchés, mais elle fait supporter les pertes. J'ai mieux réussi dans la profession de laboureur; on risque moins, et on est moralement sûr d'être utile.

Avouez qu'il est assez plaisant qu'un théologien, qui pouvait couler à fond saint *Thomas* et saint *Bonaventure*, embrasse le commerce du monde entier, tandis que *Crozat* et *Bernard* n'ont jamais lu seulement leur catéchisme. Certainement votre entreprise est beaucoup

*Corresp. générale.* Tome XIII. \* P

— 1769. plus pénible que la leur ; ils signaient des lettres écrites par leurs commis. Je vous souhaite la trente-troisième partie de la fortune qu'ils ont laissée, cela veut dire un million de bien que vous ne gagnerez certainement pas avec les libraires de Paris. Vous serez utile, vous aurez fait un excellent ouvrage ;

*Sic vos non vobis mellificatis apes.*

Le commerce des pensées est devenu prodigieux ; il n'y a point de bonnes maisons dans Paris et dans les pays étrangers, point de château qui n'ait sa bibliothèque. Il n'y en aura point qui puisse se passer de votre ouvrage ; tout s'y trouve, puisque tout est objet de commerce.

Votre ami (\*) et votre confrère en sorbonne a donc quitté la théologie pour l'histoire, comme vous pour l'économie politique.

Vous savez sans doute qu'il fait actuellement une belle action. Je lui ai envoyé *Sirven* ; il a la bonté de se charger de faire rendre justice à cet infortuné. La philosophie a percé dans Toulouse, et par conséquent l'humanité. *Sirven* obtiendra sûrement justice, mais il a pris la route la plus longue ; il ne l'obtiendra que très-tard, et il sera encore bien heureux : son bien reste confisqué en attendant. N'est-ce

(\*) L'abbé *Audra*.

pas un objet de commerce que la confiscation? —  
 car il se trouve qu'un fermier du domaine 1769.  
 gagne tout d'un coup la subsistance d'une pau-  
 vre famille ; et, par un virement de parties,  
 le bien d'un innocent passe dans la poche  
 d'un commis.

On me fait à moi une autre injustice ; on  
 m'impute une Histoire du parlement en deux  
 petits volumes. Il y a dans cette Histoire des  
 anecdotes de greffe dont, Dieu merci, je n'ai  
 jamais entendu parler. Il y a aussi des anec-  
 dotes de cour que je connais encore moins,  
 et dont je ne me soucie guère. L'ouvrage,  
 d'ailleurs, m'a paru assez superficiel, mais  
 libre et impartial. L'auteur, quel qu'il soit, a  
 très-grand tort de le faire courir sous mon  
 nom. Je n'aime point en général qu'on mor-  
 celle ainsi l'histoire. Les objets intéressans qui  
 regardent les différens corps de l'Etat, doivent  
 se trouver dans l'Histoire de France qui, par  
 parenthèse, a été jusqu'ici assez mal faite.

Continuez, Monsieur, votre ouvrage aussi  
 utile qu'immense ; et songez quelquefois, en  
 y travaillant, que vous avez au pied des Alpes  
 un partisan zélé et un ami.

1769.

## L E T T R E L X I X.

A M A D A M E

## LA MARQUISE DU DEFFANT.

18 de juillet.

**M**A nièce m'a dit, Madame, que vous vous plaignez de mon silence, et que vous voyez bien qu'un dévot comme moi craint de continuer un commerce scandaleux avec une dame profane telle que vous l'êtes. Eh! mon Dieu, Madame, ne savez-vous pas que je suis tolérant, et que je préfère même le petit nombre, qui fait la bonne compagnie de Paris, au petit nombre des élus? ne savez-vous pas que je vous ai envoyé, par votre grand'maman, les Lettres d'*Amabed*, dont j'ai reçu quelques exemplaires d'Hollande? Il y en avait un pour vous dans le paquet.

N'ai-je pas encore songé à vous procurer la tragédie des Guèbres, ouvrage d'un jeune homme qui paraît penser bien fortement, et qui me fera bientôt oublier? Pour moi, Madame, je ne vous oublierai que quand je ne penserai plus; et, lorsqu'il m'arrivera quelques ballots de pensées des pays étrangers,

je choisirai toujours ce qu'il y aura de moins indigne de vous pour vous l'offrir. Vous ferez bientôt lasse des contes de fées. Quoi que vous en disiez, je ne regarde ce goût que comme une passade. 1769.

Avez-vous lu l'histoire de M. *Hume*? il y a là de quoi vous occuper trois mois de suite. Il faut toujours avoir une bonne provision devant soi.

Il paraît en Hollande une Histoire du parlement, écrite d'un style assez hardi et assez ferré; mais l'auteur ne rapporte guère que ce que tout le monde fait, et le peu qu'on ne savait pas ne mérite point d'être connu: ce sont des anecdotes du greffe. Il est bien ridicule qu'on m'impute un tel ouvrage; il a bien l'air de sortir des mêmes mains qui souillèrent le papier de quelques invectives contre le président *Hénault*, il y a environ deux années; c'est le même style: mais je suis accoutumé à porter les iniquités d'autrui. Je ressemble assez à vous autres, Mesdames, à qui on donne une vingtaine d'amans, quand vous en avez eu un ou deux.

Deux hommes que vous connaissez sans doute, M. le comte de *Schomberg* et M. le marquis de *Faucourt*, ont forcé ma retraite et ma léthargie; ils sont très-contens de mes progrès dans la culture des terres, et je le suis



— 1769. davantage de leur esprit, de leur goût et de leur agrément; ils aiment ma campagne, et moi je les aime. Ah! Madame, si vous pouviez jouir de nos belles vues! Il n'y a rien de pareil en Europe; mais je tremble de vous faire sentir votre privation. Vous mettez à la place tout ce qui peut consoler l'ame. Vous êtes recherchée comme vous le fûtes en entrant dans le monde; on ambitionne de vous plaire; vous faites les délices de quiconque vous approche. Je voudrais être entièrement aveugle, et vivre auprès de vous.

## L E T T R E L X X.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 19 de juillet.

C E n'est point aujourd'hui à monsieur le doyen de notre académie, c'est au premier gentilhomme de la chambre que je présente ma requête. Je vous jure, Monseigneur, que la musique de Pandore est charmante, et que ce spectacle ferait le plus bel effet du monde aux yeux et aux oreilles. Il n'y avait certainement qu'un grand opéra qui pût réussir dans la salle du manége où vous donnâtes une si belle fête aux noces de la première dauphine;

mais la voûte était si haute que les acteurs paraissaient des pygmées ; on ne pouvait les entendre. Le contraste d'une musique bruyante avec un récit qui était entièrement perdu , faisait l'effet des orgues qui font retentir une église quand le prêtre dit la messe à voix basse. 1769.

Il faut, pour des fêtes qui attirent une grande multitude , un bruit qui ne cesse point , et un spectacle qui plaise continuellement aux yeux. Vous trouverez tous ces avantages dans la *Pandore* de M. de la Borde, et vous aurez de plus une musique infiniment agréable , qui réunit , à mon gré , le brillant de l'italien et le noble du français.

Je vous en parle assurément en homme très-désintéressé, car je suis aveugle tout l'hiver, et presque sourd le long de l'année. Je ne suis pas homme d'ailleurs à demander un billet pour assister à la fête , je ne vous parle qu'en bon citoyen qui ne songe qu'au plaisir des autres.

De plus , il me semble que l'opéra de *Pandore* est convenable aux mariages de tous les princes ; car vous m'avouerez que par-tout il y a de grands malheurs ou de grands chagrins mêlés de cent mille petits désagrémens. *Pandore* apporte l'amour et l'espérance qui sont les consolations de ce monde et le baume

— de la vie. Vous me direz peut-être que ce n'est  
1769 pas à moi à me mêler de vos plaisirs, que je ne suis qu'un pauvre laboureur occupé de mes moissons, de mes vers à foie et de mes abeilles; mais je me souviens encore du temps passé, et si je ne peux plus donner de plaisir, je suis enchanté qu'on en ait.

Madame de *Fontaine-Martel*, en mourant, ayant demandé quelle heure il était, ajouta: Dieu soit béni, quelque heure qu'il soit, il y a un rendez-vous.

Pour moi, je n'emporterai que le regret d'avoir traîné les dernières années de ma vie sans vous faire ma cour; mais je vous suis attaché comme si je vous la faisais tous les jours. Agréez le très-tendre respect de *V.*

## L E T T R E L X X I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

22 de juillet.

**M**ON cher ange, sur votre lettre du 13, je vous renvoie à madame *Denis*. Je lui ai confié une partie du mystère d'iniquité; je ne l'ai su que par elle. En vérité, tout est un jeu de hasard dans ce monde; ou peu s'en faut.

La *Duchefne*, bonne imbécille, consulte madame *Denis* sur un recueil de mes lettres qu'on lui a vendu et qu'elle veut imprimer. Je ne reçois ce beau recueil par madame *Denis* que le 19 du mois. Je vois alors qu'on m'a volé beaucoup de manuscrits, et entr'autres ces lettres peu faites assurément pour voir le jour, et un gros manuscrit de recherches sur l'histoire, par ordre alphabétique. La lettre *P* était fort ample (\*). On s'en est fervi, on a suppléé, on a ajouté, on a broché, brodé comme on a pu, on a vendu le tout.

L'auteur de toute cette manœuvre m'est assez connu, mais je dois absolument me taire. On me dira : *Vous avouez qu'on vous a volé ces lettres, donc elles sont de vous ; vous avouez qu'on vous a volé le recueil P, donc il est de vous.* De plus, que de noirceurs nouvelles on ajouterait à la première ! on ne s'arrête pas dans le chemin du crime. Cette affaire deviendrait un labyrinthe horrible dont je ne pourrais me tirer. Je n'ai que la certitude entière qu'on a trahi l'hospitalité. Je n'ai point de preuves juridiques ; et, quand j'en aurais, elles ne serviraient qu'à me plonger dans un abyme, et les cagots m'y égorgeraient à leur plaisir.

Je n'ai donc d'autre parti à prendre que celui de me justifier sans accuser personne. Je

(\*) L'Histoire du parlement de Paris.

— vous jure , mon cher ange , que je n'ai pas la  
1769. moindre petite part à ces derniers chapitres.  
Je les trouve croqués , plats , faux , ridicules ,  
infolens , et je le dis , et je ferai encore plus.

Ce petit mot écrit à M. *Marin* me paraît déjà un léger appareil sur la blessure qu'on m'a faite. Il me semble qu'on ne peut trop faire courir mon billet à M. *Marin* chez les personnes intéressées. Je voudrais que monsieur l'abbé de *Chauvelin* eût des copies , et qu'on en donnât aux avocats généraux. Mon neveu d'*Ornoi* peut y servir beaucoup. On a déjà prévenu les coups que l'on pourrait porter du côté de la cour. Je compte sur la voix de mes anges , beaucoup plus que sur tout le reste. Elle est accoutumée à soutenir la vérité et l'amitié ; elle a toujours été ma plus grande consolation. J'ai résisté à des secousses plus violentes. J'ai pour moi mon innocence et mes anges ; je puis paraître hardiment devant DIEU.

Ah ! mon cher ange , que me dites-vous sur le bonheur que j'ai eu de vous offrir un petit service ! Vous êtes mille fois trop bon. V.

DE M. DE VOLTAIRE. 179

LETTRE LXXII. 1769.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

24 de juillet.

**J**E vous ai envoyé en grand secret , Madame , la tragédie des Guèbres. Vous me feriez une peine extrême , si vous disiez publiquement votre pensée sur cette tolérance dont vous ne vous souciez guère , et qui me touche infiniment. Vous n'êtes informée que des plaisirs de Paris , et je le suis des malheurs de trois ou quatre cents mille ames qui souffrent dans les provinces.

On ne veut pas les reconnaître pour citoyens ; leurs mariages sont nuls ; on déclare leurs enfans bâtards.

Un jeune homme de la plus grande espérance , plein de candeur et de génie , m'apporta , il y a près de six mois , cet ouvrage que je vous ai envoyé. J'ai beaucoup travaillé avec lui ; je l'ai aidé de mon mieux. Les comédiens allaient jouer la pièce , lorsque des magistrats , qui ont cru reconnaître nos prêtres dans les prêtres païens , s'y font opposés. Les

— 1769. comédiens étaient enchantés de cet ouvrage qui est très-neuf, et qui aurait été encore plus utile.

Gardez-vous bien, Madame, d'être aussi difficile que le procureur du roi du châtelet. Je crois que cette tragédie fera bientôt imprimée à Paris. On la jouera, si les honnêtes gens la désirent fortement : leur voix dirige à la fin l'opinion des magistrats mêmes. Mes amis feront tout ce qu'ils pourront pour obtenir cette justice. Je vous mets à leur tête, Madame, et je vous conjure d'employer pour mon jeune homme toute votre éloquence et toutes vos bontés.

Faites-vous lire la pièce par un bon récitant de vers. Vous verrez aisément de quoi il s'agit, et vous viendrez à notre secours. Je vous le demande avec la plus vive instance.

Quant à l'Histoire du parlement, c'est une rapsodie. Les derniers chapitres sont d'un sot et d'un ignorant qui ne fait ni le français ni l'histoire. Mon dernier chapitre à moi, c'est de vous aimer très-tendrement, et de souhaiter avec une passion malheureuse de vous voir et de vous entendre.

Adieu, Madame ; cette vie n'est pas semée de roses. V.

DE M. DE VOLTAIRE. 181

LETTRE LXXIII. 1769.

A M A D A M E

LA DUCHESSE DE CHOISEUL.

Lyon, 26 de juillet.

**A**NACREON, de qui le style  
Est souvent un peu familier,  
Dit, dans un certain vaudeville,  
Soit à Daphné, soit à Batile,  
*Qu'il voudrait être son soulier.*  
Je révère la Grèce antique,  
Mais ce compliment poétique  
Paraît celui d'un cordonnier.

Pour moi, Madame, qui suis aussi vieux qu'*Anacréon*, je vous avoue que j'aime mieux votre tête et votre cœur que vos pieds, quelque mignons qu'ils soient. *Anacréon* aurait voulu les baiser à cru, et moi aussi; mais je donne net la préférence à votre belle ame.

Vous êtes, Madame, le contraire des dames ordinaires; vous donnez tout d'un coup plus qu'on ne vous demande. Il ne me faut qu'un de vos souliers, c'est bien assez pour un vieil hermite, et vous daignez m'en offrir deux. Un



— 1769. seul, Madame, un seul. Il n'est jamais question que d'un foulier dans les romans qui en parlent, et remarquez qu'*Anacréon* dit : Je voudrais être ton foulier, et non pas tes fouliers. Ayez donc la bonté, Madame, de m'en faire parvenir un, et vous saurez ensuite pourquoi.

Mais il y a une autre grâce plus digne de vous, que je vous demande ; c'est pour la tragédie de la Tolérance. Elle est d'un jeune homme qui donne certainement de grandes espérances ; il en a fait deux actes chez moi ; j'y ai travaillé avec lui, moins comme à un ouvrage de poésie que comme à la satire de la persécution.

Vous avez senti assez que les prêtres de *Pluton* pouvaient être le père *le Tellier*, les inquisiteurs et tous les monstres de cette espèce. Le jeune auteur n'a pu obtenir que les magistrats en permissent la représentation à Paris. Je suis persuadé qu'elle y ferait un grand effet, et que la dernière scène ne déplairait pas à la cour, s'il y a une cour.

Donnez-nous votre protection, Madame, et celle du possesseur de vos pieds. On a imprimé cette pièce chez l'étranger sous le nom de la Tolérance. Ce nom fait trembler ; on me la dédie, et mon nom est encore plus dangereux.

Il y a dans le royaume des Francs environ —  
trois cents mille fous qui sont cruellement 1769.  
traités par d'autres fous depuis long-temps.  
On les met aux galères , on les pend , on les  
roue pour avoir prié DIEU en mauvais français  
en plein champ ; et ce qui caractérise bien ma  
chère nation , c'est qu'on n'en fait rien à Paris  
où l'on ne s'occupe que de l'opéra comique  
et des tracasseries de Versailles.

Oui , Madame , vous seriez la bienfaitrice  
du genre-humain si , vous et M. le duc de  
*Choiseul* , vous protégiez cette pièce , et si vous  
pouviez un jour vous donner l'amusement de  
la faire représenter.

Votre petite - fille n'est pas contente des  
Guèbres , et moi je trouve l'ouvrage rempli  
de choses très-neuves , très-touchantes , écrites  
du style le plus simple et le plus vrai.

Aidez-nous , Madame , protégez-nous. On  
pense depuis dix ans dans l'Europe comme  
cet empereur qui paraît à la dernière scène. Il  
se fait dans les esprits une prodigieuse révo-  
lution. C'est à une ame comme la vôtre qu'il  
appartient de la seconder. Le suffrage de M. le  
duc de *Choiseul* nous vaudrait une armée. Il  
va faire bâtir dans mon voisinage une ville  
qu'on appelle déjà la ville de la tolérance. S'il  
vient à bout de ce grand projet , c'est un  
temple où il sera adoré. Comptez , Madame ,

— que réellement toutes les nations feront à ses  
1769. pieds. Je me mets aux vôtres très-sérieuse-  
ment, et je vous conjure d'embrasser cette  
affaire avec fureur, malgré toute la sage dou-  
ceur de votre charmant caractère.

Agréez, Madame, le profond respect de  
*Guillemet.*

## L E T T R E L X X I V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

31 de juillet.

**M**ON cher ange, j'ai à vous entretenir de  
la plus grande affaire de l'Europe; il s'agit de  
la musique de Pandore. Tous les maux qui  
étaient dans la boîte affligent l'univers et moi;  
et je n'ai pas l'espérance qu'on exécute la  
musique de *la Borde*. Est-ce que madame la  
duchesse de *Villeroi* ne pourrait pas nous ren-  
dre cette espérance que nous avons perdue,  
et qui était encore au fond de cette maudite  
boîte?

J'aime bien les Guèbres, mais j'aimerais  
encore mieux que Pandore réussit à la cour,  
supposé qu'il y en ait une. En vérité, voilà  
une négociation que vous devriez entrepren-  
dre. On veut du *Lulli*; c'est se moquer d'une  
princesse

princesse autrichienne élevée dans l'amour de la musique italienne et de l'allemande : il ne faut pas la faire bâiller pour sa bien-venue. On me dira peut-être que *la Borde* la ferait bâiller bien davantage ; non , je ne le crois pas : sa musique m'a paru charmante , et le spectacle ferait magnifique. 1769.

On me dira encore qu'on ne veut point tant de magnificence , qu'on ira à l'épargne ; et moi je dis qu'on dépensera autant avec *Lulli* qu'avec *la Borde* , et que messieurs des menus n'épargnent jamais les frais. Mais où est le temps où on aurait joué les *Guèbres* ? Le *Tartufe* , qui assurément est plus hardi , fut représenté dans une des fêtes de *Louis XIV.* O temps ! ô mœurs ! ô France ! je ne vous reconnais plus.

Mes anges , je suis un réprouvé , je ne réussis en rien. J'avais entamé une petite négociation avec le pape pour une perruque , et je vois que j'échouerais ; mais je n'aurai pas la tête assez chaude pour me fâcher.

Portez-vous bien , mes anges , et je me consolerais de tout. Je vous répéterai toujours que je voudrais bien vous revoir un petit moment avant d'aller recevoir la couronne de gloire que DIEU doit à ma piété , dans son saint paradis. V.

---

1769.

## L E T T R E L X X V.

A M. LE COMTE DE SCHOMBERG.

4 d'auguste.

J E conçois bien, Monsieur, que les guerriers grecs et romains fesaient quelquefois des cent lieues pour aller voir des grammairiens et des raisonneurs en *us* et en *es* ; mais qu'un maréchal de camp des armées des Velches, très-entendu dans l'art de tuer son prochain, vînt visiter dans des déserts un vieux radoteur, moitié rimeur, moitié penseur, c'est à quoi je ne m'attendais pas. L'amitié dont vous m'honorez a été le fruit de ce voyage. Je vous assure qu'à votre camp de Compiègne le roi n'aura pas deux meurtriers plus aimables que vous et monsieur le marquis de *Jaucourt*. Vous avez tous deux rendu ma retraite délicieuse. Je vois que vous vous êtes bien aperçu que vous fessiez la consolation de ma vie, puisque vous me flattez d'une seconde visite. Il semble que je ne me sois séquestré entièrement du monde que pour être plus attaché à ceux qui, comme vous, sont si différens du monde ordinaire, qui pensent en philosophes, et qui sentent tous les charmes de l'amitié.

Je ne doute pas, Monsieur, que votre suffrage ne contribue beaucoup au succès dont vous me dites que les Guébres sont honorés. Je souhaite passionnément qu'on les joue, parce que cet ouvrage me paraît tout propre à adoucir les mœurs de certaines gens qui se croient nés pour être les ennemis du genre-humain. L'absurdité de l'intolérance fera un jour reconnue comme celle de l'horreur du vide et toutes les bêtises scolastiques. Si les intolérans n'étaient que ridicules, ce ne ferait qu'un demi-mal; mais ils sont barbares, et c'est-là ce qui est affreux. Si je faisais une religion, je mettrais l'intolérance au rang des sept péchés mortels.

Je ne voudrais mourir que quand M. le duc de Choiseul aura bâti dans mon voisinage la petite ville de Verfoy, où j'espère qu'on ne persécutera personne.

Adieu, Monsieur; vous m'avez laissé en partant bien des regrets, et vous me donnez des espérances bien flatteuses. Je vous suis attaché avec le plus tendre respect jusqu'au dernier jour de ma vie.

1769.

## L E T T R E L X X V I.

A M A D A M E

## LA MARQUISE DU DEFFANT.

7 d'auguste.

**V**ous me dites, Madame, que vous perdez un peu la mémoire; mais assurément vous ne perdez pas l'imagination. A l'égard du président qui a huit ans plus que moi, et qui a été bien plus gourmand, je voudrais bien savoir s'il est fâché de son état, s'il se dépite contre sa faiblesse, si la nature lui donne l'apathie conforme à sa situation; car c'est ainsi qu'elle en use pour l'ordinaire; elle proportionne nos idées à nos situations.

Vous vous souvenez donc que je vous avais conseillé la casse. Je crois qu'il faut un peu varier ces grands plaisirs-là; mais il faut toujours tenir le ventre libre, pour que la tête le soit. Notre ame immortelle a besoin de la garde-robe pour bien penser. C'est dommage que *la Métrie* ait fait un assez mauvais livre sur l'homme machine; le titre était admirable.

Nous sommes des victimes condamnées

toutes à la mort ; nous ressemblons aux moutons qui bêlent, qui jouent, qui bondissent en attendant qu'on les égorge. Leur grand avantage sur nous est qu'ils ne se doutent pas qu'ils seront égorgés, et que nous le savons. 1769

Il est vrai, Madame, que j'ai quelquefois de petits avertissemens ; mais, comme je suis fort dévot, je suis très-tranquille.

Je suis très-fâché que vous pensiez que les Guébres pourraient exciter des clameurs. Je vous demande instamment de ne point penser ainsi. Efforcez-vous, je vous en prie, d'être de mon avis. Pourquoi avertir nos ennemis du mal qu'ils peuvent faire ? Vraiment, si vous dites qu'ils peuvent crier, ils crieront de toute leur force. Il faut dire et redire qu'il n'y a pas un mot dont ces messieurs puissent se plaindre, que la pièce est l'éloge des bons prêtres, que l'empereur romain est le modèle des bons rois, qu'enfin cet ouvrage ne peut inspirer que la raison et la vertu : c'est le sentiment de plusieurs gens de bien qui sont aussi gens d'esprit. Mettez-vous à leur tête ; c'est votre place. Criez bien fort, ameutez les honnêtes gens contre les fripons. C'est un grand plaisir d'avoir un parti, et de diriger un peu les opinions des hommes.

Si on n'avait pas eu de courage, jamais Mahomet n'aurait été représenté. Je regarde



— 1769. les Guèbres comme une pièce sainte , puisqu'elle finit par la modération et par la clémence. *Athalie* , au contraire , me paraît d'un très-mauvais exemple ; c'est un chef-d'œuvre de versification , mais de barbarie sacerdotale. Je voudrais bien savoir de quel droit le prêtre *Joad* fait assassiner *Athalie* , âgée de quatre-vingt-dix ans , qui ne voulait et qui ne pouvait élever le petit *Joas* que comme son héritier ? Le rôle de ce prêtre est abominable.

Avez-vous jamais lu , Madame , la tragédie de Saül et David (\*) ? On l'a jouée devant un grand roi ; on y frémissait et on y pâmais de rire ; car tout y est pris mot pour mot de la Sainte-Ecriture.

Votre grand'maman est donc toujours à la campagne ? Je suis bien fâché de tous ces petits tracas ; mais , avec sa mine et son ame douce , je la crois capable de prendre un parti ferme , si elle y était réduite. Son mari , le capitaine de dragons , est l'homme du royaume dont je fais le plus de cas. Je ne crois pas qu'on puisse ni qu'on ose faire de la peine à un si brave officier qui est aussi aimable qu'utile.

Adieu , Madame ; vivez , digérez , pensez. Je vous aime de tout mon cœur : dites à votre ami que je l'aimerai tant que je vivrai. V.

(\*) Voyez le volume des Facéties.

L E T T R E L X X V I I. 1769.

A M. DE CHABANON.

7 d'auguste.

J'AIMERAIS encore mieux, mon cher ami, une bonne tragédie et une bonne comédie que des éloges de *Racine* et de *Molière*; mais enfin, il est toujours bon de rendre justice à qui il appartient.

Il me paraît qu'on a rendu justice à l'arlequinade substituée à la dernière scène de l'inimitable tragédie d'Iphigénie. Il y avait beaucoup de témérité de mettre le récit d'*Ulysse* en action. Je ne fais pas quel est le profane qui a osé toucher ainsi aux choses saintes.

Comment ne s'est-on pas aperçu que le spectacle d'*Eriphyle* se sacrifiant elle-même, ne pouvait faire aucun effet, par la raison qu'*Eriphyle*, n'étant qu'un personnage épisodique et un peu odieux, ne pouvait intéresser? Il ne faut jamais tuer sur le théâtre que des gens que l'on aime passionnément.

Je m'intéresse plus à l'auteur des *Guèbres* qu'à celui de la nouvelle scène d'Iphigénie. C'est un jeune homme qui mérite d'être

—  
1769. encouragé ; il n'a que de bons sentimens , il veut inspirer la tolérance ; c'est toujours bien fait : il pourra y réussir dans cinquante ou soixante ans. En attendant , je crois que les honnêtes gens doivent le tolérer lui-même , sans quoi il serait exposé à la fureur des jansénistes qui n'ont d'indulgence pour personne. Tous les philosophes devraient bien élever leur voix en faveur des Guébres. J'ai vu cette pièce imprimée , dans le pays étranger , sous le nom de la Tolérance ; mais on est bien tiède aujourd'hui à Paris sur l'intérêt public ; on va à l'opéra comique le jour qu'on brûle le chevalier de *la Barre* , et qu'on coupe la tête à *Lalli*. Ah ! Parisiens , Parisiens ! vous ne savez que danser autour des cadavres de vos frères. Mon cher ami , vous n'êtes pas velche.

*Voltaire.*

LETTRE

LETTRE LXXVIII. 1769.

A M. THIRIOT.

Le 9 d'auguste.

GRAND merci de ce que vous préférez le mois d'*auguste* au barbare mois d'*août* ; vous n'êtes pas velche.

Je ne vous démentirai pas sur les Guèbres, j'en connais l'auteur ; c'est un jeune homme qu'il faut encourager. Il paraît avoir de fort bons sentimens sur la tolérance. Les honnêtes gens doivent rebarrer avec vigueur les méchans allégoristes qui trouvent par-tout des allusions odieuses ; ces gens-là ne sont bons qu'à commenter l'*Apocalypse*. Les Guèbres n'ont pas le moindre rapport avec notre clergé qui est assurément très-humain, et qui de plus est dans l'heureuse impuissance de nuire.

Je ne crois pas que la comédie du *Dépositaire*, que vous m'avez envoyée, soit de la force des Guèbres ; une comédie ne peut jamais remuer le cœur comme une tragédie ; chaque chose doit être à son rang.

Je ne crois pas que *Lacombe* vous donne beaucoup de votre comédie. Une pièce non jouée, et qui probablement ne le fera point,

— est toujours très-mal vendue ; en tout cas ,  
1769. mon ancien ami , donnez-la à l'enchère.

Je ne fais rien de si mal écrit , de si mauvais , de si plat , de si faux , que les derniers chapitres de l'Histoire du parlement. Je ne conçois pas comment un livre , dont le commencement est si sage , peut finir si ridiculement ; les derniers chapitres ne sont pas même français. Vous me ferez un plaisir extrême de m'envoyer ces deux volumes de Mélanges historiques par les guimbardes de Lyon.

Je vous plains de souffrir comme moi ; mais avouez qu'il est plaisant que j'aye attrapé ma soixante et seizième année en ayant tous les jours la colique.

Mon ami , nous sommes des roseaux qui avons vu tomber bien des chênes.

## L E T T R E L X X I X.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

10 d'auguste.

**V**OICI , mon cher ange , la copie de la lettre que j'écris à M. le duc d'*Aumont*. S'il n'en est pas touché , il a le cœur dur ; et si son cœur est dur , son oreille l'est aussi. La

musique de M. de *la Borde* est douce et agréable. —  
 Madame *Denis* qui s'y connaît en est extrême- 1769.  
 ment contente. C'est elle qui m'a déterminé à écrire à M. le duc d'*Aumont*, en m'assurant que vous approuveriez cette démarche ; mais , après avoir fait ce pas , il ferait triste de reculer. J'ai fort à cœur le succès de cette affaire , pour plus d'une raison ; c'est la seule chose qui pourrait déterminer un certain voyage ; d'ailleurs il ferait bien désagréable pour *la Borde* d'avoir sollicité une grâce dont il peut très-bien se passer , et de n'avoir pu l'obtenir. En vérité , ce serait à lui qu'on devrait demander sa musique comme une grâce. Il est ridicule de présenter une vieille musique purement française à une princesse qui est entièrement pour le goût italien. Vous devriez bien mettre madame la duchesse de *Villeroi* dans notre parti.

Au reste , si *la Borde* s'adresse à la personne qui est si bien avec notre premier gentilhomme de la chambre , je ne crois pas que cela doive faire la moindre peine à l'adverse partie qui ne se mêle point du tout des opéra.

Je ne fais si *la Borde* est assez heureux pour être connu de vous ; c'est un bon garçon , complaisant et aimable , et dont le caractère mérite qu'on s'intéresse à lui , d'autant plus qu'il aime les arts pour eux-mêmes , et sans

— 1769. aucune vue qui puisse avilir un goût si respectable. En un mot , mon cher ange , faites ce que vous pourrez , et que l'espérance me reste encore au fond de la boîte.

J'espère surtout que madame d'*Argental* se porte mieux par le beau temps que nous avons.

Je vous répète encore que , quoique je sois très-sûr qu'on m'a pris beaucoup de papiers , je ne veux jamais connaître l'auteur de cette indiscretion ; et si on accusait dans le public celui que l'on soupçonne , je prendrais hautement son parti , comme j'ai déjà fait en pareille occasion.

On dit que l'abbé de *Chauvelin* se meurt , et que le président *Hénault* est dans les limbes ; pour moi , je suis toujours dans le purgatoire , et je me croirais dans le paradis , si je pouvais vous embrasser. V.

A M A D A M E

LA DUCHESSE DE CHOISEUL.

14 d'auguste.

MADAME GARGANTUA ,

J'AI reçu le foulier dont il a plu à votre grandeur de me gratifier ; il est long d'un pied de roi et d'un demi-pouce ; et , comme j'ai oui dire que vous êtes de la taille la mieux proportionnée , il est clair que vous devez avoir sept pieds trois pouces et demi de haut , ce qui , avec les deux pouces et demi de votre talon , compose une dame de sept pieds six pouces : c'est une taille fort avantageuse. On dira , tant qu'on voudra , que la *Vénus de Médicis* est petite , mais *Minerve* était très-grande.

C'est à *Minerve* à me dire si elle aime les Guébres. L'auteur sera enchanté de ne lui pas déplaire ; il me l'a dit lui-même. C'est précisément votre tolérance qu'il demande. On s'est bien donné de garde de l'imprimer à



— 1769. Paris sous le titre de la Tolérance. Tout ce qu'on demande à vos grâces, Madame, c'est que vous en disiez un peu de bien. Il y a des ames approchantes de la vôtre qui la prennent sous leur protection, et il n'y a que ce moyen-là de lui procurer une entrée agréable dans le monde. On se garde bien de vous compromettre; mais on croit ne point abuser de vos bontés, en vous suppliant de joindre tout doucement votre voix à celles qui favorisent ces pauvres Guèbres.

Quant à la ville de la tolérance, il est bien clair que ce ne fera pas là son nom; mais, si la chose n'y est pas, j'assure le maître de votre pied qu'elle ne fera jamais peuplée.

L'histoire dont vous me faites l'honneur de me parler, Madame, m'a paru écrite de deux mains bien différentes; la fin est remplie d'erreurs, de sottises monstrueuses et de solécismes. Cette fin est impertinente de tout point. Je crois qu'il n'y a qu'un *Fréron* dans le monde qui puisse l'attribuer à mon ami. Il mourrait d'un excès d'indignation, si un être raisonnable et honnête pouvait perdre la raison et l'honnêteté au point de lui attribuer une si infame rapsodie. Je me fâche presque en vous parlant. Je mets ma tête dans votre foulard (elle y entre très-aisément) pour oublier des idées si désagréables; et me

confiant à votre tête et à votre cœur beaucoup  
plus qu'à vos souliers, je suis avec un profond  
respect,

Madame *Gargantua*,

votre, &c. *Guillemet.*

L E T T R E L X X X I.

A M. LE COMTE DE SCHOMBERG.

16 d'auguste.

**V**ous êtes trop bon, Monsieur. Il est vrai que j'ai eu un petit avertissement; il est bon d'en avoir quelquefois pour mettre ordre à ses affaires, et pour n'être pas pris au pied levé. Cette vie-ci n'est qu'une assez misérable comédie; mais soyez bien sûr que je vous ferai tendrement attaché jusqu'à la dernière ligne de mon petit rôle.

Dès qu'il y aura quelque chose de nouveau dans nos quartiers, je ne manquerai pas de vous l'envoyer. Voyez si vous voulez que ce soit sous le contre-feing de M. le duc de *Choiseul*, ou sous celui de monseigneur le duc d'*Orléans*.

Je voudrais bien que ce prince protégât un peu les Guébres. *Henri IV*, dont il a tant

— de choses, les protégea ; et la dernière scène  
 1769. des Guèbres est précisément l'édit de Nantes. Ceci n'est point un amusement de poésie, c'est une affaire qui concerne l'humanité. Les Velches ont encore des préjugés bien infâmes. Il n'y a rien de si sot, de si méprisable qu'un velche ; mais il n'y a rien de si aimable et de si généreux qu'un français. Vous êtes très-français, Monsieur ; c'est en cette qualité que vous agréerez mon très-tendre respect.

## L E T T R E L X X X I I .

A M. ELIE DE BEAUMONT.

17 d'auguste.

**M**ADAME Denis, mon cher *Cicéron*, m'a mandé que, lorsque vous protégez si bien l'innocence de vos cliens, vous me faites à moi la plus énorme injustice. Vous pensez qu'en fermant ma porte à une infinité d'étrangers qui ne venaient chez moi que par une vaine curiosité, je la ferme à mes amis, à ceux que je révère.

Si vous venez à Lyon, ce dont je doute encore, j'irai vous y trouver plutôt que de ne vous pas voir. Si vous venez à Genève, je vous conjurerai de ne pas oublier Ferney ;

vous ranimerez ma vieilleſſe , j'embrafferai le —  
 défendeur des *Calas* et de *Sirven* , mon cœur 1769.  
 s'ouvrira au vôtre ; je jouirai de la conſolation  
 des philoſophes , qui confiſte à rechercher la  
 vérité avec un homme qui la connaît.

Vous avez mis le ſceau à votre gloire , en  
 rétabliffant l'innocence et l'honneur de M. de  
*la Luzerne*. Vous êtes

*Et nobilis et decens ,*

*Et pro ſollicitis non tacitus reis.*

Je ne fais ſi vous êtes informé de l'aventure  
 d'un nommé *Martin* , condamné à être roué  
 par je ne fais quel juge de village en Barrois ,  
 ſur les préſomptions les plus équivoques. La  
 tournelle étant un peu preſſée , et le pauvre  
*Martin* ſe défendant aſſez mal , a confirmé la  
 ſentence. *Martin* a été roué dans ſon village.  
 Trois jours après , le véritable coupable a été  
 reconnu ; mais *Martin* n'en a pas moins com-  
 paru devant DIEU avec ſes bras et ſes cuiffes  
 rompus. On dit que ces choſes arrivent quel-  
 quefois chez les Velches.

Je vous embraffe bien tendrement , et je  
 me mets aux pieds de madame de *Beaumont*.

1769.

## L E T T R E L X X X I I I .

A U M E M E .

Le 19 d'auguste.

**J**E ne conçois plus rien , mon cher *Cicéron*, à la jurisprudence de ce siècle. Vous rendez l'affaire de M. de *la Luzerne* claire comme le jour , et cependant les juges ont semblé décider contre lui. Je souhaite que d'autres juges lui soient plus favorables ; mais que peut-on espérer ? tout est arbitraire.

Nous avons plus de commentaires que de lois , et ces commentaires se contredisent. Je ne connais qu'un juge équitable , encore ne l'est-il qu'à la longue : c'est le public. Ce n'est qu'à son tribunal que je veux gagner le procès des *Sirven*. Je suis très-sûr que votre ouvrage fera un chef-d'œuvre d'éloquence, qui mettra le comble à votre réputation. Votre succès m'est nécessaire pour balancer l'horreur où me plongera long-temps la catastrophe affreuse du chevalier de *la Barre* qui n'avait à se reprocher que les folies d'un page , et qui est mort comme *Socrate*. Cette affaire est un tissu d'abominations , qui inspire trop de mépris pour la nature humaine.

Vous plaidez en vérité pour le bien de madame votre femme comme *Cicéron pro domo sua*. Je ne vois pas qu'on puisse vous refuser justice. Vous aurez une fortune digne de vous, et vous ferez des *Tusculanes* après vos *Oraisons*. — 1769.

Je croyais que madame de *Beaumont* était entièrement guérie. Ne doutez pas, mon cher Monsieur, du vif intérêt que je prends à elle. Je sens combien sa société doit vous consoler des outrages qu'on fait tous les jours à la raison. Que ne pouvez-vous plaider contre le monstre du fanatisme ! Mais devant qui plaideriez-vous ? ce serait parler contre *Cerbère* au tribunal des furies. Je m'arrête pour écarter ces affreux objets, pour me livrer tout entier au doux sentiment de l'estime et de l'amitié la plus vraie.

1769.

## L E T T R E L X X X I V .

A M. LE DUC DE CHOISEUL.

*Requête de l'hermite de Ferney , présentée par  
M. Coste , médecin.*

Auguste.

**R**IEN n'est plus à sa place que la supplication d'un vieux malade pour un jeune médecin ; rien n'est plus juste qu'une augmentation de petits appointemens , quand le travail augmente. Monseigneur fait parfaitement que nous n'avions autrefois que des écrouelles dans les déserts de Gex , et que , depuis qu'il y a des troupes , nous avons quelque chose de plus fort. Le vieil hermite qui , à la vérité , n'a reçu aucun de ces deux bienfaits de la Providence , mais qui s'intéresse sincèrement à tous ceux qui en sont honorés , prend la liberté de représenter douloureusement et respectueusement que le sieur *Coste* notre médecin très - aimable , qui compte nous empêcher de mourir , n'a pas de quoi vivre , et qu'il est en ce point tout le contraire des

grands médecins de Paris. Il supplie monseigneur de vouloir bien avoir pitié d'un petit pays dont il fait l'unique espérance. (\*)

1769.

## L E T T R E L X X X V.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 30 d'auguste.

J E fais qu'il est beau d'être modeste, mais il ne faut pas être indifférent sur sa gloire. Je me flatte, Monseigneur, que du moins cette petite édition, que j'ai eu l'honneur de vous envoyer, ne vous aura pas déplu. Elle devrait vous rebuter, s'il y avait de la flatterie; mais il n'y a que de la vérité. Je ne vois pas pourquoi ceux qui rendent service à la patrie n'en feraient pas payés de leur vivant. *Salomon* dit que les morts ne jouissent de rien, et il faut jouir.

J'ai eu l'honneur de vous parler de l'opéra de M. de *la Borde*. Permettez-moi de vous présenter une autre requête sur une chose beaucoup plus aisée que l'arrangement d'un opéra, c'est d'ordonner les *Scythes* pour *Fontainebleau* au lieu de *Méropé*, ou les *Scythes*

(\*) M. *Coste* a obtenu 1200 livres de pension et 600 livres pour les frais de son voyage.



— 1769. après Mérope , comme il vous plaira ; vous me ferez le plus grand plaisir du monde. J'ai des raisons essentielles pour vous faire cette prière. Je vous demande en grâce de faire mettre les Scythes sur la liste de vos faveurs pour Fontainebleau. Mes soixante et seize ans et mes maladies ne m'empêchent pas , comme vous voyez , de penser encore un peu aux bagatelles de ce monde. Pardonnez-les-moi en faveur de ma grande passion , c'est celle de vous faire encore une fois ma cour avant de mourir , et de vous renouveler mon très-tendre et profond respect. *V.*

## L E T T R E L X X X V I .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

30 d'auguste.

**M**ON cher ange , j'ai été un peu malade ; je ne suis pas de fer , comme vous savez ; c'est ce qui fait que je ne vous ai pas remercié plutôt de votre dernière lettre.

Le jeune auteur des Guébres m'est venu trouver ; il a beaucoup ajouté à son ouvrage , et j'ai été assez content de ce qu'il a fait de nouveau : mais tous ses soins et toute sa sagesse ne défarmeront probablement pas les

prêtres de *Pluton*. On était près de jouer cette pièce à Lyon ; la seule crainte de l'archevêque, qui n'est pourtant qu'un prêtre de *Vénus*, a rendu les empressements des comédiens inutiles. 1769.

L'intendant veut la faire jouer à sa campagne ; je ne fais pas encore ce qui en arrivera. Il se trouve , par une fatalité singulière , que ce n'est pas la prêtraille que nous avons à combattre dans cette occasion , mais les ennemis de cette prêtraille qui craignent de trop offenser leurs ennemis.

J'ai écrit à M. le maréchal de *Richelieu* pour le prier de faire mettre les *Scythes* sur la liste de *Fontainebleau*. Les *Scythes* ne valent pas les *Guèbres* , il s'en faut beaucoup ; mais , tels qu'ils sont , ils pourront être utiles à *le Kain* , et lui fournir trois ou quatre représentations à Paris.

Je me flatte que la rage de m'attribuer ce que je n'ai pas fait est un peu diminuée.

Je ne me mêle point de l'affaire de *Martin* : elle n'est que trop vraie , quoi qu'en dise mon gros petit neveu qui a compulsé les registres de la tournelle de cette année , au lieu de ceux de 1767 ; mais j'ai bien assez des *Sirven* sans me mêler des *Martin*. Je ne peux pas être le don *Quichotte* de tous les roués et de tous les pendus. Je ne vois de tous côtés que les

— injustices les plus barbares. *Lalli* et son bâillon,  
 1769. *Sirven, Calas, Martin*, le chevalier de *la Barre*,  
 se présentent quelquefois à moi dans mes  
 rêves. On croit que notre siècle n'est que  
 ridicule, il est horrible. La nation passe un  
 peu pour être une jolie troupe de singes ; mais,  
 parmi ces singes , il y a des tigres , et il y en  
 a toujours eu. J'ai toujours la fièvre le 24 du  
 mois d'auguste, que les barbares Velches  
 nomment août ; vous savez que c'est le jour  
 de la Saint-Barthelemi : mais je tombe en  
 défaillance le 14 de mai où l'esprit de la ligue  
 catholique , qui dominait encore dans la  
 moitié de la France , assassina *Henri IV* par les  
 mains d'un révérend père feuillant. Cepen-  
 dant les Français dansent comme si de rien  
 n'était.

Vous me demandez ce que c'est que l'aven-  
 ture du pape et de la perruque. C'est que  
 mon ex-jésuite *Adam* voulait me dire la messe  
 en perruque , pour ne pas s'enrhumer ; et que  
 j'ai demandé cette permission au pape qui  
 me l'a accordée. Mais l'évêque , qui est une  
 tête à perruque , est venu à la traverse ; et il  
 ne tient qu'à moi de lui faire un procès en  
 cour de Rome , ce qu'assurément je ne ferai  
 pas.

Le parlement de Toulouse semble faire  
 amende honorable aux manes de *Calas*, en  
 favorisant

favorisant l'innocence de *Sirven*. Il a déjà rendu un arrêt par lequel il déclare le juge subalterne, qui a jugé toute la famille à être pendue, incapable de revoir cette affaire, et la remet à d'autres juges : c'est beaucoup. Je regarde le procès des *Sirven* comme gagné ; j'avais besoin de cette consolation.

Mes tendres respects à mes deux anges. V.

## LETTRE LXXXVII.

A M. LE COMTE DE SCHOMBERG.

31 d'auguste.

IL est vrai, Monsieur, que j'ai été fort malade. C'est le partage ordinaire de la vieillesse, surtout quand on est né avec un tempérament faible ; et ces petits avertissemens sont des coups de cloche qui annoncent que bientôt il n'y aura plus d'heure pour nous. Les bêtes ont un grand avantage sur l'espèce humaine ; il n'y a point de coup de cloche pour les animaux, quelque esprit qu'ils aient ; ils meurent tous sans qu'ils s'en doutent ; ils n'ont point de théologiens qui leur apprennent les quatre fins des bêtes ; on ne gêne point leurs derniers momens par des cérémonies impertinentes et souvent odieuses ; il ne

leur en coûte rien pour être enterrés , on ne  
 1769. plaide point pour leurs testamens : mais aussi  
 nous avons sur eux une grande supériorité ,  
 car ils ne connaissent que l'habitude , et nous  
 connaissons l'amitié. Les chiens barbets ont  
 beau avoir la réputation d'être les meilleurs  
 amis du monde , ils ne nous valent pas.

Vous me faites sentir du moins , Monsieur,  
 cette consolation dans toute son étendue.

Je n'ai jamais eu l'honneur de voir madame  
*Gargantua* , je ne connais d'elle qu'un foulier  
 qui annonce la plus grande taille du monde ;  
 mais je connais d'elle des lettres qui me font  
 croire qu'elle a l'esprit beaucoup plus délicat  
 que ses pieds ne sont gros.

Je lui passe de ne pas aimer *Catau* ; c'est  
 entre elles deux qui fera la plus grande : mais  
 je ne lui passe pas de croire qu'une rapsodie  
 contre laquelle vous m'avez vu si en colère ,  
 puisse être de moi.

La compagnie des Indes , dont vous me  
 parlez , paye actuellement le sang de *Lolli* ;  
 mais qui payera le sang du chevalier de la  
*Barre* ?

Ne foyez point étonné , Monsieur , que  
 j'aye été malade au mois d'*auguste* que les  
 Velches appellent *août*. J'ai toujours la fièvre  
 vers le 24 de ce mois , comme vers le 14 de  
 mai. Vous devinez bien pourquoi , vous dont

les ancêtres étaient attachés à *Henri IV*. Votre  
visite et votre souvenir font un baume sur 1769.  
toutes mes blessures. Conservez-moi des bon-  
tés dont le prix m'est si cher.

## L E T T R E L X X X V I I I .

A M. L'ABBÉ AUDRA, à *Toulouse*.

A Ferney, le 4 de septembre.

J E ne conçois pas, Monsieur, pourquoi cet infortuné *Sirven* se hâte si fort de se remettre en prison à Mazamet, puisque vous ferez à la campagne jusqu'à la Saint-Martin. Il faut qu'il s'abandonne entièrement à vos conseils. Je crains pour sa tête dans une prison où il fera probablement long-temps. Il m'a envoyé la consultation des médecins et chirurgiens de Montpellier. Il est clair que le rapport de ceux de Mazamet était absurde, et que l'ignorance et le fanatisme ont condamné, flétri, ruiné une famille entière et une famille très-vertueuse. J'ai eu tout le temps de la connaître; elle demeure, depuis six ans, dans mon voisinage. La mère est morte de douleur en me venant voir; elle a pris DIEU à témoin

— de son innocence à son dernier moment ; elle  
1769. n'avait pas même besoin d'un tel témoin.

Ce jugement est horrible , et déshonore la France dans les pays étrangers. Vous travaillez , Monsieur , non - seulement pour secourir l'innocence opprimée , mais pour rétablir l'honneur de la patrie.

J'espère beaucoup dans l'équité et dans l'humanité de monsieur le procureur général. M. le prince de *Beauvau* lui a écrit , et prend cette affaire fort à cœur ; mais je crois qu'on n'a besoin d'aucune sollicitation dans une cause que vous défendez. Je suis même persuadé que le parlement embrassera avec zèle l'occasion de montrer à l'Europe qu'il ne peut être séduit deux fois par le fanatisme du peuple , et par de malheureuses circonstances qui peuvent tromper les hommes les plus équitables et les plus habiles. J'ai toujours été convaincu qu'il y avait , dans l'affaire des *Calas* , de quoi excuser les juges. Les *Calas* étaient très - innocens , cela est démontré ; mais ils s'étaient contredits. Ils avaient été assez imbécilles pour vouloir sauver d'abord le prétendu honneur de *Marc-Antoine* leur fils , et pour dire qu'il était mort d'apoplexie , lorsqu'il était évident qu'il s'était défait lui-même. C'est une aventure abominable ; mais enfin on ne peut reprocher aux juges que d'avoir

trop cru les apparences. Or, il n'y a ici nulle apparence contre *Sirven* et sa famille. L'alibi est prouvé invinciblement; cela seul devait arrêter le juge ignorant et barbare qui l'a condamné. — 1769.

On m'a mandé que le parlement avait déjà nommé d'autres juges pour revoir le procès en première instance. Si cette nouvelle est vraie, je tiens la réparation sûre; si elle est fautive, je serai affligé. Je voudrais être en état de faire, dès à présent, le voyage de Toulouse. Je me flatte que les magistrats me verraient avec bonté, et qu'ils me verraient avec d'autant moins mauvais gré d'avoir pris si hautement le parti des *Calas*, que j'ai toujours marqué, dans mes démarches, le plus profond respect pour le parlement, et que je n'ai imputé l'horreur de cette catastrophe qu'au fanatisme dont le peuple était enivré. Si les hommes connaissaient le prix de la tolérance; si les lois romaines, qui font le fond de votre jurisprudence, étaient mieux suivies, on verrait moins de ces crimes et de ces supplices qui effraient la nature. C'est le seul esprit d'intolérance qui assassina *Henri III*, *Henri IV*, votre premier président *Duranti* et l'avocat général *Raffis*; c'est lui qui a fait la Saint-Barthelemi; c'est lui qui a fait expirer *Calas* sur la roue. Pourquoi ces abominations n'arrivent-



— elles qu'en France? pourquoi tant d'affassinats  
 1769. religieux, et tant de lettres de cachet, prodigées par le jésuite *le Tellier*, font-ils le partage d'un peuple si renommé pour la danse et pour l'opéra comique?

Tant que vous aurez des pénitens blancs, gris et noirs, vous serez exposés à toutes ces horreurs. Il n'y a que la philosophie qui puisse vous en tirer; mais la philosophie vient à pas lents, et le fanatisme parcourt la terre à pas de géant.

Je me consolerais, et j'aurai quelque espérance de voir les hommes devenir meilleurs, si vous faites rendre aux *Sirven* une justice complète. Je vous prie, Monsieur, de ne vous point rebuter des irrégularités dans lesquelles peut tomber un homme accablé d'une infortune de sept années, capable de déranger la meilleure tête.

Au reste, il doit avoir encore assez d'argent, et il n'en manquera pas. Je suis tout près de faire ce que veut M. d'*Arquier*. Je pense entièrement comme lui; il m'a pris par mon faible, et vous augmentez beaucoup l'envie que j'ai de rendre ce petit service à la littérature. Il faudrait pour cela être sur les lieux, il faudrait passer l'hiver à Toulouse. C'est une grande entreprise pour un vieillard de soixante et quinze ans, qui aime toujours passionnément

les beaux arts, mais qui n'a que des désirs et point de force. 1769.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, avec tous les sentimens d'estime, et j'ose dire d'amitié que vous méritez, votre, &c.

P. S. Notre ami l'abbé *Morellet* a donc écrasé la compagnie des Indes ; mais cette compagnie a fait couper le cou à *Lalli* qui, à mon gré, ne le méritait pas. Il y avait quelques gens employés aux Indes qui méritaient mieux une pareille catastrophe ; c'est ainsi que va le monde. Tout ira bien dans la Jérusalem céleste.

## LET TRE LXXXIX.

A M A D A M E

LA DUCHESSE DE CHOISEUL.

Ferney, 4 de septembre.

MADAME GARGANTUA,

**P**ARDON de la liberté grande ; mais, comme j'ai appris que monseigneur votre époux forme une colonie dans les neiges de mon voisinage, j'ai cru devoir vous montrer à

— tous deux ce que notre climat , qui passe  
1769. pour celui de la Sibérie sept mois de l'année,  
peut produire d'utile.

Ce sont mes vers à soie qui m'ont donné  
de quoi faire ces bas ; ce sont mes mains qui  
ont travaillé à les fabriquer chez moi , avec  
le fils de *Calas* ; ce sont les premiers bas qu'on  
ait faits dans le pays.

Daignez les mettre , Madame , une seule  
fois ; montrez ensuite vos jambes à qui vous  
voudrez , et si on n'avoue pas que ma soie est  
plus forte et plus belle que celle de Provence  
et d'Italie , je renonce au métier ; donnez-les  
ensuite à une de vos femmes , ils lui dureront  
un an.

Il faut donc que monseigneur votre époux  
soit bien persuadé qu'il n'y a point de pays si  
disgracié de la nature qu'on ne puisse en tirer  
parti.

Je me mets à vos pieds , j'ai sur eux des desseins ;  
Je les prie humblement de m'accorder la joie  
De les avoir logés dans ces mailles de soie ,  
Qu'au milieu des frimats je formai de mes mains.  
Si la Fontaine a dit , *déchauffons ce que j'aime* ,  
J'ose prendre un plus noble soin ;  
Mai il vaudrait bien mieux , j'en juge par moi-même,  
Vous contempler de près que vous chauffer de loin.

Vous

Vous verrez, madame *Gargantua*, que j'ai pris tout juste la mesure de votre foulier. Je ne suis fait pour contempler ni vos yeux ni vos pieds, mais je suis tout fier de vous présenter de la soie de mon cru. Si jamais il arrive un temps de disette, je vous enverrai, dans un cornet de papier, du blé que je sème, et vous verrez si je ne suis pas un bon agriculteur digne de votre protection. 1769.

On dit que vous avez reçu parfaitement un petit médecin de votre colonie; mais un laboureur est bien plus utile qu'un médecin. Je ne suis plus typographe; je me donne entièrement à l'agriculture, depuis le poëme des *Saisons* de M. de *Saint-Lambert*. Cependant, s'il paraît quelque chose de bien philosophique qui puisse vous amuser, je ferai toujours à vos ordres.

Agréez, Madame, le profond respect de votre ancien colporteur, laboureur et manufacturier, *Guillemet*.

1769.

## L E T T R E X C.

A M A D A M E

## LA MARQUISE DU DEFFANT.

6 de septembre.

**J**E viens de faire ce que vous voulez, Madame ; vous savez que je me fais toujours lire pendant mon dîner. On m'a lu un éloge de *Molière*, qui durera autant que la langue française : c'est le *Tartufe*.

Je n'ai point lu celui qui a été couronné à l'académie française. Les prix institués pour encourager les jeunes gens, sont très-bien imaginés : on n'exige pas d'eux des ouvrages parfaits ; mais ils en étudient mieux la langue, ils la parlent plus exactement, et cet usage empêche que nous ne tombions dans une barbarie complète.

Les Anglais n'ont pas besoin de travailler pour des prix ; mais il n'y a pas chez eux de bon ouvrage sans récompense : cela vaut mieux que des discours académiques. Ces discours sont précisément comme les thèmes que l'on fait au collège : ils n'influent en rien sur le goût de la nation. Ce qui a corrompu

le goût, c'est principalement le théâtre, où l'on applaudit à des pièces qu'on ne peut lire ; c'est la manie de donner des exemples, c'est la facilité de faire des choses médiocres, en pillant le siècle passé, et en se croyant supérieur à lui. 1769.

Je prouverais bien que les choses passables de ce temps-ci sont toutes puisées dans les bons écrits du siècle de *Louis XIV.* Nos mauvais livres sont moins mauvais que les mauvais que l'on faisait du temps de *Boileau*, de *Racine* et de *Molière*, parce que, dans ces plats ouvrages d'aujourd'hui, il y a toujours quelques morceaux tirés visiblement des auteurs du règne du bon goût. Nous ressemblons à des voleurs qui changent et qui ornent ridiculement les habits qu'ils ont dérobés, de peur qu'on ne les reconnaisse. A cette friponnerie s'est jointe la rage de la dissertation et celle du paradoxe. Le tout compose une impertinence qui est d'un ennui mortel.

Je vous promets bien, Madame, de prendre toutes ces sottises en considération l'hiver prochain, si je suis en vie, et de faire voir à mes chers compatriotes que, de français qu'ils étaient, ils sont devenus velches.

Ce sont les derniers chapitres que vous avez lus qui sont assurément d'une autre main, et d'une main très-mal-adroite. Il n'y a ni

— vérité dans les faits , ni pureté dans le style.  
1769. Ce font des guenilles qu'on a cousues à une bonne étoffe.

On va faire une nouvelle édition des Guèbres que j'aurai l'honneur de vous envoyer. Criez bien fort pour ces bons Guèbres, Madame ; criez, faites crier ; dites combien il ferait ridicule de ne point jouer une pièce si honnête , tandis qu'on représente tous les jours le Tartufe.

Ce n'est pas assez de haïr le mauvais goût, il faut détester les hypocrites et les persécuteurs ; il faut les rendre odieux et en purger la terre. Vous ne détestez pas assez ces monstres-là. Je vois que vous ne haïssez que ceux qui vous ennuiant. Mais pourquoi ne pas haïr aussi ceux qui ont voulu vous tromper et vous gouverner ? ne sont-ils pas d'ailleurs cent fois plus ennuyeux que tous les discours académiques ? et n'est-ce pas là un crime dont vous devez les punir ? mais en même temps n'oubliez pas d'aimer un peu le vieux solitaire qui vous fera tendrement attaché tant qu'il vivra.

Vous savez que votre grand'maman m'a envoyé un soulier d'un pied de roi de longueur. Je lui ai envoyé une paire de bas de soie qui entrerait à peine dans le pied d'une dame chinoise. Cette paire de bas , c'est moi

qui l'ai faite ; j'y ai travaillé avec un fils de \_\_\_\_\_  
*Calas*. J'ai trouvé le secret d'avoir des vers à 1769.  
 foie dans un pays tout couvert de neiges ,  
 sept mois de l'année ; et ma foie , dans mon  
 climat barbare , est meilleure que celle d'Italie.  
 J'ai voulu que le mari de votre grand'maman ,  
 qui fonde actuellement une colonie dans  
 notre voisinage , vît par ses yeux que l'on  
 peut avoir des manufactures dans notre climat  
 horrible.

Je suis bien las d'être aveugle tous les  
 hivers , mais je ne dois pas me plaindre  
 devant vous. Je serais comme ce sot prêtre  
 qui osait crier , parce que les Espagnols le  
 faisaient brûler en présence de son empereur  
 qu'on brûlait aussi. Vous me diriez comme  
 l'empereur : Et moi , suis-je sur un lit de  
 roses ?

Vous êtes malheureuse toute l'année , et  
 moi je ne le suis que quatre mois : je suis  
 bien loin de murmurer , je ne plains que vous.  
 Pourquoi les caufes secondes vous ont-elles si  
 maltraitée ? pourquoi donner l'être , sans don-  
 ner le bien-être ? c'est-là ce qui est cruel.

Adieu , Madame , consolons-nous. *V.*



1769.

## L E T T R E X C I.

A M. D E B O R D E S , à Lyon.

Septembre.

V O I C I le fait , mon cher ami : M. de *Sartine* a fait imprimer les *Guèbres* par *Lacombe* , mais il ne veut pas être compromis. Les ministres souhaitent qu'on la joue ; mais ils veulent qu'on la représente d'abord en province. On en donne , cette semaine , une représentation à *Orangis* , à deux lieues de Paris. Vous pouvez compter sur la vérité de ce que je vous mande.

Tout bien considéré , M. de *Flesselles* pourrait écrire à M. de *Sartine*. Il est certain qu'il répondra favorablement. Je vous réponds de même de M. le duc de *Choiseul* , de M. le duc de *Praslin* , de monsieur le chancelier. A l'égard du roi , il ne se mêle en aucune manière de ces bagatelles.

J'ai fait réflexion qu'il faut bien se donner de garde de fournir à un évêque , quel qu'il soit , le prétexte de se flatter qu'on doive le consulter sur les divertissemens publics ou particuliers. On joue tous les jours le *Tartufe* sans faire aux prêtres le moindre compliment ; ils ne

doivent se mêler en rien de ce qui ne regarde pas l'Eglise; c'est la maxime du conseil du roi et de toutes les juridictions du royaume. Le temps est passé où les hypocrites gouvernaient les sots. Il faut détruire aujourd'hui un pouvoir aussi odieux que ridicule. On ne peut mieux parvenir à ce but qu'en jouant les Guèbres, qui rendent la persécution exécrationnable, sans que ceux qui veulent être persécuteurs puissent se plaindre. — 1769.

On fit très-mal, à mon avis, de priver la ville de Lyon de l'usage où elle était, de donner une petite fête le premier dimanche du carême, et de craindre les menaces que faisait un certain homme d'écrire à la cour. Soyez très-sûr que le corps de ville l'aurait emporté sur lui sans difficulté, et que ses lettres à la cour ne feraient pas plus d'effet que les excommunications de *Rezzonico*. Je ne connais pas quel rapport le parlement de Bretagne peut avoir avec l'intendant de Lyon; mais je conçois très-bien qu'il vaut mieux jouer une tragédie que de donner à jouer à des jeux de hasard ruineux, qui doivent être ignorés dans une ville de manufactures.

Au reste, rien ne presse. Ce petit divertissement sera aussi bon en novembre qu'en septembre. Je ne fais, mon cher ami, si ma santé me permettra de faire le voyage; mais si je le

1769. — fais , il faudra que je vive à Lyon dans la plus grande retraite ; que je n'y vienne que pour consulter des médecins , et que je ne fasse absolument aucune visite. Je me meurs d'envie de vous embrasser. V.

N. B. Ne foyez point étonné que les évêques espagnols aillent publiquement à la comédie ; c'est l'usage. Les prêtres espagnols font en cela plus sensés que les nôtres. Il y a plusieurs pièces de théâtre à Madrid , qui finissent par *ite , comædia est*. Alors chacun fait le signe de la croix et va souper avec sa maîtresse.

## LETTRE XCII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

11 de septembre.

**N**ON, vraiment, on ne s'est point adressé à l'archevêque de Lyon, mon cher ange; mais on a craint de lui déplaire; c'est pure poltronnerie au prévôt des marchands. L'intendant veut faire jouer la pièce à sa maison de campagne; mais cette maison est tout auprès de celle du prélat, et on ne fait encore s'il osera élever l'autel de *Baal* contre l'autel

d'*Adonai*. Les petites additions aux Guèbres ne font pas fort essentielles: Je les ai pourtant envoyées à *la Harpe*; il y a deux vers qu'il ne fera pas fâché de prononcer; c'est en parlant des marauds d'Apamée : 1769.

Ils ont, pour se défendre et pour nous accabler ,  
César qu'ils ont séduit, et Dieu qu'ils font parler.

Le seul moyen de faire jouer cette pièce, ce serait de détruire entièrement dans l'esprit des honnêtes gens la rage de l'allégorie. Ce sont nos amis qui nous perdent. Les prêtres ne demanderaient pas mieux que de pouvoir dire : Ceci ne nous regarde pas, nous ne sommes pas chanoines d'Apamée, nous ne voulons point faire brûler les petites filles. Nos amis ne cessent de leur dire : Vous ne valez pas mieux que les prêtres de *Pluton*; vous seriez, dans l'occasion, plus méchans qu'eux. Si on ne le leur dit pas en face, on le dit si haut que tous les échos le répètent.

Enfin, je ne joue pas heureusement, et il faut que je me retire tout-à-fait du jeu.

Je vois bien que *Pandore* a fait coupe-gorge. Il est fort aisé de faire ordonner par *Jupiter*, à la dame *Néméfis*, d'emprunter les chausses de  *Mercure*, et son chapeau et ses talonnières; mais le reste m'est impossible; *tu nihil invitâ*

— 1769. *dices faciesve Minervâ.* Ce sont de ces commandemens de DIEU que les justes ne peuvent exécuter.

J'ai reçu une lettre d'un sénateur de Venise, qui me mande que tous les honnêtes gens de son pays pensent comme moi. La lumière s'étend de tous côtés ; cependant le sang du chevalier de *la Barre* fume encore. A l'égard de celui de *Martin*, ce n'est pas à moi de le venger ; tout ce que je puis dire, mon cher ange, c'est qu'il y a des tigres parmi les finges ; les uns dansent, les autres dévorent. Voilà le monde, ou du moins le monde des Velches ; mais je veux faire comme DIEU, pardonner à Sodome, s'il y a dix justes comme vous. Mille tendres respects à mes deux anges. V.

## LET TRE X C I I I.

A U M E M E.

16 de septembre.

**J**E réponds, mon cher ange, à vos lettres du 4 et du 9. Vous devez actuellement avoir reçu, par *M. Marin*, la tragédie des *Guèbres*, avec les additions que le jeune auteur a faites.

Le Kain a joué à Toulouse *Tanocrède*, *Zamore* et *Hérode*, avec le plus grand succès. La salle était remplie à deux heures. On dit la troupe fort bonne; plusieurs amateurs ont fait une souscription assez considérable pour la composer. Cette troupe a donné *Athalie* avec la musique des chœurs, et on me demande des chœurs pour toutes mes pièces. Les spectacles adoucissent les mœurs; et, quand la philosophie s'y joint, la superstition est bientôt écrasée. Il s'est fait, depuis dix ans, dans toute la jeunesse de Toulouse, un changement incroyable. *Sirven* s'en trouvera bien; il verra que votre idée de venir se défendre lui-même était la meilleure; mais, plus il a tardé, plus il trouvera les esprits bien disposés. Vous voyez qu'à la longue les bons livres font quelque effet, et que ceux qui ont contribué à répandre la lumière, n'ont pas entièrement perdu leur peine.

On me presse pour aller passer l'hiver à Toulouse. Il est vrai que je ne peux plus supporter les neiges qui m'enfouissent pendant cinq mois de suite, au moins; mais il se pourra bien faire que madame *Denis* vienne affronter auprès de moi les horreurs de nos frimas, et celles de la solitude et de l'ennui, avec un pauvre vieillard qu'il est bien difficile de transplanter.

— 1769. M. de *Ximenès* m'a mandé que M. le maréchal de *Richelieu* avait mis les Guèbres sur le répertoire de Fontainebleau ; je crois qu'il s'est trompé , car M. de *Richelieu* ne m'en parle pas. Il a assez de hauteur dans l'esprit pour faire cette démarche , et ce serait un grand coup. Les tribuns militaires vont au spectacle , et les prêtres de *Pluton* n'y vont point ; la raison gagnerait enfin sa cause , ce qui ne lui arrive pas souvent.

Je vois bien que je perdrai la mienne auprès de M. le duc d'*Aumont*. Il me fera impossible de refaire la scène d'*Eve* et du serpent , à moins que le diable en personne ne vienne m'inspirer. Je suis à présent aussi incapable de faire des vers d'opéra que de courir la poste à cheval. Il y a des temps où l'on ne peut répondre de soi. Je prends mon parti sur *Pandore* ; ce spectacle aurait pu être une occasion qui m'aurait fait faire un petit voyage que je désire depuis long-temps , et que vous seul, mon cher ange , me faites désirer. Quand je dis vous seul , j'entends madame d'*Argental* et vous ; mais , encore une fois , je ne suis pas heureux.

Adieu , mon très-cher ange ; pardonnez à un pauvre malade , si je ne vous écris pas plus au long. V.

L E T T R E X C I V. 1769.

A M. LE COMTE DE LA TOURAILLE.

A Ferney, le 17 de septembre.

LE livre (\*) dont vous me parlez, Monsieur, est évidemment de deux mains différentes. Tout ce qui précède l'attentat de *Damiens* m'a paru vrai, et écrit d'un style assez pur ; le reste est rempli de solécismes et de faussetés. L'auteur ne fait ce qu'il dit. Il prend le président de *Bézigni* pour le président de *Massigni*. Il dit qu'on a donné des pensions à tous les juges de *Damiens*, et on n'en a donné qu'aux deux rapporteurs. Il se trompe grossièrement sur la prétendue union de M. d'*Argenson* et de M. de *Machault*.

Vous aimez les lettres, Monsieur, et vous êtes assez heureux pour ignorer le brigandage qui règne dans la littérature. L'abbé *Desfontaines* fit autrefois une édition clandestine de la *Henriade*, dans laquelle il inféra des vers contre l'académie, pour me brouiller avec elle, et pour m'empêcher d'être de son corps. On a eu, cette fois-ci, une intention plus maligne. Ces petits procédés, qui ne sont pas rares,

(\*) Histoire du parlement de Paris.



— n'ont pas peu contribué à me faire quitter la  
 1769. France, et à chercher la solitude. L'amitié  
 dont vous m'honorez me console. Je vous  
 prie de me la conserver; j'en sens tout le prix.  
 Je serais enchanté d'avoir l'honneur de vous  
 voir; mais il n'y a pas d'apparence que vous  
 puissiez quitter les Etats de Bourgogne et la  
 cour brillante de M. le prince de *Condé*, pour  
 des montagnes couvertes de neige, et pour  
 un vieux solitaire devenu aussi froid qu'elles.  
 V.

## L E T T R E X C V.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 18 de septembre.

**J**E vous écris, Monseigneur, quand j'ai  
 quelque chose à mander que je crois valoir la  
 peine de vous importuner. Je me tais quand  
 je n'ai rien à dire; et, quand je songe que  
 vous devez recevoir par jour une quarantaine  
 de lettres, je crains de faire la quarante et  
 unième.

Vous me demandez où est la gloire? je vais  
 vous le dire. Un homme qui revient de Gênes,  
 me contait hier qu'il y avait vu un homme

de la cour de l'empereur. Cet allemand, en regardant votre statue, disait : Voilà le seul français qui, depuis le maréchal de *Villars*, ait mérité une grande réputation. Un pareil discours est quelque chose. Ce seigneur allemand ne se doutait pas que vous le sauriez par moi. — 1769.

Vous m'accusez toujours d'avoir une confiance aveugle en certaines personnes. Qui voulez-vous que je consulte ? Je ne connais aucun comédien, excepté *le Kain*. Il y a vingt et un ans que je n'ai vu Paris, et tous les acteurs ont été reçus depuis ce temps-là. J'ai une autre nièce que madame *Denis*, qui se mêle aussi de jouer quelquefois la comédie dans son castel. Elle a distribué une ou deux fois de mes rôles. J'ai aussi un neveu, conseiller au parlement, qui est, sans contredit, le meilleur comique des enquêtes. Je voudrais que la grand'chambre ne fit que ce métier-là, tout en irait mieux.

A propos de grand'chambre, vous devez bien voir, Monseigneur, par l'énorme brigandage qui régnait dans l'Inde, que ce n'était pas votre ancien protégé *Lalli* qui était coupable. Il y a des choses qui me font saigner le cœur long-temps. Je suis un peu le don *Quichotte* des malheureux. Je poursuis sans relâche l'affaire des *Sirven*, qui est toute

— semblable à celle des *Calas*, et j'espère en  
1769. venir à bout dans quelques semaines. Ces  
petits succès me consolent beaucoup de ce  
que les fots appellent malheur.

J'ignore toujours si M. le marquis de *Ximenes*  
ne s'est pas trompé quand il m'a mandé que  
vous ordonniez qu'on jouât les Guèbres.  
Ordonnez ce qu'il vous plaira; je vous ferai  
sensiblement obligé de tout ce que vous ferez.  
J'ai la vanité de croire les Guèbres très-dignes  
de votre protection. Il n'y a qu'un fat de  
robin qui ait dit que les Guèbres étaient  
dangereux; où a-t-il pris cette impertinente  
idée? craint-il qu'on ne se fasse guèbre à Paris?  
M. de *Sartine* est bien loin de penser comme  
cet animal.

Je me mets aux pieds de mon héros, et je  
le remercie de toutes ses bontés. *V.*

LETTRE

## L E T T R E X C V I.

1769.

A M A D A M E

## LA MARQUISE DU DEFFANT.

20 de septembre.

OUI, Madame, je veux vous adresser mes idées sur le style d'aujourd'hui, sur l'extinction du génie, et sur les abus de ce qu'on appelle esprit ; mais avant d'entreprendre cet ouvrage, il faut que je vous parle de cette Histoire du parlement que vous vous êtes fait lire.

Vous vous apercevrez aisément que les deux derniers chapitres ne peuvent être de la même main qui a fait les autres ; ils sont remplis de solécismes et de fauffetés. Le barbouilleur qui a joint ce tableau grimaçant aux autres, qui paraissent assez fidelles, dit autant de sottises que de mots. Il prend le président de *Bézigni* pour le président de *Massigni*. Il dit que le roi a donné des pensions à tous les juges de *Damiens*, et il est public qu'il n'en a donné qu'aux deux rapporteurs. Il se trompe sur toutes les dates ; il se trompe sur M. de *Machault*.

1769. — Si vous vous souvenez de ce petit ouvrage que M. de *Bélestat* s'attribuait , et qu'il était incapable de faire , vous trouverez que ces deux chapitres sont du même style. Je ne veux pas approfondir cette nouvelle iniquité ; mais je vous répéterai ce que je viens d'écrire à votre grand'maman : il y a autant de friponneries parmi les gens de lettres , ou soi-disant tels , qu'à la cour. Je ne veux pas les dévoiler pour l'honneur du corps : je suis comme les prêtres qui sauvent toujours , autant qu'ils le peuvent , l'honneur de leurs confrères. Il y a pourtant tel confrère que j'aurais fait pendre assez volontiers.

*La Beaumelle* fit autrefois une édition de la *Pucelle* , dans laquelle il y avait des vers contre le roi et contre madame de *Pompadour* ; et malheureusement ces vers n'étaient pas mal tournés. Il les fit parvenir à madame de *Pompadour* elle-même , avec un finet qui marquait la page où elle était insultée : cela est plus fort que les deux derniers chapitres.

On joua de pareils tours à *Racine* ; et le *Misanthrope* de *Molière* en cite un de cette espèce. Ce qui m'étonne , c'est qu'on fasse de ces horreurs sans aucun intérêt que celui de nuire , et sans y pouvoir rien gagner.

Je conçois bien à toute force , qu'on soit fripon pour devenir pape ou roi ; je conçois

qu'on se permette quelques petites perfidies pour devenir la maîtresse d'un roi ou d'un pape : mais les méchancetés inutiles sont bien fottes. J'en ai vu beaucoup de ce genre en ma vie ; mais , après tout , il y a de plus grands malheurs , et je n'en fais point de pires que la perte des yeux et de l'estomac. — 1769.

Par quelle fatalité faut-il que la nature soit notre plus cruel ennemi ? Je commence déjà à redevenir votre confrère quinze-vingt , parce qu'il est tombé de la neige sur nos montagnes. Je pourrais bien aller passer mon hiver dans les pays chauds , comme font les cailles et les hirondelles qui sont beaucoup plus sages que nous.

Vous m'avez parlé quelquefois d'un petit livre sur la raison des animaux ; je pense comme l'auteur. Les essaims de mes abeilles se laissent prendre une à une pour entrer dans la ruche qu'on leur a préparée ; elles ne blessent alors personne ; elles ne donnent pas un coup d'aiguillon. Quelque temps après , il vint des faucheurs qui coupèrent l'herbe d'un pré rempli de fleurs qui convenaient à ces demoiselles ; elles allèrent en corps d'armée défendre leur pré , et mirent les faucheurs en fuite.

Nos guerres ne sont pas si justes , il s'en faut de beaucoup. Si on se contentait de défendre

— son bien, on n'aurait rien à se reprocher;  
1769. mais on prend le bien d'autrui; et cela n'est point du tout honnête.

Cependant il faut avouer que nous sommes un peu moins barbares qu'autrefois; la société est un peu perfectionnée. Je m'en rapporte à vous, Madame, qui en êtes l'ornement. Je me mets à vos pieds. V.

## L E T T R E X C V I I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

20 de septembre.

**M**ON cher ange, on veut que je vous prie de recommander M. de *Mondion* à M. le duc de *Praslin*. Je vous en prie, de tout mon cœur, vous et madame d'*Argental*. M. le duc de *Praslin* fait de quoi il s'agit, il connaît M. de *Mondion*, il le protège, et vous ne ferez qu'affermir M. le duc de *Praslin* dans ses bontés pour lui.

Quoique je sois actuellement dans un département qui n'a rien de commun avec les vers, cependant je viens de relire cette scène de *Pandore*. Je la trouve assez bien filée, et les raisons de *Mercur*e très-bonnes; mais je n'aime point le couplet de *Némésis*.

Je ne veux que vous apprendre  
A plaire , à brûler toujours.

1769.

Le mot de *brûler* me choque , et n'est point officieux pour la musique ; je suis tenté de tourner ainsi ce couplet :

NEMESIS sous la figure de Mercure.

Confiez-vous à moi ; je viens pour vous apprendre  
Le grand secret d'aimer et de plaire toujours.

PANDORE.

Ah, si je le croyais !

NEMESIS.

C'est trop vous en défendre ;  
J'éternise vos amours ,  
Et vous craignez de m'entendre , &c.

Je suis encore dans une profonde ignorance sur cet ordre donné par M. le maréchal de *Richelieu* , de représenter à Fontainebleau les Guèbres. M. de *Ximenès* est le seul qui m'en ait parlé ; la chose devrait être ; mais c'est probablement une raison de croire qu'elle ne sera pas. C'est beaucoup qu'on donne à Fontainebleau le divertissement de la Princesse de Navarre , les Scythes , Mérope et Tancrède.

*Lacombe* doit avoir vendu plus de Guèbres



— 1769. qu'il ne dit ; mais le marché a été mal fait, on ne peut plus y revenir ; j'en suis fâché pour *le Kain* ; mais dans quelque temps je tâcherai de l'indemniser.

Je viens à des affaires plus graves : c'est le succès de l'avis que vous donnâtes à *Sirven* ; vous aviez seul raison. Tout le parlement de Toulouse est pour *Sirven*, si j'en crois les nouvelles que je reçois aujourd'hui. On remettra cette famille aussi innocente que malheureuse dans tous ses droits. Je vous le dis et le redis, il s'est fait depuis dix ans une prodigieuse révolution dans tous les parlemens du royaume, excepté dans la grand'chambre de Paris. Il faut laisser mourir les vieux affaffins du chevalier de *la Barre*, qui sont en horreur dans l'Europe entière. Un grand souverain me mandait, il y a quelques jours, qu'il les aurait fait enfermer dans les petites maisons de son pays pour toute leur vie.

On ne peut pas assembler les hommes dans la plaine de Grenelle, pour leur prêcher la raison ; mais on éclaire, par des livres de plus d'un genre, les jeunes gens qui sont dignes d'être éclairés, et la lumière se propage d'un bout de l'Europe à l'autre. Les Velches sont toujours les derniers à s'instruire, mais ils s'instruisent à la fin, j'entends les honnêtes gens ; car pour les convulsionnaires, les

bedeaux de paroisse et les porte-Dieu, il ne faut pas s'embarrasser d'eux. —  
1769.

Adieu, mon divin ange; rien n'est plus doux que de faire un peu de bien. V.

## LETTRE XCVIII.

A M. LE COMTE DE SCHOMBERG.

22 de septembre.

LES vieux malades, Monsieur, n'écrivent pas quand ils veulent; mais j'en connais un qui a le cœur bien sensible pour toutes vos bontés.

Je profite de l'avis que vous m'avez donné de vous adresser quelques paquets sous l'enveloppe du petit-fils d'*Henri IV*. Il m'a paru que les Guébres n'étaient point indignes de paraître aux yeux d'un prince dont le grand-père a fait l'édit de Nantes. *Henri IV* parla au parlement à peu-près comme l'empereur s'exprime dans cette tragédie. Je ne fais si on ne pourrait pas s'en amuser à Villers-Cotterets. Il y a une bonne troupe de citoyens qui jouent cette pièce auprès de Paris à Orangis. J'imagine que cette petite société se rendrait volontiers aux ordres de monseigneur le duc d'Orléans. M. et madame de la Harpe sont les

— 1769. principaux acteurs ; je puis vous assurer qu'ils vous feraient grand plaisir.

Vous aurez bientôt monsieur le marquis de *Jaucourt*. Je souhaite que les eaux savoyardes aient fait du bien à ses oreilles. M. de *Bourcet* est venu tracer la nouvelle ville de Verfoy. Il dit que la Corse est un bon pays, qui peut nourrir trois cents mille hommes, s'il est bien cultivé ; en ce cas, le pays que j'habite est bien loin de ressembler à la Corse.

Tous ceux qui reviennent de Corse prétendent que la réputation de *Paoli* était un peu usurpée. S'il s'est mêlé d'être législateur, il ne s'est pas mêlé d'être héros. Quoi qu'il en soit, cette conquête fait beaucoup d'honneur à M. le duc de *Choiseul* ; il gagne un royaume d'une main, et il bâtit une ville de l'autre. Il pourrait dire comme *Lulli* à un page, pendant qu'il tonnait : „ Mon ami, fais le signe de la „ croix, car tu vois bien que j'ai les deux „ mains occupées. „

Conservez-moi vos bontés, Monsieur ; elles consolent ma solitude et mes souffrances ; comptez à jamais sur mes tendres et respectueux sentimens.

LETTRE

## L E T T R E X C I X.

1769.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

27 de septembre.

VOICI encore une autre requête que *Chabanon* me prie de présenter à mes anges. Mais qu'a-t-il besoin de moi ? pourquoi prendre un si grand tour ? Je suppose qu'il a parlé lui-même. Il s'agit d'une place de garde-marine que le chevalier de *Vezieux* sollicite auprès de M. le duc de *Praslin*. Le chevalier de *Vezieux* est neveu de M. de *Chabanon*, et recommandé par M. le duc de *Nivernois*. Un mot de mes anges, placé à propos, fera grand bien.

On attend à Lyon que M. de *Sartine* ait déclaré à un de ses amis qu'il ne se mêle point des spectacles de cette ville, et qu'il ne leur veut aucun mal. Tout se fait bien ridiculement dans votre pays velche. Si M. le duc de *Richelieu* avait voulu, les Guèbres auraient été joués à Fontainebleau, sans le moindre murmure. Nous n'avons actuellement de ressource que dans Orangis. Il se pourrait bien que M. le duc d'*Orléans* priât bientôt cette troupe de venir jouer à Saint-Cloud ou à Villers-Cotterets ; ce serait un bel encouragement. Je ne

— 1769. croirai les Velches dignes d'être français, que quand on représentera, publiquement et sans contradiction, une pièce où les droits des hommes sont établis contre les usurpations des prêtres.

Le vieux solitaire malade lève de loin ses mains aux anges.

## L E T T R E C.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 27 de septembre.

**M**ON héros voit bien que, lorsque j'ai sujet d'écrire, je barbouille du papier sans peine, et que je l'ennuie souvent; mais, quand je n'ai rien à dire, je respecte ses occupations, ses plaisirs, sa jeunesse, et je me tais. Il y a quarante-neuf ans que mon héros prit l'habitude de se moquer de son très-humble serviteur; il la conserve et la conservera. Je n'y fais autre chose que de faire le plongeon, et d'admirer la constance de monseigneur à m'accabler de ses lardons.

Je n'étais pas informé de la circonstance du *Brayer*: il y a mille traits de l'histoire moderne qui échappent à un pauvre solitaire retiré au milieu des neiges.

S'il était permis de vous parler sérieusement, je vous dirais que je n'ai jamais chargé M. de *Ximenès* de vous parler des Guèbres, ni de vous les présenter. Il a pris tout cela sous son bonnet, qui n'est pas celui du cardinal *Ximenès*, dont il prétend pourtant descendre en ligne droite. Je lui suis très-obligé d'aimer les Guèbres, mais je ne l'ai assurément prié de rien. — 1769.

J'ai eu l'honneur de vous en envoyer un autre exemplaire, et on en fait encore actuellement une édition bien plus correcte. Tous les honnêtes gens de Paris souhaitent qu'on représente cette pièce. On la joue en province. Une société de particuliers vient de la représenter à la campagne avec beaucoup de succès; on la jouera probablement chez M. le duc d'*Orléans*. Il n'y a pas un seul mot qui puisse avoir le moindre rapport ni à nos mœurs d'aujourd'hui, ni au temps présent. S'il y a quelque chose qui fasse allusion à l'inquisition, nous n'avons point d'inquisition en France; elle y a toujours été en horreur. Le *Tartufe*, qui était une satire des dévots, et surtout de la morale des jésuites, alors tout-puissans, a été joué par la protection d'un premier gentilhomme de la chambre, et est resté au théâtre pour toujours.

Mahomet, où il est dit :

— Quiconque ose penser n'est pas né pour me croire,  
1769.

Mahomet, dans lequel il y a un *Séide* qui est précisément *Jacques-Clément*, est joué souvent sans que personne en murmure. M. de *Sartine* ne demande pas mieux qu'on fasse aux Guébres le même honneur; mais il n'ose pas se compromettre. Il n'y a qu'un premier gentilhomme de la chambre, ayant le droit d'être un peu hardi, qui puisse prendre sur lui une telle entreprise. Quelques fots pourraient crier, mais trois à quatre cents mille hommes le béniraient.

J'ai bien senti que mon héros, qui a d'ailleurs tant de gloire, ne se soucierait pas beaucoup de celle-ci; aussi je me suis bien donné de garde de lui en parler, et encore plus de lui en faire parler par M. de *Ximènes*; je lui ai seulement présenté les Guébres pour l'amuser. Il viendra un temps où cette pièce paraîtra fort édifiante; ce temps approche, et j'espère que mon héros vivra assez pour le voir.

Au reste, il fait que j'ai juré, depuis longtemps, d'obéir à ses ordres, et de ne jamais les prévenir; de lui envoyer tout ce qu'il me demanderait, et de ne jamais rien lui dépêcher qu'il ne le demande, parce que je ne puis deviner ses goûts; je ne dois rien lui

présenter fans être sûr qu'il le recevra, et je ne veux rien faire qui ne lui plaise. Voilà mon dernier mot pour quatre jours que j'ai à vivre. Je vivrai et je mourrai son attaché, son obligé et son berné. V. 1769.

## L E T T R E C I.

A M. DE CHAMPFORT.

A Ferney, 27 de septembre.

TOUT ce que vous dites, Monsieur, de l'admirable *Molière*, et la manière dont vous le dites, sont dignes de lui et du beau siècle où il a vécu. Vous avez fait sentir bien adroitement l'absurde injustice dont usèrent envers ce philosophe du théâtre des personnes qui jouaient sur un théâtre plus respecté. Vous avez passé habilement sur l'obstination avec laquelle un débauché refusa la sépulture à un sage. L'archevêque *Chanvalon* mourut depuis, comme vous savez, à Conflans, de la mort des bienheureux, sur madame de *Lefdiguères*, et il fut enterré pompeusement au son de toutes les cloches, avec toutes les belles cérémonies qui conduisent infailliblement l'ame d'un archevêque dans l'empyrée. Mais *Louis XIV* avait eu bien de la peine à empêcher que



— celui qui était supérieur à *Plaute* et à *Térence*  
 1769. ne fût jeté à la voirie ; c'était le dessein de  
 l'archevêque et des dames de la halle qui  
 n'étaient pas philosophes.

Les Anglais nous avaient donné , cent ans  
 auparavant , un autre exemple ; ils avaient  
 érigé , dans la cathédrale de *Strafford* , un  
 monument magnifique à *Shakespeare* qui pour-  
 tant n'est guère comparable à *Molière* ni pour  
 l'art ni pour les mœurs.

Vous n'ignorez pas qu'on vient d'établir  
 une espèce de jeux séculaires en l'honneur de  
*Shakespeare* , en Angleterre. Ils viennent d'être  
 célébrés avec une extrême magnificence : il y  
 a eu , dit-on , des tables pour mille personnes.  
 Les dépenses qu'on a faites pour cette fête  
 enrichiraient tout le Parnasse français.

Il me semble que le génie n'est pas encou-  
 ragé en France avec une telle profusion. J'ai  
 vu même quelquefois de petites persécutions  
 être chez les Français la seule récompense de  
 ceux qui les ont éclairés. Une chose qui m'a  
 toujours réjoui , c'est qu'on m'a assuré que  
*Martin Fréron* avait beaucoup plus gagné avec  
 son *Ane littéraire* , que *Corneille* avec le *Cid*  
 et *Cinna* ; mais aussi ce n'est pas chez les Fran-  
 çais que la chose est arrivée , c'est chez les  
 Velches.

Il s'en faut bien , Monsieur , que vous foyez

velche; vous êtes un des français les plus aimables, et j'espère que vous ferez de plus en plus honneur à votre patrie. 1769.

Je vous suis très-obligé de la bonté que vous avez eue de m'envoyer votre ouvrage qui a remporté le prix et qui le mérite.

J'ai l'honneur d'être, avec toute l'estime que je vous dois, Monsieur, votre, &c.

## L E T T R E C I I.

A M. S E R V A N,

AVOCAT GENERAL DE GRENOBLE.

A Ferney, 27 de septembre.

C'EST votre vie, Monsieur, et non pas la mienne qui est utile au monde. Je ne suis que *vox clamantis in deserto*; et j'ajoute que, *vien' rauca e perde il canto e la favella*. De plus, cette vieille voix ne part que du gosier d'un homme sans crédit, et qui n'a d'autre mission que celle de son amour pour une honnête liberté, de son respect pour les bonnes lois, et de son horreur pour des ordonnances ou des usages absurdes, dictés par l'avarice, par la tyrannie, par la grossièreté, par des besoins particuliers

— 1769. et passagers ; et qui enfin , pour comble de démençe , subsistent encore quand les besoins ne subsistent plus. Il n'appartient , Monsieur , qu'à un magistrat tel que vous , d'élever une voix qui sera respectée , non-seulement par son éloquence singulière , mais par le droit de parler que vous avez dans la place où vous êtes.

C'est à vous de montrer combien il est absurde qu'un évêque se mêle de décider des jours où je puis labourer mon champ et faucher mes prés , sans offenser DIEU ; combien il est impertinent que des payfans , qui font carême toute l'année , et qui n'ont pas de quoi acheter des soles comme les évêques , ne puissent manger pendant quarante jours les œufs de leur basse-cour sans la permission de ces mêmes évêques. Qu'ils bénissent nos mariages , à la bonne heure ; mais leur appartient-il de décider des empêchemens ? tout cela ne doit-il pas être du ressort des magistrats ? et ne portons-nous pas encore aujourd'hui les restes de ces chaînes de fer dont ces tyrans sacrés nous ont chargés autrefois ? Les prêtres ne doivent que prier DIEU pour nous , et non pas nous juger.

J'attends avec impatience que vous mettiez ces vérités dans tout leur jour , avec la force de votre style qui ne perdra rien par la sagesse

de votre esprit : vous rendrez un service éternel à la France.

---

 1769.

Vous nous ferez sortir du chaos où nous sommes, chaos que *Louis XIV* a voulu en vain débrouiller. Nos petits enfans s'étonneront peut-être un jour que la France ait été composée de provinces devenues, par la législation même, ennemies les unes des autres. On ne pourra comprendre à Lyon que les marchandises du Dauphiné aient payé des droits d'entrée, comme si elles venaient de Russie. On change de lois en changeant de chevaux de poste; on perd au-delà du Rhône un procès qu'on gagne en-deçà.

S'il y a quelque uniformité dans les lois criminelles, elle est barbare. On accorde le secours d'un avocat à un banquier ou tiers évidemment frauduleux, et on le refuse à un homme accusé d'un crime équivoque.

Si un homme, qui a reçu un assigné pour être ouï, est absent du royaume, et s'il ignore le tour qu'on lui joue, on commence par confisquer son bien. Que dis-je! la confiscation, dans tous les cas, est-elle autre chose qu'une rapine, et si bien rapine que ce fut *Sylla* qui l'inventa? DIEU punissait, dit-on, jusqu'à la quatrième génération chez le misérable peuple juif, et on punit toutes les générations chez le misérable peuple velche. Cette volerie n'est

— 1769. pas connue dans votre province ; mais pourquoi réduire ailleurs des enfans à l'aumône, parce que leur père a été malheureux ? Un velche dégoûté de la vie, et souvent avec très-grande raison, s'avise de séparer son ame de son corps ; et, pour consoler le fils, on donne son bien au roi qui en accorde presque toujours la moitié à la première fille d'opéra qui le fait demander par un de ses amans ; l'autre moitié appartient de droit à messieurs les fermiers généraux.

Je ne parle pas de la torture à laquelle de vieux grands chambriers appliquent si légèrement les innocens comme les coupables. Pourquoi, par exemple, faire souffrir la torture au chevalier de *la Barre* ? était-ce pour savoir s'il avait chanté trois chansons contre *Marie-Magdelène*, au lieu de deux ? est-ce chez les Iroquois, ou dans le pays des tigres, qu'on a rendu cette sentence ? L'impératrice de Russie, de ce pays qui était si barbare il y a cinquante ans, m'a mandé qu'aujourd'hui, dans son empire de deux mille lieues, il n'y a pas un seul juge qui n'eût fait mettre aux petites maisons de Russie les auteurs d'un pareil jugement ; ce sont ses propres paroles.

Puisse votre faible fanté, Monsieur, vous laisser achever promptement le grand ouvrage que vous avez entrepris, et que l'humanité

attend de vous ! Nous avons croupi, depuis *Clovis*, dans la fange ; lavez-nous donc avec votre hyfope, ou du moins cognez-nous le nez dans notre ordure, si nous ne voulons pas être lavés. — 1769.

M. l'abbé de *Ravel* a dû vous dire à quel point je vous estime, je vous aime et je vous respecte. Souffrez que je vous le dise encore dans l'effusion de mon cœur.

## L E T T R E C I I I.

A M. P A N C K O U C K E.

29 de septembre.

J'APPROUVE fort votre dessein de faire un supplément à l'*Encyclopédie*. Je souhaite qu'il ne se trouve plus d'*Abraham Chaumeix*, et que ceux qui ont condamné les thèses contre *Aristote*, l'évétique, la circulation du sang, la gravitation, l'inoculation, le quinzième chapitre de *Bélifaire*, soient si las de leurs anciennes bévues, qu'ils n'en fassent plus de nouvelles. J'ose même espérer qu'à la fin on donnera en France quelques droits d'hospitalité à cette étrangère qu'on nomme *la Vérité*, qu'on a toujours si mal reçue. Le ministère verra qu'il n'y a nulle gloire à commander à

— 1769 un peuple de fots , et que , s'il y avait dans le monde un roi des génies et un roi des grues , le roi des génies aurait le pas.

Vous vous moquez de moi , et vous m'offensez en me proposant dix-huit mille francs pour barbouiller des idées que vous pourrez inférer dans vos in-folio. C'est se moquer d'imaginer qu'à soixante-seize ans je puisse être utile à la littérature ; et c'est un peu m'insulter que de me proposer dix-huit mille francs pour environ six cents pages. Vous savez que j'ai donné toutes mes sottises *gratis* à des génevois , je ne les vendrai pas à des parisiens. J'ai à me plaindre , ou plutôt à les plaindre , de s'être obstinés à rechercher tout ce qui a pu m'échapper , et qui ne méritait pas de voir le jour (\*). Vous en porterez la peine , car je vous certifie que vous ne vendrez pas cet énorme fatras.

A l'égard de votre Encyclopédie , je pourrais , dans deux ou trois mois , commencer à vous faire les articles suivans : *Entendement humain* , *Eglogue* , *Élégie* , *Epopée* , en ajoutant quelques notes historiques à l'article de monsieur *Marmontel*. *Epreuve* , *Fable*. On peut faire une comparaison agréable des fables inventées par l'*Arioste* et imitées par *la Fontaine*. *Fanatisme* ( histoire du ) , cela peut être très-intéressant.

(\*) L'édition de Genève , in-4°.

*Femme*, article ridicule, qui peut devenir instructif et piquant. *Fatalité*; on peut dire sur cet article des choses très-frappantes tirées de l'histoire. *Folie*; il y a des choses sages à dire sur les fous. *Génie*; on peut en parler encore sans en avoir. *Langage*; cet article peut être immense. *Juifs*; on peut proposer des idées très-curieuses sur leur histoire, sans trop effaroucher. *Loi*; examiner s'il y a des lois fondamentales. *Locke*; il faut le justifier sur une erreur qu'on lui attribue à son article. *Main-morte*; on me fournira un excellent article sur cette jurisprudence barbare. *Mallebranche*; son système peut fournir des réflexions fort curieuses. *Métempsychose*, *Métamorphose*, bons articles à traiter.

Je vous indiquerai les autres matières sur lesquelles je pourrai travailler, mais c'est à condition que je serai en vie, car je vous réponds que si je suis mort, vous n'aurez pas une ligne de moi.

Quant à l'italien qui veut, dit-on, refondre, avec quelques suisses, l'*Encyclopédie* faite par des français, je n'ai jamais entendu parler de lui dans ma retraite.



---

1769.

## L E T T R E C I V.

A M. V E R N E S.

Le 9 d'octobre.

**M**ON cher philosophe , si DIEU a dit : *Croissez et multipliez* , voici deux personnes qui veulent obéir à DIEU. L'une est catholique romain , l'autre est de votre religion , et née à Berne. Nos belles lois de 1685 ne permettent pas à un serviteur du pape d'épouser une servante de *Zuingle* ; mais je crois que vous regardez DIEU comme le père de tous les garçons et de toutes les filles. Vous savez que la femme fidelle peut convertir le mari infidelle.

Tâchez , mon cher philosophe , de faire en sorte que ces deux personnes puissent se marier à Genève. Je vous demande votre protection pour elles ; mais ne me nommez pas ; car le mariage est un sacrement dans notre Eglise , et l'on m'accuse , quoiqu'assez mal à propos , de ne pas croire assez aux sept sacremens.

Permettez-moi de vous embrasser de tout mon cœur , sans cérémonie.

## L E T T R E C V.

1769.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 10 d'octobre.

**M**ON héros, dans sa dernière lettre, a daigné me glisser un petit mot de son jardin. Je suis, comme *Adam*, exclus du paradis terrestre, et je suis devenu laboureur comme lui. Je vous assure, Monseigneur, que jamais mon cœur n'a été pénétré d'une plus tendre reconnaissance. Oserais-je vous supplier de vouloir bien faire valoir, auprès de votre amie, les sentimens dont la démarche qu'elle a bien voulu faire m'a pénétré ? J'ai été tenté de l'en remercier ; mais je n'ose, et je vous demande sur cela vos ordres.

Au reste, il n'y a pas d'apparence que j'aye l'impudence de me présenter devant vous dans le bel état où je suis. Il n'est bruit dans le monde que de votre perruque en bourse, et je ne puis être coiffé que d'un bonnet de nuit. Toutes les personnes qui vous approchent, jurent que vous avez trente-trois à trente-quatre ans tout au plus. Vous ne marchez pas, vous courez ; vous êtes debout toute la journée. On assure que vous avez beaucoup plus de fanté que vous n'en aviez à Closter-Seven,

— 1769. et que vous commanderiez une armée plus lestement que jamais. Pour moi, je ne pourrais pas vous servir de secrétaire, encore moins de coureur. La raison en est, que mes fuseaux, que j'appelais jambes, ne peuvent plus porter votre serviteur, et que mes yeux sont entièrement à la *Chaulieu*, bordés de grosses cordes rouges et blanches, depuis qu'il a neigé sur nos montagnes. Vous qui êtes un grand chimiste, vous me direz pourquoi la neige que je ne vois point me rend aveugle, et pourquoi j'ai les yeux très-bons dès que le printemps est revenu. Comme vous êtes parfaitement en cour, je vous demanderai une place aux Quinze-vingts pour l'hiver. Je défie toute votre académie des sciences de me donner la raison de ce phénomène; il est particulier au pays que j'habite. J'ai un ex-jésuite, auprès de moi, qui est précisément dans le même cas, et plusieurs autres personnes éprouvent cette même faveur de la nature. Plus j'examine les choses, et plus je vois qu'on ne peut rendre raison de rien.

J'ai à vous dire qu'on imprime actuellement, dans le pays étranger, *les Souvenirs* de madame de *Caylus*. Elle fait un portrait fort plaisant de M. le duc de *Richelieu* votre père, et votre père véritable, quoi que vous en disiez; je vois que c'était un bel esprit,

et

et que l'hôtel de Richelieu l'emportait sur  
l'hôtel de Rambouillet. — 1769.

Permettez-moi , Monseigneur , de vous remercier encore , au nom des Scythes , de la vieille Mérope et de Tancrède.

On vient donc de jouer une tragédie anglaise à Paris ; je commence à croire que nous devenons trop anglais , et qu'il nous fierait mieux d'être français. C'est votre affaire , car c'est à vous à soutenir l'honneur du pays.

Agréez toujours mon tendre respect et mon inviolable attachement. V.

## L E T T R E C V I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

13 d'octobre.

**M**ON cher ange , j'aurais dû plutôt vous faire mon compliment de condoléance sur votre triste voyage d'Orangis ; je vous aurais demandé ce que c'est qu'Orangis , à qui appartient Orangis , s'il y a un beau théâtre à Orangis ? mais j'ai été dans un plus triste état que vous. Figurez-vous qu'au premier d'octobre il est tombé de la neige dans mon pays ; j'ai passé tout d'un coup de Naples

*Corresp. générale.* Tome XIII. \* Y

— à la Sibérie ; cela n'a pas raccommo-  
 1769. d'été une vieille et languissante machine. On me dira  
 que je dois être accoutumé, depuis quinze  
 ans, à ces alternatives ; mais c'est précisément  
 parce que je les éprouve depuis quinze ans,  
 que je ne les peux plus supporter. On me  
 dira encore : *George - Dandin*, vous l'avez  
 voulu ; *George* répondra comme les autres  
 hommes : J'ai été séduit, je me suis trompé,  
 la plus belle vue du monde m'a tourné la tête,  
 je souffre, je me repens : voilà comme le  
 genre-humain est fait.

Si les hommes étaient sages, ils se met-  
 traient toujours au soleil, et fuiraient le vent  
 du nord comme leur ennemi capital. Voyez  
 les chiens, ils se mettent toujours au coin  
 du feu ; et, quand il y a un rayon de soleil,  
 ils y courent. *La Motte*, qui demeurait sur  
 votre quai, se faisait porter en chaise depuis  
 dix heures jusqu'à midi, sur le pavé qui  
 borde la galerie du Louvre, et là il était  
 doucement cuit à un feu de réverbère.

J'ai peur que les maladies de madame  
*d'Argental* ne viennent en partie de votre  
 exposition au nord. N'avez-vous jamais  
 remarqué que tous ceux qui habitent sur le  
 quai des orfèvres ont la face rubiconde et  
 un embonpoint de chanoine, et que ceux  
 qui demeurent à quatre toises derrière eux,

sur le quai des morfondus , ont presque tous  
des visages d'excommuniés. \_\_\_\_\_

1769.

C'est assez parler du vent du nord que je  
déteste et qui me tue.

Vous avez sans doute vu Hamlet ; les  
ombres vont devenir à la mode ; j'ai ouvert  
modestement la carrière , on va y courir à  
bride abattue ; *domandavo aqua non tempesta*.  
J'ai voulu animer un peu le théâtre en y  
mettant plus d'action , et tout actuellement  
est action et pantomime ; il n'y a rien de si  
sacré dont on n'abuse. Nous allons tomber  
en tout dans l'outré et dans le gigantesque ;  
adieu les beaux vers , adieu les sentimens  
du cœur , adieu tout. La musique ne fera  
bientôt plus qu'un charivari italien , et les  
pièces de théâtre ne seront plus que des  
tours de passe-passe. On a voulu tout perfec-  
tionner , et tout a dégénéré : je dégénère aussi  
tout comme un autre. J'ai pourtant envoyé à  
mon ami *la Borde* le petit changement que je  
vous avais envoyé pour *Pandore* , un peu  
enjolivé. Je vous avoue que j'aime beaucoup  
cette *Pandore* , parce que *Jupiter* est absolument  
dans son tort ; et je trouve extrêmement  
plaisant d'avoir mis la philosophie à l'opéra.  
Si on joue *Pandore* , je serais homme à me  
faire porter en litière à ce spectacle ; mais ,  
*sic vos non vobis mellificatis apes*.

— 1769. J'ai donné quelquefois à Paris des plaisirs dont je n'ai point tâté. J'ai travaillé de toute façon pour les autres , et non pas pour moi ; en vérité , rien n'est plus noble.

Je vous ai envoyé , je crois , deux placets pour M. le duc de *Praslin* ; ce n'est point encore pour moi , je ne suis point marin , dont bien me fâche ; je me meurs sur un vaisseau ; sans cela , est-ce que je n'aurais pas été à la Chine , il y a plus de trente ans , pour oublier toutes les persécutions que j'essuyais à Paris , et que j'ai toujours sur le cœur.

Mille tendres respects à madame d'*Argental*.

A propos , si tout est chez moi en décadence , mon tendre attachement pour vous ne l'est pas.

L E T T R E C V I I. 1769.

A M. LUNEAU DE BOISGERMAIN. (\*)

Du château de Ferney, le 21 d'octobre.

J E suis très-malade, Monsieur; je ne verrai pas long-temps les malheurs des gens de lettres.

Je ne vois pas qu'on puisse rien ajouter ni répondre au factum de M. *Linguet*.

Il me paraît que les toiliers, les droguistes, les vergettiers, les menuisiers, les doreurs n'ont jamais empêché un peintre de vendre son tableau, même avec sa bordure. Monsieur le doyen du parlement de Bourgogne veut bien me vendre tous les ans un peu de son bon vin, sans que les cabaretiers lui aient jamais fait de procès.

Pour les gens de lettres, c'est une autre affaire; il faut qu'ils soient écrasés, attendu qu'ils ne font point corps, et qu'ils ne sont que des membres très-épars.

En 1753, on me proposa de faire à Lyon une très-jolie édition du Siècle de *Louis XIV*;

(\*) M. *Luneau* était en procès avec les libraires qui n'entendaient pas que les auteurs vendissent ou échangeassent leurs ouvrages.



— 1769. une personne très-intelligente et très-bienfaisante persuada au cardinal de *Tençin* que c'était un livre contre *Louis XIV* ; le cardinal l'écrivit au roi , et j'ai vu la réponse de sa Majesté.

La vie est hérissée de ces épines , et je n'y fais d'autres remèdes que de cultiver son jardin.

J'ai l'honneur d'être , &c.

## L E T T R E C V I I I .

À M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

30 d'octobre.

**L**A charmante lettre que vous m'avez écrite, mon cher chambellan de la législatrice victorieuse ! Je vous avais déjà fait mon compliment par M. d'*Eck* ; j'étais alors trop malade pour écrire. C'est donc Cotcin qu'il faut dire, et non pas Choctzim ; moi je l'appelle *Triumphopolis*.

Je me flatte que le code des lois s'achèvera parmi les victoires. *Mars* est, dit-on, le dieu de la Thrace où réside son pauvre serviteur *Moustapha* ; mais *Minerve* réside à Pétersbourg, et vous savez que, dans *Homère*, *Minerve* l'emporte beaucoup sur *Mars*.

Quel *Mars* que *Moustapha* !

A propos, *Orphée* était de Thrace aussi ; 1769.  
faites-y donc un petit voyage, à la suite de sa Majesté impériale. Ah, s'il me restait encore un peu de voix, je chanterais, comme les cygnes, en mourant. Il est bien triste pour moi de mêler de si loin mes acclamations aux vôtres. Je vous embrasse mille fois dans les transports de ma joie. Mille respects à madame la comtesse de *Schouvalof*.

Je présente mes très-humbles et mes tendres félicitations à M. le prince *Gallitzin*, ci-devant ambassadeur tant chez les Français que chez les Velches, et à M. le comte de *Vorónzof* qui est, je crois, à présent à votre cour.

Permettez-moi de faire mettre dans la Gazette de Berne, qui va en France, les détails intéressans de votre lettre.

## LETTRE CIX.

A M. DE BORDES, à Lyon.

30 d'octobre:

SI j'en avais cru mon cœur, je vous aurais remercié plutôt, mon très-cher confrère. Vous avez fait une manœuvre de grand politique, en ne vous trouvant point au rendez-vous.

— 1769. Je suis persuadé qu'on aurait fait valoir en vain les louanges prodiguées dans la pièce (\*) aux pontifes, gens de bien et tolérans. Il y a des traits qui auraient déplu à l'architrucin, tout homme de bien et tolérant qu'il est.

M. de la *Verpilière* ne risque certainement pas plus à faire représenter cette pièce que de me donner à souper à Lyon, si j'étais homme à souper; mais je crois toujours qu'il est bon d'en différer la représentation jusqu'au départ du primat: alors soyez très-sûr que je partirai, et que je viendrai vous voir mort ou vif. Si je meurs à Lyon, les grands vicaires ne me refuseront pas la sépulture; et si je respire encore, ce sera pour vous ouvrir mon cœur, et pour voir, s'il se peut, les fruits de la raison éclore dans une ville plus occupée de manufactures que de philosophie.

Si vous avez ces fragmens de *Michon* et de *Michette*, qu'on vous a tant vantés, je vous demande en grâce de me les envoyer. Le titre m'en paraît un peu ridicule. On dit que c'est une satire contre trois conseillers au parlement. Je soupçonne un très-grand seigneur d'en être l'auteur, mais je ne puis lui pardonner de n'avoir pas le courage de l'avouer; ce procédé est infame. J'ai bien de la peine à

(\*) Les Guébres.

croire qu'une satire, sur un tel sujet, soit aussi bonne qu'on le dit. Ceux qui font courir leurs ouvrages sous le nom d'autrui, sont réellement coupables du crime de faux ; mais il s'agit de confronter les écritures. Tout ce que je puis vous dire, c'est que je ne connais ni *Michon*, ni *Michette*, ni les trois conseillers au parlement dont il est question ; et que l'auteur, quel qu'il soit, est un mal-honnête homme s'il m'impute cette rapsodie.

Adieu, mon cher confrère ; je vous embrasse toujours avec le désir de vous voir.

## L E T T R E C X.

A M. LE COMTE DE SCHOMBERG.

31 d'octobre.

JE ne peux trop vous remercier, Monsieur, des éclaircissements que vous avez la bonté de me donner sur les événemens dont vous avez été témoin. Permettez-moi de répondre, par une petite anecdote, aux vôtres. C'est moi qui imaginai d'engager M. le maréchal de *Richelieu* à faire ce qu'il pourrait pour sauver la vie à ce pauvre amiral *Bing*. Je l'avais fort connu dans sa jeunesse ; et afin de donner plus de poids au témoignage de M. le maréchal

*Corresp. générale.* Tome XIII. \* Z

— de *Richelieu*, je feignis de ne le pas connaître.  
 1769. Je priai donc votre général de m'écrire une lettre ostensible, dans laquelle il dirait qu'ayant été témoin de la bataille navale, il était obligé de rendre justice à la conduite de l'amiral *Bing* qui, étant sous le vent, n'avait pu s'approcher du vaisseau de M. de *la Galissonnière*. Monsieur le maréchal eut la générosité d'écrire cette lettre; je l'envoyai à M. l'amiral *Bing*; elle fit impression sur l'esprit de deux juges du conseil de guerre, mais le parti opposé était trop fort.

Vos réflexions, Monsieur, sur cette mort font bien justes et bien belles; je crois, comme vous, qu'il est fort égal de mourir sur un échafaud ou sur une paille, pourvu que ce soit à quatre-vingt-dix ans.

Je n'ai pu faire autre chose à l'égard de monsieur de *Bussi*, que de le croire sur sa parole; c'est le second de ceux qui portent nouvellement ce nom, avec qui la même chose m'est arrivée.

Je n'ai fait que copier ce que le frère de M. d'*Assas* et le major du régiment m'ont mandé.

Si j'avais été assez heureux, Monsieur, pour recevoir vos instructions plutôt, j'aurais corrigé l'édition in-4° qu'on vient d'achever. Il n'est plus temps, et je n'ai que des remords.

Ma nièce, en arrivant de Paris, m'a parlé

de *Michon* et *Michette* ; on dit que c'est une fatire violente contre trois membres du parlement que , Dieu merci , je n'ai jamais connus. Il faut que celui qui a été assez hardi pour la faire , soit bien lâche de me l'attribuer. Cet ouvrage par conséquent ne peut être que d'un coquin ; d'ailleurs , le titre de la pièce annonce , ce me semble , un ouvrage du Pont-neuf. Ce n'était pas ainsi qu'*Horace* et *Boileau* intitulaient leurs fatires.

1769.

Au reste , j'aurai l'honneur de vous envoyer , dans quelques jours , une nouvelle édition des *Guèbres* , avec beaucoup d'additions et un discours préliminaire assez philosophique , que je soumettrai à votre jugement.

S'il me tombe sous les mains quelque ouvrage passable imprimé en Hollande , je vous l'enverrai sous l'adresse que vous m'avez prescrite , à moins que vous ne donniez un contre-ordre.

Adieu , Monsieur ; conservez-moi des bontés dont je sens si vivement tout le prix.

J'oubliais de vous parler du meurtre de *Lalli* ; vous savez que les Anglais n'aiment pas les Irlandais , et que *Lalli* était surtout un des plus violens jacobites. Cependant toute l'Angleterre s'est soulevée contre le jugement qui a condamné *Lalli* ; on l'a regardé comme une injustice barbare , et j'ai vu quelques

— 1769. livres anglais où l'on ne parle qu'avec horreur de cette aventure. Joignez-y celle de *la Bourdonnaie*, et vous aurez le code de l'ingratitude et de la cruauté; mais les Anglais ont aussi leur amiral *Bing*.

*Iliacos intra muros peccatur et extra.*

## LETTRE CXI.

A M. MARMONTEL.

Premier de novembre.

**M**ON cher ami, mon cher confrère, j'ai été enchanté de votre souvenir et de votre lettre. Vous dites que tous les hommes ne peuvent pas être grands, mais que tous peuvent être bons: savez-vous bien que cette maxime est mot à mot dans *Confucius*? Cela vaut bien la comparaison du royaume des cieux avec de la moutarde et de l'argent placé à usure.

Je conviens, mon cher ami, que la philosophie s'est beaucoup perfectionnée dans ce siècle; mais à qui le devons-nous? aux Anglais; ils nous ont appris à raisonner hardiment. Mais à quoi nous occupons-nous

aujourd'hui ? à faire quelques réflexions spirituelles sur le génie du siècle passé.

---

 1769.

Songez-vous bien qu'une cabale de jaloux imbécilles a mis pendant quelques années la partie carrée d'*Electre*, d'*Iphianasse*, d'*Oreste* et du petit *Itis*, le tout en vers barbares, à côté des belles scènes de *Corneille*, de l'*Iphigénie* de *Racine*, des rôles de *Phèdre*, de *Burrhus* et d'*Acomat* ? cela seul peut empêcher un honnête homme de revenir à Paris.

Cependant je ne veux point mourir sans vous embrasser, vous et M. d'*Alembert*, et MM. *Duclos*, de *Saint-Lambert*, *Diderot*, et le petit nombre de ceux qui soutiennent, avec le quinzième chapitre de *Bélisaire*, la gloire de la France.

J'aurai besoin, si je suis en vie au printemps, d'une petite opération aux yeux, que quinze ans et quinze pieds de neige ont mis dans un terrible désordre. Je n'approcherai point mon vieux visage de celui de mademoiselle *Clairon*, mais j'approcherai mon cœur du sien. Ses talens étaient uniques, et sa façon de penser est égale à ses talens.

Madame *Denis* vous fait les complimens les plus sincères.

Adieu ; vous savez combien je vous aime. Je n'écris guère ; un malade, un laboureur, un griffonneur n'a pas un moment à lui. V.



1769.

## L E T T R E C X I I .

A M A D A M E

## LA MARQUISE DU DEFFANT.

Ferney, premier de novembre.

**S**I je suis en vie au printemps, Madame, je compte venir passer dix ou douze jours auprès de vous avec madame *Denis*. J'aurais besoin d'une opération aux yeux que je n'ose hasarder au commencement de l'hiver. Vous me direz que je suis bien insolent de vouloir encore avoir des yeux à mon âge, quand vous n'en avez plus depuis si long-temps.

Madame *Denis* dit que vous êtes accoutumée à cette privation; je ne me sens pas le même courage. Ma consolation est dans la lecture, dans la vue des arbres que j'ai plantés, et du blé que j'ai semé. Si cela m'échappe, il fera temps de finir ma vie qui a été assez longue.

J'ai ouï parler d'un jeune homme fort aimable, d'une jolie figure, ayant de l'esprit, des connaissances, un bien honnête, qui, après avoir fait un calcul du bien et du mal, s'est tué à Paris d'un coup de pistolet. Il avait

tort , puisqu'il était jeune , et que par conséquent la boîte de *Pandore* lui appartenait de droit. Un prédicant de Genève , qui n'avait que quarante-cinq ans , vient d'en faire autant ; c'était une maladie de famille : son grand-père , son père et son frère lui avaient tous donné cet exemple. Cela est unique , et mérite une grande considération. Gardez-vous bien d'en faire jamais autant ; car vous courez , vous soupez , vous conversez , et surtout vous pensez. Ainsi , Madame , vivez ; je vous enverrai bientôt quelque chose d'honnête , ainsi qu'à votre grand'maman. Je n'ai guère le temps d'écrire des lettres , car je passe ma vie à tâcher de faire quelque chose qui puisse vous plaire à toutes deux ; j'en ai pour l'hiver. J'aime passionnément le mari de votre grand-maman ; c'est une belle ame. Croyez-moi , il vaut mieux que tout le reste : il se ruinera ; mais il n'y a pas grand mal , il n'a point d'enfans. Mais surtout qu'il ne haïsse point les philosophes parce qu'il a plus d'esprit qu'eux tous ; c'est une fort mauvaise raison pour haïr les gens.

Je vois qu'on me regarde comme un homme mort : les uns s'emparent de mes sottises , les autres m'attribuent les leurs. Dieu soit béni !

Comment se porte le président *Hénault* ?

— je m'intéresse toujours bien tendrement à lui.  
1769. Il a vécu quatre-vingt-deux ans ; ce n'est qu'un jour. On aime la vie , mais le néant ne laisse pas d'avoir du bon.

Adieu , Madame ; je suis à vous jusqu'au premier moment du néant. Madame Denis vous en dit autant. V.

## L E T T R E C X I I I .

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

8 de novembre.

J'ATTENDS ces jours-ci, Monseigneur, les *Souvenirs* de madame de Caylus. En attendant, j'ai l'honneur de vous envoyer cette nouvelle édition des *Guèbres*, dont on dit que la préface est curieuse. Comme vous êtes actuellement le souverain des spectacles, j'ai cru que cela pourrait vous amuser un moment dans votre royaume.

Je ne vous envoie jamais aucun des petits livrets peu orthodoxes qu'on imprime en Hollande et en Suisse. J'ai toujours pensé qu'il m'appartenait moins qu'à personne d'oser me charger de pareils ouvrages, et surtout de les envoyer par la poste. Je n'ai été que trop

calomnié; je me flatte que vous approuvez  
ma conduite. 1769.

Madame *Denis* m'a assuré que vous me conservez les bontés dont vous m'honorez depuis cinquante ans. J'ai toujours désiré de ne point mourir sans vous faire ma cour pendant quelques jours; mais il faudra que je me réduise à configner cette envie dans mon testament, à moins que vous n'alliez faire un tour à Bordeaux l'été prochain, et que je n'aille aux eaux de Barége: mais qui peut savoir où il fera et ce qu'il fera? Mon cœur est à vous, mais la destinée n'est à personne; elle se moque de nous tous.

Daignez agréer mon tendre respect. V.

Oserais-je vous supplier, Monseigneur, d'ordonner qu'on joue à Paris les *Scythes*? Je n'y ai d'autre intérêt que celui de la justice. Les comédiens ont tiré dix-huit cents francs de la dernière représentation. Je ne demande que l'observation des règles. Pardonnez cette petite délicatesse.

1769.

## L E T T R E C X I V .

A M. LE COMTE DE ROCHEFORT.

18 de novembre.

**J**E suis devenu plus paresseux que jamais , Monsieur, parce que je suis devenu plus faible et plus misérable. Il m'aurait été impossible de faire le voyage de Paris ; je peux à peine faire celui de mon jardin. Madame *Denis* a rapporté une belle lunette , mais il faut avoir des yeux. On perd tout petit à petit , excepté les sentimens qui m'attachent à vous et à madame de *Rochefort*.

Je voudrais bien avoir des complimens à vous faire sur l'accomplissement des promesses qu'on vous a faites. C'est-là ce qui m'intéresse véritablement ; car , en vérité , j'ai beaucoup d'indifférence pour tout le reste. J'espère que M. le duc de *Choiseul* fera les choses que vous désirez. C'est la plus belle ame que je connaisse ; il est généreux comme *Aboul-Cassem* , brillant comme le chevalier de *Grammont* , et travailleur comme M. de *Louvois*. Il aime à faire plaisir ; vous ferez trop heureux d'être son obligé.

Je compte qu'au printemps vous ferez un père de famille. Madame de *Rochefort* accouchera

d'un brave philosophe ; il en faut de cette espèce. ————  
1769.

Je voudrais bien vous envoyer une nouvelle édition d'une pièce qui commence ainsi :

Je suis las de servir : souffrirons-nous , mon frère ,  
Cet avilissement du grade militaire ?

mais je ne fais comment m'y prendre. Il est beaucoup plus aisé d'envoyer des lunettes que des livres.

L'oncle et la nièce disent tout ce qu'ils peuvent de plus tendre à M. et à madame de Rochefort.

## L E T T R E C X V.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

22 de novembre.

**J**E n'ai pu encore , Monseigneur , avoir *les Souvenirs* ; mais j'ai l'honneur de vous envoyer un petit ouvrage qui ne doit pas vous déplaire : car , après tout , vous avez servi sous *Louis XIV* , vous avez été blessé au siège de Fribourg ; il me semble qu'il vous aimait. La manie qu'on a aujourd'hui de le dénigrer me paraît bien étrange. Rien assurément ne me flatterait plus

— que de voir mes sentimens d'accord avec les  
1769. vôtres.

On me mande que les Scythes viennent d'être représentés dans votre royaume de Bordeaux, avec un très-grand succès. Quelque peu de cas que je fasse de ces bagatelles, je vous supplie toujours de vouloir bien ordonner que les comédiens de Paris me rendent la justice qu'ils me doivent ; car en effet, du temps de *Louis XIV*, ils ne manquaient point ainsi aux lois que les premiers gentilshommes de la chambre leur avaient données. Il est si défagréable d'être maltraité par eux, que vous me pardonnerez mes instances réitérées : je vous demande cette grâce au nom de mon ancien attachement et de vos bontés.

Agréez, Monseigneur, mon très-tendre respect. *V.*

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

29 de novembre.

Vous êtes le premier, mon cher ange, à qui je dois apprendre que l'innocence de *Sirven* vient de triompher, que les juges lui ont ouvert les prisons, qu'ils lui ont donné main levée de ses biens saisis par les fermiers du domaine; mais il faut qu'il y ait toujours quelque amertume dans la joie, et quelque absurdité dans les jugemens des hommes. On a compensé les dépens entre le roi et lui; cela me paraît d'un énorme ridicule. De plus, il est fort incertain que messieurs du domaine rendent les arrérages qu'ils ont reçus. *Sirven* en appelle au parlement de Toulouse. J'ose me flatter que ce parlement se fera un honneur de réparer entièrement les malheurs de la famille *Sirven*, et que le roi payera les frais tout du long. Ce n'est pas là le cas où il faut léfiner, et sûrement le roi trouvera fort bon que les dépens du procès retombent sur lui.

J'ai vu, dans une gazette de Suisse, que M. le duc de *Praslin* quittait le ministère. Ce n'est certainement pas le suisse de votre porte



— 1769. qui mande ces belles nouvelles ; mais il y a dans Paris un suisse bel esprit , qui inonde les treize cantons des bruits de ville les plus impertinens.

Mais comment se porte madame d'*Argental*? On dit qu'elle est languissante , qu'elle fait des remèdes : je la plains bien , je fais ce que c'est que cette vie-là. Est-ce la peine de vivre quand on souffre ? oui , car on espère toujours qu'on ne souffrira pas demain ; du moins, c'est ainsi que j'en use depuis plus de soixante ans. Ce n'est pas pour rien que j'ai fait un opéra où l'espérance arrive au cinquième acte. On dit que la *Pandore* de *la Borde* a très-bien réussi à la répétition ; mais il y a certains vers où l'on dit que le mari de *Pandore* doit obéir ; cela est manifestement contraire à *S<sup>t</sup> Paul* qui dit expressément : *Femmes , obéissez à vos maris*. Je croyais avoir rayé cette hérésie de l'opéra.

Mille tendres respects , mon cher ange , à vous et à madame d'*Argental*. V.

## L E T T R E C X V I I.

1769.

A M. L'ABBÉ AUDRA, à Toulouse.

Le 30 de novembre.

**M**ON cher philosophe, vous êtes actuellement instruit du contenu de la sentence. Je conseille à *Sirven* de faire tout ce que vous et M. de *la Croix* lui ordonnerez. Son innocence ne peut plus être contestée. Faudra-t-il qu'il lui en coûte de l'argent pour avoir été si indignement accusé, pour avoir été exilé de sa patrie pendant sept ans, et pour avoir vu mourir sa femme de douleur? Je suis prêt à payer les deux cents quatre-vingts livres de frais auxquels on le condamne, mais il ferait plus juste que le juge de Mazamet les payât. Il est vrai que *Sirven* était contumax, mais il ne fallait pas le condamner, lui et sa famille, quand on n'avait nulle preuve contre lui. Le juge et le médecin méritaient tous deux d'être mis au pilori avec un bonnet d'âne sur leur tête.

Je suis bien malade. Je ne puis écrire à M. de *la Croix*. Je vous supplie de lui dire que je suis près de l'aimer autant que je l'estime,

Bonjour, mon cher philosophe.

1769.

## L E T T R E C X V I I I .

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

3 de décembre.

**E**NFIN, Monseigneur, voici *les Souvenirs* de madame de *Caylus*, que j'attendais depuis si long-temps; ils sont détestablement imprimés. C'est dommage que madame de *Caylus* ait eu si peu de mémoire. Mais enfin, comme elle parle de tout ce que vous avez connu dans votre première jeunesse, et surtout de madame la duchesse de *Richelieu* votre mère, et de M. le duc de *Richelieu* qui est votre père, *quoi qu'on die*; je suis persuadé que ces *Souvenirs* vous en rappelleront mille autres, et par-là vous feront un grand plaisir. Je me flatte que le paquet vous parviendra, quoiqu'un peu gros. Permettez-moi de vous faire souvenir des *Scythes* pour le dernier mois de votre règne des menus. On dit qu'il ne sied pas à un dévot comme moi de songer encore aux vanités de ce monde; mais ce n'est pas vanité, c'est justice. Je vous supplie d'être assez bon pour me dire si *les Souvenirs* de madame de *Caylus* vous ont amusé.

Recevez, avec votre bonté ordinaire, mon très-tendre respect. V.

L E T T R E

## L E T T R E C X I X.

1769.

A M. P A N C K O U C K E.

6 de décembre.

Vous savez, Monsieur, que je vous regarde comme un homme de lettres et comme mon ami ; c'est à ces titres que je vous écris.

On a besoin sans doute d'un supplément à l'*Encyclopédie* ; on me l'a proposé ; j'y ai travaillé avec ardeur ; j'ai fait servir tous les articles que j'avais déjà inférés dans le grand dictionnaire ; je les ai étendus et fortifiés autant qu'il était en moi ; j'ai actuellement plus de cent articles de prêts. Je les crois sages ; mais , s'ils paraissaient un peu hardis , sans être téméraires , on pourrait trouver des censeurs qui feraient de mauvaises difficultés , et qui ôteraient tout le piquant pour y mettre l'insipide. Je vous réponds bien que tous ceux qui sont à la tête de la librairie , ne mettront aucun obstacle à l'introduction de cet ouvrage en France ; et je vous réponds d'ailleurs qu'il sera vendu dans l'Europe , parce que , tout sage qu'il est , il pourra amuser les oisifs de Moscou , aussi-bien que les oisifs de Berlin. Puisque vous avez été assez hardi pour vous

*Corresp. générale.* Tome XIII. \* A a

— charger de mes sottises in-4°, il faut que cette  
1769. sottise-ci soit de la même parure.

Il ne serait pas mal , à mon avis , de faire un petit programme par lequel on avertirait Paris , Moscou , Madrid , Lisbonne et Quimpercorentin , qu'une société de gens de lettres , tous parisiens , et point suisses , va , pour prévenir les jaloux , donner un supplément à l'*Encyclopédie*. On pourrait même , dans ce programme , donner quelque échantillon , comme , par exemple , l'article *Femme* , afin d'amorcer vos chalans.

Au reste , je pense qu'il faut se presser , parce qu'il se pourrait bien faire qu'étant âgé de soixante et seize ans , je fusse placé incessamment dans un cimetière , à côté de mon ivrogne de curé qui prétendait m'enterrer , et qui a été tout étonné que je l'enterrasse.

Encore un mot , Monsieur : avant que vous vous fussiez lancé dans les grandes entreprises , vous aviez , ce semble , ouvert une souscription pour les mal-semaines de *Martin Fréron*. Je me suis aperçu à mon article *Critique* , que je dois dévouer à l'horreur de la postérité les gueux qui , pour de l'argent , ont voulu décrier l'*Encyclopédie* et tous les bons ouvrages de ce siècle , et que c'est une chose aussi amusante qu'utile de rassembler les principales impertinences de tous ces polissons. Envoyez-moi

—  
 tout ce que vous avez , jusqu'à ce jour , des imbécilles méchancetés de *Martin* , afin que je le fasse pendre avec les cordes qu'il a filées. 1769.

Je vous embrasse de tout mon cœur sans cérémonie , et je vous prie de vouloir bien faire mes complimens à madame votre femme dont j'ai toujours l'idée dans la tête depuis que je l'ai vue à Ferney.

## L E T T R E C X X.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

11 de décembre.

J'AI envoyé , Madame , à votre grand'maman ce que vous demandez , et ce que j'ai enfin trouvé. Puissiez-vous aussi trouver de quoi vous amuser quand vous êtes seule ; c'est un point bien important.

Il y a une hymne de *Santeuil* , qu'on chante dans l'Eglise velche , qui dit que DIEU est occupé continuellement à se contenter et à s'admirer tout seul , et qu'il dit comme dans le Joueur : *Allons , saute , marquis* : mais il faut quelque chose de plus aux faibles humains.

— Rien n'est si triste que d'être avec soi-même sans  
1769. occupation. Les tyrans savent bien cela , car ils vous mettent quelquefois un homme entre quatre murailles , sans livres ; ce supplice est pire que la question qui ne dure qu'une heure.

Je vous avertis qu'il n'y a rien que de très-vrai dans ce que votre grand'maman doit vous donner. Reste à savoir si ces vérités-là vous attacheront un peu : elles ne feront certainement pas du goût des dames velches qui ne veulent que l'histoire du jour ; encore leur histoire du jour roule-t-elle sur deux ou trois tracasseries. Mon histoire du jour à moi , c'est celle du genre-humain. Les Turcs chassés de la Moldavie , de la Bessarabie , d'Azoph , d'Erzerum et d'une partie du pays de *Médie* ; en un mot , toutes ces grandes révolutions que vous ignorez peut-être à Paris , ne sont qu'un point sur la carte de l'univers.

Si ce que je vous envoie vous fatigue et vous ennuie , vous aurez autre chose , mais pas fitôt. Je travaille jour et nuit : la raison en est que j'ai peu de temps à vivre , et que je ne veux pas perdre de temps ; mais je voudrais bien aussi ne pas vous faire perdre le vôtre.

Je suis confondu des bontés de votre grand'maman. Je vous les dois , Madame ; je vous en remercie du fond de mon cœur. C'est un petit ange que madame *Gargantua*. Il y a

une chose qui m'embarrasse; je voudrais que  
votre grand-papa fût aussi heureux qu'il mérite  
de l'être. Je voudrais que vous eussiez la bonté  
de m'en instruire quand vous n'aurez rien à  
faire. Dites, je vous prie, à M. le président  
*Hénault* que je lui serai toujours très-attaché. V.

1769.

## L E T T R E C X X I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

11 de décembre.

**M**ON cher ange, vous m'inquiétez et vous  
me désespérez. Vous n'avez point répondu à  
trois lettres. On dit que la fanté de madame  
d'*Argental* est dérangée. Que vous coûterait-  
il de nous informer par un mot, et de nous  
rassurer. Si heureusement ce qu'on nous a  
mandé se trouvait faux, je vous parlerais de  
l'envie qu'on a toujours de jouer les Guébres  
à Lyon, du dessein qu'on a de se faire autoriser  
par M. *Bertin*; je vous demanderais des con-  
seils, je vous dirais que nous espérons obtenir  
du parlement de Toulouse une espèce de dé-  
dommagement pour la famille *Siroen*; je vous  
prierai de dire un mot à M. le duc de *Praslin*  
d'une affaire de corsaires, que j'ai pris la  
liberté de lui recommander, et qui m'intéresse;



— je vous parlerais même d'un discours fort  
 1769. désagréable qu'on prétend avoir été tenu au  
 sujet de nos pauvres spectacles , de votre  
 goût pour eux , et de mon tendre et éternel  
 attachement pour vous : mais je ne puis  
 sérieusement vous demander autre chose que  
 de n'avoir pas la cruauté de nous laisser ignorer  
 l'état de madame d'*Argental*.

Nous vous renouvelons , madame *Denis* et  
 moi , les assurances de tout ce que nos cœurs  
 nous disent pour vous deux.

## L E T T R E C X X I I .

A M. C H R I S T I N .

21 de décembre.

L'HERMITE de Ferney fait les plus tendres  
 complimens à son cher philosophe de Saint-  
 Claude.

Il est instamment prié d'écrire à son ami,  
 qui est employé en Lorraine , de dire bien  
 positivement où en est l'affaire de ce malheu-  
 reux *Martin* ; si on la poursuit ; si on a réhabi-  
 lité la mémoire de cet homme si injustement  
 condamné ; si c'est à la tournelle de Paris que  
 la sentence fut confirmée : cette affaire est très-  
 importante. Ceux qui l'ont mandée à Paris ,

sur la foi des lettres reçues de Lorraine , craignent fort d'être compromis , si malheureusement l'ami de M. *Christin* s'est trompé. — 1769.

*Sirven* a été élargi , et il a eu main levée de son bien , malgré la bonne volonté de ses juges subalternes qui voulaient absolument le faire rouer. Il en appelle au parlement de Toulouse qui est très-bien disposé en sa faveur , et il espère qu'il obtiendra des dédommagemens.

Si le folitaire se portait mieux , il pourrait faire donner les étrivières au carme ; mais il est trop malade pour entrer dans ces petites discussions. La sottise et l'insolence du carme auraient été dangereuses au quatorzième siècle , mais dans celui-ci on peut prendre le parti d'en rire. Je me trouve d'ailleurs entre le bon et le mauvais larron , entre *Bayle* et *J. Jacques*.

Mon cher philosophe rendra un grand service à la jurisprudence et à la nation , en continuant à son loisir l'ouvrage qu'il a commencé. Il est prié de mettre une grande marge à la copie.

Madame *Denis* et moi , nous vous souhaitons la bonne année ; nous aurions bien voulu la finir et la commencer avec vous.

1770.

## L E T T R E C X X I I I .

A M A D A M E

LA DUCHESSE DE CHOISEUL. (\*)

Premier de janvier.

MADAME ,

VOTRE Excellence saura que , comme j'étais dans ma boutique le jour de la *S<sup>t</sup> Silvestre* , fans rien faire , parce que c'était dimanche , il passa chez moi un pédant qui fait des vers *françois* , et je lui dis : Monsieur le pédant , faites-moi des vers FRANÇOIS pour les étrennes de madame *Gargantua* , et il me fit cela qui ne m'a pas paru trop bon :

Je souhaite à la belle Hortense  
 Une ame noble , un cœur humain ,  
 Un goût sûr et plein d'indulgence ,  
 Un esprit naturel et fin ,  
 Qui s'exprime comme elle pense ;  
 Un mari de grande importance ,

(\*) Cette lettre et plusieurs autres mêlées de poésie ont été communiquées trop tard aux éditeurs pour être insérées dans le volume de Lettres en vers.

Qui

Qui ne fasse point l'important ,  
 Qui serve son prince et la France ,  
 Et qui se moque plaifamment  
 Des jaloux et de leur engeance ;  
 Que tous deux soient d'intelligence ,  
 Et qu'ils goûtent en concurrence  
 Le plaisir de faire du bien.  
 Ma muse alors en confiance  
 Me dit : Ne leur fouhaite rien.

---

 1770.

Il me semble, Madame, que moi, qui ne  
 suis qu'un typographe, j'aurais fait de meil-  
 leurs vers FRANÇOIS que cela, si je m'étais  
 adonné à la poésie FRANÇOISE.

J'ai l'honneur de faire à monseigneur votre  
 époux comme à vous, Madame, les compli-  
 mens des révérends pères capucins, de tous  
 les maçons de Verfoy, de tous les manœuvres,  
 de tous ceux qui veulent bâtir des maisons en  
 cette ville où il fait froid comme en Sibérie.  
 J'ai de plus l'honneur d'être avec un profond  
 respect,

Madame,

votre, &c. Guillemet.

1770.

## L E T T R E C X X I V .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

5 de janvier.

**J**E vous supplie instamment , mon cher ange , de me rendre le plus important service. Il faut que madame *le Jeune* me déterre le livre du père *Grifet* ou de frère *Grifet*. On imprime la lettre *A* d'un supplément au *Dictionnaire encyclopédique* dans le pays étranger , et frère *Grifet* doit avoir sa place à l'article *Ana, Anecdote*. On peut envoyer le livre aisément par la poste , en deux ou trois paquets ; pourvu qu'un paquet ne pèse pas plus de deux livres , il arrive à bon port. *Marin* , *Suard* peuvent le contre-signer , rien n'est plus aisé. Madame *le Jeune* , ou son ayant cause , recevra une lettre de change payable au porteur. Ayez la bonté d'avoir pitié de ma passion qui est très-vive. J'abuse de votre complaisance ; mais les jeunes gens sont actifs , ils se démentent pour rendre service. Je vous l'avais bien dit que vous n'aviez que soixante et neuf ans. Vous êtes bien injuste et bien lésineux de m'en accorder à peine soixante et quinze , lorsque je suis possesseur de la soixante et seizième. Il

faut dire que j'en ai soixante et dix-huit, et —  
 n'y pas manquer ; car, après tout, on se fait 1770.  
 une conscience d'affliger trop un pauvre  
 homme qui approche de quatre-vingts.

Je suis bien étonné que cette comédie dont  
 vous parlez soit si drôle. Par-le-fang-bleu,  
 Messieurs, je ne croyais pas être si plaisant  
 que je suis ; mais j'ai plus de tendresse pour  
 les Scythes, et une passion furieuse pour les  
 Guèbres. Je tiens que ces Guèbres feraient  
 une révolution.

M. le duc de *Praslin* a eu la bonté de m'en-  
 voyer un détail touchant les diamans pris par  
 les corsaires. J'ai bien peur que ce ne soit une  
 affaire finie, et que les propriétaires des dia-  
 mans n'aient aucun renseignement, moyen-  
 nant quoi le corsaire se moquera d'eux. Je m'en  
 lave les mains, et je remercie M. le duc de  
*Praslin* de toute sa bonté. Madame *Denis* et  
 moi, nous souhaitons à mes deux anges santé  
 et prospérité, cette année 1770. Je ne me  
 suis jamais attendu à voir cette année, et  
 j'avais fait plus d'un marché qui a fini à l'an  
 1760, tant je me suis toujours défié de mes  
 forces. J'ai été heureusement trompé.

Mille tendres respects à vous deux. V.

1770.

## L E T T R E C X X V.

A M. LE COMTE DE SCHOMBERG.

5 de janvier.

MONSIEUR ,

QUAND l'hermite du mont Jura s'intitulait *le pauvre vieillard* , il n'avait pas tort. Sa santé et ses affaires étaient également dérangées et le font encore. Malheur aux vieillards malades ! La faiblesse extrême où il est ne lui a pas permis d'écrire pendant un mois entier. Il est tout-à-fait hors de combat , et d'ailleurs excédé par des travaux qui l'avaient d'abord consolé des misères de ce monde.

Soyez très-persuadé, Monsieur , qu'il n'a jamais trempé dans l'infame complot que quelques parens et amis avaient fait de l'arracher à sa retraite. Il connaît trop le prix de la liberté et celui du repos nécessaire à son âge. Il est sensible à vos bontés comme s'il était jeune. Il voit d'ailleurs , avec une honnête indifférence , qui gouverne et qui ne gouverne pas, qui se remue beaucoup pour rien et qui ne se remue pas , qui tracasse et qui ne tracasse pas ;

il aime , il estime votre philosophie , et rend justice à vos différentes fortes de mérite ; il mourra votre très-attaché. 1770.

Si vous n'avez pas un petit livre d'Hollande , intitulé DIEU et les hommes , je pourrai vous en procurer un par un ami ; vous n'avez qu'à ordonner.

Si vous voyez M. d'Alembert , voici un petit article pour lui.

Je fais qu'un homme , qui fait des vers mieux que moi , lui a récité des bribes fort jolies d'un petit poëme intitulé *Michaud* ou *Michon* et *Michette* , et qu'il lui a dit que ces gentilleffes étaient de moi. Le bruit en a couru par la ville. Il est clair cependant qu'elles sont de celui qui les a récitées. C'est , dit-on , une satire violente contre trois conseillers au parlement qui sont des gens fort dangereux. On met tout volontiers sur mon compte , parce qu'on croit que je peux tout supporter , et qu'étant près de mourir , il n'y a pas grand mal de me faire le bouc émissaire. Après tout , je crois l'auteur trop galant homme pour m'imputer plus long-temps son ouvrage. Il est dans une situation à ne rien craindre de messieurs *Michon* ou *Michaud* , supposé qu'il y ait des conseillers de ce nom. Je ne suis pas dans le même cas ; et , d'ailleurs , j'en'ai jamais vu un seul vers de cet ouvrage. Je ne doute



— pas que M. d'*Alembert*, quand il reverra l'auteur qui n'est pas actuellement à Paris, ne lui conseille généreusement de se déclarer, ou d'enfermer son œuvre sous vingt clefs.

1770.

Voilà, Monsieur, ce que je vous supplie de montrer à M. d'*Alembert* dans l'occasion. Je ne lui écris point, je suis trop faible, et c'est un effort pour moi très-grand de dicter même des lettres.

Adieu, Monsieur; je serai jusqu'au dernier moment pénétré pour vous de la plus tendre estime. Je ne cesse d'admirer un militaire si rempli de goût, d'esprit et de bonté.

## L E T T R E C X X V I.

A M. DE LA TOURETTE, à Lyon.

Le 6 de janvier.

LE vieux malade de Ferney remercie bien tendrement M. de la *Tourette*. Une traduction de la *Henriade* est une preuve que les Italiens sont convertis. Vous pouviez très-bien, Monsieur, m'envoyer cette traduction par la poste. M. *Vasselier* s'en chargerait très-volontiers. Pour le *Riflessioni di un italiano sopra la chiesa*, je ne l'ai point, et vous me ferez plaisir de me faire avoir cet ouvrage.

Il est très-vrai qu'on commence à parler bien haut en Italie, et surtout à Venise. On m'a dit que M. de *Firmian* (\*) est instruit et hardi, et M. de *Tanucci* (\*\*) instruit, mais un peu timide. Il a osé prendre Bénévent qui n'appartenait point au roi de Naples, et n'a pas osé prendre Castro qui lui appartient. — 1770.

Madame *Denis* est aussi sensible qu'elle le doit à votre souvenir. *Dupuits* est à la campagne; il vous conserve toute l'amitié qu'on a pour vous dès qu'on vous a connu: c'est ainsi que j'en use. Conservez-moi des sentimens qui me sont bien chers, et agréez l'inviolable attachement du pauvre vieillard *V.*

## L E T T R E C X X V I I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

20 de janvier.

Vous avez eu la bonté, mon cher ange, de me faire présent du livre de notre ami *Grifet*, et moi je prends la liberté de vous envoyer un manuscrit qui sûrement n'est pas de lui. Vous voulez vous amuser avec

(\*) Ministre de l'empereur à Milan.

(\*\*) Ministre du roi de Naples.

— madame d'Argental de cette comédie de feu  
 1770. l'abbé de *Châteauneuf*, mort il y a plus de  
 soixante ans. Je vous envoie une copie que  
 j'ai fait faire sur le champ à la réception de  
 vos ordres. Mon manuscrit est bien meilleur  
 que celui de *Thiriot*, plus ample, plus cor-  
 rect, beaucoup plus plaisant à mon gré, et  
 purgé surtout des expressions qui pourraient  
 présenter la moindre idée de dévotion, et  
 par conséquent de scandale. Je ne fais si vous  
 trouverez la pièce passable; elle est bien diffé-  
 rente du goût d'aujourd'hui; ce n'est point  
 du tout une tragi-comédie de *la Chaussée*; elle  
 m'a paru tenir un peu de l'ancien style; mais  
 on ne rit plus, et on ne veut plus rire.

Si vous supposez pourtant, vous et madame  
 d'Argental, qu'on puisse encore aller à la  
 comédie pour s'épanouir la rate; si vous trou-  
 vez dans cette pièce des mœurs vraies et  
 quelque chose de plaisant, alors on pourra la  
 faire jouer. Il n'y aura nulle difficulté du côté  
 de la police; mais, en ce cas, il faudrait  
 envoyer chercher *Thiriot*, et lui donner copie  
 de la copie que je vous envoie, en lui recom-  
 mandant le secret: il est intéressé à le garder.  
 Je lui envoyai ce rogaton, il y a quelques  
 mois, pour lui aider à faire ressource; et  
 comme je lui mandai que tous les émolumens  
 ne seraient pas pour lui, il se pourrait bien

faire aussi que votre protégé *le Kain* en retirât quelque avantage.

1770.

Je ne fais point où demeure *Thiriot* qui change de gîte tous les six mois, et qui ne m'a point écrit depuis plus de quatre. On peut s'informer de sa demeure chez le secrétaire de M. d'Ormesson, nommé *Faget de Villeneuve*; voilà tout ce que j'en fais.

Je vous avertis que je prends la liberté d'envoyer à M. le duc de *Praslin* la pièce de l'abbé de *Châteauneuf*; il la lira s'il veut, et fera dans le secret pour se dépiquer des belles manières des Anglais et de messieurs de Tunis. Je lui écris en même temps pour le remercier de ses bontés pour les vingt-six diamans qui courent grand risque d'être perdus, attendu que les marchands n'ont rien fait en forme juridique.

J'ignore encore si on osera faire jouer à Toulouse la tragédie de la Tolérance; ce serait prêcher l'Alcoran à Rome. Je fais seulement qu'on la répète actuellement à Grenoble, mais il n'est pas bien sûr qu'on l'y joue.

Vous me feriez plaisir, mon cher ange, de m'apprendre si M. le maréchal de *Richelieu* va à Bordeaux, comme on me l'a mandé. Il est si occupé de ses grandes affaires qu'il ne m'écrit point.

Je ne fais si vous savez qu'on a mis dans

— 1770. quelques gazettes qu'on donnait la Corse au duc de Parme, et que vous étiez chargé de cette négociation. Il est bon que vous soyez informé des bruits qui courent, quelque mal fondés qu'ils puissent être.

Le progrès des armes de *Catau* est très-certain. On n'a jamais fait une campagne plus heureuse. Si elle continue sur ce ton, elle sera l'automne prochain dans Constantinople. Nos opéra comiques sont bien brillans, mais ils n'approchent pas de cette pièce étonnante qui se joue des bords du Danube au mont Caucaze et à la mer Caspienne. Les géographes doivent avoir de grands plaisirs.

L'oncle et la nièce se mettent sous les ailes des anges. V.

A propos, c'est bien à vous de parler de neige; nous en avons dix pieds de haut, et quatre-vingts lieues de pourtour.

*Nota bene* que si on me soupçonne d'être le prête-nom de l'abbé de *Châteauneuf*, tout est perdu.

## L E T T R E C X X V I I I .

1770.

A U M E M E .

24 de janvier.

C'EST pour dire à mes anges que , dans l'idée de les amuser , et au risque de les ennuyer , j'ai envoyé un énorme paquet que j'ai pris la liberté d'adresser à M. le duc de *Praslin*. Ce paquet contient une pièce qui a l'air d'être du temps passé , et qu'on attribue à l'abbé de *Châteauneuf* ou à *Raimond* le grec , comme on voudra.

Cet énorme paquet doit être actuellement arrivé à l'hôtel des anges. Ils s'apercevront que , par une juste Providence , une pièce , dont le principal personnage est un caissier dévot , vient tout juste dans le temps des ciliques du sieur *Billard* et des confessions de l'abbé *Grizel*. Je ne bénirai pourtant pas la Providence *si questa coioneria* n'amuse pas mes anges.

J'ai lu le livre de l'abbé *Galliani*. O le plaisant homme ! ô le drôle de corps ! On n'a jamais eu plus gaiement raison. Faut-il qu'un napolitain donne aux Français des leçons de plaisanterie et de police ! Cet homme-là ferait

— rire la grand'chambre , mais je ne fais s'il  
1770. viendrait à bout de l'instruire.

J'ai vraiment lu Bayard et Hamlet. Je me réfugie sous les ailes de mes anges. V.

## L E T T R E C X X I X.

A M. ELIE DE BEAUMONT.

A Ferney, le 24 de janvier.

**M**ON cher *Cicéron*, je reçois les papiers que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Vous voyez bien qu'il n'y a là qu'un ménage de gâté. J'entends fort mal les affaires; mais je ne crois pas que la sentence du lieutenant civil, qui ordonne qu'on enfermera chez des moines, par avis de parens, un fils de famille, en cas que le roi lui rende la liberté, puisse subsister après dix ans, quand le père et la mère sont morts, quand le fils de famille est père de famille, quand il a cinquante-trois ans, quand sa mère s'est opposée à cette étonnante sentence, et l'a fait son légataire universel.

Ma foi, juge et plaideurs, il faudrait tout lier.

J'ignore encore si l'homme aux cinquante-trois ans ne ressemble pas aux nêfles qui ne mûrissent que sur la paille. Je me suis chargé

par pitié de deux personnes fort extraordinaires ; l'une est cet original , l'autre est une nièce de l'abbé *Nollet* , qui lui est attachée depuis quatorze ans , et qu'on va tâcher de marier. 1770.

L'affaire principale est d'achever de payer le peu de dettes contractées dans ce pays par le sieur interdit , de procurer audit interdit des meubles , et de ne lui pas laisser toucher un denier , attendu que je suis prêt à figner avec les parens qu'il a la tête un peu légère , avec l'air posé d'un homme capable.

Je vous supplie très-instamment , mon cher *Cicéron* , de me donner des nouvelles positives des deux mille écus , afin que je prenne des mesures justes , et qu'après l'avoir *alimenté* , *rasé* , *désaltéré* , *porté* pendant un an , on ne m'accuse pas d'avoir la tête aussi légère que lui.

Point de nouvelles de *Sirven* , sinon qu'il est à Toulouse , et qu'on y veut jouer les Guébres. Autre tête encore que ce *Sirven*. Le monde est fou.

Mille tendres respects à vous et à madame de Canon , à vous les deux sages , et les deux sages aimables.



1770.

## L E T T R E C X X X .

A M. D E L A H A R P E .

26 de janvier.

**D**I EU et les hommes vous en sauront gré, mon cher confrère, d'avoir mis en drame l'aventure de cette pauvre novice qui, en se mettant une corde au cou, apprit aux pères et aux mères à ne jamais forcer leurs filles à prendre un malheureux voile. Cela est digne de l'auteur de la réponse à ce fou mélancolique de *Rancé*.

Savez-vous bien que cette réponse est un des meilleurs ouvrages que vous ayez jamais faits. On l'imprime actuellement dans un recueil qu'on fait à Laufane. Savez-vous bien ce que vous devriez faire, si vous avez quelque amitié pour moi ? me faire envoyer votre *Ecole des pères et mères*, acte par acte. Nous la lirons, madame *Denis* et moi. Nous méritons tous deux de vous lire.

Je suis bien étonné que *Panckoucke* ne vous ait rien dit au sujet de la partie littéraire du nouveau *Dictionnaire encyclopédique* ; mais il était engagé avec M. *Marmontel* qui fera tout ce qui regarde la littérature. Peut-être don-

nera-t-on dans quelque temps un petit supplément ; mais vous savez que les libraires mes voisins ne font pas gens à encourager la jeunesse , comme on fait à Paris. Je craindrais fort que vous ne perdissiez votre temps ; et je vous conseille de l'employer à des choses qui vous soient plus utiles. Je voudrais que chacune de vos lignes vous fût payée comme aux *Robertson*. 1770.

J'ai lu un petit ouvrage de M. de *Falbare* où il fait voir que , depuis les premiers commis des finances jusqu'au portier de la comédie , tout le monde est bien payé , hors les auteurs.

Je viens de recevoir le *Mercur*. Je vous suis bien obligé d'avoir séparé ma cause de celle de mon prédécesseur *Garnier* (\*). Je vous embrasse de tout mon cœur.

(\*) M. *Crébillon*.

1770.

## L E T T R E C X X X I.

A M A D A M E

## LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Ferney, 28 de janvier.

QUI moi, Madame, que je n'aye point répondu à une de vos lettres ! que je n'aye pas obéi aux ordres de celle qui m'honore depuis si long-temps de son amitié ! de celle pour qui je travaille jour et nuit, malgré tous mes maux ! Vous sentez bien que je ne suis pas capable d'une pareille lâcheté. Tout ours que je suis, soyez persuadée que je suis un très-honnête ours.

Je n'ai point du tout entendu parler de M. *Crawfort* ; si j'avais su qu'il fût à Paris, je vous aurais suppliée très-instamment de me protéger un peu auprès de lui, et de faire valoir les sentimens d'estime et de reconnaissance que je lui dois.

Vous m'annoncez, Madame, que monsieur *Robertson* veut bien m'envoyer sa belle *Histoire de Charles-Quint*, qui a un très-grand succès dans toute l'Europe, et que vous aurez la bonté de me la faire parvenir. Je l'attends

avec

avec la plus grande impatience ; je vous supplie d'ordonner qu'on la fasse partir par la guimbarde de Lyon. 1770.

C'était autrefois un bien vilain mot que celui de guimbarde ; mais vous savez que les mots et les idées changent souvent chez les Français , et vous vous en apercevez tous les jours.

Vous avez la bonté , Madame , de m'annoncer une nouvelle cent fois plus agréable pour moi que tous les ouvrages de *Robertson*. Vous me dites que votre grand-papa , le mari de votre grand'maman , se porte mieux que jamais ; j'étais très-inquiet de sa santé ; vous savez que je l'aime comme monsieur l'archevêque de Cambrai aimait DIEU , pour lui-même. Votre grand'maman est adorable. Je m'imagine l'entendre parler quand elle écrit ; elle me mande qu'elle est fort prudente ; de-là je juge qu'elle n'a montré qu'à vous les petits verficulôts de *M. Guillemet*.

Si je retrouve un peu de santé dans le triste état où je suis , je vais me remettre à travailler pour vous. Je ne vous écrirai point des lettres inutiles , mais je tâcherai de faire des choses utiles qui puissent vous amuser. C'est à vous que je veux plaire , vous êtes mon public. Je voudrais pouvoir vous défen- nuyer quelques quarts d'heure , quand vous

— ne dormez pas , quand vous ne courez pas ,  
 1770. quand vous n'êtes pas livrée au monde. Vous faites très-bien de chercher la dissipation , elle vous est nécessaire comme à moi la retraite.

Adieu , Madame ; jouissez de la vie autant qu'il est possible , et soyez bien sûre que je suis à vous , que je vous appartiens jusqu'au dernier moment de la mienne.

## L E T T R E C X X X I I .

A M. D E C H A B A N O N .

6 de février.

**M**ON cher ami , nous vous sommes trop attachés , madame Denis et moi , pour souffrir que vous épuisez votre génie à faire Alceste après *Quinault*. Vous êtes obligé d'en retrancher tout le pittoresque et tout le merveilleux , afin d'éviter la ressemblance. Vous vous mettez vous-même à la gêne ; vous vous privez du pathétique , et vous affaiblissez l'intérêt. Le comique , qui était encore à la mode dans nos premiers opéra , est réprouvé aujourd'hui. Vous ne tombez pas dans ce défaut , et c'est probablement ce qui vous a séduit. Mais à ce comique il faut substituer la

tendresse , un nœud qui attache , du brillant ,  
 du théâtral. Et quand même vous jetteriez 1770.  
 ces beautés avec profusion dans les premiers  
 actes , jamais on ne vous pardonnera d'avoir  
 supprimé les enfers et le retour d'*Alceste*.

Tout le monde fait par cœur ces beaux vers  
 d'*Alcide à Pluton* :

Si c'est te faire outrage  
 D'entrer par force dans ta cour ,  
 Pardonne à mon courage ,  
 Et fais grâce à l'amour.

J'ai toujours été étonné que *Quinault* n'ait pas osé imiter *Euripide* , et fait présenter *Alceste* voilée à son mari. Ce serait cette hardiesse d'*Euripide* qu'il faudrait imiter. Nous présumons qu'elle aurait un grand succès , si on avait à l'opéra des acteurs comme on y a des chanteurs. Voilà ce que nous avons pensé , madame *Denis* et moi.

Si vous voulez absolument traiter ce sujet après *Quinault* , vous êtes tenu étroitement de donner un ouvrage admirable dans toutes ses parties , et d'amener des fêtes charmantes prises dans le fond du sujet.

Nous ne parlerions pas si hardiment à tout autre qu'à vous. Nous vous disons ce que

— nous croyons la vérité, parce que vous mé-  
 1770. ritez qu'on vous la dise. Nous pouvons nous tromper, mais nous ne voulons pas certainement vous tromper. Reconnaissez la tendre amitié que nous avons pour vous à la liberté que nous prenons; nous croyons vous en donner une preuve, en vous parlant à cœur ouvert. Pardonnez-nous et aimez-nous. V.

J'ai lu une partie de la traduction des *Géorgiques*; j'y ai vu l'extrême mérite de la difficulté surmontée. Je ne m'attendais pas à voir tant de poésie dans la gêne d'une traduction. Je crois que cet ouvrage aura une très-grande réputation parmi les amateurs des anciens et des modernes.

Je vous supplie, mon cher ami, de vouloir bien assurer M. *Delille* de ma reconnaissance et de ma très-sincère estime.

## LETTRE CXXXIII.

1770.

A M. LE RICHE, à Amiens.

6 de février.

Vous avez quitté, Monsieur, des velches pour des velches (\*). Vous trouverez par-tout des barbares têtus. Le nombre des fages fera toujours petit. Il est vrai qu'il est augmenté ; mais ce n'est rien en comparaison des fots, et par malheur on dit que DIEU est toujours pour les gros bataillons. Il faut que les honnêtes gens se tiennent ferrés et couverts. Il n'y a pas moyen que leur petite troupe attaque le parti des fanatiques en rase campagne.

J'ai été très-malade ; je suis à la mort tous les hivers ; c'est ce qui fait, Monsieur, que je vous ai répondu si tard. Je n'en suis pas moins touché de votre souvenir. Continuez-moi votre amitié ; elle me console de mes maux et des sottises du genre-humain. Recevez les assurances, &c.

(\*) M. le Riche avait été directeur des domaines à Besançon.



---

 1770. LETTRE CXXXIV.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

9 de février.

JE présume, Monseigneur, que vous reçûtes en son temps le petit livre de madame de Caylus que j'eus l'honneur de vous envoyer. Vos occupations et vos plaisirs ne vous ont pas laissé le temps de m'en instruire. C'est un livre fort rare; je ne crois pas qu'il y en ait encore à Paris d'autre exemplaire que le vôtre. Vous y aurez vu que monsieur le duc votre père mettait les portraits de ses anciens serviteurs au grenier; mais, si j'étais dans votre grenier, je me tiendrais encore très-heureux.

Je suis très-fâché de mourir sans avoir pu vous donner ma bénédiction. Vous êtes tout étonné du terme dont je me sers, mais il me sied très-bien; j'ai l'honneur d'être capucin. Notre général qui est à Rome m'a envoyé mes patentes signées de sa vénérable main. Je suis du tiers-ordre, mes titres sont *filz spirituel de St François, et père temporel*.

Dites-moi laquelle de vos défuntes maîtresses vous voulez que je tire du purgatoire, et je vous réponds sur ma barbe qu'elle n'y fera pas vingt-quatre heures.

Je dois vous dire qu'en qualité de capucin ———  
 j'ai renoncé aux biens de ce monde , et que , 1770.  
 parmi quelques arrangemens que j'ai faits  
 avec ma famille, je lui ai abandonné ce qui  
 me revenait , tant sur la succession de madame  
 la princesse de *Guise*, que sur votre intendant ;  
 mais je n'ai point prétendu vous gêner , et je  
 serais au désespoir de vous causer le moindre  
 embarras. Ma famille recevra vos ordres , et  
 les recevra comme des bienfaits.

Vous me parliez, Monseigneur, dans votre  
 dernière lettre, de votre beau jardin de Paris,  
 et je suis entouré actuellement de quatre-  
 vingts lieues de neiges. J'aimerais mieux vous  
 faire ma cour dans votre palais de Richelieu  
 que dans tout autre ; mais vous n'habitez  
 jamais Richelieu. Vous êtes fait pour aller  
 briller tantôt à Versailles, tantôt à Bordeaux.  
 J'admire comme vous éparpillez votre vie.  
 Souffrez que, du fond de ma caverne, je  
 vous renouvelle mon très-tendre respect, et  
 que madame *Denis* le fasse valoir auprès de  
 vous.

Recevez la bénédiction de *V.* capucin  
 indigne, qui n'a point de bonne fortune de  
 capucin. *V.*

1770.

## L E T T R E C X X X V.

A M. L'ABBÉ AUDRA, à Toulouse.

Le 14 de février.

J E suis plus étonné que jamais , mon cher philosophe ; de n'avoir aucune nouvelle de *Sirven*. M. de *la Croix* avait eu la bonté de me mander qu'il travaillait à un mémoire en sa faveur , mais que ce *Sirven* voulait faire l'entendu , et qu'il dérangeait ses mesures. Je commence à croire qu'il a pris son parti , et qu'il ne songe qu'à rétablir le petit bien qu'on lui a rendu. Il a ses deux filles à quelques lieues de moi. S'il veut avoir ses deux filles auprès de lui , je leur donnerai de quoi faire leur voyage honnêtement. Si le père a besoin d'argent , je lui en donnerai aussi pour achever de réparer ses malheurs.

Je vous demande en grâce de vouloir bien faire mes complimens et mes remerciemens à M. de *la Croix* , et l'affurer de la véritable estime que je conserverai pour lui toute ma vie.

Qu'est devenue votre *Histoire universelle* ? est-elle imprimée ? êtes-vous toujours bien content de Toulouse ? avez-vous reçu un  
petit

petit paquet que j'adressai pour vous à Lyon, —  
 il y a quelques mois, à l'adresse que vous 1770.  
 m'avez donnée ?

Je vous embrasse sans cérémonie, en philosophe et en ami.

## L E T T R E C X X X V I.

A M. ELIE DE BEAUMONT.

16 de février.

J'IGNORE, mon cher *Cicéron*, si les défordres de Genève permettront que ma lettre aille jusqu'à la poste. Les bourgeois tuèrent hier trois habitans, et l'on dit, dans le moment, qu'ils en ont tué quatre ce matin. Les battus payent l'amende dans la coutume de *Lori*; mais, dans la coutume de Genève, les battus sont pendus; et l'on assure qu'on pendra trois ou quatre habitans dont les compagnons ont été tués. Toute la ville est en armes, tout est en combustion dans cette sage république; il y a quatre ans qu'on s'y dévore.

Nos philosophes ont vraiment bien pris leur temps pour faire l'éloge de ce beau gouvernement. Cela ne m'empêche pas de prendre un vif intérêt à l'horrible aventure des *Péras*. Vous pouvez, mon cher *Cicéron*, m'envoyer

Corresp. générale. Tome XIII. \* D d

— votre mémoire en deux ou trois paquets,  
 1770. par la poste, adressés à Ferney par Lyon et  
 Verfoy.

Je n'entends pas plus parler de ce pauvre entêté de *Sirven* que s'il n'avait jamais eu de procès criminel.

A l'égard de l'interdit-démarié, j'ai écrit à M. *Jardin*, greffier en chef du châtelet, son tuteur, que je ne me chargerais des deux mille écus qu'à condition que toutes les dettes criardes qu'il a faites dans ce pays-ci, et toutes les dettes de bienfiance et d'honneur seraient préalablement acquittées; que je lui ferais acheter un lit et quelques meubles, afin qu'il pût reparaître d'une manière décente et honorable dans le pays de Neuchâtel, et que le frère de madame l'intendante de Paris ne fit point de honte à sa famille dans le pays étranger. J'ai laissé en dépôt, chez M. de *Laleu*, les deux mille écus, et je ne ferai rien sans être autorisé de son tuteur. Je crois devoir cette attention à sa famille. J'espère que, moyennant les arrangemens que je prendrai, et moyennant les cinq cents francs qu'il touchera par mois dorénavant, somme qui augmentera toutes les années, il pourra se donner la considération que doit avoir un homme si bien allié. Il ne peut réparer ses fautes passées que par la plus grande sagesse.

Je vous supplie , Monsieur , de parler à ———  
 messieurs les avocats de la commission , si vous 1770.  
 les rencontrez , et à M. *Boudot* , en conformité  
 de ce que j'ai l'honneur de vous mander.

Permettez que je vous donne ma bénédiction  
 en qualité de capucin. J'ai non-seulement l'hon-  
 neur d'être nommé père temporel des capucins  
 de Gex , mais je suis associé , affilié à l'ordre ,  
 par un décret du révérend père général. *Jeanne*  
*la pucelle* et la tendre *Agnès Sorel* sont toutes  
 ébaubies de ma nouvelle dignité.

Mille respects et mille bénédiction à madame  
 de *Beaumont*.

## L E T T R E C X X X V I I .

A M E C E N A S - A T T I C U S

D U C D E C H O I S E U L , &amp;c.

A Ferney , 18 de février.

LA voix de *Jean* criant dans le désert vous  
 dit ces choses :

Ce n'est pas assez que vous ayez fait des  
 pactes de famille , donné un royaume à l'aîné  
 de la famille , fait un pape madré ou non madré ,  
 et mis les soldats d'Israël sur un meilleur pied  
 qu'ils n'ont jamais été ; tout cela n'est rien sans

— la charité. Le Dieu d'Israël est irrité contre les  
 1770. enfans de *Jacob*, qui assassinent dans les rues  
 des vieillards de quatre-vingts ans, des innocens  
 destitués d'armes, blessent des femmes grosses,  
 et se préparent à pendre ceux qu'ils n'ont pu  
 assassiner.

C'est une des suites de l'insolence avec laquelle  
 ils en ont usé envers l'ambassadeur de l'oint du  
 Seigneur et envers *Messala-Atticus*, premier ministre  
 de cet oint. Le sanhédrin n'est pas moins coupable  
 d'avoir fomenté, préparé, autorisé les abominations  
 des enfans de *Béliar*.

Voici ce que dit le Seigneur : Si vous aviez  
 seulement fait bâtir à Verfoy une cinquantaine  
 de maisons de boue, vous auriez actuellement  
 dans Verfoy quatre cents habitans qui ne savent  
 où coucher, qui vous feraient attachés pour  
 jamais, et qui probablement iront habiter  
 l'Angleterre que mon cœur réprouve, ou la  
 Hollande que je vomis de ma bouche, parce  
 qu'elle est tiède.

J'ai ordonné à mon serviteur *François V.* capucin  
 digne, d'avoir soin de ces malheureux, en attendant  
 que votre rosée puisse les consoler.

Je fais que mon serviteur chargé de la bourse  
 commune loge le diable dans sa bourse, c'est-à-dire  
 rien; et qu'il ne pourra donner cent mille  
 ficles pour bâtir des maisons.

Mon serviteur *François V.* est encore plus ———  
 pauvre pour le moment présent ; mais vous 1770.  
 pourriez trouver quelque bon ami, non pas de  
 cour, mais de finance, qui prêterait des sicles  
 pour bâtir des maisons. Il n'est pas besoin d'édit  
 pour donner à qui voudra de quoi reposer sa tête.

Vous avez une galère dans un port qui  
 n'est pas fait ; mais des familles ne peuvent  
 coucher dans une galère, à moins que ce ne  
 soit la famille de *Fréron*.

L'esprit de charité pourrait vous porter  
 encore à empêcher qu'on ne pende plusieurs de  
 vos serviteurs qui se sont engagés à vous, dont  
 vous avez la signature, qui se sont soumis à  
 coucher dans les maisons que vous n'avez pas  
 bâties, qui se sont déclarés français, et qui,  
 pour cette raison, sont présumés avoir inces-  
 samment la hart au cou.

Je vous dis donc, de la part du Seigneur :  
 Faites comme vous voudrez ; car vous avez  
 l'œil de l'aigle, et la prudence du serpent.

Signé *Jean*, prédicateur du désert.

Et plus bas, *François V.*, capucin indigne,  
 admis à la dignité de capucin par frère *Amatus*  
*Dalamballa*, général des capucins, résidant à  
 Rome ; et de plus déclaré père temporel des  
 capucins de Gex.

Lequel *François* prie DIEU pour vous et pour  
 votre digne épouse.



## 1770. LETTRE CXXXVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

19 de février.

**M**ON cher ange, les vieillards de quatre-vingts ans qu'on assassine à Genève, n'ont pas laissé de m'affecter un peu, attendu que les gens de soixante et seize ans sont réputés octogénaires. Je n'aime pas non plus qu'on blesse des femmes grosses, qu'on tue du monde dans les rues, sans savoir pourquoi. On veut pendre aussi ceux qui voulaient se retirer à Verfoy, ville que M. le duc de Choiseul fait bâtir. Je ne crois pas qu'il trouve toute cette aventure fort honnête. Tout cela nous a fait frémir d'horreur, madame Denis et moi. Quoique j'aye fait beaucoup de tragédies, ces scènes tragiques à ma porte me paraissent abominables; c'est pis que ce qui se passe en Pologne.

La comédie du Dépositaire est plus consolante. On y a rapetassé une trentaine de vers qu'on vous enverra très-fidèlement.

Il vaut mieux payer des dixièmes que d'être aux portes de Genève. Ces gens-là sont devenus des fous barbares. Je suis très-convaincu que, si vous aviez été plénipotentiaire chez

eux , vous auriez adouci leur esprit , et que —  
rien de ce qui arrive aujourd'hui ne ferait 1770.  
arrivé.

Du moins en France vous payez vos dixièmes paisiblement ; vous lisez paisiblement Gabrielle de Vergy ; vous allez dans vos petites loges ; vous n'avez pas vingt pieds de neige ; votre plus grand malheur est de vous ennuyer aux pièces nouvelles et aux livres nouveaux.

M. le duc de *Praslin* a eu encore la bonté de m'écrire , et de daigner faire de nouvelles tentatives pour faire rendre les diamans pris par le corsaire de Tunis , quoiqu'il n'en espère rien. Je vous supplie de lui bien dire combien je suis pénétré de ses bontés. Vous aviez bien raison quand vous me disiez qu'il était plus essentiel que bruyant. Je lui ferai attaché jusqu'au dernier moment de ma pauvre vie.

Je suis bien malade , mon cher ange. Mille tendres respects à madame d'*Argental* , et mille vœux pour sa santé. Je vous donne à tous deux ma bénédiction.

*Frère V.* , capucin indigne.

Si vous êtes surpris de ma signature , sachez que je suis non-seulement père temporel des capucins de Gex , mais encore agrégé au corps par le général *Amatus Dalamballa* , résidant à Rome. Voilà ce que m'a valu S' *Cucufin*. Vous voyez que DIEU n'abandonne pas ses dévots.

1770.

## L E T T R E C X X X I X .

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

21 de février.

J'AI reçu, Madame, le *Charles-quin* anglais; je n'en ai pu lire que quelques pages; mes yeux me refusent le service, tant que la neige est sur la terre. Il est bien étrange que je m'obstine à rester dans ma solitude pour y être aveugle pendant quatre mois; mais la difficulté de se transplanter à mon âge est si grande et si désagréable, que je n'ai pu encore m' résoudre à passer mon hiver dans des climats plus chauds. Je me suis consolé en me regardant comme votre confrère; et puisque vous souffrez une privation totale, j'ai cru qu'il y aurait de la pusillanimité à n'en pas supporter une passagère.

Je voulais vous remercier plutôt; les éclabouffures de Genève m'ont dérangé pendant quelques jours. On s'est mis à tirer sur les passans dans la sainte cité de maître *Jean Calvin*. On a tué tout roides quatre ou cinq personnes en robe de chambre, et moi, qui

passe ma vie en robe de chambre comme *Jean-Jacques*, je trouve fort mauvais qu'on respecte si peu les bonnets de nuit. On a tué un vieillard de quatre-vingts ans, et cela me fâche encore; vous savez que j'approche plus de quatre vingts que de soixante et dix, et vous n'ignorez pas combien la réputation d'octogénaire me flatte, et m'est nécessaire. Vous êtes très coupable envers moi d'avoir étriqué mon âge, au lieu de lui donner de l'ampleur. Vous m'avez réduit malignement à soixante-quinze ans et trois mois, cela est infame: donnez-moi, s'il vous plaît, soixante et dix-sept ans, pour réparer votre faute.

On a encore appuyé la baïonnette sur le ventre ou dans le ventre d'une femme grosse; je crois qu'elle en mourra; tout cela est abominable, mais les prédicans disent que c'est pour avoir la paix. Il a fallu avoir quelques soins des battus qui se sont enfuis; car, quoique je sois capucin, je ne laisse pas d'avoir pitié des huguenots.

Mais, mon Dieu, Madame, saviez-vous que j'étais capucin? c'est une dignité que je dois à madame la duchesse de *Choiseul* et à *S<sup>t</sup> Cucufin*. Voyez comme DIEU a soin de ses élus, et comme la grâce fait des tours de passe-passe avant que d'arriver au but. Le général m'a envoyé de Rome ma patente. Je suis

— capucin au spirituel et au temporel; étant  
1770. d'ailleurs père temporel des capucins de Gex.

Tant de dignités ne m'ont point tourné la tête; les honneurs chez moi ne changent point les mœurs. Vous pouvez toujours compter, Madame, sur mon attachement, comme si je n'étais qu'un homme du monde. Il est vrai que je n'ai pas les bonnes fortunes du capucin de madame de *Forcalquier*, mais on ne peut pas tout avoir. Recevez ma bénédiction.

† *Frère V.*, capucin indigne.

## L E T T R E C X L.

A M. LE CHEVALIER DE MONTFORT,  
*A Florac en Gévaudan.*

21 de février.

MONSIEUR,

Celui à qui vous avez écrit se sent très-indigne des éloges que vous voulez bien lui donner, mais il est touché de votre mérite et du soin que vous avez pris de vous instruire.

La dissertation de *Calmet*, dont vous parlez, est une de ses plus faibles. Il vous suffira d'un coup d'œil pour juger des paroles de ce pauvre homme.

„ Je pourrais avancer que le voyage de

„ S<sup>t</sup> Pierre à Rome est prouvé par S<sup>t</sup> Pierre —  
 „ même qui marque expressement qu'il a écrit 1770.  
 „ sa lettre de Babylone, c'est-à-dire de Rome,  
 „ comme nous l'expliquons avec les anciens.  
 „ Cette preuve seule suffirait pour trancher la  
 „ difficulté. „

Vous voyez, Monsieur, combien il serait ridicule de dire qu'une lettre datée de Paris vient de Toulouse.

Le premier qui écrivit ce prétendu voyage et les aventures de *Simon Barjone* avec *Simon* qu'on disait *magicien*, est un nommé *Abdias* fort au-dessous des historiens de *Robert le diable* et des *Quatre fils Aymon*. *Marcel*, autre auteur digne de la Bibliothèque bleue, suivit *Abdias*; *Egésippe* enchérit encore sur eux. C'est ce même *Egésippe* qui écrivit que *Domitien*, ayant su que les petits-fils de *Jude* étaient à Rome, qu'ils étaient parens de *Jésu* et descendans de *David* en droite ligne, les fit venir devant lui dans la crainte qu'ils ne s'emparassent du royaume de Jérusalem auquel ils avaient un droit incontestable, &c. &c. &c.

Soyez très-sûr que l'histoire ecclésiastique n'a pas été écrite autrement jusqu'au seizième siècle. Mais, puisque tout cela vaut cent mille écus de rente à certains abbés, des souverainetés à d'autres hommes, il ne faut pas se plaindre.

1770. — L'artillerie, dans laquelle vous êtes officier, ne peut rien contre les remparts que l'erreur s'est bâtis; mais le bon esprit sert à ne se laisser pas subjugué par ces erreurs.

J'ai l'honneur d'être, &c.

## L E T T R E C X L I.

A M. P A N C K O U C K E.

21 de février.

C O N S O L E Z - V O U S, Monsieur; il est impossible que les captifs qui sont à Alger (\*) ne soient pas délivrés par les mathurins quand le temps sera favorable; puisqu'on a rendu les premiers, on rendra les seconds; les cadets ne peuvent être traités plus durement que les aînés.

J'ai dû à M. d'Alembert et à M. Diderot la politesse que j'ai eue pour eux. Il n'était pas juste que mon nom parût avant le leur, et il faut surtout qu'il n'y paraisse point. Ceux qui travaillent à deux ou trois volumes de Questions sur l'Encyclopédie, croient vous rendre un très-grand service. Ils donnent les plus grands éloges à la première édition, ils

(\*) Les volumes de l'Encyclopédie détenus à la bastille.

annoncent la seconde ; ils espèrent décréditer un peu les contrefaçons , et ils s'amuse-  
nt. 1770.

Je n'ai point vu mon ami *Cramer*. Tout est en combustion dans Genève , tout est sous les armes ; on a assassiné sept ou huit personnes juridiquement dans les rues , dans les maisons ; un vieillard de quatre-vingts ans a été tué en robe de chambre ; une femme grosse , bourrée à coups de crosse de fusil , est mourante ; une autre est morte. *Cramer* commande la garde. Il faut espérer que son magasin ne sera pas brûlé. Le diable est par-tout. J'espère que je l'exorciserai , en qualité de capucin ; car il faut que vous sachiez que je suis agrégé à l'ordre des capucins par notre général *Amatus Dalamballa* , résidant à Rome , qui m'a envoyé mes lettres patentes. C'est une obligation que j'ai à *S<sup>t</sup> Cucufin* , et j'en sens tout le prix. Je prie DIEU pour vous. Recevez ma bénédiction.

*Fr. François V.* , capucin indigne.



1770.

## L E T T R E C X L I I.

A M A D A M E

LA DUCHESSE DE CHOISEUL.

A Ferney, 24 de février.

M A D A M E ,

TOUT l'ordre des capucins n'a pas assez de bénédictions pour vous. Je n'osais ni espérer ni demander ce que vous avez daigné faire pour ce pauvre canonnier *Fabry*. Nous avons bien des saintes en paradis, mais il n'y en a pas une qui soit aussi bienfaisante que vous l'êtes. Je suis à vos pieds, non pas à ces pieds de quatorze pouces dont vous m'avez envoyé les souliers, mais à ces pieds de quatre pouces et demi, tout au plus, qui portent un corps aussi aimable, dit-on, que votre ame.

La dernière lettre que j'eus l'honneur de vous écrire était au sujet du brigandage de Genève, et des meurtres qui se sont commis dans cette abominable ville. On ne tue plus à présent, mais on pille. M. le duc de *Choiseul*, mon bienfaiteur, est instruit par M. le résident

*Hénin* de toutes les horreurs qui s'y passent. —  
 J'achève mes jours dans un bien triste voi- 1770.  
 sinage; j'ai de quoi fournir à notre patriarche  
*S' François* plus d'un million de femmes de  
 neige. C'est ainsi qu'il les aimait, tant il avait  
 de feu; mais, pour moi pauvre moine, trente  
 lieues de neige dont je suis entouré, et des  
 assassins à ma porte, ne font pas une perspec-  
 tive agréable. Vos extrêmes bontés, Madame,  
 font ma consolation.

Je ne crois pas que ce soit en abuser que de  
 vous présenter les respects et la reconnaissance  
 de mon gendre *Dupuits*, et d'oser même vous  
 supplier de daigner le recommander en général  
 à *M. Bourcet* (\*). Mon gendre est votre ouvrage;  
 c'est vous, Madame, qui l'avez placé. Il ne  
 s'est pas assurément rendu indigne de votre  
 protection. Il sert bien, il est actif, sage,  
 intelligent, et de la meilleure volonté du  
 monde. *M. Bourcet* en paraît fort content.  
 Mon gendre ne demande qu'un mot de votre  
 bouche, qui témoigne que vous l'êtes aussi.  
 Toute ma famille ainsi que notre couvent se  
 regardent comme vos créatures.

Agréez, Madame, notre attachement res-  
 pectueux et inviolable; j'y ajoute mes ferventes  
 prières et ma bénédiction.

*Frère François, capucin indigne.*

(\*) *M. le duc de Choiseul.*

1770.

## L E T T R E C X L I I I .

A M. D E L A H A R P E .

2 de mars.

J'ALLAIS vous écrire, mon cher confrère, tout occupé et tout languissant que je suis, lorsque j'ai reçu votre lettre du 23 de février. Je tremble pour la religieuse, si elle n'est pas imprimée avant l'assemblée du clergé; mais les cris du public feront taire ceux qui oseront murmurer. Votre ouvrage a enchanté tout Paris; M. d'Alembert en est idolâtre. Vous avez pour vous les philosophes et les femmes; avec cela on va loin.

Je regarde la prison des quatre mille volumes in folio comme une lettre de cachet qu'on donne à un fils de famille pour le mettre à la bastille, de peur que le parlement ne le mette sur la fellette.

Il m'est tombé, il y a quelques mois, entre les mains, un ouvrage philosophique et honnête, intitulé DIEU et les hommes. On le dit imprimé en Hollande; mais l'extrême honnêteté dont il est, fait qu'on n'ose pas l'envoyer par la poste, de peur des curieux mal-honnêtes.

Vous avez bien raison de dire que la philosophie gagne, et que les arts se perdent.

Heureux

Heureux ceux qui , comme vous , font une religieuse dont la philosophie fait verser des larmes ! 1770.

Vraiment , vous ne connaissez pas toutes mes dignités. Non-seulement je suis père temporel des capucins , mais je suis capucin moi-même. Je suis reçu dans l'ordre , et je recevrai incessamment le cordon de *S<sup>t</sup> François* , qui ne me rendra pas la vigueur de la jeunesse.

A l'égard du cordon dont on régale actuellement bien des gens à Constantinople , je ne puis mieux faire que d'en envoyer une aune à *Martin Fréron*.

Madame *Denis* vous fait mille complimens. Je vous embrasse aussi tendrement que je vous félicite de vos succès. Mes hommages à madame de *la Harpe*.

Vous savez qu'on s'est un peu égorgé à Genève ; on y a assassiné jusqu'à des femmes : tout cela ne fera rien.

1770.

## L E T T R E C X L I V .

A M A D A M E .

LA MARQUISE DE FLORIAN, à Paris.

Le 3 de mars.

**J**E vous prie, ma chère nièce, de me faire un très-grand plaisir. J'implore surtout l'assistance de monsieur le grand écuyer de *Cyrus*, qui est un homme ingambe et serviable.

J'ai le plus grand et le plus pressant besoin des livres dont vous trouverez la note sur un petit billet. Je ne fais où ils se vendent. M. de *Florian*, en allant à la comédie, peut aisément les acheter, et donner ordre qu'on me les envoie par les guimbardes de Lyon.

Croiriez-vous qu'un docteur de sorbonne, ami et parent de l'abbé *Morellet*, professeur d'histoire à Toulouse, enseigne publiquement mon Histoire générale, que tout le parlement vient l'écouter, qu'il l'a fait imprimer pour l'usage des collèges, en y retranchant seulement quelques petites libertés philosophiques; qu'un prêtre fanatique l'a brûlée devant sa porte pour faire amende honorable à la sainte Eglise; que le premier président l'a fait prendre par deux huissiers, et l'a menacé du cachot

en pleine audience ; que la fille du premier président m'a écrit d'assez jolis vers ; que *Sirven* 1770. va demander la permission de prendre ses premiers juges à partie ; que la philosophie expie au bout de huit ans l'affassinat de *Calas* ?

Allons, courage, monsieur le turc (\*), monsieur du parlement de Paris (\*\*), mettez la philosophie, l'humanité à la mode. Que fera-t-on pour *Martin* ?

J'ai obtenu deux mille écus des créanciers de *Durey*, par les bons offices de M. de *Beaumont*. J'ai marié mademoiselle *Nollet*, qui l'avait suivi dans tous ses malheurs depuis douze ans, et que l'abbé *Nollet* son oncle reniait comme un beau diable. *Durey*, dans le fond, n'est pas à beaucoup près aussi coupable qu'on le dit ; c'est un bon homme très-serviable, très-faible, qui a fait de très-mauvais marchés, et dont le plus grand crime est d'avoir demandé, par écrit, à sa femme, en grâce, de le faire cocu. Je vous jure d'ailleurs qu'il n'a jamais empoisonné personne.

Avez-vous lu le dernier mémoire d'*Elie* ? n'est-il pas bien fort, bien convaincant, bien utile ? *la Harpe* vous a-t-il récité sa religieuse ? avez-vous pleuré ? avez-vous vu l'opéra comique de *Marmontel* ? comment vous portez vous,

(\*) M. l'abbé *Mignot*.

(\*\*) M. d'*Ornoi*.

— tous tant que vous êtes? J'ai une enflure à la  
 1770. gorge qui n'est point du tout plaisante au milieu  
 de quarante ou cinquante lieues de neige. Sur  
 ce je vous donne à tous ma bénédiction.

*Fr. François, capucin indigne.*

L E T T R E C X L V.

A M. T A B A R E A U, à Lyon.

3 de mars.

**M.** *Tabareau* et *M. Vasselier* savent, sans doute, ce qui se passe à Genève : on y assassine dans les rues des vieillards de quatre-vingts ans et des femmes grosses ; la sainte cité est devenue un enfer. Grâce au ciel, on ne voit point de pareilles horreurs à Lyon.

Je réciterai pour vous la prière des voyageurs ; je ne cesserai de demander au ciel qu'il vous rende l'argent que vous avez perdu au *Billard*. J'espère tout obtenir par l'intercession de mon confrère *S<sup>t</sup> Cucufin*.

Je vois que vous n'étiez pas instruit de ma fortune. Non-seulement je suis père temporel des capucins de Gex, mais j'ai l'honneur d'être capucin moi-même. J'ai droit de porter le cordon et l'habit ; j'ai reçu ma patente de notre

révérénd père général *Amatus Dalamballa*, à ———  
 qui, sans doute, vous vous êtes confessé quand 1770.  
 vous étiez à Rome.

Oserais-je vous demander ce que c'est que cette équipée de saisir toutes les rescriptions aux particuliers ? on m'a pris le seul argent dont je pouvais disposer. Dieu veuille que vous ne foyez pas traité de même ! Je n'entends rien à cette nouvelle opération de finance, car je suis fort ignorant. J'avais écrit, il y a quelques semaines, à M. de *la Borde* qui avait eu lui-même la bonté de placer en rescriptions toute la fortune dont je pouvais disposer ; je crois qu'il a été si embarrassé pour lui-même qu'il ne m'a point encore fait de réponse ; il attend apparemment qu'il y ait quelque chose de décidé. On m'avait écrit, il y a quelques mois, que M. de *la Borde* était exilé ; mais je crois qu'il n'y a de banni que l'argent de la caisse d'escompte.

Permettez à votre bibliothécaire de demander justice contre toutes les lettres simples qu'on me fait payer doubles. Je suis d'ailleurs assaffiné de lettres d'inconnus que je suis obligé de renvoyer. Pardonnez à un pauvre capucin à qui M. l'abbé *Terrai* ravit deux cents mille francs dans sa besace, de ménager quatre sous. Vous me dites que le ministère veut protéger l'agriculture ; il ne devait donc pas dépouiller



— un laboureur de deux cents mille francs qui  
 1770 sont tout son patrimoine. Il faut mettre ces  
 petites aventures , comme bien d'autres , au  
 pied de son crucifix. Voici des orémus de  
*frère François* , capucin indigne.

## L E T T R E C X L V I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

5 de mars.

M O N cher ange , je devrais m'adresser à  
 S' *Cucufin* mon confrère , mais je vous donne  
 la préférence. M. *Bouvard* vient souvent chez  
 vous ; je vous prie de lui communiquer ma  
 petite requête. Il conduit si bien la santé de  
 madame d'*Argental* , que j'ai en lui une extrême  
 confiance. Je fais bien qu'il ne l'a point mise  
 au lait de chèvre ; mais comme je suis plus  
 sec , plus vieux , plus attaqué que madame  
 d'*Argental* , je veux absolument tâter du lait  
 de chèvre , et que M. *Bouvard* soit de mon  
 avis. Ainsi , je vous demande votre protec-  
 tion ; plaidez pour ma chèvre , je vous en  
 prie.

Vous avez vu , sans doute , la belle pancarte  
 du roi d'Espagne , signée d'*Aranda* , par  
 laquelle on coupe les ongles jusqu'au vif au

très-révérénd grand inquisiteur , archevêque de Pharsale. Cet archevêque me paraît être l'aumônier de *Pompée*. Le voilà battu sans ressource. — 1770.

Tout capucin que je suis , je ne laisse pas de bénir DIEU de cette petite mortification donnée à monsieur de Pharsale.

Vous devez savoir si cet archevêque de Pharsale n'est pas confesseur du roi. Ayez la bonté , je vous prie , de me le mander ; car je m'intéresse vivement à toutes les affaires ecclésiastiques.

Je crois que vous n'ignorez pas ma nouvelle dignité. J'en ai la première obligation à madame la duchesse de *Choiseul*. Si elle a la ceinture de *Vénus* , j'ai le cordon de *S<sup>t</sup> François*.

On dit que , si M. l'abbé *Terrai* continue son petit train , nombre d'honnêtes gens seront obligés de quêter comme mes confrères.

Croiriez-vous qu'on a imprimé à Toulouse une certaine Histoire générale des mœurs et de l'esprit des nations , à l'usage des collèges , avec privilège du roi , qu'un docteur de sorbonne , professeur en histoire , l'enseigne publiquement , et que tout le parlement va l'entendre. Vous voyez comme DIEU bénit ceux qui font à lui.

Mille tendres respects à mes deux anges.

† *Frère François* , capucin indigne.

1770.

## L E T T R E C X L V I I .

A M. B O U V A R D , *médecin.*

5 de mars.

UN vieillard de soixante et feize ans attaqué depuis long-temps d'une humeur scorbutique qui l'a toujours réduit à une très-grande maigreur , qui lui a enlevé presque toutes ses dents, qui s'attache quelquefois aux amygdales, qui lui cause souvent des borborygmes, des infomnies, &c. &c., attachées à cette maladie:

Supplie M. *Bouvard* de vouloir bien avoir la bonté d'écrire, au bas de ce billet, s'il pense que le lait de chèvre pourrait procurer quelques soulagemens.

Il est ridicule peut-être de prétendre guérir à cet âge ; mais le malade ayant quelques affaires qui ne pourront être finies que dans six mois, il prend la liberté de demander si le lait de chèvre pourrait le mener jusque-là ?

Il demande si on a l'expérience que le lait de chèvre, avec quelques purgations absolument nécessaires, ait fait quelque bien en cas pareil ?

L E T T R E

LETTRE CXLVIII. 

---

1770.

A M. DE LA HARPE.

7 de mars.

J'AVAIS grand besoin de ce que je viens de recevoir. Je suis très malade, mon cher enfant; mais j'ai oublié tous mes maux en vous lisant. Voilà le vrai style, clair, naturel, harmonieux, point d'ornement recherché; tous les vers frappés et sentencieux naissent du fond du sujet, et se présentent d'eux-mêmes; grande simplicité, grand intérêt; on ne peut quitter la pièce dès qu'on en a lu quatre vers, et les yeux se mouillent à mesure qu'ils lisent. Il faut jouer cette pièce dans tous les couvens, puisqu'on ne la jouera pas sur le théâtre; mais je suis persuadé qu'on la jouera dans trente familles: je dis plus; je parie qu'elle fera beaucoup de bien, et que plus d'une fille vous aura l'obligation de n'être point religieuse.

J'ai reçu cette semaine deux pièces qui m'ont bien consolé. Premièrement la vôtre, et ensuite celle de M. le comte d'*Aranda* qui porte le dernier coup à l'inquisition.

En voici une troisième non moins agréable que je trouve dans le paquet avec *Mélanie*:

*Corresp. générale.* Tome XIII. \* F f

— 1770. c'est votre joli envoi. Je ne suis pas en état de vous payer en même monnaie. Votre jeune et brillante muse me prend trop à son avantage. Il m'est plus aisé, dans mes souffrances, de sentir votre mérite que d'y répondre.

Madame *Denis* m'arrache *Mélanie*, et va pleurer comme moi.

## L E T T R E C X L I X.

A M. D E C H A B A N O N.

7 de mars.

**V**OUS m'avez fait un grand plaisir, mon cher confrère. Comme vous savez que j'ai l'honneur d'être capucin, vous devez présumer que je n'aime pas les dominicains. Nous ne pouvons souffrir, nous autres serviteurs de DIEU, les gens qui se croient en droit de venir voir ce que nous faisons dans nos couvens.

Je remercie bien M. le duc de *Villa-Hermosa*; je bénis M. le comte d'*Aranda*; je fais mes complimens de condoléance à la sainte inquisition. Cette petite anecdote trouvera sa place avant qu'il soit peu. Il y a d'honnêtes gens qui ne laissent rien échapper. J'avais besoin d'une consolation; je suis dans un état assez

triste. Une humeur de soixante et seize ans s'est jetée sur mes glandes, et le contrôleur général sur mes rescriptions. Je vous embrasse de toute mon ame. Sœur *Denis* vous est toujours très-dévouée.

*Frère François.*

## L E T T R E C L.

A M. AUDIBERT, à *Marseille.*

A Ferney, le 9 de mars.

SAVEZ-VOUS bien, Monsieur, que vous avez assisté le serviteur de DIEU ? Sans y penser vous avez fait une œuvre pie, tout maudit huguenot que vous êtes. Je suis capucin; j'ai le droit de porter le cordon de S' *François*. Le général des capucins m'a envoyé de Rome ma patente; n'en riez point, rien n'est plus vrai. Cela m'a porté bonheur, car DIEU a été sur le point de m'appeler à lui, et j'aurais été infailliblement canonisé. M. le marquis de \*\*\* n'y aurait gagné qu'une rente de cinq cents quarante livres qui ne vaut pas la vie éternelle. Il est vrai que j'ai prêché la tolérance; mais cela n'a pas empêché qu'on ne s'égorge à Genève. Dieu merci, ce n'est pas

— pour des argumens de théologie ; il ne s'agit  
 1770. que d'une querelle profane, ainsi elle ne durera  
 pas long-temps. S'il était question de contro-  
 verse, nous en aurions pour trente années.

Vous savez, sans doute, que le pouvoir de  
 l'inquisition vient d'être anéanti en Espagne ;  
 il n'en reste plus que le nom : c'est un serpent  
 dont on a empaillé la peau. Le roi d'Espagne,  
 par un édit, a défendu que l'inquisition fit  
 jamais emprisonner aucun de ses sujets. Nous  
 voilà enfin parvenus au siècle de la raison,  
 depuis Pétersbourg jusqu'à Cadix ; et ce qui  
 vous surprendra, c'est qu'il y a des philosophes  
 dans le parlement de Toulouse. Je ne vois pas  
 qu'il se soit fait une révolution plus prompte  
 dans les esprits. La canaille est et sera toujours  
 la même ; mais tous les honnêtes gens com-  
 mencent à penser d'un bout de l'Europe à  
 l'autre.

Madame Denis vous fait les plus sincères  
 complimens. Agréez, Monsieur, la reconnai-  
 sance de votre, &c.

## L E T T R E C L I.

1770.

A M. LE DUC DE CHOISEUL.

A Ferney, 17 de mars.

NOTRE PROTECTEUR,

Vous ne croyez donc pas aux femmes grosses assassinées ? Tenez, voyez, lisez. Il y a huit jours que je n'ai vu votre résident. Il se peut faire qu'on vous ait caché une partie des horreurs qui se sont passées à Genève. Très-souvent on ne fait pas dans une rue ce qu'on a fait dans l'autre. Pour moi, qui suis bien malade, et qui paraîtrai bientôt devant DIEU, je vous dis la vérité telle qu'on me l'a dite. Je n'en aime pas moins mon libraire *Philibert Cramer*, conseiller de Genève.

Je pardonnerai à l'article de la mort, et pas plutôt, à M. l'abbé *Terrai*, et je ne pardonnerai ni dans ce monde ni dans l'autre à ceux qui voudraient vous contrecarrer : voilà ma dernière volonté. Mes petits neveux verront *Verfoy*, mais moi je verrai DIEU face à face : je vous aurais donné volontiers la préférence. Agréez le profond respect du capucin, et moquez-vous de lui si vous voulez. V.



1770.

## L E T T R E C L I I .

A M A D A M E

LA DUCHESSE DE CHOISEUL.

17 de mars.

MADAME,

**I**L ne s'agit point ici de capucins , il s'agit de femmes grosses ; vous devez les protéger , et plutôt à Dieu que vous le fussiez ! ( car la *fussiez* n'est pas français , régulièrement parlant , ) je ferais une belle offrande à S' *François* mon patron. Oui , Madame , on a assassiné des femmes grosses à Genève , et je vous demande justice de monseigneur votre époux. Je vous demande en grâce de lui faire lire cette lettre , quoiqu'il n'ait pas beaucoup de temps à perdre.

Je ne veux pas abuser du vôtre et de vos bontés ; je suis très-malade ; ma dernière volonté est pour votre salut ; et , si je réchappe , je compte avoir l'honneur de vous envoyer des œufs de Pâques. En attendant , daignez agréer le respect paternel , les prières et les bénédictions de *frère François* , capucin indigne.

A. M. LE COMTE D'ARGENTAL.

17. de mars.

J E reçois, mon cher ange, aujourd'hui 17 de mars, votre lettre du 27 de février. Cela est aussi difficile à concilier que la chronologie de la *Vulgate* et des *Septante*.

Quoique votre lettre vienne bien tard, je ne laisse pas d'envoyer sur le champ à M. le duc de *Choiseul* les attestations de la mort des femmes grosses. Je prétends qu'on me croie quand je dis la vérité. Un capucin est fait pour être cru sur sa parole qui est celle de DIEU. D'ailleurs on ne ment point quand on est aussi malade que je le suis; on a sa conscience à ménager.

Si les choses de ce monde profane me touchaient encore, je vous parlerais de M. l'abbé *Terrai*, votre ancien confrère, qui sans respecter votre amitié pour moi, m'a pris, dans la caisse de M. de *la Borde*, tout ce que j'avais, tout ce que je possédais de bien libre, toute ma ressource. Je lui donne ma malédiction séraphique. Mais, plaisanterie à part, je suis très-fâché et très-embarrassé. Je n'ai assurément ni assez de santé,

— ni assez de liberté dans l'esprit pour songer au  
 1770. Dépositaire. Mon dépositaire est le contrôleur  
 général ; mais il n'est pas marguillier. J'ai soup-  
 çonné que , dans toute cette affaire , il y avait  
 eu quelque malin vouloir ; et vous pouvez ,  
 en général , me mander si je me trompe.

Je vous ai envoyé une petite consultation  
 pour M. *Bouvard* : elle arrivera peut-être au  
 mois d'avril , comme votre lettre de février  
 est arrivée en mars. Je voulais savoir s'il avait  
 des exemples que le lait de chèvre eût fait  
 quelque bien à des pauvres diables de mon  
 âge , attaqués de la maladie qui me mine.  
 N'ayant point de réponse , j'ai consulté une  
 chèvre ; et si elle me trompe , je la quitterai.

J'imagine qu'à présent vous avez quelques  
 beaux jours à Paris , et que madame d'*Argental*  
 s'en trouve mieux. Je vous souhaite à tous  
 deux tous les plaisirs , toutes les douceurs ,  
 tous les agrémens possibles. Vous pouvez être  
 toujours sûrs de ma bénédiction. Non-seule-  
 ment je suis capucin , mais je suis si bien avec  
 les autres familles de S<sup>t</sup> *François* , que frère  
*Ganganelli* m'a fait des complimens.

Vraiment oui , j'ai lu la religieuse , et ce  
 n'a pas été avec des yeux secs. Tout ce qui  
 intéresse les couvens me touche jusqu'au fond  
 de l'ame.

Recommandez-vous bien aux saintes prières  
 de frère *François* , capucin indigne.

## L E T T R E C L I V.

1770.

A U M E M E.

18 de mars.

J E reçois la lettre du 13 de mars, mon cher ange. Il n'y a point eu de retardement à celle-ci. Il faut que la première, du 27 de février, ait traîné dans quelque bureau, ce qui arrive quelquefois.

Je ne suis pas assurément en état de travailler au Dépositaire, pour le moment présent; mais j'espère que DIEU m'exaucera quand j'aurai fait mes pâques. Jamais temps ne fut plus favorable pour des restitutions de dépôt. J'espère que la grâce se fera entendre au cœur de M. l'abbé Terrai. Voudrait-il m'enlever mon seul bien de patrimoine, que j'avais en dépôt dans la caisse de M. de la Borde; le seul bien qui puisse répondre à mes nièces des clauses de leurs contrats de mariage, le seul avec lequel je puisse récompenser mes domestiques? dans quel tribunal une telle action serait-elle admise? en a-t-on un seul exemple, excepté dans les proscriptions de Sylla et du triumvirat? monsieur l'abbé Terrai, qui sort de la grand'chambre, ne devrait-il pas distinguer entre ceux

— 1770. qui achètent du papier sur la place, et ceux qui déposent chez le banquier du roi leur bien paternel? Je vois bien qu'il faudra que je meure en capucin, tel que j'aurai vécu.

Dès que j'aurai chassé ces tristes idées de ma cervelle encapuchonnée, et que ma chèvre aura mis un peu de douceur dans mon sang, je vous parlerai de *Ninon*, je vous dirai qu'elle ne serait pas *Ninon*, si elle ne formait pas les jeunes gens, et qu'alors il faudrait lui donner tout un autre nom. Le plaissant et l'utile, à mon gré, est qu'une coquette soit cent fois plus vertueuse qu'un marguillier, sans quoi il n'y a plus de pièce.

Je ne connais ni *Silvain* ni les trois capucins. Je suis entièrement de votre avis sur la religieuse. C'est la seule pièce de théâtre qui nous tire de la barbarie velche; elle est écrite comme il faut écrire.

Je tremble sur la démarche de mademoiselle *Daudet*. Comment l'envoyer dans un pays si orageux pendant une guerre ruineuse, et qui peut finir d'une manière terrible, quoiqu'elle ait heureusement commencé. En vérité, je ne fais quel parti prendre. Mon avis est qu'on attende les événemens de cette campagne; est-ce le vôtre?

On dit qu'on ne pendra ni *Billard* le dévot, ni *Grizel* l'apôtre; c'est bien dommage que ce

confesseur ne soit pas martyr. J'ai quelque —  
 envie de donner à M. *Garant* le nom de *Grizant* 1770.  
 au moins.

Mais, si vous avez quelqu'un à pendre, je vous donne *Fréron*. Lisez, je vous prie, le mémoire ci-joint que m'a envoyé son beau-frère. Tâchez d'approfondir cette affaire, quand ce ne serait que pour vous amuser. On m'assure que *Fréron* est espion de la police, et que c'est ce qui le soutient dans le beau monde. Je me flatte que vous distribuerez des copies du petit mémoire du beau-frère. Il faut rendre justice aux gens de bien.

Nous faisons mille vœux ici pour la santé de madame d'*Argental*; vous savez si nos cœurs sont aux deux anges. V.

## L E T T R E C L V.

A M. ELIE DE BEAUMONT.

Le 19 de mars.

J E crois, mon cher *Cicéron*, qu'il ne sera pas difficile de vous faire tenir les pièces de l'interrogatoire de *Sirven*, par le nouveau juge nommé pour juger en première instance. J'attends ces pièces dans deux ou trois jours.

— Je les avais demandées inutilement pendant  
1770. quatre mois. Vous verrez ce que vous en  
pourrez faire. Le fumier deviendra or entre  
vos mains.

Vous aurez le temps de faire votre mémoire  
pour Pâques ; c'est après Pâques que l'affaire  
sera jugée.

Vous vous ressouvenez bien que *Sirven*  
était détenu très-rigoureusement au secret par  
l'ancien juge même de Mazamet , qui s'était  
fait le geolier de son confrère subrogé à sa  
place. Il ne lui était pas permis de recevoir  
une lettre. Il a fallu que j'aye écrit au procureur  
général , et que je lui aye envoyé une  
lettre ouverte pour *Sirven*. Le procureur  
général a réprimandé le geolier-juge ; et le  
nouveau juge , nommé *Astruc* , forcé de recon-  
naître l'innocence de *Sirven* , n'a donné sa sen-  
tence que comme le diable est obligé de recon-  
naître la justice de DIEU.

Je crois qu'on a pillé un peu *Sirven* dans la  
prison , car j'ai été obligé de lui envoyer de  
l'argent deux fois.

Je dévore votre factum pour M. de *Lupé*.  
J'en suis à l'endroit où la mère voit le portrait  
d'*Henri IV* et de *Louis XV*. Si vous plaidiez  
devant eux , vous gagneriez bientôt votre  
cause avec dépens.

L'abbé *Grizel* n'était-il pas confesseur de

*Fréron* ? que dites-vous de l'enlèvement de nos récriptions ? sont-elles plus justes que l'enlèvement du beau-frère de maître *Aliboron* ? saviez-vous que ce coquin était espion de la police, et que c'était cela seul qui le soutenait et qui lui facilitait les moyens de vivre dans la plus infame crapule ?

Mon cher ami, je vous crois nécessaire dans Paris. Plus les injustices sont atroces, plus on a besoin d'un homme comme vous.

Madame *Denis* et moi, qui sentons également votre mérite, nous vous bénissons tous deux, et je vous donne aussi mon autre bénédiction de capucin dans ce saint temps de carême.

P. S. Si vous voyez M. de *la Harpe*, dites-lui combien je l'aime lui et sa religieuse.



1770.

## L E T T R E C L V I.

A M. LE MARQUIS DE FLORIAN, à Paris.

Le 21 de mars.

VRAIMENT le grand écuyer de *Cyrus* est devenu un excellent ambassadeur. Je le remercie très-tendrement des livres qu'il veut bien me faire avoir, et que probablement je recevrai bientôt.

J'accable aujourd'hui toute ma famille de requêtes. Je recommande à M. d'*Ornoi* l'infortune d'un pauvre diable qui se trouve vexé par des fripons. J'ennuie le turc du compte que je lui rends d'un mauvais chrétien. J'envoie un petit sommaire du désastre d'un beau-frère de *Fréron*, qui pourra vous paraître extraordinaire; mais je m'adresse à vous, Monsieur, pour l'objet le plus intéressant.

M. l'abbé *Terrai* me saisit tout le bien libre que j'avais en rescriptions, les seuls effets dont je pusse disposer, mon unique bien, tout le reste périssant avec moi. Il est un peu dur de se voir ainsi dépouillé à l'âge de soixante et seize ans, et de ne pouvoir aller mourir dans un pays chaud, s'il m'en prend fantaisie.

J'ai quelque curiosité de savoir comment on débrouillera le chaos où nous sommes. Vous

me paraissez d'ordinaire assez bien instruit. —  
 Voici le temps des grandes nouvelles. Les 1770.  
 Russes pourront bien être à Constantinople  
 dans six mois, et les Français à l'hôpital.

La petite ville de Genève est toujours sous  
 les armes, et les émigrans sont à Verfoy sous  
 des planches. J'en ai logé quelques-uns à  
 Ferney. On aligne les rues de Verfoy; mais  
 il est plus aisé d'aligner que de bâtir; et s'il  
 arrivait malheur à M. le duc de *Choiseul*, adieu  
 la nouvelle ville.

Je vous embrasse tous deux du meilleur de  
 mon cœur avec la plus vive tendresse.

## L E T T R E C L V I I.

A M A D A M E

LA DUCHESSE DE CHOISEUL.

A Ferney, 26 de mars.

MADAME,

J'AI envoyé bien vite à votre protégé, mon-  
 sieur *Fabry*, la lettre que vous avez bien voulu  
 faire passer par mes mains. Vous avez, comme  
 M. le duc de *Choiseul*, le département de la  
 guerre. Vous faites du bien aux pacifiques

— 1770. capucins et aux meurtriers canonniers. Je vous dois , en outre , mon salut ; car c'est à vous , après DIEU et frère *Dalambatta* , que je dois mon cordon. Frère *Ganganelli* espère beaucoup des opérations de la grâce sur ma personne ; vous êtes , Madame , le premier principe de tant de faveurs.

Il faut avouer que la grâce  
Fait bien des tours de passe-passe  
Avant que d'arriver au but.

Je me flatte que , quand Verfoy sera bâti , monseigneur votre époux voudra bien me nommer aumônier de la ville. Je suis encore un peu gauche à la messe , mais on se forme avec le temps , et l'envie de vous plaire donne des talens.

Un de nos frères , qui fait des vers , m'a envoyé ces petits quatrains (\*), et m'a prié de vous les présenter. Je m'acquiesce de ce devoir en vertu de la sainte obédience.

Je vous supplie , Madame , d'agréer toujours mon profond respect , ma reconnaissance et ma bénédiction.

*Frère François ,*  
capucin par la grâce de DIEU  
et de madame la duchesse de *Choiseul*.

(\*) Voyez les stances à madame de *Choiseul* , vol. d'Epîtres.

L E T T R E C L V I I I. 1770.

A M. L' A B B É A U D R A.

Le 26 de mars.

**M**ON cher philosophe, c'est apparemment depuis que je suis capucin que vous me croyez digne d'entrer dans des disputes théologiques. Vous n'ignorez pas qu'ayant obtenu de M. le duc de *Choiseul* une gratification pour les capucins de mon pays, frère *Amatus Dalamballa*, notre général résidant à Rome, m'a fait l'honneur de m'agréger à l'ordre; mais je n'en suis pas plus savant.

J'attends toujours, avec la plus grande impatience, le mémoire de M. de *la Croix*, en faveur de *Sirven*. Je vous prie de vouloir bien me mander si *Sirven* a reçu quinze louis d'or que je lui envoyai à la réception de votre dernière lettre.

Je suis toujours bien malade. La justification entière de *Sirven*, et ce coup essentiel porté au fanatisme, me feront plus de bien que tous les remèdes du monde. On m'a mis au lait de chèvre, mais j'aime mieux écraser l'hydre.

Amusez mes confrères, les maîtres des jeux

*Corresp. générale.* Tome XIII. \* G g

— 1770. floraux , de ces petits verficulets (\*) ; vous verrez qu'ils font d'un capucin bien réigné.

Donnez-moi votre bénédiction , et recevez celle de *frère François*, capucin indigne.

P. S. M. d'*Alembert* est bien content de votre Abrégé de mon Essai sur l'histoire générale de l'esprit et des mœurs des nations. Quelques fanatiques n'en sont pas si contents, mais c'est qu'ils n'ont ni esprit ni mœurs : aussi n'est-ce pas pour ces monstres que l'on écrit, mais contre ces monstres.

## L E T T R E C L I X.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

26 de mars.

**M**ON cher ange , je vous remercie , de tout mon cœur , de la consultation de M. *Bouvard* ; j'avais oublié de vous remercier de *Sémiramis*, c'est un vice de mémoire et non du cœur. Je vous ai envoyé un mémoire sur *Fréron*, qui m'a été adressé par son beau-frère , et qui me paraît bien étrange. Si vous découvrez quelque

(\*) Voyez, dans le volume d'Epîtres, les stances à M. *Sauzin* :

Il est vrai , je suis capucin , &c.

chose touchant cette affaire , ayez la bonté , ———  
je vous prie , de m'en instruire. 1770.

Je ne fais aucune nouvelle des grandes opérations de M. l'abbé *Terrai* , je trouve seulement qu'il ressemble à M. *Bouvard* , il met au régime.

Je m'amuse actuellement à travailler à une espèce de petite Encyclopédie , que quelques savans brochent avec moi. J'aimerais mieux faire une tragédie , mais les sujets sont épuisés et moi aussi.

Les comédiens ne le font pas moins , on ne peut plus compter que sur un opéra comique.

J'avais fait , il y a quelque temps , une petite réponse à des vers que m'avait envoyés M. *Saurin* : cela n'est pas trop bon ; mais les voici , de peur qu'il n'en coure des copies scandaleuses et fautives. Je ne voudrais déplaire pour rien du monde , ni à mon bon patron S<sup>r</sup> *François* , ni à frère *Ganganelli*.

Comme l'ami *Grizel* n'est pas de notre ordre , je crois que la charité chrétienne ne me défend pas de souhaiter qu'il soit pendu , et que l'archevêque le confesse à la potence , ce qui ne fera qu'un rendu.

Je me flatte que la santé de madame d'*Argental* se fortifie et se fortifiera dans le printemps. Je me mets au bout des ailes de mes deux anges. V.

---

1770.

## L E T T R E C L X :

A M. B O U V A R D.

26 de mars.

**L**E vieux capucin de Ferney, qui a eu l'honneur de consulter M. *Bouvard*, le remercie très-sensiblement des conseils qu'il a bien voulu lui donner.

Il a eu précisément les gonflemens sanglans dont M. *Bouvard* parle. Il prend le lait de chèvre avec beaucoup de retenue, dans un pays couvert de glaces et de neiges six mois de l'année, et où il n'y a point d'herbe encore.

Il croit qu'il fera obligé de chercher un climat plus doux l'hiver prochain; et en ce cas, il demande à M. *Bouvard* neuf mois de vie au moins, au lieu de six, sauf à lui présenter une nouvelle requête après les neuf mois écoulés. Il en est de la vie comme de la cour; plus on en reçoit de grâces, plus on en demande. Il prie M. *Bouvard* de vouloir bien agréer les sentimens de reconnaissance dont il est pénétré pour lui. *V.*

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

26 de mars.

J E ne vous ai point écrit , Madame , depuis que j'ai obtenu ma dignité de capucin : ce n'est pas que les honneurs changent mes mœurs ; mais c'est que j'ai été entouré de massacres , et que les genevois qui n'ont pas voulu être tués , et qui se sont réfugiés chez moi , n'ont pas laissé que de m'occuper.

Je crains bien de ne pas vous tenir parole sur les rogatons que je vous avais promis pour vos pâques. De deux frères libraires qui avaient long-temps imprimé mes sottises , l'un est devenu magistrat , et est actuellement ambassadeur de la république à la cour , où il fera , dit-on , beaucoup d'*impression* ; l'autre monte la garde soir et matin , et ne marche qu'au son du tambour. Ainsi vous courez grand risque de vous passer de ma petite Encyclopédie. D'ailleurs vous n'aimez guère que le plaisant ; mon Encyclopédie est rarement plaisante. Je la crois sage et honnête , et puis c'est tout. Elle



— ne fera bonne que pour les pays étrangers , où  
1770. l'on ne rit pas tant qu'en France , quoiqu'à  
présent nous n'ayons pas trop de quoi rire.

Si M. l'abbé *Terrai* vous a rogné un peu les ongles , il me les a coupés jusqu'au vif. J'avais en rescriptions tout le bien dont je pouvais disposer, toutes mes ressources sans exception. Vous verrez par les petits quatrains (\*) que je vous envoie , qu'il veut que je m'occupe uniquement de mon salut. J'y suis bien résolu, et je sens plus que jamais les vanités des choses de ce monde , d'autant plus que je suis malade depuis six semaines , et si malade que je n'ai pas consulté M. *Tronchin*. L'estomac , l'estomac , Madame , est la vie éternelle. Je ne suis pas mal , heureusement , avec frère *Ganganelli* ; c'est une petite consolation.

C'en est une fort grande que l'aventure de l'abbé *Grizel* : on dit que les dévotes se tremoussent prodigieusement à Paris et à Versailles. Je m'intéresse passionnément à ce saint homme ; et , s'il est pendu , je veux avoir de ses reliques. Il y a quelques années qu'on fit cette cérémonie à un nommé l'abbé *Fleur* , bachelier de sorbonne, qui , dit-on , ne prêchait pas mal.

(\*) Stances à M. *Saurin* :

Il est vrai , je suis capucin , &c.

Si les quatrains sur mon capuchon ne vous déplaisent pas absolument, il y en a d'autres encore plus mauvais qui sont entre les mains de votre grand'maman, et qu'elle pourra vous montrer. Elle a eu pour moi des bontés dont je suis confus. C'est à vous, Madame, que je dois toutes les grâces dont elle m'a comblé. Je n'ai nulle idée de sa jolie figure; je ne la connais que par son soulier. Jouissez, pendant quarante ans, Madame, d'une société si délicieuse; je vous serai entièrement attaché tant que ma vie durera, mais elle ne tient à rien.

## L E T T R E C L X I I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Mars.

J E reçois, en ce moment, les faveurs de M. *Bouvard*, dont je vous remercie tous deux. J'ai renoncé à ma chèvre, mon cher ange; le temps est trop affreux; je suis plongé dans les neiges.

Je vous demande quelques mois de grâce pour le *Dépositaire*; il m'est impossible de travailler dans l'état où je suis; quand je serai en vie, à la bonne heure, je serai assurément à vos ordres.

— Les petits versiculets faits pour madame  
1770. la duchesse de Choiseul et pour M. Saurin,  
n'étaient faits que pour eux.

C'est apparemment pour faire sa cour à  
M. l'abbé Terrai qu'on les a montrés.

Voulez-vous me faire un plaisir ? informez-  
vous, je vous en prie, si on a *fulminé*, le  
jeudi de l'absoute, la bulle *In cæna domini*.  
Quel mot, *fulminé* ! cela m'est important pour  
fixer mes idées sur *Ganganelli* ; il faut avoir  
des idées nettes.

Mais surtout dites à madame de Choiseul  
que vous vous êtes chargé expressément de la  
gronder.

Me pardonnez-vous tout ce bavardage ?

## L É T T R E C L X I I I .

A M. LE MARQUIS DE FLORIAN.

Le 7 d'avril.

**M**ON cher grand écuyer, il faut que frère  
*François* mette tout au pied de son crucifix.  
Les livres, qui sont ma consolation, ne me  
viennent point ; il faut que l'abbé *Terrai* ait  
arrêté les guimbardees avec les rescriptions.  
Il m'a pris tout mon bien de patrimoine, et  
fort

fort au-delà. Non-seulement il me traite en capucin, mais il me traite en évêque. Il veut que je meure banqueroutier comme la plupart de nosseigneurs. Le bon Dieu soit loué! La fin de la vie est triste, le milieu n'en vaut rien, et le commencement est ridicule. 1770.

M. de *Laleu* a trop d'affaires pour m'avoir jamais entendu. Je lui ai toujours dit que le plaisir que me faisait M. de *la Borde* était de m'épargner sept à huit pour cent, pour le change et pour la conversion de l'argent de Genève en argent de France.

Au reste, je trouve très-bon qu'on prenne les rescriptions des financiers qui ont gagné beaucoup en pillant l'Etat; mais je trouve très-mauvais qu'on prenne le patrimoine des particuliers, et qu'on ruine des familles innocentes. Vous vous en sentirez comme moi, Messieurs; je vous exhorte à entrer, à mon exemple, dans l'ordre des capucins.

Je remercie bien le conseiller du parlement de la bonté qu'il a pour l'affaire de mon benêt de franc-comtois. Je le prie de vouloir bien me mander combien cela aura coûté de frais. J'enverrai sur le champ une lettre de change, en dépit de M. l'abbé *Terrai*.

Si j'avais des rescriptions sur le grand-turc, l'impératrice de Russie me les ferait bien payer. Je crois vous avoir dit qu'elle m'a mandé qu'elle

— ne manquerait ni d'hommes ni d'argent ; tout  
1770. le monde n'en peut pas dire autant.

Genève se dépeuple , mais le contrôleur général de France leur paye toujours quatre millions cinq cents mille livres de rente. Pourquoi ne pas perdre cet argent au lieu du nôtre ?

Allez au plus vite jouir des douceurs de la campagne avec madame de *Florian*. Nous sommes enchantés d'apprendre que sa santé s'est rétablie.

Nous vous embrassons vous et elle , et le grand conseil et le parlement.

*Frère François.*

## L E T T R E C L X I V .

1770.

A M A D A M E

LA DUCHESSE DE CHOISEUL.

A Ferney, 9 d'avril.

M A D A M E ,

EN attendant que vous veniez faire votre entrée dans votre nouvelle ville qu'il est si difficile de fonder, avant que je vous harangue à la tête des capucins, avant que je vous présente le vin de ville, le plus détestable vin qu'on ait jamais bu; avant que je vous affuble du cordon de *St François*, que je vous dois; avant que je mette mon vieux cœur à vos pieds; pendant que les tracasseries sifflent à vos oreilles, pendant que des polissons font sous les armes dans le trou de Genève, pendant que tout le monde fait son jubilé chez les catholiques-apostoliques-romains, pendant que votre ami *Moustapha* tremble d'être détrôné par une femme; je chante en secret ma bienfaitrice, dans le fond de mes déserts; et, comme on ne vous peut écrire que pour vous louer et vous remercier, je vous remercie de

— ce que vous avez bien voulu faire pour mon  
1770. gendre *Dupuits-Corneille*.

J'ai eu l'insolence d'envoyer à vos pieds et à vos jambes les premiers bas de soie qu'on ait jamais faits dans l'horrible abyme de glaces et de neiges où j'ai eu la sottise de me confiner. J'ai aujourd'hui une insolence beaucoup plus forte. A peine monseigneur *Atticus-Corsicus Pollion* a dit , en passant dans son cabinet , je consens qu'on reçoive des émigrans , que sur le champ j'ai fait venir des émigrans dans mes chaumières. A peine y ont-ils travaillé , qu'ils ont fait assez de montres pour en envoyer une petite caisse en Espagne. C'est le commencement d'un très-grand commerce ( ce qui ne devrait pas déplaire à M. l'abbé *Terrai* ). J'envoie la caisse à monseigneur le duc , par ce courier , afin qu'il voye combien il est aisé de fonder une colonie quand on le veut bien. Nous aurons , dans trois mois , de quoi remplir sept ou huit autres caisses ; nous aurons des montres dignes d'être à votre ceinture , et *Homère* ne fera pas le seul qui aura parlé de cette ceinture.

Je me jette à vos gros et grands pieds , pour vous conjurer de favoriser cet envoi , pour que cette petite caisse parte sans délai pour Cadix , soit par l'air , soit par la mer ; pour que notre protecteur , notre fondateur daigne

donner les ordres les plus précis. J'écris passionnément à M. de *la Ponce*, pour cette affaire dont dépend absolument un commerce de plus de cent mille écus par an. Je glisse même dans mon paquet un placet pour le roi. J'en présenterais un à DIEU, au diable, s'il y avait un diable ; mais j'aime mieux présenter celui-ci aux Grâces. — 1770.

O Grâces, protégez-nous !

C'est à vous qu'il faut s'adresser en vers et en prose.

Agréez, Madame, le profond respect, la reconnaissance, le zèle, l'impatience, les sentimens excessifs de votre très-humble et très-obligé serviteur,

*Frère François,*  
capucin plus indigne que jamais.



1770.

## L E T T R E C L X V.

A M. T A B A R E A U , à Lyon.

14 d'avril.

**J**E fais toujours de sincères vœux , dans ce saint temps de Pâques , pour la délivrance de *S<sup>t</sup> Grizel* et de *S<sup>t</sup> Billard* ; mais je fais encore plus de vœux pour être en état de vous recevoir à Verfoy ou à Ferney. Si les nouveaux établissemens vous engagent encore à faire encore quelque voyage dans notre pays, vous y trouverez des amis véritables ; car vous êtes aimé par-tout où vous allez , et surtout de madame *Denis* et de frère *François*.

Je ne fais s'il me serait permis de représenter, à monsieur le contrôleur général, que c'est mon patrimoine que j'avais mis en rescptions, que ce n'est point une affaire de finance, que c'est un bien dont je suis comptable à ma famille, &c. Probablement il ne m'écouterait pas ; ventre affamé n'a point d'oreilles ; il faut , en France, souffrir et se taire.

J'ai bien peur , Monsieur , que vous ne soyez pas payé de ce que vous doit *S<sup>t</sup> Billard*. Que ne vous rejetez-vous sur le saint confesseur qui , de ma connaissance , a volé cinquante

mille francs à la fille de M. le duc de *Villars*, qu'il a fait religieuse ? Par le mémoire que M. *Vasselier* a bien voulu m'envoyer, je vois que l'affaire durera long-temps, et que S' *Billard* mériterait bien un bout de corde au moins, autant qu'une auréole. 1770.

*Pigal* m'a fait pensant et parlant, mais il n'a pu empêcher que je ne fusse souffrant; les honneurs ne guérissent personne.

## L E T T R E C L X V I.

A M. DE LA BORDE,

BANQUIER DE LA COUR.

A Ferney, 16 d'avril.

J'E n'ai l'honneur de vous connaître, Monsieur, que par votre générosité; vous commençâtes par m'aider à marier la petite-fille de *Corneille*; vous avez eu toujours la bonté de me faire toucher mes rentes, sans souffrir que je perdisse un denier par le change; vous avez bien voulu encore placer mon petit pécule: qu'ai-je fait pour vous? rien.

Si j'étais jeune, je viendrais en poste vous embrasser à la Ferté; mais j'ai bientôt soixante et dix-sept ans, et je suis très-malade.

— 1770. Je ne savais pas un mot des belles choses qui se font faites, quand je vous écrivis le 5 de mars. Je n'ai encore vu ni édit ni déclaration; je suis enterré dans les neiges où je meurs.

Je comprends un peu à présent, et je conçois qu'on a jeté sur votre maison une grosse bombe, dont un éclat est tombé sur ma chaumière. Dans ce désastre, vous voulez encore rétablir mon toit que les ennemis ont brûlé. C'en est trop, Monsieur : il ne faut pas que vous payiez tous les frais de la guerre; vous êtes trop noble. J'accepte tout ce que vous me proposez, excepté ce dernier trait de grandeur d'ame.

Oui, Monsieur, votre idée des rentes sur la ville est très-bonne, et je vous supplie de donner ordre qu'on l'exécute.

Vous savez les desseins de M. le duc de *Choiseul*, sur la fondation d'une ville dans mon voisinage. Vous êtes instruit des meurtres commis à Genève, et de la protection que la cour donne aux émigrans.

Je n'ai pas déplu à M. le duc de *Choiseul*, en recueillant chez moi plusieurs habitans de Genève. En six semaines, ils ont fait des montres; j'en ai envoyé une caisse à M. le duc de *Choiseul* lui-même. J'établis une manufacture considérable; si elle tombe, je ne perdrai que l'argent que je prête sans aucun profit.

Les seize mille cinq cents livres dont vous me parlez viendraient très-bien au secours de notre manufacture au mois d'auguste. 1770.

Si vous pouviez m'indiquer quelque manière d'avoir de l'or d'Espagne en lingots ou espèces, vous me rendriez un grand service ; il ne nous en faudra que pour environ mille louis par an. Les ouvriers disent que l'or est beaucoup trop cher à Genève, et qu'on perd trop sur les louis d'or ; on donnerait des lettres sur Lyon pour chaque envoi de matière.

Tout cela est fort éloigné de mes occupations ordinaires ; mais j'ai le plaisir de décupler les habitans de mon hameau, de faire croître du blé où il croissait des chardons, d'attirer des étrangers, et de faire voir au roi que je fais faire autre chose que l'histoire du Siècle de *Louis XIV*, et des vers.

Je fais surtout, Monsieur, sentir tout votre mérite et toutes les obligations que je vous ai. Je vous crois fort au-dessus des revers que vous avez essuyés. Toutes les ames nobles sont fermes.

J'ai l'honneur d'être avec une reconnaissance inviolable, avec l'estime qu'on vous doit, avec l'amitié que vous m'inspirez, Monsieur, &c.

1770.

## L E T T R E C L X V I I .

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Par Verfoÿ, pour le château de Ferney, 20 d'avril.

**J**E suis enchanté quand vous avez la bonté de m'écrire, mais je ne me plains point quand vous me négligez. Il faudrait que je radotasse cent fois plus que je ne fais, pour exiger que mon héros, vice-roi d'Aquitaine, premier gentilhomme de la chambre, entouré d'enfans, de parens, d'amis, d'affaires considérables, domestiques et étrangères, eût du temps à perdre avec ce vieux solitaire qui vous sera attaché jusqu'à son dernier moment.

Je m'attendais bien, Monseigneur, que les *Souvenirs* de madame de Caylus vous en rappelleraient beaucoup d'autres. Ils ne disent presque rien, mais ils rafraîchissent la mémoire sur tout ce que vous avez vu dans votre première jeunesse. Tout est précieux du siècle de *Louis XIV*, jusqu'aux bêtises du valet de chambre *la Porte*. Je ne crois pas qu'il y ait un seul nom des personnes dont la cour était composée, qui ne puisse exciter encore de l'attention, non-seulement en France, mais chez les étrangers.

Il faut à présent aller en Russie, pour voir

de grandes choses. Si on vous avait dit, dans votre enfance, qu'il y aurait à Moscou des carroufels d'hommes et de femmes plus magnifiques et plus galans que ceux de *Louis XIV*; si on avait ajouté que les Russes, qui n'étaient alors que des troupeaux d'esclaves, sans habits et sans armes, feraient trembler le Turc dans Constantinople, vous auriez pris ces idées pour des contes des Mille et une nuits.

L'impératrice me fe fait l'honneur de me mander, il n'y a pas quinze jours, qu'elle ne manquait et ne manquerait ni d'hommes ni d'argent. Pour des hommes, il y en a en France, et pour de l'argent, votre contrôleur général doit en avoir, car il nous a pris tout le nôtre. La bombe a crevé sur moi; il m'a pris deux cents mille francs qui fe faient tout mon patrimoine, et que j'avais mis entre les mains de M. de *la Borde*. Si cet holocauste est utile à l'Etat, je fais le sacrifice sans murmurer.

J'avais déjà partagé mon bien comme si j'étais mort. Mes besoins se réduiront à peu de chose pour quelques jours que j'ai encore à vivre; ainsi je ne regrette rien.

Vous avez eu trop de bonté de vous arranger si vite avec ma famille; vous savez que j'étais bien éloigné de demander pour elle un paiement si prompt. Je serais extrêmement affligé que vous vous fussiez gêné.

— 1770. Je ne fais pas à quoi aboutiront toutes les secouffes que l'on donne aux fortunes des particuliers. J'imagine toujours que le gouvernement fera prudent et équitable.

Je ne m'attendais pas que mon neveu, qui a eu l'honneur de vous parler, fût jamais juge de M. le duc d'Aiguillon ; cela me paraît ridicule. Je suis entouré de ridicules plus sérieux. Vous savez, fans doute, qu'il y a eu du monde de tué à Genève, et que ces pauvres enfans de Calvin sont sous les armes depuis deux mois. Genève n'est plus ce que vous l'avez vue. Mon petit château, que vous avez daigné honorer de votre présence, et que j'ai beaucoup agrandi depuis, est plein actuellement de gènevois fugitifs à qui j'ai donné un asile. J'ai eu chez moi des blessés, la guerre a été à ma porte. La république a envoyé mon libraire en ambassade à Versailles ; je m'imagine que le roi lui enverra son relieur pour mettre la paix chez elle.

Je conçois que vous avez des affaires qui doivent vous occuper davantage ; les tracasseries de ce monde ne finissent point tant qu'on est sur le trottoir.

*La Fontaine* avait bien raison de dire :

Jamais un courtisan ne borna sa carrière.

On n'attrape jamais le repos après lequel tout le monde soupire ; le repos n'est que dans le

tombeau. J'ai été sur le point de le trouver au milieu de mes neiges, il n'y a pas long-temps; j'en suis encore entouré l'espace de quarante lieues; il y en a actuellement de trente pieds de hauteur dans les abymes du mont Jura. La Sibérie est le paradis terrestre, en comparaison de ce petit morceau. 1770.

Franchement, j'aurais mieux aimé vous faire ma cour dans votre beau palais, qui est aussi brillant que votre place royale était triste; mais je vois bien que je mourrai sans avoir eu la consolation de vous revoir, et cela me fâche.

Si vous êtes le doyen de notre académie, je suis, moi, le doyen de vos courtisans; il n'y a personne en France qui puisse me disputer ce titre.

Je serais enchanté que vous pussiez rendre mademoiselle *Clairon* au théâtre. Je ne jouirais pas, à la vérité, de cette conversion; mais le public vous en saurait gré (si le public fait jamais gré de quelque chose). On passe sa vie à travailler pour des ingrats; on voit deux ou trois générations passer sous ses yeux; elles se ressemblent comme deux gouttes d'eau, j'entends pour les vices du cœur; car pour les beaux arts et le bon goût, c'est autre chose. Le bon temps est passé, il faut en convenir. Enveloppez-vous dans votre gloire et dans



— les plaisirs, c'est assurément le meilleur parti.  
 1770. Vous pourriez très-bien, quand vous serez dans le royaume du prince noir, vous donner l'amusement de faire jouer les Guèbres. Il y a là un jeune avocat général, M. *Dupaty*, qui pétille d'esprit, et qui déteste cordialement les prêtres de *Pluton*. Il est idolâtre de la tolérance. Mon apostolat n'a pas laissé de faire fortune parmi les honnêtes gens; c'est ce qui berce ma vieilleffe. Mais ce qui la bercerait avec plus de charmes, ce serait de vous apporter ma maigre figure, avec mon très-tendre et très-profond respect.

En attendant, je prierai DIEU pour vous, en qualité de bon capucin. Cette nouvelle dignité, dont je suis décoré, a beaucoup réjoui *Ganganelli*, qui est, en vérité, un homme de beaucoup d'esprit.

Daignez recevoir ma bénédiction, comme vous la reçûtes à Notre-Dame de Cléry.

*Frère François,*  
capucin indigne.

LETTRE CLXVIII. 1770.

A M. DE SUDRE, *avocat à Toulouse.*

20 d'avril.

MONSIEUR,

**Q**UARANTE lieues de neige qui m'entourent, soixante et seize ans sur ma tête, ma vue presqu'entièrement perdue, trois mois de suite dans mon lit, m'ont privé de l'honneur de vous répondre plutôt.

Il me semble qu'il est fort peu important que messieurs les avocats fassent un corps ou un ordre. Les ducs et pairs, les maréchaux de France, font un corps : on dit le corps du parlement, et non pas l'ordre du parlement. Les mots ne sont que des mots. Ce qui est essentiel, c'est que les juges ne fassent pas rouer un innocent, quand les avocats ont démontré son innocence ; c'est qu'un gradué de village n'ait pas l'insolence de condamner à mort la famille de *Sirven*, sur les présomptions les plus absurdes ; c'est qu'on respecte plus la vie des citoyens, et que nos barbares usages, qu'on appelle jurisprudence, ne déshonorent pas notre nation.

— 1770, Dieu merci, la française est la seule, dans l'univers entier, chez qui l'on achète le droit de juger les hommes, et chez qui les avocats ne parviennent pas à être juges par leur seul mérite. Nous avons été gaulois, ostrogoths, visigoths, francs; et nous tenons encore beaucoup de notre ancienne barbarie, dans le sein de la politesse.

Ce sont-là mes griefs; et je souhaite passionnément que votre corps ou votre ordre puisse les corriger. Si cela était, ma lettre serait à M. le président de *Sudre*.

J'ai l'honneur d'être, &c.

## LET T R E C L X I X.

A M. D E L A H A R P E.

23 d'avril.

**M**ON cher enfant, n'espérez pas rétablir le bon goût. Nous sommes en tout sens dans le temps de la plus horrible décadence. Cependant soyez sûr qu'il viendra un temps où tout ce qui est écrit dans le style du siècle de *Louis XIV*, furnagera, et où tous les autres écrits goths et vandales resteront plongés dans le fleuve de l'oubli. Les hommes veulent bien se tromper.

tromper pour quelque temps, cabaler, en imposer ; mais ils ne veulent point s'ennuyer. 1770.

Il est impossible de lire la plupart des ouvrages qu'on fait aujourd'hui ; mais on lira toujours la religieuse. Pourquoi ? parce qu'elle est écrite dans le style de *Jean Racine*.

Je crois qu'à présent on ne lit guère dans Paris que les arrêts du conseil : l'auteur a bien senti qu'il fallait intéresser pour être lu, et parler aux passions. Je suis même persuadé que les écrits de monsieur le contrôleur général ont touché jusqu'aux larmes quatre ou cinq mille pères et mères de famille. Jamais mademoiselle *Clairon* ni mademoiselle *Duménil* n'en ont fait tant répandre ; mais on ne peut pas dire à l'auteur, avec *Horace* et *Boileau* :

Pour m'arracher des pleurs, il faut que vous pleuriez.

Celui qui vous a prié, dans sa lettre anonyme, de ne me point ressembler, a bien raison ; ne ressemblez jamais qu'à vous-même.

Nous embrassons de tout notre cœur, madame *Denis* et moi, le père et la marraine de *Mélanie*.

---

1770.

## L E T T R E C L X X.

A M. L E K A I N.

25 d'avril.

**M**ON très-grand et très-cher soutien de la tragédie expirante, on avait dit dans la chambre du roi que vous étiez mort ; on me l'avait mandé, et au lieu de vous répondre, je vous ai pleuré. Dieu merci, j'apprends que vous êtes en vie. La vérité ne se dit guère dans la chambre du roi.

Vous allez briller à Versailles, et faire voir à madame la dauphine ce que c'est que la tragédie française bien jouée. Elle n'en a furement pas d'idée.

*Pigal*, mon cher ami, tout *Pigal*, tout *Phidias* qu'il est, ne pourra jamais animer le marbre comme vous animez la nature sur le théâtre. Vous avez, au-dessus des sculpteurs et des peintres, un grand avantage, c'est celui de rendre tous les sentimens et toutes les attitudes, et ils n'en peuvent exprimer qu'un seul.

Nous savons à peu-près ce que c'est que la petite drôlerie dont vous nous avez parlé,

c'est une ancienne pièce qui n'est point du tout dans le goût d'à présent. Elle fut faite par l'abbé de *Châteauneuf*, quelque temps après la mort de mademoiselle *Ninon de l'Enclos*. Je crois même qu'elle ne pourrait réussir qu'autant qu'on saurait qu'elle est du vieux temps. Ce serait aujourd'hui une trop grande impertinence d'entreprendre de faire rire le public qui ne veut, dit-on, que des comédies larmoyantes.

Je crois qu'il n'y a dans Paris que monsieur d'*Argental* qui ait une bonne copie du *Dépositaire*. Je fais, de gens très-instruits, que celle qu'on a lue à l'assemblée est non-seulement très-fautive, mais qu'elle est pleine de petits complimens aux dévots, que la police ne souffrirait pas. L'exemplaire de M. d'*Argental* est, dit-on, purgé de toutes ces horreurs.

Au reste, si on la joue, on pourra très-bien s'arranger en votre faveur avec *Thiriot*; mais il faut que le tout soit dans le plus profond secret, à ce que disent les parens de l'abbé de *Châteauneuf* qui ont hérité de ses manuscrits.

Je ne crois pas, entre nous, que les eaux, de quelque nature qu'elles soient, puissent faire du bien; mais je crois que l'eau pure en fait beaucoup, et le régime encore davantage. Les voyages des eaux ont été inventés par des femmes qui s'ennuyaient chez elles.

— 1770. Conservez votre santé malgré M. l'abbé *Terrai*, et qu'il ne vous ôte pas ce bien inestimable.

## L E T T R E C L X X I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

25 d'avril.

**M**ON cher ange, on m'avait mandé que *le Kain* était mort; passe pour moi qui ai, comme vous savez, soixante et dix-sept ans, et qui n'en peux plus; mais il faut que *le Kain* vive, et qu'il fasse vivre mes enfans. Permettez que je vous adresse ma lettre pour lui.

Il me semble que les ciseaux de M. l'abbé *Terrai* sont encore plus tranchans que ceux de la parque. Ce diable d'homme, en deux coups, me dépouille de tout le bien que j'ai en France.

Je ne fais si vous avez vu milord *Cramer*, ambassadeur de la république de Genève; et si, en qualité de mon libraire, il a fait, comme on dit, *une grande impression* à Versailles. N'allez-vous pas les mardis dans ce pays-là.

Je vous demande très-instamment une grâce auprès des puissances; c'est de gronder beaucoup madame la duchesse de *Choiseul*, et même,

s'il le faut , monsieur son mari , et , par-dessus le marché , M. de *la Ponce* son secrétaire. 1770.

J'ai recueilli chez moi des horlogers français établis ci-devant à Genève ; j'ai rendu une cinquantaine de familles à la patrie ; j'ai établi une manufacture de montres ; j'ai prêté de l'argent à tous ces ouvriers , pour les aider à travailler ; ils ont , en six semaines de temps , rempli de montres une boîte pour Cadix. J'ai pris la liberté de l'envoyer à M. le duc de *Choiseul* , comme un essai de ce qu'on pouvait faire dans sa nouvelle colonie. J'ai écrit la lettre la plus pressante à madame la duchesse de *Choiseul* , et une autre non moins vive à M. de *la Ponce*. Si on ne me répond point , vous sentez bien qu'on ne survit point à ces outrages-là , quand on est attaqué de la poitrine , au milieu des neiges , à la fin d'avril.

Si on ne favorise pas ma manufacture de toutes ses forces , il est certain que je n'ai pas huit jours à vivre. Il n'est pas juste que , quand M. l'abbé *Terrai* m'affaline à droite , M. le duc de *Choiseul* m'égorge à gauche. En vérité , sans *S<sup>t</sup> Billard* et *S<sup>t</sup> Grizel* , qui font mourir de rire , je crois que je mourrais de douleur.

Mettez-vous donc en fureur contre madame la duchesse de *Choiseul*. On dit qu'elle est emportée comme vous dans la conversation ,



— qu'elle n'a ni finesse ni agrément ; c'est précieusement ce qu'il vous faut.

1770.

Comment se porte madame d'*Argental* ? Vous n'avez pas nos neiges , mais vous avez , dit-on , de la pluie et du froid.

Les solitaires de Ferney font à vous plus que jamais.

Lisez , s'il vous plaît , cette réponse au frère de *Fréron* ; et , si vous la trouvez bien , ayez la bonté de la faire mettre à la poste. Je crois qu'il faut affranchir pour Londres.

Je vous demande bien pardon de tant de peines ; mais , quand il s'agit de *Fréron* , il n'y a rien qu'on ne fasse.

Point du tout , ce pauvre diable , accusé par son beau-frère *Fréron* d'avoir cabalé à Rennes , est actuellement en Espagne. Dieu veuille délivrer la France de son cher beau-frère , et qu'il soit assisté en place de Grève par l'abbé *Grizel* ! V.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

25 d'avril.

Vous voulez être taupe, Madame : savez-vous bien qu'il y a un proverbe qui dit que les taupes servent d'exemple? *exemplum ut talpa*. Il est vrai que nous avons, vous et moi, quelque ressemblance avec ces animaux qui passent pour aveugles. Je suis toujours de la confrérie, tant que les neiges couvrent nos montagnes : je ne vois guère plus qu'une taupe ; et d'ailleurs j'irai bientôt dans leur royaume, en regrettant fort peu celui-ci, mais en vous regrettant beaucoup.

Vous avez deviné très-juste, Madame, en devinant que M. l'abbé *Terrai* m'a pris six fois plus qu'à vous ; mais c'est à ma famille qu'il a fait cette galanterie : car il m'a pris tout le bien libre dont je pouvais disposer, et je ferai probablement, en mourant, banqueroute comme un évêque.

Vous voulez avoir cette prétendue Encyclopédie qui n'en est point une : c'est un

— ouvrage malheureusement fort sage ( à ce  
 1770. que je crois ), mais fort ennuyeux ( à ce  
 que j'affirme ). Je serai mort avant qu'il soit  
 imprimé, attendu que, de mes deux libraires,  
 l'un est devenu magistrat et ambassadeur,  
 l'autre monte la garde continuellement, en  
 qualité de major, dans le tripot de Genève  
 qu'on appelle république.

Cependant, Madame, afin que vous ne  
 m'accusiez pas de négligence, voici trois  
 feuilles qui me tombent sous la main. Faites-  
 vous lire seulement les articles *Adam* et *Adul-  
 tère*. Notre premier père est toujours intéré-  
 fant, et adultère est toujours quelque chose  
 de piquant. Vous pourriez aussi vous faire  
 lire l'article *Adorer*, parce qu'il y a réellement  
 une chanson composée par *Jésus-Christ*, qui est  
 fort curieuse. Ce n'est point une plaisanterie;  
 la chose est très-vraie. Vous verrez même que  
 c'est une chanson à danser, et qu'on dansait  
 alors dans toutes les cérémonies religieuses.

Quand vous vous ferez amusée ou ennuyée  
 de ces trois rogatons, n'oubliez pas, je vous  
 prie, de gronder horriblement votre grand-  
 maman. Elle m'a comblé de grâces, elle m'a  
 fait capucin, elle a fait capitaine d'artillerie  
 un homme que j'ai pris la liberté de lui recom-  
 mander sans le connaître, elle a donné une  
 pension à un médecin que je ne connais pas  
 davantage

davantage et que je ne consulte jamais ; et, ———  
 ce qui est le plus essentiel, elle m'a écrit des 1770.  
 lettres charmantes ; mais elle est devenue une  
 cruelle, une perfide qui m'abandonne dans  
 ma plus grande détresse, dans une affaire très-  
 importante, dans une manufacture que j'ai  
 établie et que j'ai mise sous sa protection.

C'est la plus belle entreprise qu'on ait faite  
 dans le mont Jura, depuis qu'il existe ; cela est  
 bien au-dessus de ma manufacture de soie. Je  
 sers l'Etat, je donne au roi de nouveaux sujets,  
 jè fournis de l'argent même à M. l'abbé *Terrai* ;  
 et on ne me fait pas le moindre remerciement,  
 on ne répond point à mes lettres, on se moque  
 de moi, et le mari de madame *Gargantua* s'en  
 moque tout le premier : voilà comme sont  
 faites les puissances de ce monde. Je fais bien  
 qu'elles ont d'autres affaires que celles du  
 mont Jura ; mais on peut faire écrire un mot,  
 consoler, encourager un pauvre homme.

Enfin, Madame, grondez votre grand'-  
 maman, si vous pouvez ; mais on dit qu'il  
 est impossible d'en avoir le courage. Portez-  
 vous bien, Madame ; ayez du moins cette  
 consolation. Qu'importent mon attachement  
 inviolable et mon respect du mont Jura à  
 Saint-Joseph ? L'éloignement entre les gens  
 qui pensent est horrible.

*Frère François.*

*Corresp. générale.* Tome XIII. \* K k

1770.

## L E T T R E C L X X I I I .

A M. SEINAC DE MEILHAN.

Au château de Ferney, le premier de mai.

MONSIEUR,

**S**I vous vous souvenez encore de moi, permettez que je recommande, avec la plus vive instance, à vos bontés un citoyen de la Rochelle, qui, à la vérité, a le malheur d'être ministre du saint Evangile à Genève (\*), mais qui est le plus doux, le plus honnête, et le plus tolérant des hommes. Il ne vient dans sa patrie, pour quelque temps, que pour les intérêts de sa famille, et compte repartir dès qu'il les aura arrangés. Il ne s'agit ici, en aucune manière, de la parole de DIEU qu'il prêche le plus rarement qu'il peut à Genève, et qu'il ne prêchera certainement point à la Rochelle. Il a été pasteur d'une église où j'avais un banc; et nous l'appelions *brebis* plutôt que pasteur. C'est le meilleur diable qui soit parmi les hérétiques. Je vous prie, Monsieur, de lui accorder votre protection, et point d'eau bénite de cour, attendu qu'il n'aime l'eau

(\*) M. Perdriaux.

bénite d'aucune façon. Je regarderai comme ———  
des faveurs faites à moi-même toutes les 1770.  
bontés que vous voudrez bien avoir pour  
lui.

J'ai l'honneur d'être, avec respect, &c.

## L E T T R E C L X X I V.

A M. LE COMTE DE SCHOMBERG.

8 de mai.

**F**RÈRE *François*, Monsieur, est pénétré de la bonté que vous avez de mettre dans le tronc pour faire placer son image dans une niche; il vous supplie de ne pas oublier l'aurole.

Comme il fait qu'on ne canonise les gens qu'après leur mort, il se dispose à cette cérémonie. Une fluxion très-violente sur la poitrine le tient au lit depuis un mois. Il tombe encore de la neige au 8 de mai, et il n'y a pas un arbre qui ait des feuilles. Si j'étais moins vieux et plus alerte, je crois que j'irais passer la fin de mes jours en Grèce, dans le pays de mes maîtres *Homère, Sophocle, Euripide et Hérodote*. Je me flatte qu'à présent *Catherine II* est maîtresse de ce pays-là. Les Lacédémoniens et les

— Athéniens reprennent courage sous ses ordres.  
 1770. Nous touchons au moment d'une grande révolution dont l'opéra comique de Paris ne se doute pas. S<sup>t</sup> *Nicolas* va chasser *Mahomet* de l'Europe ; je dois en bénir DIEU, en qualité de capucin.

On dit que frère *Ganganelli* a supprimé la belle bulle *In cæna Domini*, le dernier jeudi de l'absoute ; cela est d'un homme sage.

Si vous voyez mon cher commandant, je vous prie, Monsieur, de vouloir bien entretenir la bienveillance qu'il veut avoir pour moi, et de me conserver la vôtre ; elle fait ma consolation dans le triste état où je suis. Agréez mon tendre respect et ma bénédiction.

Frère François, capucin indigne.

## LET TRE C L X X V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

16 de mai.

**M**ON cher ange, je me hâte de vous remercier de votre lettre du 10 de mai. Je vous enverrai la copie de la lettre du beau-frère de *Martin Fréron*, dès que je l'aurai retrouvée dans le tas de paperasses que je mets en ordre ;

cela vous mettra entièrement au fait. Il est bon de rendre justice aux gens qui honorent le siècle et l'humanité. — 1770.

Je suis bien fâché que les prémices de ma manufacture ne puissent être acceptées. J'avais envoyé à madame la duchesse de *Choiseul* une petite boîte de six montres charmantes, et qui coûtent très-peu ; ce serait d'assez jolis présens à faire à des artistes qui auraient servi aux fêtes. La plus chère est de quarante-fix louis, et la moindre est de douze : tout cela coûterait le double à Paris. J'aurais voulu surtout que le roi eût vu les montres qui sont ornées de son portrait en émail, et de celui de monseigneur le dauphin. Je suis persuadé qu'il aurait été surpris et bien aise de voir que, dans un de ses plus chétifs villages, on eût pu faire, en aussi peu de temps, des ouvrages si parfaits ; mais le voyage de madame la duchesse de *Choiseul* à Chanteloup dérange toutes mes idées. Elle va aussi prendre soin de ses manufactures. C'est une philosophe pas plus haute qu'une pinte, et dont l'esprit me paraît furieusement au-dessus de sa taille.

Je songe comme vous à mademoiselle *le Couvreur-Daudet* ; je frémis de l'envoyer en Russie : mais qu'en faire ? a-t-elle au moins quatre ou cinq cents livres de rente ? voilà ce que je voudrais savoir. J'aimerais mieux



— 1770. établir une manufacture de filles qu'une de montres ; mais la chose est faite , je suis embarqué. Votre prince donne un plus bel exemple ; il établit une manufacture de comédies. Il faut que M. le duc d'*Aumont* en fasse une d'acteurs ; cela devient impossible , on ne joue plus que des opéra comiques dans les provinces. Il faut que tout tombe , quand tout s'est élevé ; c'est la loi de la nature.

Vous êtes tout étonné , mon cher ange , que je me vante de soixante et dix-sept ans , au lieu de soixante et seize ; est-ce que vous ne voyez pas que , parmi les fanatiques même , il y a des gens qui ne persécuteront pas un octogénaire , et qui pileraient , s'ils pouvaient , un septuagénaire dans un bénitier ?

J'ai pensé comme vous sur frère *Ganganelli* , dès que j'ai vu qu'il ne se fait point de sottises.

N'allez-vous pas à Compiègne ? attendez-vous à faire vos complimens à Versailles ?

Voudriez-vous bien faire parvenir à M. le duc d'*Aumont* ma respectueuse reconnaissance de toutes les bontés qu'il me témoigne ?

Je me doutais bien que madame d'*Argental* se porterait mieux au mois de mai ; mais c'est l'hiver , le fatal hiver , qui me désespère. J'en éprouve encore d'horribles coups de queue. Une maudite montagne couverte de neige fait le malheur de ma vie.

Madame *Denis* et moi, nous vous renouvelons à tous deux le plus tendre attachement qui fut jamais. 1770.

## L E T T R E C L X X V I.

## A U M E M E.

21 de mai.

**M**ON cher ange, les bonnes actions ne sont jamais sans récompense, car DIEU est juste. On ne peut vous donner un prix qui soit plus suivant votre goût qu'une tragédie; en voici une qui m'est tombée entre les mains, et dont je viens de corriger moi-même toutes les fautes typographiques. C'est à vous à juger si monsieur *Lantin* était aussi bon réparateur de *Sophonisbe* que M. *Marmontel* l'a été de *Venceslas*. Il y aura des malins qui diront que M. *Lantin* se moque du monde, et qu'il n'y a pas un mot dans *Sophonisbe* qui ressemble à celle de *Mairet*; mais il faut laisser dire ces gens-là, et ne pas s'en embarrasser.

Au reste, je serais au désespoir qu'on pût m'accuser d'avoir la moindre correspondance avec les héritiers de M. *Lantin*. M. *Marin*, qui a fait imprimer cette pièce, dont l'original est

— 1770. chez M. le duc de *la Vallière*, peut me rendre la justice qui m'est due ; mais si on fait une sottise dans Paris, tout aussitôt on me l'attribue. Je ne doute pas que votre amitié et votre zèle pour la vérité ne s'opposent à ce torrent de calomnie.

On a bien eu la cruauté de m'imputer le Dépositaire. Il faut que ce soit l'abbé *Grizel* qui ait débité cette imposture, et c'est ce qui m'empêche de donner la pièce. Je ferai écrouer l'abbé *Grizel* comme calomniateur impudent. Il avait volé cinquante mille francs à madame d'*Egmont*, fille de M. le duc de *Villars*, lorsqu'il la convertit. Je ne fais pas au juste ce qu'il a volé depuis, pour la plus grande gloire de DIEU ; mais je le tiens pour damné, s'il dit que le Dépositaire est de moi.

Voici un tarif très-honnête des montres que M. le duc de *Praslin* a bien voulu demander. On ne peut mieux faire que de s'adresser à nous ; nous sommes bons ouvriers et très-fidèles. Si quelqu'un de vos ministres étrangers veut des montres à bon marché, qu'il s'adresse à Ferney. Secourez notre entreprise, mes chers anges ; nous avons vingt familles à nourrir.

A l'égard des humeurs scorbutiques, je plains bien madame d'*Argental* si son état approche de mon état. Portez-vous bien tous

deux , jouissez d'une vie douce , conservez-  
 nous vos bontés , protégez nos manufactures , 1770.  
 mais protégez aussi celle de feu M. Lantin.  
 Nous vous présentons nos cœurs , madame  
 Denis et moi. V.

## L E T T R E C L X X V I I .

A M A D A M E .

## L A M A R Q U I S E D U D E F F A N T .

25 de mai.

**J**E soupçonne, Madame, que vous vous sou-  
 ciez peu de la métaphysique ; cependant il est  
 assez curieux de chercher si on a une ame ou  
 non , et de voir tous les rêves qu'on a faits  
 sur cet être incompréhensible. Nous ressem-  
 blons tous au capitaine suisse qui priait dans  
 un buisson , avant une bataille , et qui disait :  
*Mon Dieu , s'il y en a un , ayez pitié de mon ame ,*  
*si j'en ai une.* Vous me paraissez fort indiffé-  
 rente sur ces bagatelles ; on s'endurcit en  
 vivant dans le monde.

Vous avez voulu absolument que je vous  
 envoyasse quelques chapitres ; mais j'ai peur  
 qu'ayant beaucoup lu et beaucoup réfléchi ,

— vous ne foyez plus amusable , et que je ne sois  
1770. point du tout amusant. Vous en savez trop  
pour que je vous donne du plaisir.

Voyez si les articles *Alchimiste* , *Alcoran* ,  
*Alexandre* , qui sont remplis d'historiettes ,  
pourront vous défennuyer un moment. Je  
suis avec vous comme *Arlequin* à qui on disait :  
Fais-moi rire , et qui ne pouvait en venir à  
bout.

J'imagine que votre grand'maman est une  
vraie philosophe ; elle s'en va voir sa colonie  
que vous appelez si bien Salente. Elle va faire  
le bonheur de ses vassaux , au lieu d'avoir la  
tête étourdie du fracas des fêtes , dont il ne  
reste rien que de la lassitude , quand elles sont  
passées. Je crois le fond de son caractère un  
peu sérieux , d'une couleur très-douce , toute  
brodée de fleurs naturelles. Je me figure qu'elle  
a une ame égale et constante , sans ostentation ;  
qu'elle n'aime point à se prodiguer dans le  
monde ; que chaque jour elle aimera davantage  
la retraite ; qu'en connaissant les hommes par  
la supériorité de sa raison , elle aime à répandre  
des bienfaits par instinct ; qu'elle est très-  
instruite et ne veut point le paraître : voilà le  
portrait que je me fais de la souveraine d'Am-  
boise , au pied de mes Alpes où j'ai encore de  
la neige.

J'ai pris avec elle une étrange liberté ; j'ai

mis sous la protection des essais de ma manufacture de montres : que ne suis-je un de ses vassaux d'Amboise ! On dit que le blé a manqué jusque dans ses Etats ; nous n'en avons point dans notre pays barbare. — 1770.

Je crois que les Russes mangeront bientôt celui des Turcs. Il me semble que voilà une révolution qui se prépare , et à laquelle personne ne s'attendait : c'est de quoi exercer la philosophie de votre grand'maman.

La mienne consiste à souffrir patiemment , ce qui coûte un peu , et à vous être attaché , Madame , avec le plus tendre respect. Il ne faut assurément nul effort pour vous aimer.

Voulez-vous bien , Madame , avoir la bonté de me mettre aux pieds de votre grand'maman ?

1770.

## L E T T R E C L X X V I I I .

A M. LE COMTE DE SCHOMBERG.

A Ferney, 28 de mai.

M O N S I E U R ,

J E persiste à croire que les philosophes m'ont daigné prendre pour leur représentant, comme une compagnie fait souvent signer pour elle le moindre de ses associés. Je consens de signer, quoique j'aye la main fort tremblante.

Vous avez donc la bonté, Monsieur, d'être un des protecteurs de la statue. M. le duc de Choiseul y a de plus grands droits qu'on ne pense; il fait des vers plus jolis que ceux de nous autres sèfieurs, et tient le cas secret; j'en ai de lui qui sont charmans.

Je ne fais comment reconnaître ses bontés: il protège une manufacture de montres que les émigrans de Genève ont établie dans mon hameau; il a bien voulu descendre jusqu'à leur faciliter le débit. Je ne verrai pas la ville qu'il va bâtir dans mon voisinage, mais je jouis déjà de tout le bien qu'il veut faire.

Je goûte à présent, malgré tous mes maux, le plus grand des plaisirs; je vois les fruits de

la philosophie éclore. Soixante artistes hugue-  
 nots , répandus tout d'un coup dans ma  
 paroisse , vivent avec les catholiques comme  
 des frères ; il serait impossible à un étranger  
 de deviner qu'il y a deux religions dans ce  
 petit canton-là. En conscience , messieurs les  
 moines , M. *Rose* évêque de Senlis , MM. les  
 curés *Aubry* et *Guincestre* , cela ne vaut-il pas  
 mieux que vos Saint-Barthelemi ?

---

 1770.

Peut-être l'impératrice de Russie opérè-  
 t-elle à présent une grande révolution chez les  
 Turcs ; mais j'aime mieux celle dont je suis  
 témoin , et j'ai la mine de mourir content. Je  
 crois que ces nouvelles ne déplairont pas au  
 respectable M. d'*Alembert* , l'appui de la tolé-  
 rance et de la vertu , et si digne d'être votre  
 ami.

Conservez vos bontés , Monsieur , à votre  
 très-humble et très-obéissant et très-recon-  
 naissant serviteur , le languissant *frère François* ,  
 plus humain que tous les capucins du monde.



1770.

## L E T T R E C L X X I X .

A M A D A M E

L A D U C H E S S E D E C H O I S E U L ,

Ferney , premier de juin.

M A D A M E ,

**J**E crois que vous avez fait une gageure d'exercer votre patience , et moi de pousser à bout vos bontés. J'ai eu l'honneur de vous parler , dans une de mes lettres , de sept frères , tous au service du roi , dont les jésuites avaient usurpé l'héritage pour la plus grande gloire de Dieu. Voici , je pense , l'ainé de ces sept *Machabées*. Il prétend qu'ayant été auprès de vous , Madame , le secrétaire des capucins , je dois , à plus forte raison , être celui des officiers qui ont été blessés au service. Je ne fais pas ce qu'il demande. Pour moi , je ne demanderais à Versailles que l'honneur et la consolation de vous entendre. Tout le monde croit , dans mon pays de neiges , que j'ai un grand crédit auprès de vous , depuis l'aventure des capucins , et surtout depuis celle des montres. Moi qui suis excessivement vain , je

ne les détrompe pas ; ils viennent tous me dire : Allons , notre secrétaire , vite une lettre pour madame la duchesse , qui *fait du bien pour son plaisir*. Je baisse les oreilles , j'écris , et puis je suis tout honteux , et je voudrais m'aller cacher.

J'ai l'honneur d'être , avec un profond respect , et en rougissant de mes hardiesses , Madame , votre très-humble , très-obéissant et très obligé serviteur V.

## L E T T R E C L X X X.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

Premier de juin.

**V**OUS avez dû voir , Madame , que je consume ma pauvre vie dans mes déserts de neige pour vous récréer un quart d'heure , vous et votre grand'maman. Il y a des insectes qui sont trois ans à se former , pour vivre quelques minutes : c'est le sort de la plupart des ouvrages en plus d'un genre. Je vous prie toutes deux de prêter un peu d'attention à l'article *Anciens et Modernes* ; c'est une affaire de goût : vous êtes juges en dernier ressort.

— 1770. Quant aux choses scientifiques, je ne crois pas que tout ce qu'on ne peut comprendre soit inutile. Personne ne fait comment une médecine purge, et comment le sang circule vingt fois par heure dans les veines; cependant il est très-souvent utile d'être purgé et saigné.

Il est fort utile d'être défait de certains abominables préjugés, sans qu'on ait quelque chose de bien satisfaisant à mettre à la place. C'est assez qu'on sache certainement ce qui n'est pas, on n'est pas obligé de savoir ce qui est. Je suis grand démolisseur, et je ne bâtis guère que des maisons pour les émigrans de Genève. La protection de madame la duchesse de Choiseul leur a fait plus de bien que leurs compatriotes ne leur ont fait de mal. Qui m'aurait dit que je lui devrais tout, et qu'un jour je fonderais au mont Jura une colonie qui ne prospérerait que par ses bontés? et puis qu'on dise qu'il n'y a point de destinée! C'est vous, Madame, qui m'avez valu cette destinée-là; c'est à vous que je dois votre grand'maman.

Je lui ai envoyé le mémoire des communautés de Franche-Comté, d'accord; mais il est signé des syndics, et non pas de moi. Je ne suis point avocat: le fond du mémoire est de M. *Christin* avocat de Besançon; je l'ai un

peu

peu retouché. Il n'y a rien que de très-vrai. L'avocat au conseil, chargé de l'affaire, l'a approuvé, l'a donné à plusieurs juges. S'il n'est pas permis de soutenir le droit le plus évident, où fuir ? Je tiens qu'il faut le soutenir très-fortement, ou l'abandonner.

1770.

Ce n'est point ici une grâce qu'on demande. Ces communautés sont précisément sur la route que M. le duc de *Choiseul* veut ouvrir de sa colonie en Franche-Comté. Ces gens-là seraient fort aises d'être les serfs du mari de votre grand'maman, mais ils ne veulent point du tout l'être des moines de saint *Benoît*, devenus chanoines. La prétention de *Saint-Claude* est absurde. *S<sup>t</sup> Claude* est un grand saint, mais il est aussi ridicule qu'injuste, du moins il me paraît tel. J'ai cru qu'il fallait faire sentir cette absurdité, avant qu'on discutât des fatras de papiers que les ministres n'ont jamais le temps de lire.

J'avoue que mon nom est fatal en matière ecclésiastique ; mais je n'ai jamais prétendu que mon nom parût ; Dieu m'en préserve ; et d'ailleurs ceci est matière féodale. Le roi ne lit point ces factums préparatoires, on ne les met point sous ses yeux. Le rapporteur seul est écouté ; et comme tout dépend ordinairement de lui, il nous a paru essentiel que les juges fussent bien au fait. Ils jettent souvent

— un coup d'œil égaré sur ces pièces ennuyeuses ;  
 1770. j'ai voulu les intéresser par la tournure ; j'ai  
 voulu les amuser , eux , et non pas le roi qui  
 a d'autres affaires , et qui très-communément  
 laisse décider ces procès sommaires sans y  
 assister , comme il arriva dans le procès des  
*Sirven* , où M. le duc de *Choiseul* fut net  
 contre moi , et avec raison.

Enfin , si j'ai tort , on perdra de bons sujets ,  
 et j'en suis fâché ; mais je me résigne , car il  
 faut toujours se résigner , et je ne suis pas  
 capucin pour rien.

Résignez-vous , Madame , à la fatalité qui  
 gouverne ce monde. *Horace* recommandait  
 cette philosophie , il y a quelque dix-huit  
 cents ans ; il recommandait aussi l'amitié , et  
 la vôtre fait le charme de ma vie. V.

## L E T T R E C L X X X I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

4 de juin.

**M**ON cher ange , je vous dirai d'abord ,  
 pour m'insinuer dans vos bonnes grâces , que  
 l'abbé de *Châteauneuf* s'est arrangé tout comme  
 vous l'avez voulu avec le Dépositaire. *Ninon*

n'a point couché avec le jeune *Gourville* ; et quant à M. *Agnant* , il n'est point un ivrogne à balbutiement et à hoquets ; c'est un buveur du quartier qui peut regarder les gens fixement et d'un air comique , en disant son mot ; mais qui n'est point du tout ivre : et en cela même , il est un personnage assez neuf au théâtre. — 1770.

Dès que messieurs du clergé feront prêts à plier bagage , je vous enverrai celui de *Ninon* ; l'*Encyclopédie* ne me laisse pas à présent à moi.

Venons maintenant au profane. Je crains bien que M. le duc de *Praslin* ne fasse pas fitôt des présens de montres aux janissaires et aux douaniers de la Porte ottomane. Vous savez comme on s'égorge dans la patrie de *Sophocle* et de *Platon* , comme on massacre et comme on pille. Cependant , si nos consuls restent , si M. le duc de *Praslin* veut des montres , nous sommes à ses ordres.

M. le duc de *Choiseul* a la bonté de nous en prendre. Favorisez-nous , je vous en conjure ; engagez vos camarades , messieurs les ministres étrangers , à nous donner la préférence. Si nous avons une estampe de votre prince , nous lui enverrions une montre avec son portrait en émail , qui ne ferait pas chère.

Nous avons fait celui du roi et de monseigneur le dauphin , qui ont parfaitement réussi.

— 1770. Nous faisons à présent celui de M. le comte d'*Aranda* ; c'est une entreprise très-considerable. M. l'abbé *Terrai* en a fait une bien cruelle en me saisissant deux cents mille francs d'argent comptant qui n'avaient rien à démêler avec les deniers de l'Etat, et qui auraient servi à bâtir des maisons pour nos artistes, et à augmenter la fabrique. Il a fait un mal irréparable.

On avait bien trompé, ou du moins voulu tromper M. le duc de *Choiseul*, quand on lui avait dit que les natifs de Genève, massacrés par les bourgeois, n'étaient que des gredins et des séditieux. Je vous assure que ceux qui travaillent chez moi sont les plus honnêtes gens du monde, les plus sages, les plus dignes de sa protection.

Dites bien, je vous prie, à MM. les ducs de *Choiseul* et de *Praslin* combien je leur suis attaché ; mon cœur vous en dit toujours autant. *V.*

LETTRE CLXXXII.

1770.

A M. DE LISLE DE SALES.

A Ferney, 6 de juin.

J'AI lu, Monsieur, votre livre (\*) avec enchantement. Je vous suis d'autant plus obligé que je le crois capable de faire le plus grand bien. Tous les gens sages le liront, et estimeront l'auteur; mais c'est principalement aux malades à lire les bons livres de médecine. Vous leur avez emmiellé les bords du vase, comme dit *Lucrece*. Vous ne vous contentez pas de leur parler raison, vous y joignez l'éloquence qui est son passe port : *utile dulci est* votre devise.

La lecture de votre ouvrage, Monsieur, m'a fait oublier ma vieillesse et les maux dont je suis accablé. Vous êtes comme les anciens magés qui guérissaient avec des paroles enchantées.

J'ai l'honneur d'être avec toute la reconnaissance et toute l'estime que je vous dois, &c.

(\*) *La Philosophie de la nature.*



---

 1770. LETTRE CLXXXIII.

A M. LACOMBE, libraire à Paris.

Juin.

AH, Monsieur, que je suis content de *Mélanie* ! voilà le style dont il faut écrire. Les Velches vont être débarbarisés.

Je ne regarde l'aventure de l'*Encyclopédie* que comme une défense aux rôtisseurs de Paris d'étaler des perdrix pendant le carême. Je suis persuadé qu'après Pâques on fera très-bonne chère. Je souhaite beaucoup la délivrance des volumes de l'*Encyclopédie* et des *Rescriptions*. Les dernières m'intéressent très-particulièrement.

Je vous remercie, mon cher Monsieur, de la *Gazette littéraire* et de la lettre de M. de *Fontanelle*, et d'avoir purgé votre librairie des follicules de ce maraud de maître *Aliboron*. Vous imprimez le *Suétone* au lieu de l'*Anc littéraire*, c'est mettre un diamant à la place de la boue. Vous me faites un plaisir extrême de me dire que les remarques sont excellentes ; je m'en doutais bien. Personne, à mon gré, n'a le jugement plus sûr que M. de *la Harpe* ; son style est clair et vigoureux ; il dit beaucoup

en peu de mots ; c'est le grand ennemi du fatras. —  
 Il faut absolument le mettre de l'académie, 1770.  
 quand il décampera quelque évêque ou moi.  
 Je vous réponds de moi dans peu de temps.

Vous devez avoir vu une assez belle bibliothèque à Manheim. Vous êtes sans doute en correspondance avec M. *Colini*, mon ami. Je me flatte que je puis vous appeler du même nom. Vous devez bien compter sur tous les sentimens, &c.

## L E T T R E C L X X X I V .

A M A D A M E

## LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Ferney, 18 de juin.

O N fait ce qu'on peut, Madame, dans nos déserts, pour vous faire passer quelques minutes à Saint-Joseph ; et, malgré la crainte de vous ennuyer, on vous envoie ces deux feuilles détachées. Imposez silence à votre lecteur, sitôt que vous vous sentirez la moindre envie de bâiller.

J'ignore tout ce qui se fait à présent sur la terre. Je ne fais pas même si Lacédémone appartient à *Catherine II* ou à *Moustapha* ; je

— ne fais où est votre grand'maman , et c'est ce  
 1770. qui m'intéresse davantage. Si elle est dans son  
 palais de Chanteloup , occupée de sa florissante  
 colonie , je la déclare philosophe. J'entends  
 surtout , par ce mot , philosophe-pratique ; car  
 ce n'est pas assez de penser avec justesse , de  
 s'exprimer avec agrément , de fouler aux pieds  
 les préjugés de tant de pauvres femmes , et  
 même de tant de fots hommes , de connaître  
 bien le monde , et par conséquent de le mépri-  
 ser ; mais se retirer de la foule pour faire du  
 bien , encourager des arts nécessaires , être  
 supérieure à son rang par ses actions comme  
 par son esprit , n'est-ce pas là la véritable  
 philosophie ?

Je vous plains toutes deux de ne pouvoir  
 pas aller ensemble dans le paradis terrestre de  
 Chanteloup. Il faut toujours , Madame , que  
 je vous remercie de toutes les bontés dont elle  
 m'a comblé , car sans vous elle m'aurait peut-  
 être ignoré. Elle protège , du haut de sa colonie  
 de Carthage , la colonie de mon hameau ; elle  
 me fait goûter chaque jour le plaisir de la  
 reconnaissance. Je me flatte qu'elle était dans  
 son royaume dans le temps que les badauds  
 de Paris se tuaient au milieu des fêtes , assez  
 près de son hôtel ; elle aurait été trop sensi-  
 blement frappée de ce désastre. Est-il possible  
 qu'on s'égorge pour aller voir des lampions !

Adieu ,

Adieu, Madame ; conservez du moins votre santé ; la mienne est désespérée. Mille tendres respects. V. ———  
1770.

## L E T T R E C L X X X V .

A M. L' A B B É A U D R A .

Le 19 de juin.

**M**ON très-cher philosophe, vous m'avez raccommo- dé avec *Sirven*. Je vois avec plaisir qu'il poursuit son affaire ; je ne doute pas qu'un homme aussi sage et aussi éloquent que M. de *la Croix* ne lui fasse remporter une victoire entière. Tous les honnêtes gens lui applaudiront. Dites-lui, je vous prie, qu'il ait la bonté d'adresser son mémoire à M. *Vasselier*, premier commis de la poste de Lyon. Il ne ferait pas mal qu'il y en eût deux exemplaires dans le paquet, l'un pour M. *Vasselier*, l'autre pour moi. Vive désormais le parlement de Toulouse !

Je dois vous dire que j'ai prié M. de *la Croix* de gronder *Sirven* d'avoir été six mois entiers sans écrire à ses filles.

A l'égard de votre sage hardiesse, vous n'avez rien à craindre. Il n'y a pas un mot dans votre *Abrégé* sur lequel on puisse vous

*Corresp. générale.* Tome XIII. \* M m

1770. — inquiéter. On fera fâché, mais comme les plaideurs qui ont perdu leur procès. Vous avez d'ailleurs un archevêque (\*) qui pense comme vous, qui est prudent comme vous, et qui fera bientôt de l'académie ; il ne ressemble point du tout à *Martin le Franc de Pompignan*.

Je vous demande votre bénédiction, mon cher docteur de forbonne ; et je vous donne la mienne, en qualité de capucin.

## L E T T R E C L X X X V I .

A M A D A M E N E C K E R .

A Ferney, 21 de juin.

M A D A M E ,

QUAND les gens de mon village ont vu *Pigal* déployer quelques instrumens de son art : Tiens, tiens, disaient-ils, on va le disséquer ; cela fera drôle. C'est ainsi, vous le savez, que tout spectacle amuse les hommes. On va également aux marionnettes, au feu de la Saint-Jean, à l'opéra comique, à la grand-messe et à un enterrement. Une statue fera

(\*) M. de Brienne.

fourire quelques philosophes , en refrognant —  
 les fourcils réprouvés de quelques coquins 1770.  
 d'hypocrites, ou de quelque poliffon de folli-  
 culaire. Vanité des vanités ! mais tout n'est  
 pas vanité ; ma tendre reconnaissance pour  
 mes amis , et surtout pour vous , Madame ,  
 n'est pas vanité.

## L E T T R E C L X X X V I I .

A M. LE COMTE DE SCHOMBERG.

23 de juin.

**M**ON aimable commandant est ici , Mon-  
 sieur ; ma consolation aurait été parfaite , si  
 vous étiez venu avec lui. *Pigal* a déjà modelé  
 le squelette dont l'ame subsiste encore et vous  
 fera très-attachée jusqu'au moment où elle  
 fera dissipée et rendue à la matière subtile  
 dont elle est venue.

Je vous fais bien bon gré de ne point aimer  
 du tout ce fanatique de *Joad*. Je bénis DIEU  
 de ce que le petit-fils d'*Henri IV* pense comme  
 vous sur ce barbare énergumène.

J'ai raisonné beaucoup avec *Pigal* sur le  
 veau d'or qui fut jeté en fonte , en une nuit ,  
 par cet autre grand-prêtre *Aaron* ; il m'a juré  
 qu'il ne pourrait jamais faire une telle figure

— en moins de six mois. J'en ai conclu pieusement  
1770. ment que DIEU avait fait un miracle pour ériger le veau d'or en une nuit, et pour avoir le plaisir de punir de mort vingt-trois mille juifs qui murmuraient de ce qu'il était trop long-temps à écrire ses deux tables.

Agréez toujours, Monsieur, ma tendre reconnaissance de toutes les bontés que vous me témoignez.

### LETTRE CLXXXVIII.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 25 de juin.

J'APPRENS que le vainqueur de Mahon et le dictateur des Fourches caudines de Closter-Seven a bien voulu faire pour son vieux serviteur ce que les Génois firent pour mon héros; proportion gardée, s'entend, entre le héros et le barbouilleur de papier. Je le prie de recevoir les très-humbles remerciemens du squelette de Ferney que *Pigal* a su rendre vivant. Ce squelette n'est en vie que pour sentir la reconnaissance qu'il doit à son doyen de l'académie.

Comme vous ferez un jour le doyen des

pairs, permettez-moi de vous féliciter sur le succès indubitable du procès que M. le duc d'Aiguillon a voulu absolument avoir devant les pairs. Il ne tiendrait qu'à vous d'avoir la bonté de faire gagner le procès des Guèbres au parlement du parterre de Bordeaux. Un mot à l'avocat général M. Dupaty, qui est un franc guèbre, ferait l'affaire. — 1770.

On dit que vous protégez prodigieusement une nouvelle pièce de *Paliffot*, intitulée le Satirique; c'est un beau grenier à tracasseries. Je vois que vous faites la guerre aux philosophes, ne pouvant plus la faire aux Anglais et aux Allemands: cela vous amuse, et c'est toujours beaucoup. Puissiez-vous vous amuser pendant tout le siècle où nous sommes! Vous en avez fait l'ornement, et vous en ferez la faire mieux que personne.

Je voudrais bien avoir une copie de votre statue, pour que la mienne fût aux pieds de la vôtre.

Agréez toujours, Monseigneur, mon tendre respect. V.



---

 1770. LETTRE CLXXXIX.

A M. LE MARQUIS DE JAUCOURT,

COMMANDANT EN BRESSE.

Juin.

**M**ON très-généreux et très-cher commandant, je suis votre sujet plus que jamais. J'ai établi dans le hameau de Ferney-les-Verloy une petite annexe de vos manufactures de montres de votre capitale de Bourg-en-Bresse. Cette salle de théâtre que vous connaissez est changée en ateliers ; on fond de l'or, on polit des rouages là où on déclamait des vers ; il faut bâtir de nouvelles maisons pour les émigrans ; tous les ouvriers de Genève viendraient, s'il y avait de quoi les loger. Il faut songer que chacun veut avoir une montre d'or, depuis Pékin jusqu'à la Martinique, et qu'il n'y avait que trois grandes manufactures, Londres, Paris et Genève.

Les ames tolérantes et sensibles feront encore fort aises d'apprendre que soixante huguenots vivent avec mes paroissiens de façon qu'il ne serait pas possible de deviner qu'il y a deux religions chez moi ; voilà qui

est consolant pour la philosophie, et qui —  
 démontre combien l'intolérance est absurde 1770.  
 et abominable. La révolution s'est faite tout  
 doucement dans les têtes les moins instruites  
 comme dans les plus éclairées; nous verrons  
 la même chose dans dix ans en Turquie, si  
 mon impératrice pousse sa *pointe*, comme dit  
 le père *Daniel*. Ma foi, le temps de la raison  
 est venu, et j'en bénis DIEU, tout capucin  
 que je suis: c'est dommage que je sois si vieux  
 et si malade, car je me flatte que dans quel-  
 ques années je verrais le vrai paradis de mon  
 vivant.

Conservez-moi vos bontés, Monsieur; elles  
 sont un des ingrédients de mon paradis.

*Frère François.*

Je lis actuellement tous les articles de M. le  
 chevalier de *Jaucourt*; vous ne sauriez croire  
 combien il me fait aimer sa belle ame, et  
 comme je m'instruis avec lui.

1770.

## L E T T R E C X C.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 11 de juillet.

**M**ONSEIGNEUR, j'ai reçu, comme j'ai pu dans mon misérable état, monsieur le prince *Pignatelli*, mais avec tout le respect que j'ai pour son nom et avec l'extrême sensibilité que son mérite m'a inspirée.

Je vous avoue que je suis flatté de ma statue posée aux pieds de la vôtre, plus que mademoiselle *le Maure* ne l'était d'être dans le carrosse de madame la dauphine. Le carrosse et les chevaux ne font plus; votre statue durera, et votre gloire encore davantage. Vous me pousserez à la postérité.

Mon héros, en me caressant d'une main, m'égratigne un peu de l'autre, selon sa louable coutume. Voici ce que je réponds à ces belles invectives contre la philosophie à laquelle il vous plaît de déclarer la guerre par passe-temps. Lisez, je vous prie, cette page que je détache d'une feuille d'une Encyclopédie de ma façon; elle m'est apportée dans le moment; c'est le commencement d'un article où l'on réfute une partie des extravagances absurdes de *Jean-Jacques*. Je déteste

l'insolence d'une telle philosophie , autant  
 que vous la méprisez. Le systême de l'égalité  
 m'a toujours paru d'ailleurs l'orgueil d'un fou. 1770.  
 Il n'en est pas de même de la tolérance. Non-  
 seulement les philosophes qui méritent votre  
 suffrage, l'ont annoncée, mais ils l'ont inspi-  
 rée aux trois quarts de l'Europe entière. Ils  
 ont détruit la superstition jusque dans l'Italie  
 et dans l'Espagne. Elle est si bien détruite  
 que, dans mon hameau, où j'ai reçu plus de  
 cent genevois avec leurs familles, on ne  
 s'aperçoit pas qu'il y ait deux religions. J'ai  
 une colonie entière d'excellens artistes en  
 horlogerie ; j'ai des peintres en émail. Le roi  
 a acheté plusieurs montres de ma manufacture.  
 Cet établissement fait venir en foule des mar-  
 chands de toute espèce. Je bâtis des maisons,  
 je vivifie un désert. Si j'avais été assez heureux  
 pour en faire autant dans les landes de Bor-  
 deaux, je suis sûr que vous m'en sauriez gré,  
 et que vous appelleriez mes efforts du nom  
 de véritable philosophie. Il était digne de  
 vous de vous déclarer le protecteur des  
 philosophes plutôt que celui de *Paliffot*. Vous  
 savez qu'ils ont un grand parti, et qu'on  
 ambitionne leur suffrage. Je n'ai plus qu'un  
 désir, c'est celui de vous renouveler mes très-  
 tendres hommages, de vous entretenir, de  
 vous ouvrir mon cœur, de vous faire voir

— 1770. qu'il n'est pas indigne de vos bontés. Il est vrai que la vie de Paris me tuerait en huit jours. Il y a plus d'un an que je suis en robe de chambre. J'ai bientôt soixante et dix-sept ans, je suis très-affaibli; mais je donnerais ma vie pour passer quelques jours auprès de vous, dès que ma colonie n'aura plus besoin de moi.

Il est plaisant qu'un garçon horloger, avec un décret de prise de corps, soit à Paris, et que je n'y sois pas.

Votre Paris est plein de tracasseries, tandis que celles de *Catherine II* vont à exterminer l'empire des Turcs. Croyez qu'elle est bien loin d'être dans la situation équivoque où de fausses nouvelles la représentent. Elle a fait deux légions de Spartiates qui ont tout le courage des héros de la guerre de Troye. Elle peut dans deux mois être maîtresse de la Grèce et de la Macédoine; et, à moins d'un revers qui n'est pas vraisemblable, vous verrez une grande révolution. Songez que cette même impératrice, dans son code qu'elle a daigné m'envoyer écrit de sa main, a établi la tolérance universelle pour la première de ses lois.

Je vous demande la vôtre. Vous savez si mon cœur est à vous, et quel est mon respect, ma passion, mon idolâtrie pour mon héros. V.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

12 de juillet.

J E vous ai parlé plus d'une fois à cœur ouvert, Madame; il est actuellement fendu en deux, et je vous envoie les deux moitiés dans cette lettre.

L'Envie et la Médisance sont deux nymphes immortelles. Ces demoiselles ont répandu que certains philosophes, que vous n'aimez pas, avaient imaginé de me dresser une statue, comme à leur député; que ce n'était pas les belles-lettres qu'on voulait encourager, mais qu'on voulait se servir de mon nom et de mon visage pour ériger un monument à la liberté de penser. Cette idée, dans laquelle il y a du plaisant, peut me faire tort auprès du roi. On m'affure même que vous avez pensé comme moi, et que vous l'avez dit à une de vos amies. Cette pauvre philosophie est un peu persécutée. Vous savez que le gros recueil de l'*Encyclopédie* est prisonnier d'Etat à la bastille

— avec saint *Billard* et saint *Grizel* ; cela est de 1770. fort mauvais augure.

Je me trouve actuellement dans une situation où j'ai le plus grand besoin des bontés du roi. Je ne fais si vous savez que j'ai recueilli chez moi une centaine d'émigrans de Genève, que je leur bâtis des maisons, que j'établis une manufacture de montres ; et, si le roi ne nous accorde pas des privilèges qui nous sont absolument nécessaires, je cours risque d'être entièrement ruiné, surtout après les distinctions dont M. l'abbé *Terrai* m'a honoré.

Il est donc très-expédient qu'on n'aille point dire au roi, en plaisantant à souper : Les encyclopédistes font sculpter leur patriarche. Cette raillerie qui pourrait être trop bien reçue, me porterait un grand préjudice. Je pourrais offrir ma protection en Sibérie et au Kamshatka ; mais, en France, j'ai besoin de la protection de bien des gens, et même de celle du roi. Il ne faut donc pas que ma statue de marbre m'écrase. Je me flatte que les noms de M. et de madame de *Choiseul* feront ma sauvegarde.

J'aurai l'honneur de vous envoyer, Madame, les articles de la petite Encyclopédie, que je croirai pouvoir vous amuser un peu ; car il ne s'agit à nos âges que de passer le temps, et de glisser sur la surface des choses. On doit

avoir fait ses provisions un peu avant l'hiver ; et quand il est venu , il faut se chauffer doucement au coin du feu qu'on a préparé. — 1770.

Adieu , Madame ; jouissez du peu que la nature nous laisse. Soumettons-nous à la nécessité qui gouverne toutes choses. *Homère* avoue que *Jupiter* obéissait au destin , il faut bien que nos imaginations lui obéissent aussi. Mon destin est de vous être bien tendrement attaché jusqu'à ce que mon faible corps soit changé en chou ou en carotte. V.

## L E T T R E C X C I I .

A M. DUPONT,

*Auteur des Ephémérides du citoyen.*

De Ferney , le 16 de juillet.

**M.** *Bérenger* m'a fait le plaisir , Monsieur , de m'apporter votre ouvrage qui est véritablement d'un *citoyen*. *Bérenger* l'est aussi , et c'est ce qui fait qu'il est hors de sa patrie. Je crois que c'est lui qui a rectifié un peu les premières idées qu'on avait données d'abord sur Genève. Pour moi , qui suis citoyen du monde , j'ai



— 1770. reçu chez moi une vingtaine de familles génevoises, sans m'informer ni de quel parti ni de quelle religion elles étaient. Je leur ai bâti des maisons, j'ai encouragé une manufacture assez considérable, et le ministère et le roi lui-même m'ont approuvé. C'est un essai de tolérance et une preuve évidente que, dans le siècle éclairé où nous vivons, cette tolérance ne peut avoir aucun effet dangereux; car un étranger qui demeurerait trois mois chez moi, ne s'apercevrait pas qu'il y a deux religions différentes. Liberté de conscience et liberté de commerce, Monsieur, voilà les deux pivots de l'opulence d'un Etat petit ou grand.

Je prouve par les faits, dans mon hameau, ce que, vous et M. l'abbé *Roubaud*, vous prouvez éloquemment par vos ouvrages.

J'ai lu, avec l'attention que mes maladies me permettent encore, tout ce que vous dites de curieux sur la compagnie des Indes et sur le système. Tout cela n'est pas à l'honneur de la nation. Vous m'avouerez, au moins, que cet extravagant système n'aurait pas été adopté du temps de *Louis XIV*, et que *Jean-Baptiste Colbert* avait plus de bon sens que *Jean Law*.

A l'égard de la compagnie des Indes, je doute fort que ce commerce puisse jamais être florissant entre les mains des particuliers. J'ai bien peur qu'il n'essuye autant d'avaries que

de pertes, et que la compagnie anglaise ne  
regarde nos négocians comme de petits inter- 1770.  
lopes qui viennent se glisser entre ses jambes.  
Les vraies richesses sont chez nous, elles sont  
dans notre industrie; je vois cela de mes yeux.  
Mon blé nourrit tous mes domestiques; mon  
mauvais vin, qui n'est point malfasant, les  
abreuve; mes vers à soie me donnent des  
bas; mes abeilles me fournissent d'excellent  
miel et de la cire; mon chanvre et mon lin  
me fournissent du linge. On appelle cette vie  
patriarcale; mais jamais patriarche n'a eu de  
grange telle que la mienne, et je doute que  
les poulets d'*Abraham* fussent meilleurs que  
les miens. Mon petit pays, que vous n'avez  
vu qu'un moment, est entièrement changé  
en très-peu de temps.

Vous avez bien raison, Monsieur; la terre  
et le travail sont la source de tout, et il n'y  
a point de pays qu'on ne puisse bonifier.  
Continuez à inspirer le goût de la culture, et  
puisse le gouvernement féconder vos vœux  
patriotiques!

Mettez-moi, je vous prie, aux pieds de  
M. le duc de *Saint-Mégrin*, qui m'a paru fait  
pour rendre un jour de véritables services à  
sa patrie, et dont j'ai conçu les plus grandes  
espérances.

J'ai l'honneur d'être, avec la plus haute

— estime et tous les autres sentimens que je vous  
1770. dois ,

Monfieur ,

votre , &c.

P. S. Voulez-vous bien , Monfieur , faire mes tendres complimens à M. l'abbé *Morellet* , quand vous le verrez ?

L E T T R E C X C I I I . .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

22 de juillet.

**M**ON cher ange , il y a long-temps que je ne vous ai écrit ; la raifon en eft qu'étant très-malade , quoi qu'on die , et ayant une affez nombreufe colonie à conduire , ma tête qui n'est pas plus groffe que celle d'un lapin , m'a un peu tourné. Il faut digérer et avoir une groffe tête pour bâtir des maifons et des comédies , et pour diriger les têtes des autres.

Je fuis donc très-malade , vous dis-je , malgré les calomnies de *Pigal* qui répand par-tout que je me porte bien.

Je vous avertis qu'il faudrait jouer le Dépositaire avant qu'on piloriât saint *Grizel* et saint *Billard* ; car quand ils feront piloriés , la pitié

fuccédera

succédera dans les cœurs à l'indignation, et ce qui aurait été plaisant pourra passer pour cruel : mais , comme messieurs du clergé , que *Grizel* confessait , ne se sépareront pas sitôt , je laisse le tout à votre prudence , et je vous enverrai , quand il vous plaira , le Dépositaire de l'abbé de *Châteauneuf* , et la *Sophonisbe* de *M. Lantin* pour mettre avec l'*Ecoffaïse* de *M. Jérôme Carré*. 1770.

Il me paraît que vos ambassadeurs ne font pas grand cas de nos montres de *Ferney* ; cependant je compte qu'il y en aura une incessamment avec le portrait du comte d'*Aranda* , qu'il faudra bien que monsieur l'ambassadeur d'Espagne prenne.

J'ai reçu de mon mieux monsieur le prince *Pignatelli* , son fils , malgré mes maux , ma misère et ma colonie.

Le beau-frère de *Fréron* me persécute toujours pour lui faire avoir justice ; mais je ne fais ce que c'est que son affaire. Ce beau-frère me paraît un bavard ; et d'ailleurs on dit qu'il suffit d'être allié de *Fréron* pour ne valoir pas grand'chose.

*Le Kain* nous a envoyé trois grandes lettres , pour avoir deux copies de mon visage en plâtre. Je lui réponds par un petit billet que je vous prie de lui faire tenir ; on n'a pas des visages de plâtre si aisément qu'il le pense.

— 1770. Je ne fais , mon cher ange , si vous êtes à Paris ou à Compiègne. Supposé que ce soit à Compiègne , je vous supplie de communiquer à M. le duc de *Choiseul* mon étonnement dont je ne suis pas encore revenu. J'avais pris la liberté d'envoyer sous son enveloppe , en Espagne , une caisse des ouvrages de ma manufacture. Il daigna se charger de la faire passer par la poste à Bordeaux , et de l'adresser à un patron de vaisseau pour la rendre à Cadix ; et voici qu'il m'envoie lui-même le reçu du patron : mon protecteur devient mon commissionnaire. Mons de *Louvois* n'aurait pas fait de ces choses-là ; aussi je l'aime autant que je hais mons de *Louvois*.

Il a fait encore bien pis ; il a acheté de nos montres pour le compte du roi. Nos émigrans l'adorent , et j'en fais tout autant. Il fera de notre petit pays , jusqu'à présent inconnu , un pays charmant. Mais que dites-vous de moi qui risque de me ruiner pour établir chez moi des familles genevoises ? L'ingénieur du roi de Narlingue n'y fefait œuvre. Je sens bien que cela est un peu ridicule à mon âge et avec mes maladies.

Un octogénaire plantait ,  
Passe encor de bâtir : mais planter à son âge !

A quelque âge que ce soit , radoteur ou

non , je ferai tendrement attaché à mes deux —  
anges jufqu'au dernier moment de ma drôle 1770.  
de vie.

Madame *Denis* fe joint à moi pour vous dire les mêmes chofes. Ce n'eft pas qu'elle radote comme moi , elle n'en eft pas là , mais elle vous aime comme moi. *V.*

## L E T T R E C X C I V.

A M. T A B A R E A U , à *Lyon.*

Juillet.

**S**AVEZ-VOUS quelque chofe de l'effroyable nouvelle du Portugal ? on dit qu'elle n'eft venue que par Rome et par l'Angleterre. Si elle étoit vraie , ne la faurions-nous pas par l'ambaffadeur de France à Lisbonne , par nos confuls et par nos marchands ? l'idée feule de cette aventure fait frémir.

Je vous remercie de tout mon cœur , Monsieur , des bonnes nouvelles que vous me donnez du fuccès de vos affaires. Vous savez combien je m'y intérefse. Je trouve le procès de meffieurs des postes très-bon , et je ne fuis pas sûr qu'ils le gagnent. Vous savez que tout eft arbitraire , et que le parlement aime un

— peu à dégraisser tout fermier du roi. Pour  
1770. saint *Billard* et saint *Grizel*, j'opine au pilori.

A l'égard du procès du parlement avec le roi, il est curieux. Nous attendons le dénouement. Je crois que rien ne pourra empêcher le *factum* de M. de *la Chalotais* de paraître. Le public s'amusera, disputera, s'échauffera; dans un mois tout finira, dans cinq semaines tout s'oubliera.

Est-on encore, Monsieur, dans l'usage de prendre des rescriptions des postes en payant à Paris au caissier, qui ne soit pas un saint? Madame *Denis* veut faire venir deux cents louis de Paris; pourriez-vous les lui faire tenir par la poste, &c.? Nous avons lu, dans le mémoire de messieurs les fermiers des postes, que cet usage était établi; ainsi c'est à la fête de saint *Billard* et de saint *Grizel* que vous devez attribuer cette importunité.

Vraiment oui, je n'ai pas manqué d'écrire à M. le duc de *Choiseul* que j'envoyais une petite caisse de montres à Marseille, par la poste. Il le trouve très-bon; et vous savez que lui-même a eu la bonté d'en faire parvenir une caisse à Cadix. Il est très-important de donner à notre manufacture naissante toute la faveur possible; c'est par-là seul qu'elle peut se soutenir.

Verfoy deviendra un lieu très-considérable,

mais il ne l'est pas encore. Ferney est un petit  
entrepôt qui s'augmente de jour en jour. 1770.  
Nous faisons tout ce que nous pouvons pour  
reconnaître les bontés de M. le duc de *Choiseul* ;  
par notre zèle.

Adieu, Monsieur ; personne ne vous est  
plus tendrement attaché que l'hermite de  
Ferney.

## L E T T R E C X C V.

A M. DE LA HARPE.

27 de juillet.

**S**UÉTONE ne voit-il pas que l'ami *Lantin* a  
voulu rire quand il a exhorté les jeunes gens  
à rapetasser les détestables pièces et les détes-  
tables sujets du raisonneur ampoulé qui ne  
fut jamais tragique que dans trois ou quatre  
scènes , quand il fit un petit voyage en  
Espagne ?

L'ami *Lantin* ne s'est amusé à ressemeler  
*Sophonisbe* que pour montrer qu'il y avait  
du tragique avant le raisonneur. Le cinquième  
acte de *Mairet* avait un très-grand fonds de  
tragique ; mais on ne pouvait pas faire grand-  
chose de *Massinisse* ; il en a fallu faire un jeune



— imprudent qui se laisse prendre comme un sot.  
1770. *Non est hic vis tragica.*

Dans tout ce qui se passe aujourd'hui en France, il y a *comica*, mais non pas *vis*.

J'attends *Suétone* l'anecdotier; et je me doute bien que l'esprit mâle et judicieux, qui l'a traduit et commenté, aura pesé toutes ces anecdotes dans la balance de la raison.

On va jouer la religieuse à Lyon; cela vaut mieux sans doute que vingt-quatre pièces du raisonneur; et cependant... Oh, qu'il fait bon venir à propos!

## L E T T R E C X C V I.

A M. ELIE DE BEAUMONT.

A Ferney, le 30 de juillet.

ON me dit, il y a un mois, mon cher *Cicéron*, que vous étiez en Normandie. Je ne vous écrivis point, attendant votre retour. Je ne fais plus où vous êtes, mais je ne puis rester long-temps sans vous remercier de votre dernière lettre. J'ignore si vous embellissez Canon, si vous faites vos moissons, ou si vous prenez la défense de quelque innocent persécuté. Vous donneriez bien tous vos vergers et tout

—  
 votre froment pour secourir quelque infortuné. *Sirven* ne l'est plus. Il est toujours demandeur en réparation, dommages et intérêts, qu'il obtiendra difficilement. Je ne fais pas un mot des procédures ; je fais seulement que nous avons affaire à un procureur général un peu dur. 1770.

Savez-vous bien que ce M. *Riquet* avait conclu à pendre madame *Calas* et à faire rouer son fils et *Lavaisse* ? Je tiens cette horrible anecdote de madame *Calas* elle-même. Le pays des Chicachas et des Topinambous est la patrie de la raison et de l'humanité, en comparaison de ces horreurs : et voilà de quels hommes nos vies et nos fortunes dépendent !

L'affaire de *Sirven* ne sera décidée qu'après la Saint-Martin. Il y a huit ans que cette pauvre famille combat contre l'injustice.

Avez-vous su l'histoire des deux amans de Lyon ? Un jeune homme de vingt-cinq ans et une fille de dix-neuf, tous deux d'une figure charmante, se donnent rendez-vous avec deux pistolets dont la détente était attachée à des rubans couleur de rose ; ils se tuent tous deux en même temps ; cela est plus fort encore qu'*Arrie* et *Petus*. La justice n'a fait nulle infamie dans cette affaire ; cela est rare.

Avez-vous lu le *Système de la nature* ? il ne me paraît pas consolant ; mais nous avons

— d'autres systêmes qui le font encore moins;  
1770. par exemple, celui des jansénistes.

Adieu, mon cher *Cicéron*; ne m'oubliez pas,  
je vous prie, auprès de madame *Terentia*.

## L E T T R E C X C V I I.

A M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

3 d'auguste.

**M**ON cher philosophe militaire, vous m'aviez mandé, il y a deux mois, que vous passeriez chez nous, et je vous attendais. J'imaginai que vous alliez voir messieurs vos enfans, et ç'aurait été une grande consolation pour moi de vous embrasser sur la route. Je suis tombé dans un état de faiblesse dont j'ai l'obligation à ma vieillesse et à un travail un peu forcé; mais il faut travailler jusqu'à la fin de sa vie. *Job*, un de mes patrons, dit que l'homme est né pour travailler comme l'oiseau pour voler.

J'ai été tout émerveillé de la petite galanterie que vous m'avez envoyée; j'en suis très-touché. Vous sentez combien je suis sensible à une telle marque d'amitié.

Vous ne saviez pas apparemment l'autre galanterie que les gens de lettres de Paris ont

bien

bien voulu me faire. Si vous étiez venu à Ferney, vous y auriez vu M. *Pigal* qu'ils m'ont envoyé, et qui a fait le modèle d'une statue dont ils honorent ma très-chétive figure. Je n'ai point un visage à statue, mais enfin, il a bien fallu me laisser faire. Il n'y a pas eu moyen de refuser un honneur que me font cinquante gens de lettres des plus considérables de Paris : cette faveur est rare. Ils ont fait un fonds pour donner à M. *Pigal* un honoraire convenable ; j'en ai été surpris, et le suis encore. Je ne puis attribuer une chose si extraordinaire qu'au désir qu'on a eu de consoler votre ami des choses dont vous parlez. Il doit actuellement les oublier. Une statue de marbre annonce un tombeau, et j'y descendrai en vous étant aussi attaché que je l'ai été depuis que j'ai eu l'honneur de vous connaître. V.

1770.

## L E T T R E C X C V I I I .

A M. LE MARQUIS DE FLORIAN.

Le 3 d'auguste.

**M**ON cher grand écuyer de *Cyrus*, buvez à ma fanté le jour de la noce, vous et madame de *Florian*. L'homme du monde qui a le moins l'air d'un garçon de la noce, c'est moi. Si mon cœur décidait de ma conduite, j'assisterais au mariage. Ma chétive fanté et mon âge ne me laissent prétendre à d'autre sacrement pour ma personne, qu'à celui de l'extrême-onction. Je passe mes derniers jours à établir une colonie; je ne jouirai pas du fruit de mes travaux: il est beaucoup plus aisé de marier un jeune conseiller du parlement, que de loger et d'accorder une trentaine de familles. Cependant nous travaillons nuit et jour à présenter à la nouvelle mariée les fruits de notre nouvel établissement. Nous avons fait une montre assez jolie et qui sera fort bonne. Nos artistes sont excellens; il n'y en a point de meilleurs à Paris; mais leur transmigration ne leur a pas permis d'aller aussi vite en besogne que M. d'*Ornoi*. Il se marie le 7, et nous ne serons prêts que le 15. Nous enverrons notre offrande,

madame *Denis* et moi, par M. d'Ogny à qui nous l'adresserons. Nos fabricans ont voulu absolument mettre mon portrait à-la montre. Puisque *Pigal* m'a sculpté, il faut bien que je souffre qu'on me peigne; j'ai toute honte bue. 1770.

J'embrasse tendrement le nouveau marié, sa mère et son oncle le turc.

Je fais grand cas de votre philosophie qui vous ramène à la campagne. J'aime à être encouragé, par votre exemple, à chérir la solitude et à fuir le tracas du monde.

On ne peut vous être plus tendrement dévoué que l'hermite de Ferney.

## L E T T R E C X C I X.

A M. D O R A T.

A Ferney, le 6 d'auguste.

J'IGNORE, Monsieur, et je veux ignorer quel est le sot ou le fripon, ou celui qui, revêtu de ces deux caractères, a pu vous dire que j'étais l'auteur des *Anecdotes sur Fréron*; il aura pu dire, avec autant de vraisemblance, que j'ai fait *Gusman d'Alfarache*. Je n'ai jamais, Dieu merci, ni vu ni connu ce misérable

— 1770. *Fréron* ; je n'ai jamais vu aucune de ses rapsodies, excepté une demi-douzaine que je tiens de M. *Lacombe* ; je fais seulement que c'est un barbouilleur de papier complètement déshonoré.

Je ne connais pas plus les prétendus croupiers que sa personne. Je suis absent de Paris depuis plus de vingt ans, et je n'y ai jamais fait, avant ce temps, qu'un séjour très-court. L'auteur des *Anecdotes sur Fréron* dit qu'il a été très-lié avec lui ; j'ai essuyé bien des malheurs en ma vie, mais j'ai été préservé de celui-là.

Je n'ai jamais vu M. l'abbé de *la Porte* dont il est tant parlé dans ces *Anecdotes*. On dit que c'est un fort honnête homme, incapable des horreurs dont *Fréron* est chargé par tout le public.

Vous sentez, Monsieur, qu'il est impossible que j'aye vu *Fréron* au café de *Viseu* dans la rue Mazarine. Je n'ai jamais fréquenté aucun café, et j'apprends, pour la première fois, par ces *Anecdotes* que ce café de *Viseu* existe ou a existé.

Il est de même impossible que je sache quels sont les marchés de *Fréron* avec les libraires, et tous les vils détails des friponneries que l'auteur lui reproche. Il serait absurde de m'imputer la forme et le style d'un tel ouvrage.

Vous vous plaignez que votre nom se trouve parmi ceux que l'auteur accuse d'avoir travaillé avec *Fréron* : ce n'est pas assurément ma faute. Tout ce que je puis vous dire, c'est que vous me semblez avoir tort d'appeler cela un affront, puisque vous pouvez très-bien lui avoir prêté votre plume sans avoir eu part à ses infamies. Vous m'apprenez vous-même que vous avez inséré, dans les feuilles de ce *Fréron*, un extrait contre M. de la Harpe. Je ne fais ce que c'est que l'autre imputation dont vous me parlez.

Si vous êtes curieux de savoir quel est l'auteur des *Anecdotes*, adressez-vous à M. *Thiriot* ; il doit le connaître, et il y a quelques années qu'il m'écrivit touchant cette brochure. Adressez-vous à M. *Marin* qui est au fait de tout ce qui s'est passé depuis quinze ans dans la librairie, et qui fait parfaitement que je ne puis avoir la moindre part à toutes ces futilités. Adressez-vous à madame *Duchefne*, à M. *Guy*, lesquels doivent être fort instruits des gestes de *Fréron*. Adressez-vous à *Lambert* chez qui l'auteur dit avoir vu les pièces d'un procès entre *Fréron* et sa sœur la fripière. Adressez-vous à M. l'abbé de *la Porte* qui doit être mieux informé que personne. L'auteur paraît avoir écrit il y a six ou sept ans, et je vous avoue que j'ai la curiosité de savoir son nom.



— Je connais deux éditions de ces *Anecdotes* ;  
 1770. l'une qui est celle dont vous me parlez , l'autre  
 qui se trouve dans un pot-pourri en deux  
 volumes. Il faut qu'il y en ait une troisième  
 un peu différente des deux autres , puisque  
 vous me parlez d'une nouvelle accusation  
 contre vous , que je ne trouve pas dans celle  
 qui est en ma possession.

En voilà trop sur un homme si méprisable  
 et si méprisé. Vous pouvez faire imprimer  
 votre lettre et la mienne.

J'ai l'honneur d'être , &c.

## L E T T R E C C.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

8 d'auguste.

**E**N bien , Madame , je ne peux en faire  
 d'autres ; je ne peux louer les gens sérieuse-  
 ment en face. Vous vous doutez bien que les  
 six vers qui commencent par *étudiez leur goût* ,  
 sont pour la petite-fille , et tout le reste pour  
 la grand'maman. J'ai été bien aise de finir par  
 la *Harpe* , parce que le mari de la grand'

maman lui fait du bien , et lui en pourra faire encore. (\*)

1770.

Il faut un tant soit peu de satire pour égayer la louange. La satire est fort juste , et tombe sur le plus détestable fou que j'aye jamais lu. Son *Héloïse* me paraît écrite moitié dans un mauvais lieu , et moitié aux petites maisons. Une des infamies de ce siècle est d'avoir applaudi quelque temps à ce monstrueux ouvrage. Les dames qu'il outrage sont assurément d'une autre nature que lui. La *Zaïde* de madame de *la Fayette* vaut un peu mieux que la *suiffesse* de *Jean-Jacques* , qui accouche d'un faux germe pour se marier. Ce polisson m'ennuie et m'indigne , et ses partisans me mettent en colère. Cependant il faut être véritablement philosophe et calmer ses passions , surtout à nos âges.

Votre homme qui ne s'intéressait qu'à ce qui le regardait , doit vous raccommo-der avec la philosophie. Tout ce qui regarde le genre-humain doit nous intéresser essentiellement , parce que nous sommes du genre-humain. N'avez-vous pas une ame ? n'est-elle pas toute remplie d'idées ingénieuses et d'imagination ? s'il y a un Dieu qui prend soin des hommes et des femmes , n'êtes-vous pas

(\*) Epître à madame la duchesse de *Choiseul* , volume d'Epîtres.

— femme? s'il y a une Providence, n'est-elle  
 1770. pas pour vous comme pour les plus sottes  
 bégueules de Paris? si la moitié de Saint-  
 Domingue vient d'être abymée, si Lisbonne  
 l'a été, la même chose ne peut-elle pas arriver  
 à votre appartement de Saint-Joseph? Un  
 diable d'homme, inspiré par *Belzébuth*, vient  
 de publier un livre intitulé, *Système de la nature*,  
 dans lequel il croit démontrer à chaque page  
 qu'il n'y a point de Dieu. Ce livre effraie tout  
 le monde, et tout le monde le veut lire. Il est  
 plein de longueurs, de répétitions, d'incor-  
 rections; et, malgré tout cela, on le dévore.  
 Il y a beaucoup de choses qui peuvent séduire;  
 il y a de l'éloquence; et quoiqu'il se trompe  
 grossièrement en quelques endroits, il est fort  
 au dessus de *Spinoza*.

Au reste, croyez que la chose vaut bien la  
 peine d'être examinée. Les nouvelles du jour  
 n'en approchent pas, quoiqu'elles soient bien  
 intéressantes.

Ceux qui disent que les pairs du royaume  
 ne peuvent être jugés par les pairs et par le  
 roi, sans le parlement de Paris, me paraissent  
 ignorer l'histoire de France. Il semble qu'à  
 force de livres on est devenu ignorant. Je ne  
 me mêle point de ces querelles; je songe  
 à celle que nous avons avec la nature. J'en ai  
 d'ailleurs une assez grande avec Genève. Je

lui ai volé une partie de ses habitans , et je fonde ma petite colonie . que le mari de votre grand'maman protège de tout son cœur. — 1770.

Il n'y a maintenant qu'un tremblement de terre qui puisse ruiner mon établissement ; mais je veux que celui à qui j'ai tant d'obligations donne son denier à la statue , et je veux surtout qu'il donne très-peu ; 1°. parce qu'on n'en a point du tout besoin ; 2°. parce qu'il donne trop de tous les côtés. C'est une affaire très-sérieuse : je casserais à la statue les bras et les jambes , si son nom ne se trouvait pas sur la liste.

Adieu , Madame ; faites comme vous pourrez : vivez , portez-vous bien , digérez , cherchez le plaisir , s'il y en a. Lutte contre cette fatale nature dont je parle sans cesse , et où j'entends si peu de chose. Ayez de l'imagination jusqu'à la fin , et aimez votre très-ancien serviteur qui vous est plus attaché que tous vos serviteurs nouveaux. V.

1770.

## L E T T R E C C I.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 15 d'auguste.

J E me dis toujours, Monseigneur, que vos occupations et vos plaisirs partagent vos journées, que je ne dois pas fatiguer vos bontés, et qu'il n'appartient pas à ceux qui sont morts au monde d'écrire aux vivans.

Cependant il faut que je vous informe d'un gros paquet que j'ai reçu et qui vous regarde; il est d'un M. de *Castera* qui me paraît très-malheureux, et qui me fait juger par son style qu'il s'est attiré ses malheurs. Je doute même si sa tête n'est pas aussi dérangée que ses lettres sont prolixes; en ce cas, il n'est que plus à plaindre. Il m'a mis au fait de toute sa conduite avec assez de naïveté. Je présume à la quantité de procès qu'il a essuyés, qu'il descend en droite ligne de la comtesse de *Pimbèche*. S'il a dit des injures, on les lui a bien rendues.

Je vois, par tout ce qu'il me mande, que sa plus grande ambition est de rentrer dans vos bonnes grâces. Sa destinée me paraît déplorable; c'est un homme chargé de onze enfans. Je m'acquitte du devoir de l'humanité,

en vous rendant compte de son état, sans prétendre le justifier auprès de vous, ni vous demander autre chose que ce que votre sagesse et votre justice vous prescrivent. Vous connaissez l'homme dont il s'agit, et c'est à vous seul de voir ce que vous devez faire. Il me semble qu'il avait un oncle chargé des affaires de France en Pologne; c'est tout ce que je connais de sa famille.

Après avoir achevé la mission que m'a donnée M. de *Castéra*, que puis-je dire à mon héros du fond de ma solitude, sinon que je lui souhaite une santé meilleure que la mienne et des jours plus brillans? Il ne m'appartient pas de parler des tracasseries de la France. Je m'intéressais fort à celles des Turcs, c'est-à-dire que je souhaitais passionnément qu'on les chassât de l'Europe, parce qu'ils ont asservi les descendans des *Alcibiade* et des *Sophocle*. J'entends dire que ces circoncis ont repris le Péloponèse; en ce cas, je me raccommoierai avec eux; car j'ai établi, des débris de Genève, une petite société qui est fort en relation avec Constantinople.

J'aimerais encore mieux de bons acteurs et de bonnes pièces au théâtre de Paris, sous la protection du premier gentilhomme de la chambre; mais cette manufacture paraît furieusement tombée.

— 1770. Me permettez-vous, Monseigneur, de me mettre aux pieds de madame la comtesse d'*Egmont*, quoiqu'elle soit alliée à la maison d'un pape? Vous devez juger combien j'ambitionne ses bontés, puisqu'elle a toutes les grâces de votre esprit, sans compter les autres.

Agréez, avec votre bienveillance ordinaire, le très-tendre respect du vieux solitaire des Alpes. V.

## L E T T R E C C I I.

A M A D A M E

LA DUCHESSE DE CHOISEUL.

A Ferney, 20 d'auguste.

M A D A M E ,

A PRÈS tout ce que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, j'ai vu tant de justesse d'esprit que je vous ai crue philosophe; passez-moi ce mot. Votre petite-fille me paraît un peu dégoûtée de la métaphysique; je lui pardonne aisément ce dégoût. La métaphysique n'est d'ordinaire que le roman de l'ame. et ce roman n'est pas si amusant que celui des *Mille et une*

*nuits*. Vous m'avouerez du moins, Madame, que le sujet qu'on traite dans la petite brochure qu'on met à vos pieds est assez intéressant ; chacun y est pour sa part, et cette part est tout son être. Cela est un peu plus important que les tracasseries dont on s'entretient si profondément à Paris et à Versailles. Je n'ose demander que, dans un moment de loisir, vous daigniez, Madame, me dire en deux mots ce que vous en pensez ; je ne veux que deux mots, car vous êtes si occupée à servir l'Être suprême en faisant du bien, que vous n'avez guère le temps d'examiner ce que de faibles cervelles disent pour ou contre son existence.

1770.

M. de *Grassier* m'a mandé qu'il avait obtenu, par votre protection, une très-grande grâce. Songez, Madame, que c'est à vous seule uniquement qu'il la doit, et que je n'avais pas osé seulement vous la demander. Voilà comme vous êtes ; dès qu'on vous offre de loin la moindre petite ouverture pour faire du bien, vous saisissez la chose avec un acharnement qui n'a point d'exemple : j'en suis confondu, je ne fais plus que vous dire.

M. le marquis d'*Ossun*, ambassadeur en Espagne, favorise de tout son pouvoir la fabrique de Ferney, faubourg de Verfoy ; il y prend autant d'intérêt que si c'était son propre



— ouvrage. Oserais-je vous supplier, Madame,  
 1770. d'obtenir que monsieur le duc voulût bien  
 lui marquer qu'il est sensible à tous ses bons  
 offices qui sont en vérité très-considérables,  
 et qui pourront être efficaces. Monsieur l'abbé  
*Billardi* n'a pas eu les mêmes bontés que mon-  
 sieur le marquis d'*Ossun*; il ne m'a pas fait de  
 réponse; apparemment que l'inquisition le lui  
 a défendu.

Nos artistes de Ferney donnent, le jour de  
 la Saint-Louis, une belle fête; je crois que  
 leur zèle ne déplaira pas à monsieur le duc.

C'est votre nom, Madame, que je fête  
 tous les jours de l'année. Je vous suis attaché  
 pour ma vie avec le plus profond respect et la  
 plus vive reconnaissance.

*Le vieil hermite de Ferney.*

## L E T T R E C C I I I.

1770.

A M A D A M E D' O R N O I.

A Ferney, 20 d'auguste.

**V**ous faites, Madame, le bonheur d'un homme à qui je tiens par les liens de l'amitié encore plus que par ceux de la nature. Le seul plaisir qui reste aux vieillards est d'être sensible à celui des autres. Je vous dois la plus grande satisfaction que je puisse goûter ; la vôtre est bien rare de vivre avec un bon mari sans quitter le meilleur des pères. M. d'*Ornoi* égale la retraite de madame *Denis* et la mienne, en nous disant combien il est enchanté. Madame *Denis* doit vous dire tout ce qui peut plaire à de nouveaux mariés ; les femmes entendent cela cent fois mieux que les hommes. Pour moi, je vous dirai que vous êtes bien bonne, au milieu du fracas des noces, de l'embarras des visites, et des complimens, et des occupations plus sérieuses, d'écrire à un vieux solitaire inutile au monde ; je vous en remercie. Vous avez encore un mérite de plus, c'est que votre lettre est fort jolie, et que votre écriture ne ressemble pas à celle de votre mari qui écrit comme un chat, aussi bien que son autre oncle l'abbé *Mignot*. L'abbé

— 1770. *Dangeau*, de notre académie françoise, renvoyait les lettres de sa maîtresse quand elles étaient mal orthographiées, et rompait avec elle à la troisième fois. Moi qui suis aussi de l'académie, je ne vous renverrai pas votre lettre, Madame; il n'y manque rien; je la garderai comme une chose qui m'est bien chère. Je vous aime déjà comme si je vous avais vue; et, sans oublier le respect qu'on doit aux dames, j'ai l'honneur d'être de tout mon cœur, Madame, votre, &c.

## L E T T R E C C I V.

A M. LE COMTE DE SCHOMBERG.

Ferney, 25 d'auguste.

**P**UISQUE vous poussez vos bontés, Monsieur, jusqu'à vouloir bien honorer encore de votre présence la solitude du mont Jura, et consoler un vieux malade par les charmes de votre conversation, je vous avertis, pour vous encourager à cette bonne œuvre, que vous y trouverez probablement M. d'*Alembert*.

Il a semblé bon au Saint-Esprit et à lui de passer par chez moi en allant voir le pape. On ne peut mieux prendre son temps; j'ai  
établi

établi une colonie de huguenots; c'est un petit commencement de réunion entre les deux plus belles sectes de philosophie, qui font tant d'honneur à l'esprit humain, les papistes et les calvinistes. Vous ferez trêve, pour quelques jours, dans ma retraite pacifique, à votre grand art de tuer les hommes avec gloire et salaire. Que ne puis-je, tous les ans, me trouver sur votre route!

Agréez toujours, Monsieur, mon respectueux attachement.

LETTRE CCV.

A MADAME

LA DUCHESSE DE CHOISEUL.

Ferney, 27 d'auguste.

MADAME,

APRÈS avoir embelli votre royaume de Chanteloup par vos bienfaits, vous venez encore, M. le duc de *Choiseul* et vous, d'étendre vos grâces sur notre hameau de Ferney. Peut-être apprendrez-vous tous deux, avec quelque satisfaction, que nos émigrans ont

*Corresp. générale.* Tome XIII. \* P p

— 1770. donné pour la Saint-Louis une petite fête, qui a consisté en un très-bon souper de cent couverts, avec illumination, feu d'artifice et des *vive le roi* sans fin. Peut-être même monsieur le duc ne sera pas fâché d'apprendre au roi qu'il est aimé et célébré par ses nouveaux sujets comme par les anciens.

Vos noms, Madame, n'ont été oubliés ni en buvant, ni dans le feu d'artifice.

Nous étions tous fort attendris,  
 Voyant, du fond de nos tanières,  
 Des Choiseul les beaux noms écrits  
 En caractère de lumières,  
 Sur nos vieux chênes rabougris,  
 Et parmi nos sèches bruyères.

C'était un plaisir de voir nos huguenots et nos papistes être tous de la même religion, et montrant à leurs bienfaiteurs la même reconnaissance.

Rien n'est plus selon mon humeur  
 Que de voir ces bons hérétiques  
 Boire et chanter de si grand cœur  
 Avec nos pauvres catholiques.  
 Dans cet asile du bonheur,  
 Le prêche est ami de la messe;

Ils se font dit : Vivons heureux ,  
Et tolérons avec sagesse  
Ceux qui se moquent de nous deux.

---

1770.

Que j'aime à voir notre vicaire  
Appliquer assez pesamment  
Un baiser près du fanctuaire  
A la femme du prédicant !

On voit bien après cela , Monseigneur ,  
qu'il n'y a pas moyen de refuser un édit de  
tolérance. Nos colons , vos protégés , se met-  
tent à vos pieds , et nous supplions tous notre  
bienfaiteur et notre bienfaitrice d'agréer nos  
profonds respects et notre reconnaissance.

*Le vieil hermite de Ferney, secrétaire.*

---

1770.

## L E T T R E C C V I.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

2 de septembre.

J E vous envoie , Madame , par votre grand-maman , la petite drôlerie en faveur de la Divinité , contre le volume du *Système de la nature* , que sûrement vous n'avez pas lu ; car la matière a beau être intéressante , je vous connais , vous ne voulez pas vous ennuyer pour rien au monde ; et ce terrible livre est trop plein de longueurs et de répétitions , pour que vous puissiez en soutenir la lecture. Le goût , chez vous , marche avant tout. Celui qui vous amusera le plus , en quelque genre que ce soit , aura toujours raison avec vous. Si je ne vous amuse pas , du moins je ne vous ennuierei guère , car je répons en vingt pages à deux gros volumes.

Je me flatte que votre grand-maman s'est enfin réconciliée avec *Catherine II*. Tant de sang ottoman doit effacer celui d'un ivrogne qui l'aurait mise dans un couvent ; et , après tout , ma *Catau* vaut beaucoup mieux que

*Moustapha.* Avouez, Madame, que dans le fond du cœur vous êtes pour elle.

---

 1770.

Des lettres de Venise disent que la canaille musulmane a tué l'ambassadeur de France et presque toute sa suite, que l'ambassadeur d'Angleterre s'est sauvé en matelot, et que *Moustapha* a donné une garde de mille janissaires au baile de Venise. Je veux ne point croire ces étranges nouvelles; mais si malheureusement elles étaient vraies, votre grand'maman, elle-même, ferait des vœux pour que *Catherine* fût couronnée à Constantinople.

Le roi de Prusse est allé en Moravie rendre à l'empereur sa visite familière. Il y a actuellement entre les souverains chrétiens une cordialité qui ne se trouve pas entre les ministres.

Voilà, Madame, tout ce que fait un vieux solitaire qui voit avec horreur les jours s'accourcir, et l'hiver s'approcher. Conservez votre santé, votre gaieté, votre imagination et votre bonté pour votre très-vieux et très-malingre serviteur qui vous est bien tendrement attaché pour le reste de ses jours. V.

*Fin du Tome treizième.*



# TABLE ALPHABETIQUE

## DES LETTRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

### A.

**A**RGENCE DE DIRAC. ( M. le  
marquis d' ) 432

**A**RGENTAL. ( M. le comte d' )

LETTRE I.	54
LETTRE II.	75
LETTRE III.	93
LETTRE IV.	117
LETTRE V.	118
LETTRE VI.	122
LETTRE VII.	128
LETTRE VIII.	143
LETTRE IX.	157
LETTRE X.	160
LETTRE XI.	176
LETTRE XII.	184

## TABLE ALPHABETIQUE. 455

LETTRE XIII.	194
LETTRE XIV.	206
LETTRE XV.	224
LETTRE XVI.	226
LETTRE XVII.	236
LETTRE XVIII.	241
LETTRE XIX.	257
LETTRE XX.	277
LETTRE XXI.	285
LETTRE XXII.	290
LETTRE XXIII.	295
LETTRE XXIV.	299
LETTRE XXV.	318
LETTRE XXVI.	334
LETTRE XXVII.	343
LETTRE XXVIII.	345
LETTRE XXIX.	354
LETTRE XXX.	359
LETTRE XXXI.	380
LETTRE XXXII.	388
LETTRE XXXIII.	391
LETTRE XXXIV.	402
LETTRE XXXV.	424

AUDIBERT. (M.) 339

AUDRA, (M. l'abbé) *baron de Saint-Just, chanoine de Toulouse, professeur royal d'histoire en la même ville.*

LETTRE I.	8
LETTRE II.	121
LETTRE III.	142
LETTRE IV.	211
LETTRE V.	279
LETTRE VI.	312
LETTRE VII.	353
LETTRE VIII.	409

B.

BELESTAT DE GARDUCH. (M. le marquis de) 12

BERNIS. (M. le cardinal de)

LETTRE I.	124
LETTRE II.	136

BORDE, (M. de la) *banquier de la cour.* 367

BORDES.

# ALPHABETIQUE. 457

## BORDES. (M. de)

LETTRE I. 20

LETTRE II. 222

LETTRE III. 263

## BOUVARD, (M.) *médecin.*

LETTRE I. 336

LETTRE II. 356

## C.

## CHABANON. (M. de)

LETTRE I. 191

LETTRE II. 306

LETTRE III. 338

## CHAMPFORT. (M. de) 245

## CHOISEUL. (Madame la duchesse de)

LETTRE I. 34

LETTRE II. 125

LETTRE III. 133

LETTRE IV. 152

LETTRE V. 181

*Corresp. générale.* Tome XIII. \* Q q

LETTRE VI.	197
LETTRE VII.	215
LETTRE VIII.	288
LETTRE IX.	326
LETTRE X.	342
LETTRE XI.	351
LETTRE XII.	363
LETTRE XIII.	398
LETTRE XIV.	444
LETTRE XV.	449
CHOISEUL. (M. le duc de)	
LETTRE I.	204
LETTRE II.	315
LETTRE III.	341
CHRISTIN. (M.)	286

## D.

## DEFFANT. (Madame la marquise du)

LETTRE I.	17
LETTRE II.	26
LETTRE III.	36

ALPHABETIQUE. 459

LETTRE IV.	44
LETTRE V.	71
LETTRE VI.	76
LETTRE VII.	99
LETTRE VIII.	172
LETTRE IX.	179
LETTRE X.	188
LETTRE XI.	218
LETTRE XII.	233
LETTRE XIII.	270
LETTRE XIV.	283
LETTRE XV.	304
LETTRE XVI.	320
LETTRE XVII.	357
LETTRE XVIII.	383
LETTRE XIX.	393
LETTRE XX.	399
LETTRE XXI.	407
LETTRE XXII.	419
LETTRE XXIII.	438
LETTRE XXIV.	452
DELISLE DE SALES. (M.)	405
DORAT. (M.)	435

460 T A B L E

DUPATY, ( M. ) <i>avocat général du parlement de Bordeaux.</i>	83
DUPONT, ( M. ) <i>auteur des Ephémérides du citoyen.</i>	421

E.

ELIE DE BEAUMONT. ( M. )

LETTRE I.	200
LETTRE II.	202
LETTRE III.	300
LETTRE IV.	313
LETTRE V.	347
LETTRE VI.	430

F.

FLORIAN. ( Madame la marquise de )

LETTRE I.	56
LETTRE II.	330

FLORIAN. ( M. le marquis de )

LETTRE I.	350
LETTRE II.	360
LETTRE III.	434

## ALPHABETIQUE. 461

FOUCHER, (M. l'abbé) *de l'academie  
royale des belles-lettres.*

LETTRE I.	109
LETTRE II.	145

### G.

GAILLARD. (M.)

LETTRE I.	28
LETTRE II.	60
LETTRE III.	104

GALLITZIN. (M. le prince de) 31

### H.

HARPE. (M. de la)

LETTRE I.	15
LETTRE II.	98
LETTRE III.	302
LETTRE IV.	328
LETTRE V.	337
LETTRE VI.	376
LETTRE VII.	429



## J.

JAUCOURT, ( M. le marquis de ) *com-*  
*mandant en Bresse.* 414

## L.

LACOMBE, ( M. ) *auteur du Mercure de*  
*France.*

LETTRE I. 165

LETTRE II. 406

LE KAIN. ( M. )

LETTRE I. 114

LETTRE II. 378

LE RICHE. ( M. ) 309

LIGNE. ( M. le prince de ) 120

LINGUET, ( M. ) *avocat.* 79

LUNEAU DE BOISGERMAIN. ( M. ) 261

# ALPHABETIQUE. 463

## M.

MARIN, ( M. ) <i>secrétaire de la librairie.</i>	154
MARMONTEL. ( M. )	268
MONTFORT. ( M. le chevalier de )	322
MORELLET. ( M. l'abbé )	169

## N.

NECKER. ( Madame )	410
--------------------	-----

## O.

ORNOI. ( Madame d' )	447
----------------------	-----

## P.

### PANCKOUCKE. ( M. )

LETTRE I.	42
LETTRE II.	85
LETTRE III.	251
LETTRE IV.	281
LETTRE V.	324

## R.

## RICHELIEU. (M. le maréchal duc de)

LETTRE I.	95
LETTRE II.	174
LETTRE III.	205
LETTRE IV.	231
LETTRE V.	242
LETTRE VI.	255
LETTRE VII.	272
LETTRE VIII.	275
LETTRE IX.	280
LETTRE X.	310
LETTRE XI.	370
LETTRE XII.	412
LETTRE XIII.	416
LETTRE XIV.	442

## ROCHEFORT. (M. le comte de)

LETTRE I.	3
LETTRE II.	274

ROUBAUD, (M. l'abbé) *auteur des Représentations, &c. aux magistrats.* 149

ALPHABETIQUE. 465

S.

SAINT-JULIEN. (Madame de) 62

SAINT-LAMBERT. (M. de)

LETTRE I. 67

LETTRE II. 87

SAURIN. (M.) 91

SAUVIGNI. (Madame de) 5

SCHOMBERG. (M. le comte de)

LETTRE I. 186

LETTRE II. 199

LETTRE III. 209

LETTRE IV. 239

LETTRE V. 292

LETTRE VI. 387

LETTRE VII. 396

LETTRE VIII. 411

LETTRE IX. 448

SCHOUVALOF. (M. le comte de) 262

SEINAC DE MEILHAN. (M.) 386

SERVAN, ( M. ) *avocat général de Grenoble.*

247

SOMAROKOF. ( M. de )

47

SUDRE, ( M. de ) *avocat à Toulouse.*

LETTRE I.

39

LETTRE II.

375

## T.

TABAREAU. ( M. )

LETTRE I.

21

LETTRE II.

332

LETTRE III.

366

LETTRE IV.

427

THIRIOT. ( M. )

LETTRE I.

32

LETTRE II.

58

LETTRE III.

65

LETTRE IV.

107

LETTRE V.

134

LETTRE VI.

140

LETTRE VII.

167

LETTRE VIII.

193

ALPHABETIQUE. 467

TOURAILLE. (M. le comte de la)

LETTRE I. 10

LETTRE II. 229

TOURETTE. (M. de la) 294

TRANTZSEHEN, (M.) *premier lieutenant de l'infanterie saxonne, à Ernstthal, près de Chemnitz, en Saxe.* 81

V.

VERNES. (M.) 254

VORONZOF. (M. le comte de) 51

*Fin de la Table du tome treizième.*

